This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

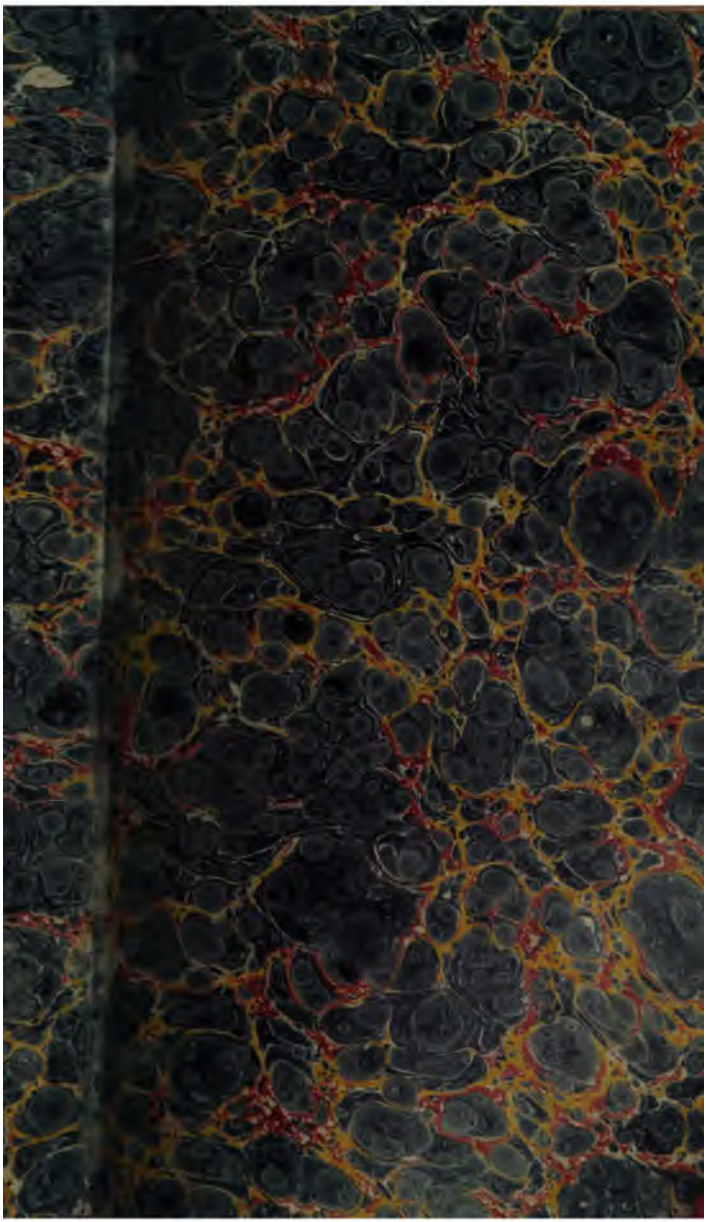
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1817
ARTES SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



LECTURES CHRÉTIENNES.

On trouve chez les mêmes :

Vies des saintes Femmes, des Martyres et des Vierges, pour tous les jours de l'année, tirées des auteurs les plus célèbres et des monumens les plus authentiques, dédiées aux dames chrétiennes, et publiées sous la direction de plusieurs ecclésiastiques; 3 vol. in-8°., ornés de 5 figures représentant 29 sujets. Paris, 1822. 18 fr.

Abrégé du même ouvrage, 2 vol. in-12, ornés de 18 vignettes. 8 fr.

Beautés de l'Histoire du jeune âge; contenant des exemples de piété filiale, d'émulation, d'humanité; des traits d'héroïsme, des anecdotes curieuses et peu connues sur le grand Frédéric; tous faits historiques : ouvrage propre à inspirer aux jeunes gens l'amour de leurs devoirs, et de toutes les vertus; rédigé par mad. de Renneville; 1 vol. in-12, orné de 8 figures, 1821. 3 fr.

Cours de Littérature par La Harpe, édition revue, corrigée et précédée de la Vie de La Harpe, par M. Auger, de l'Académie française, 8 volumes in-12, orné d'un beau portrait de La Harpe, dessiné par Chasselas, et gravé par Mécou. 24 fr.

— Le même ouvrage, sur papier vélin, portrait avant la lettre. 35 fr.

Fables de Florian, nouvelle édition, revue et corrigée, et suivie de Tobie et de Ruth; poëmes tirés de l'Ecriture-Sainte; 1 vol. in-18, orné de 20 gravures de la grandeur du texte, 1821. 2 fr.

Histoires édifiantes et Anecdotes intéressantes, tirées des meilleurs auteurs, avec des réflexions morales sur différens sujets, par l'abbé Baudrand; nouvelle édition, suivie d'un Recueil de traits d'histoire et d'anecdotes donnant de grands exemples de vertus et de dévouement inspirés par la religion, propres à instruire la jeunesse et à édifier tous les fidèles; 1 fort vol. in-12, orné de [illegible]res. Paris, 1820. 3 fr.

I

LES QUATRE EVANGELISTES

MANUEL

D'UNE

MÈRE CHRÉTIENNE,

OU

NOUVELLES LECTURES CHRÉTIENNES

En forme d'instructions familières sur les Épîtres et les Évangiles des Dimanches et principales Fêtes de l'année,

POUR L'INSTRUCTION MORALE ET RELIGIEUSE DE LA JEUNESSE;

PAR UN ANCIEN RELIGIEUX,

DOCTEUR DE SORBONNE.

Que tous ceux qui sont employés à prêcher la parole de Dieu aux fidèles s'abstiennent des questions obscures et difficiles à comprendre, mais qu'ils se proportionnent à l'intelligence de leurs auditeurs, et ne leur disent que ce qui peut les édifier.

(*Concile de Tolède*, ann. 1565, act. III, ch. 3.)

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ THIÉRIOT ET BELIN, LIBRAIRES,

QUAI DES AUGUSTINS, N°. 11.

1822.

BX
2198
.L47
v.1

777941-128

AVERTISSEMENT.

« Pour faire mieux entendre les mystères, « les actions et les maximes de Jésus-Christ, « dit Fénélon (*), il faut disposer les jeunes « personnes à lire l'Évangile », et les y préparer de bonne heure. C'est l'idée de cet illustre évêque qu'on a essayé de réaliser dans cet ouvrage. Il consiste en de courtes exhortations, dont le fond est tiré de l'épître et de l'évangile qui leur servent de texte. On y expose les mystères de la religion avec simplicité, et, autant que faire se peut, avec clarté. On y traite en peu de mots quelques points de morale ou une vérité religieuse, et presque toujours l'un et l'autre. On a déjà dit, en annonçant l'ouvrage, que ce n'était ni de la haute spiritualité ni de la théologie profonde : ce n'est pas le but qu'on se proposait, et cela n'eût convenu ni à l'âge, ni au sexe pour lequel on écrivait. Mais c'est une instruction solide, où que du moins on a fait son possible pour rendre telle, et pro-

(*) De l'Éducation des filles, chap. VIII.

même que sa lecture ne serait pas sans fruit pour les gens du monde dans un âge plus avancé ; et c'est d'après leur opinion qu'on s'est déterminé à le publier.

1 Annonciation.

2 Nativité.

3 Adoration des Bergers.

LECTURES CHRÉTIENNES.

leur assoupissement, qu'aurait-il à dire aujourd'hui à la plupart des chrétiens? C'est bien dans le temps où nous vivons, c'est bien aujourd'hui que la foi est affaiblie, que la charité languit, que les bonnes œuvres sont rares, que les pratiques de la religion sont généralement négligées, et qu'il faut se réveiller de son assoupissement. C'est bien aujourd'hui qu'il faut dire aux chrétiens de quitter les œuvres de ténèbres, et de se revêtir des armes de lumière pour marcher avec courage et constance dans le chemin du salut.

La nuit, dit l'Apôtre, est fort avancée. Et qu'entend-il par la nuit? la vie présente sans doute, qu'il regarde avec raison comme un temps d'obscurité, soit à cause de la faiblesse de notre entendement, incapable de lui seul d'entendre les choses de Dieu; soit parce que, continuellement égarés par nos sens, nous n'y démêlons qu'avec peine le bien d'avec le mal, à moins que nous ne soyons éclairés par une lumière surnaturelle et aidés du secours de la grâce; soit enfin parce que dans ce monde, pour me servir des expressions de l'Apôtre (1), « nous ne voyons les choses du ciel que comme dans « un miroir et dans des énigmes. » Cette vie est donc une véritable nuit, comparée surtout au jour qui nous luira dans la vie à venir, si nous y sommes appelés à contempler face à face Dieu, qui est la lumière éternelle.

Mais le jour approche, dit le même apôtre; et quel jour, hélas! celui qui doit terminer notre

(1) I. Corinth., XIII, 12.

courte existence, et rendre à la terre d'où nous sommes sortis ce que nous en avons emprunté. Ce jour approche sans doute ; il approche pour tous, et il n'y a personne pour qui il ne soit très-proche. Supposons la plus longue vie ; ne faut-il pas qu'elle finisse ? et quand les jours qui en composent le cours seront passés, que sera ce temps cru si long ? qu'un point à peine perceptible dans la durée des siècles. Et qui nous assure que nous jouirons de cette longue vie réservée à quelques êtres épars, qui paient bien ce prétendu avantage ? Est-ce donc sur un aussi frêle espoir que nous appuierons la funeste insouciance de notre salut ?

Telles sont les tristes réflexions que l'Église met sous les yeux des fidèles pour les préparer à l'avénement du Sauveur. Qu'ils se réveillent donc à la voix de cette bonne mère ; qu'ils secouent le sommeil de mort qui tient leur raison dans l'engourdissement ; qu'ils travaillent sérieusement à renaître à la grâce.

A mesure que le temps passe, l'éternité s'avance ; chaque pas que nous faisons nous porte vers elle. Arrivons-y du moins bien préparés. Peut-être n'avons-nous point de vices grossiers à nous reprocher ; mais ne croyons pas pour cela que nous soyons tels que Dieu nous veut. Il rejette les âmes tièdes presqu'à l'égal des âmes coupables. Il veut qu'on l'aime, et qu'on l'aime tellement, qu'il n'y ait rien qu'on préfère à lui. Et n'a-t-il pas droit de l'exiger ? Croyons donc n'avoir rien fait pour notre salut jusqu'à ce que nous sentions dans notre âme cet

amour de préférence que Dieu mérite de notre part à tant de titres, et dont il veut bien nous faire un sujet de mérite.

ÉVANGILE.

Saint Luc, chap. XXI, v. 25.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles; et sur la terre les nations seront dans l'abattement et dans la consternation, la mer faisant un bruit effroyable par l'agitation de ses flots; et les hommes sècheront de frayeur dans l'attente des maux dont tout le monde sera menacé : car les vertus des cieux seront ébranlées; et alors ils verront le fils de l'homme qui viendra sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté. Pour vous, lorsque toutes ces choses commenceront d'arriver, regardez en haut et levez la tête, parce que votre rédemption est proche. Il leur proposa ensuite cette comparaison. Considérez, dit-il, le figuier et les autres arbres : lorsque vous voyez qu'ils commencent à pousser, vous reconnaissez que l'été est proche; ainsi, lorsque vous verrez arriver ces choses, sachez que le royaume de Dieu est proche. Je vous dis, en vérité, que cette génération *d'hommes* ne finira point que tout cela ne soit accompli. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. Prenez donc garde à vous, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent par l'excès des viandes et du vin et par les inquiétudes de cette vie, et que ce jour ne vienne tout d'un coup vous surprendre; car il enveloppera comme un filet tous ceux qui habitent sur la face de la terre. Veillez donc en priant toujours, afin que vous soyez rendus dignes d'éviter tous ces maux qui arriveront, et de comparaître avec confiance devant le fils de l'homme.

On appelle *Avent* les quatre semaines qui précèdent Noël, et qui sont consacrées par l'Église à se préparer à la naissance du Sauveur. Ce mot est un abrégé du mot *avénement*, par lequel l'Église

désigne la venue du Messie. Les Écritures parlent de deux avénemens de Jésus-Christ, l'un qui a eu lieu il y a un peu plus de dix-huit cents ans, lorsque notre Seigneur est né. Ce premier avénement était l'attente des patriarches, à qui il avait été promis. Il fut méconnu des Juifs, quoiqu'ils eussent pu le reconnaître à tous les signes qui devaient accompagner sa venue, et dont les prophètes avaient donné la description la plus précise. Dans son aveuglement, cette malheureuse nation attend encore aujourd'hui le Messie, venu depuis long-temps, et qu'en punition du déicide qu'elle a commis, elle ne doit reconnaître qu'à la fin des temps.

Le deuxième avénement de Jésus-Christ est celui dont il est parlé dans l'évangile du jour, et que le Sauveur a lui-même annoncé. Cet avénement aura lieu à la fin des temps, lorsque Jésus-Christ, revêtu de majesté et de gloire, viendra juger les vivans et les morts pour rendre à chacun selon ses œuvres.

Donnons en peu de mots une idée de ce double avénement. Le premier est tout de bonté et de grâce; Dieu exécute le traité qu'il avait daigné faire avec les hommes. Il a pitié d'eux dans sa miséricorde éternelle. Il leur envoie un rédempteur. Ce messie consolateur vient au temps marqué par les prophètes(1). « Les cieux envoient la rosée d'en haut. Le Juste descend des nuées, semblable à une pluie salutaire et féconde, la terre s'ouvre; elle germe le Sauveur, et avec lui naît la justice. » Telles sont

(1) Isaïe, XLV, 8.

les expressions figurées dont se sert Isaïe, et l'Église les rappelle dans ses offices. Elle se transporte aux temps qui ont immédiatement précédé la naissance du Sauveur; elle l'appelle; elle hâte son arrivée par ses vœux; elle se félicite de l'abondance des grâces qui vont découler de ce premier avénement.

Le caractère du second avénement n'est plus cela. C'est le même Jésus-Christ qui viendra; mais quelle différence dans l'attente! Au premier avénement, c'était un médiateur; au second, c'est un juge. Dans le premier, il apportait la grâce au pécheur; mais le pécheur n'a pas voulu de la grâce. Dans son deuxième avénement, il lui apporte sa condamnation : Venez, disait-il au pécheur, dans le premier avénement; venez, vous tous qui êtes tombés, et je vous releverai; venez, vous tous qui êtes affligés, et je vous soulagerai (1) : paroles de douceur et de bienveillance, paroles de bonté et de miséricorde. Mais, au second avénement, le temps de l'indulgence est passé; on n'en a point profité; il a fallu que le temps de la justice lui succédât. Allez, dit ce juge, qui a inutilement offert le pardon aux coupables, allez, maudits, au feu éternel (2) : paroles de colère qui feront frémir les âmes criminelles et les laisseront abandonnées à toutes les horreurs du désespoir.

Quelle utilité morale tirerons-nous de ces considérations sur le double avénement du Sauveur? Il en résulte, ce me semble, un double devoir; savoir, celui d'une vive reconnaissance pour les

(1) Matth. XI. 28. (2) *Ibid.* XXV. 41.

avantages ineffables que nous a procurés le premier avénement, et celui d'une crainte salutaire du deuxième avénement, qui peut nous être si funeste, si nous ne profitons pas du premier.

POUR LE II^e^ DIMANCHE DE L'AVENT.

ÉPITRE.

Saint Paul aux Romains, ch. XV, v. 4.

Mes frères, tout ce qui est écrit a été écrit pour notre instruction, afin que nous concevions une espérance *ferme* par la patience et par la consolation que les Écritures nous donnent. Que le Dieu de patience et de consolation vous fasse la grâce d'être toujours unis de sentiment et d'affection les uns avec les autres, selon *l'esprit* de Jésus-Christ, afin que d'un même cœur et d'une même bouche vous glorifiez Dieu, le père de notre Seigneur Jésus-Christ. C'est pourquoi unissez-vous les uns avec les autres pour vous soutenir mutuellement, comme Jésus-Christ vous a unis avec lui, *tant Juifs que gentils*, pour la gloire de Dieu. Car je vous déclare que Jésus-Christ a été le dispensateur et le ministre de l'Évangile à l'égard des Juifs circoncis, afin que Dieu fût reconnu pour véritable dans l'accomplissement des promesses qu'il avait faites à leurs pères; mais pour les gentils, *qui n'ont reçu aucune promesse*, ils n'ont qu'à glorifier Dieu de la miséricorde qu'il leur a faite, selon qu'il est écrit. C'est pour cette raison, Seigneur, que je publierai vos louanges parmi les nations, et que je chanterai *des cantiques* à la gloire de votre nom. Il est encore écrit: Réjouissez-vous, nations, avec son peuple. Et ailleurs : Nations, louez toutes le Seigneur; peuples, glorifiez-le tous. Isaïe dit aussi : Il sortira de la tige de Jessé un rejeton qui s'élèvera pour commander aux nations, et les nations espéreront en lui. Que le Dieu d'espérance vous comble de paix et

de joie dans votre foi, afin que votre espérance croisse toujours de plus en plus par la vertu et la puissance du Saint-Esprit.

Cette épître présente plusieurs points d'une assez grande importance pour qu'il soit nécessaire de dire de chacun un mot en particulier; c'est pourquoi nous allons les récapituler.

Nous y voyons, 1° que les saintes Écritures sont les principales sources où le chrétien doit aller puiser son instruction. C'est dans les saintes Écritures qu'il apprend tout ce qu'il lui est important de savoir. Elles lui mettent sous les yeux son origine, ses devoirs sur la terre, sa dernière destination; elles ne peuvent être trop étudiées et trop méditées. Ce n'est pas néanmoins sans guide que le simple fidèle, trop peu éclairé pour en comprendre toujours le véritable sens, doit les lire. Il lui appartient moins encore de les interpréter. L'écriture, dit Fénélon, est la règle de notre foi; mais le Saint-Esprit aide l'Église pour bien interpréter l'Écriture. Il y aurait donc de l'orgueil à nous d'imaginer que nous entendons mieux l'Écriture que l'Église, à qui Jésus-Christ a accordé ses lumières. Aimons donc l'Écriture; appliquons-nous à son étude; mais écoutons l'Église dans les explications qu'elle en donne; entendons l'Écriture comme elle l'entend, et regardons comme son véritable sens celui que l'Église détermine.

2° Nous trouvons dans les saintes Écritures tous les motifs d'une espérance ferme pour la patience et

pour la consolation. Le but de notre espérance, c'est Dieu ; c'est vers Dieu que nous devons tendre comme vers notre fin, attendant avec patience, pour les choses de ce monde, tout ce qu'il lui plaira d'ordonner à notre égard, adorant également sa main divine, soit qu'il nous dispense des biens de ce monde, ou ce que nous appelons des maux. Nous avons beau faire, ce n'est qu'en nous résignant à ce que Dieu veut que nous pouvons trouver bonheur, paix et consolation. Plus nous nous roidirions contre sa volonté, plus nos souffrances seraient aiguës ; mais la patience chrétienne les adoucit et les tourne en consolations. Cette morale n'est point entendue des gens du monde. C'est le secret des âmes religieuses, et elles savent combien il en résulte de douceur. Quelques personnes néanmoins, du milieu des distractions que le monde offre, ont pressenti ce que les sentimens religieux présentaient d'avantages. Je voudrais être dévote, disait une femme célèbre (*). Elle jouissait de tout, et s'ennuyait de tout. Elle avait une société choisie, une réputation faite pour la flatter, une fortune suffisante. Si elle avait été, non ce que le monde appelle *dévote*, mais pieuse, sa situation eût bien changé; et elle le sentait bien. Jeunes personnes, aimez de bonne heure, et Dieu et vos devoirs. Jésus-Christ lui-même a dit : Prenez mon joug, car il est doux, et portez mon fardeau, car il est léger (1), pour faire connaître qu'on trouve un repos plus solide dans la pratique de sa loi que dans

(*) Madame du D***,

(1) Matth., XI. v. 3.

les plaisirs tumultueux, qui secouent plus l'âme qu'ils ne la satisfont.

3° Nous voyons dans la même épître que l'esprit du christianisme est un esprit d'union. Il n'est presque point de pages dans le nouveau Testament où il ne soit recommandé aux fidèles d'être unis les uns avec les autres. Le ciment de cette union, c'est le sang de Jésus-Christ répandu pour tous; c'est la foi en Jésus-Christ commune à tous; ce sont les mêmes sacremens offerts à tous comme une source de grâces; c'est enfin la même récompense promise à tous, au gentil comme au juif, au pécheur, s'il se convertit, comme à celui qui a persévéré dans la justice. Tous avaient été compris dans le péché d'Adam, tous aussi sont compris dans la rédemption; et, comme dit saint Paul (1), « où il y a abondance de péchés, il y a aussi surabondance de grâce, tant est grande la miséricorde de Dieu, que l'on pourrait presque dire qu'elle l'emporte sur sa justice.

ÉVANGILE.

Saint Matth., ch. XI, v. 2.

En ce temps-là, Jean, ayant appris dans la prison les œuvres *merveilleuses* de Jésus-Christ, il lui fit dire par deux de ses disciples qu'il lui envoya : Êtes-vous celui qui doit venir, ou si nous devons en attendre un autre? Jésus leur répondit : Allez dire à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Évangile est annoncé aux pauvres; et heureux celui

(1) Rom., V. 20.

qui ne prendra pas de moi un sujet de scandale et de chute. Lorsqu'ils s'en furent allés, Jésus, s'adressant aux peuples, leur parla de Jean en cette sorte : Qu'êtes-vous allés voir dans le désert ? un roseau agité du vent ? Qu'êtes-vous, *dis-je*, allés voir ? un homme vêtu avec luxe et avec mollesse ? Vous savez que ceux qui s'habillent de cette sorte sont dans les maisons des rois. Qu'êtes-vous donc allés voir ? Un prophète ? Oui, certes, je vous le dis, et plus qu'un prophète ; car c'est de lui qu'il a été écrit : J'envoie devant vous mon ange qui vous préparera la voie.

Jean savait que Jésus était le Christ. Il l'avait reconnu quand il se présenta au baptême. Il avait vu le Saint-Esprit descendre sur lui. Il avait entendu la voix du ciel qui l'avait proclamé *le fils bien-aimé de Dieu, celui en qui Dieu avait mis toutes ses affections* (1). Non-seulement il lui avait rendu témoignage devant les Juifs en l'appelant *l'agneau de Dieu qui vient effacer les péchés du monde* (2) ; mais il avait répété jusqu'à quatre fois ce témoignage, et par ce moyen rempli ses fonctions de précurseur. Il n'ignorait donc point que Jésus fût le Messie. Il envoie néanmoins deux de ses disciples vers Jésus, et lui fait demander s'il est celui qui doit venir, ou s'il faut en attendre un autre.

Saint Jérôme résout cette difficulté (3) en disant que ce n'était point pour lui que Jean envoyait consulter Jésus, mais pour ses disciples eux-mêmes, afin qu'ils pussent se convaincre par leurs yeux que Jésus était le Messie ; et nous devons peut-être reconnaître ici une de ces vues sages de la Provi-

(1) Matth., III. 17.
(2) Jean, I. 29.
(3) S. Jérôme sur S. Matth., liv. II, ch. 11.

dence qui réservait à Jésus, pour notre plus grand avantage, l'occasion de prouver la divinité de sa mission de la manière la plus éclatante.

Êtes-vous, lui disent les disciples de Jean, êtes-vous celui qui doit venir? ou bien devons-nous en attendre un autre? Il est remarquable que Jésus, toujours si prompt à satisfaire aux questions qui lui étaient faites de bonne foi, ne répond point directement. Il était alors entouré de malades, et de personnes affligées de toutes sortes d'infirmités qu'il guérissait. C'est après ces guérisons opérées qu'il répond aux disciples de Jean : « Allez, dit-il, raconter à votre maître ce que vous avez vu; les boiteux marchent, les aveugles voient, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Évangile est annoncé aux pauvres; » c'est-à-dire, jugez de ce que je suis par les œuvres que j'ai opérées sous vos yeux. J'ai rendu la vue et l'ouïe à des malheureux qui en étaient privés; j'ai fait marcher les boiteux; j'ai guéri tous les malades qui m'ont été présentés. Est-il dans la puissance de l'homme d'opérer des œuvres aussi merveilleuses sans en avoir reçu le pouvoir de Dieu? et pensez-vous, après avoir vu toutes ces choses, que je ne sois point son envoyé? Jésus prouvait donc ce qu'il était par des miracles. Il faisait plus encore, il montrait en lui l'accomplissement des prophéties, qui n'étaient point ignorées de la troupe de Juifs présente au message. Ce que venait de faire Jésus était en effet ce qu'Isaïe, plus de sept cents ans auparavant, avait prédit du Messie.

Alors, avait dit ce prophète (1), c'est-à-dire, quand le Messie viendra, « les aveugles verront le jour, et les oreilles des sourds seront ouvertes; alors le boiteux bondira comme le cerf, et la langue des muets sera déliée; car l'esprit du Seigneur m'a envoyé pour annoncer la parole de Dieu à ceux qui sont doux, et guérir ceux qui ont le cœur brisé. » Ainsi la mission de Jésus était prouvée, et par les miracles et par les prophéties, et il était impossible qu'il restât aux disciples de Jean le moindre doute à cet égard. Aujourd'hui les preuves de cette mission divine se trouvent bien plus multipliées. La résurrection glorieuse du Christ, prouvée par les témoignages les plus authentiques, la transformation par des lumières et des dons surnaturels des disciples de Jésus, hommes faibles et sans lettres, en des héros pleins d'audace pour annoncer la foi, en apôtres instruits des choses du ciel, la propagation miraculeuse du christianisme, sa durée, sont des preuves auxquelles on ne peut refuser son assentiment sans encourir le reproche de l'aveuglement le plus coupable.

POUR LE III^e^ DIMANCHE DE L'AVENT.

ÉPITRE.

Saint Paul aux Philippiens, ch. IV, v. 4.

Mes frères, réjouissez-vous sans cesse en notre Seigneur. Je le dis encore une fois, réjouissez-vous; que votre modestie soit connue de tous les hommes : le Seigneur est proche.

(1) Isaïe, XXV. 2.

Ne vous inquiétez de rien ; mais, en quelque état que vous soyez, présentez à Dieu vos demandes par des supplications et des prières accompagnées d'actions de grâces ; et que la paix de Dieu, qui surpasse toute pensée, garde vos cœurs et vos esprits en notre Seigneur Jésus-Christ.

Jésus-Christ a dit : Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés (1). Dans l'épître d'aujourd'hui, l'Apôtre dit, au contraire, réjouissez-vous sans cesse en notre Seigneur ; et, pour appuyer davantage sur cette joie à laquelle il excite les fidèles, il répète : Je le dis encore une fois, réjouissez-vous. Cette religion qui prêche la pénitence, qui impose le devoir de mortifier la chair pour dompter ses passions, qui veut qu'on pleure ses péchés, n'exclut donc ni la joie, ni le contentement du cœur ! Non ; elle n'exclut point la véritable joie, la joie raisonnable ; elle en est au contraire la source ; elle est le principe des consolations, le seul remède à l'affliction et au malheur.

En effet, qu'est-ce que la joie ? Serait-ce dans l'oubli de soi-même, au milieu des distractions, du tumulte et du bruit qui accompagnent les passions, qu'on la trouverait ? Serait-ce en obéissant à ses sens, en satisfaisant toutes ses fantaisies ? Demandez-le à ceux qui vivent ainsi ; demandez-leur s'ils sont contens, s'ils sont heureux, s'ils ne désirent plus rien, et vous verrez ce qu'ils vous répondront : ils vous diront qu'à un désir il en succède un autre, qu'une fantaisie n'est pas plus tôt satisfaite qu'il en naît une nouvelle ; qu'au sortir

(1) Matth., V. 5.

de ces assemblées où l'on croit avoir réuni tout ce qui peut amuser, pour peu qu'on descende au fond de son âme, on n'y trouve que du vide. Non, ce n'est pas là qu'est la joie et le bonheur. Le sage parle de cette joie fausse ; il l'avait éprouvée, et il n'y avait trouvé que néant et vanité. J'ai, dit-il, regardé le rire comme une tromperie, et j'ai dit à la joie, Pourquoi m'avez-vous abusé ? (1)

La véritable joie consiste dans le contentement de l'esprit, dans cette quiétude qui fait qu'on jouit de soi-même, qu'on ne voit rien autour de soi qui blesse, rien qui tourmente. Elle est douce, elle est tranquille ; elle n'est point accompagnée des convulsions du rire ; elle ne remue point, elle n'agite point l'âme qui la ressent ; et le moyen d'avoir cette joie, c'est de régler ses désirs, d'imposer silence à ses passions, sources de presque tous les tourmens qu'on éprouve dans la vie ; c'est de se soumettre par des vues religieuses aux événemens, quand on ne peut les empêcher. Je dis surtout par des vues religieuses ; car la résignation qui proviendrait d'une autre source, qui ne serait fondée, par exemple, que sur la nécessité sans aucun retour vers Dieu, ne procurerait pas, à beaucoup près, la tranquillité d'esprit qui résulte des sentimens religieux. Dans le premier cas, les événemens malheureux ne pourraient passer que pour l'effet d'une fatalité à laquelle on aurait encore à se plaindre de se voir assujetti ; au lieu qu'en se persuadant bien que l'on est dans les mains de

(1) Eccles., II. 2.

Dieu, que c'est lui qui règle tous les événemens avec une sagesse infinie; en songeant que ceux qui nous sont fâcheux, et auxquels nous n'avons pas contribué par notre faute, ne nous paraissent tels que parce que nous n'en connaissons ni les motifs ni la fin; en refléchissant que ces motifs et cette fin ne peuvent être que sages, puisqu'ils sont dans la volonté de Dieu, nous serons naturellement disposés à nous y soumettre et à croire qu'ils couvrent des avantages qui, pour être cachés, n'en sont pas moins réels; car Dieu ne peut vouloir que ce qui est bon et bien.

Cette doctrine de la résignation chrétienne était bien connue de l'auteur de l'*Imitation* : « Quand vous en serez venu, dit-il, au point de trouver les tribulations douces et de les goûter pour l'amour de Jésus-Christ, alors estimez-vous heureux, parce que vous aurez trouvé le paradis sur la terre. Tant que les souffrances vous feront peine, et que vous chercherez à les éviter, vous serez malheureux. Le désir de finir la peine et le désespoir de ne pouvoir l'éviter vous suivront partout. Sages du monde, vous chercherez inutilement ailleurs que dans les sentimens religieux une route qui conduise au peu de bonheur dont il est possible de jouir ici-bas. Il n'y a que celle-là, et c'est à l'Évangile qu'on en doit la connaissance.

ÉVANGILE.

Saint Jean, ch. I, v. 19.

En ce temps-là, les Juifs envoyèrent de Jérusalem vers Jean des prêtres et des lévites pour lui demander : Qui êtes-

vous ? Car il confessa et il ne le nia pas ; il confessa, dis-je, qu'il n'était point le Christ. Ils lui demandèrent : Quoi donc ! êtes-vous Élie ? Et il leur dit : Je ne le suis point. Êtes-vous prophète ? Et il leur répondit : Non. Ils lui dirent : Qui êtes-vous donc, afin que nous puissions rendre réponse à ceux qui nous ont envoyés : Que dites-vous de vous-mêmes ? Je suis, répondit-il, la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droites et unies les voies du Seigneur, comme a dit le prophète Isaïe. Or, ceux qu'on lui avait envoyés étaient des pharisiens ; et ils lui firent encore cette demande : Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Élie, ni prophète ? Jean leur répondit : Pour ce qui est de moi, je baptise dans l'eau ; mais il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas. C'est lui qui doit venir après moi, qui m'a été préféré, et je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses souliers. Ceci se passa en Béthanie, le long du Jourdain, où Jean baptisait.

Dans l'évangile du dimanche précédent (*), nous avons vu la divinité de la mission de Jésus-Christ démontrée par les deux sortes de preuves les moins sujettes à contestation, c'est-à-dire par des miracles éclatans faits aux yeux de tout le monde, sur lesquels il était impossible qu'il s'élevât le moindre doute, et par l'accomplissement des prophéties. Dans l'évangile d'aujourd'hui, la divinité de cette même mission est confirmée par le témoignage de Jean. Ce ne sont plus ses disciples qui viennent interroger Jésus ; ce sont, au contraire, les Juifs qui envoient vers Jean, et qui, frappés de sa sainteté et de l'austérité de sa vie, veulent savoir de lui qui il est. Êtes-vous Élie ? lui disent-ils. Les Écritures nous apprennent qu'Élie n'a point subi

(*) Du deuxième dimanche de l'Avent.

la mort comme les autres hommes, mais qu'il a été enlevé au ciel dans un char de feu; et c'était une tradition chez les Juifs, qu'il devait reparaître lors de l'avénement du Messie : tradition altérée, et qui transportait à l'ancien Élie ce qui ne devait s'entendre que du nouveau, c'est-à-dire de Jean, destiné à l'honorable fonction de précurseur du Sauveur.

Je ne suis point Élie, répond Jean. Mais êtes-vous, lui disent encore les envoyés des Juifs, êtes-vous l'un des prophètes? Je ne le suis pas non plus; mais je suis la voix de celui qui crie dans le désert : *Rendez droites et unies les voies du Seigneur* (1). Ainsi Jean s'applique ce qu'avait dit le prophète Isaïe d'un précurseur qui devait préparer la voie au Messie. Jean faisait donc entendre aux Juifs que le temps de cet avénement ou était arrivé, ou s'approchait. Mais bientôt il ne leur laisse aucun doute à cet égard; il assure aux Juifs que celui qu'ils attendent est au milieu d'eux, et que le baptême que le Messie apporte est bien supérieur au sien, puisque lui ne baptise que dans l'eau, et que le Messie qui est venu baptisera dans le Saint-Esprit. Il ajoute que ce Messie, quoiqu'il soit venu après lui, est pourtant venu avant lui : paroles qui s'adaptent parfaitement à la double génération de Jésus-Christ; à sa génération temporelle, qui n'a eu lieu qu'après celle de Jean, et à sa génération éternelle, qui n'a point commencé. Ainsi, dans ce peu de mots, l'évangéliste exprime

(1) Isaïe, XL. 3.

et que le Messie est venu dans la personne de Jésus-Christ, fils de Marie, et que ce même Jésus-Christ est le Verbe incarné, le fils de Dieu, aussi ancien que lui, la deuxième personne de la sainte Trinité, qui s'est fait homme pour nous sauver.

De sorte qu'en réunissant ces deux évangiles, c'est-à-dire celui du premier et du second dimanche de l'Avent, on a la preuve la plus complète qu'il soit possible d'avoir, de l'avénement du Messie dans la personne de Jésus, et de la divinité de ce même Jésus, c'est-à-dire que ces deux évangiles établissent les points principaux de la croyance chrétienne, savoir l'incarnation du Verbe, et la rédemption des hommes.

POUR LE IV^e^ DIMANCHE DE L'AVENT.

ÉPITRE.

Saint Paul, prem. ép. aux Corinth., ch. IV, v. 1.

Mes frères, que les hommes nous considèrent comme les ministres de Jésus-Christ et comme les dispensateurs des mystères de Dieu. Or, ce qui est à désirer dans les dispensateurs, c'est qu'ils soient trouvés fidèles. Pour moi, je me mets fort peu en peine d'être jugé par vous, ou par quelque homme que ce soit. Je n'ose pas même me juger moi-même; car encore que ma conscience ne me reproche rien, je ne suis pas justifié pour cela; mais c'est le Seigneur qui est mon juge. C'est pourquoi ne jugez point avant le temps, jusqu'à ce que le Seigneur vienne, qui produira dans la lumière ce qui est caché dans les ténèbres, et découvrira les plus secrètes pensées des cœurs; et alors chacun recevra de Dieu la louange *qui lui sera due.*

Rien n'est si variable que le jugement des hommes, et par conséquent, au premier coup-d'œil, rien ne devrait paraître si méprisable. Sujets à des préjugés, emportés par des passions, séduits par diverses sortes d'intérêts, il est impossible que tant de causes n'influent point sur leur jugement. Le cri de la raison, le cri de la justice, pour se faire entendre, sont trop faibles. Défions-nous de ces jugemens, et n'y attachons que le prix qu'ils valent. Il est néanmoins à cet égard une règle de conduite à suivre, que la raison et la religion conseillent de concert. Si l'on fait bien, si les actions sont en conformité parfaite avec les devoirs, et que néanmoins les hommes nous blâment, ou cherchent à jeter du ridicule sur des choses louables, gardons-nous de souscrire à leurs jugemens. Laissons-nous blâmer, laissons-nous même outrager plutôt que de cesser de bien faire, par déférence pour l'opinion de ceux que cela blesse. Il vaut mieux obéir à Dieu que de complaire aux hommes (1), quand les intérêts du salut sont en opposition avec l'opinion de ceux-ci. Il vaut mieux être juste à ses propres yeux, n'avoir rien dans sa conscience qui puisse être la matière d'un reproche, que d'être au gré des méchans. Pour leur plaire, ils veulent qu'on leur ressemble. Si, parce que nous sommes bons, charitables, exacts à nos devoirs envers Dieu, fidèles à ses commandemens, nous sommes les objets de leurs moqueries, méprisons leur jugement, et continuons de bien faire.

(1) Act., V. 29.

Il ne s'ensuit pas cependant qu'en tout point il faille se mettre au-dessus de l'opinion. La mépriser pour vivre librement et donner cours à ses passions, serait avoir secoué toute honte. L'opinion alors est un frein utile qui nous retient dans les bornes prescrites. Il n'est pas défendu de rechercher l'estime des hommes par des actions honnêtes et vertueuses. Le sage a dit : Mettez tout votre soin à vous faire une bonne réputation (1); c'est comme s'il disait : Non-seulement ne faites rien pour la compromettre, mais faites encore tout ce qui peut vous la faire obtenir; bien entendu qu'en faisant le bien, et en évitant le mal; par ce motif on n'en néglige point un autre, qui seul peut rendre nos actions méritoires aux yeux de Dieu, celui de ne faire rien qui lui déplaise, et de lui rapporter toutes nos actions comme à notre véritable fin.

Nous avons un autre piége à éviter; c'est le penchant à juger nous-même autrui trop légèrement. Ne jugez point avant le temps, nous dit l'Apôtre (2), c'est-à-dire ne vous pressez point de juger; mettez beaucoup de circonspection dans les jugemens que vous portez du prochain. Qui sommes-nous en effet pour juger les autres ? Sommes-nous sûrs de valoir mieux qu'eux ? Sommes-nous moins imparfaits ? et nos défauts sont-ils moindres que ceux que nous reprenons en eux ? Voyons-nous d'ailleurs au fond des cœurs? Les intentions de ceux que nous jugeons nous sont-elles assez bien connues ? leurs torts ne peuvent-ils pas

(1) Eccl., XLI. 15. (2) I. Corinth. IV. 5.

être atténués par plusieurs circonstances que nous ignorons ? Ne jugeons donc point avant le temps. Dieu viendra, et nous jugera tous. Il produira à la lumière ce qui est caché dans les ténèbres. Il révélera les pensées les plus secrètes. N'anticipons point sur le grand jour où justice sera faite à tout le monde, et où chacun recevra de Dieu les louanges ou le blâme qui lui sont dus.

ÉVANGILE.

Saint Luc, ch. III, v. 1.

L'an quinzième de l'empire de Tibère César, Ponce Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode tétrarque de la Galilée, Philippe, son frère, de l'Ituréé et de la province de Trachonite, et Lysanias d'Abilène, Anne et Caïphe étant grands-prêtres, Dieu fit entendre sa parole à Jean, fils de Zacharie, dans le désert. Et il vint dans tout le pays qui est aux environs du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés, ainsi qu'il est écrit au livre des paroles du prophète Isaïe : *On entendra* dans le désert la voix de celui qui crie : Préparez la voie du Seigneur, rendez droits et unis ses sentiers. Toute vallée sera remplie, et toute montagne et toute colline sera abaissée ; les chemins tortus deviendront droits, et les raboteux unis, et tout homme verra le Sauveur *envoyé* de Dieu.

La date établie par saint Luc dans cet évangile est précise : c'est la quinzième année du règne de Tibère que la voix de Dieu se fit entendre à Jean et lui ordonna de commencer sa prédication. Auguste était mort l'an 4017 du monde ; ainsi la quinzième année de Tibère correspond à l'an 4032, et Jésus, suivant les calculs regardés comme les plus exacts, étant né le 25 décembre de l'an 4000, il

suit de là qu'il était dans sa trente-deuxième année lorsque Jean commença à prêcher, et l'époque de cette prédication répond à la vingt-neuvième année de l'ère vulgaire.

Voilà donc un point de l'histoire du Sauveur éclairci, et nous savons quand a commencé sa vie publique.

Le pape saint Grégoire remarque que saint Luc ne se contente pas d'établir cette époque par l'année du règne de Tibère, mais qu'il la fortifie encore par des circonstances du même temps, en rappelant le nom de ceux qui alors exerçaient en Judée la puissance religieuse et civile; et ce pape conclut de là que l'évangéliste voulait faire pressentir la vocation des gentils, la prochaine dissolution du gouvernement judaïque, la dispersion des Juifs, et la suppression de leur souverain pontificat, que devait remplacer un souverain sacerdoce bien plus auguste, celui de Jésus-Christ, notre médiateur et pontife de la nouvelle alliance.

En respectant, comme elle doit l'être, cette explication du texte sacré, donnée par un grand pape, cherchons-y, pour notre avantage spirituel, quelques sujets d'instruction.

On entendra, dit l'évangéliste d'après Isaïe, la voix de celui qui crie dans le désert : littéralement cette voix était celle de Jean, qui devait prêcher la pénitence et annoncer le Messie ; mais ne pouvons-nous pas aussi supposer, dans un autre sens, que cette voix est une voix intérieure qui crie au fond du cœur, et qui nous reproche nos fautes? Elle crie dans le désert; elle crie, et notre cœur

ne lui répond point. Elle crie au fond de notre conscience, et ne trouve en nous qu'un désert affreux, parce que, de même que le désert est stérile, infécond, dénué de tout ce qui a vie, de même notre âme est vide de bonnes affections, de sentimens pieux, de docilité à la parole de Dieu, et tout y est sec et aride, et comme en état de mort. Mais que vient nous annoncer cette voix qui crie? Elle vient nous annoncer le baptême de pénitence pour la rémission des péchés, c'est-à-dire le second baptême, celui de la réconciliation, par lequel sont remis les péchés à ceux qui y recourent. Si nous ne sommes point sourds à cette voix, si au contraire nous l'écoutons avec docilité, espérons-en pour nous le plus grand avantage. Ce désert, qui était aride, se changera en une terre fertile, où naîtront de toute part des fruits de salut. C'est alors que, selon l'expression d'Isaïe, les vallées seront remplies, et que les montagnes seront abaissées (1), c'est à-dire que ceux qui sont humbles de cœur seront appelés au royaume de Dieu, et que les orgueilleux en seront exclus. Alors encore, suivant l'expression de ce même prophète, les chemins tortus deviendront droits, et les chemins raboteux deviendront unis, c'est-à-dire que les cœurs des méchans, détournés des routes de la justice par les passions, y rentreront par le repentir, et que les cœurs durs et sans miséricorde seront rappelés à la douceur et à la charité par l'influence d'une grâce divine.

(1) Isaïe, XL, 4.

POUR LE JOUR DE NOEL
A LA MESSE DE MINUIT.

ÉPITRE.

Saint Paul à Tite, ch. II, v. 11.

Mon très-cher frère, la grâce de Dieu, notre Sauveur, a paru à tous les hommes; et elle nous a appris que, renonçant à l'impiété et aux passions mondaines, nous devons vivre dans le siècle présent avec tempérance, avec justice et avec piété, étant toujours dans l'attente de la béatitude que nous espérons, et de l'avénement glorieux du grand Dieu et notre Sauveur Jésus-Christ, qui s'est livré lui-même pour nous afin de nous racheter de toute iniquité, et de nous purifier, pour se faire un peuple particulièrement consacré à son service, et fervent dans les bonnes œuvres.

C'est avec raison qu'au moment de la naissance du Christ, l'Apôtre, écrivant à Tite, son disciple, lui dit que la grâce de Dieu, notre Sauveur, a paru à tous les hommes. La grâce est un don surnaturel du ciel, au moyen duquel nous aimons et nous pratiquons le bien. La grâce est encore cet état saint dans lequel nous nous trouvons, lorsque, reconciliés avec Dieu, nous sommes devenus ses amis, ses véritables enfans, les observateurs de sa loi, des adorateurs en esprit et en vérité. Enfin Jésus-Christ est lui-même la grâce par excellence, parce qu'il est l'auteur de toute grâce, et que ses mérites et sa passion en sont la source. L'Apôtre appelle la grâce dont il parle, la grâce de

Dieu, notre Sauveur, pour la distinguer de la grâce de la création, et de celle dont Dieu avait doué l'homme dans l'état d'innocence. Cette première grâce a été misérablement perdue, quand l'homme, en désobéissant à Dieu, s'est vu dépouillé de toutes les prérogatives dont il avait été favorisé.

A cette grâce en a succédé une seconde par l'offre qu'a faite le fils de Dieu de satisfaire à la justice divine; et l'homme en a joui dans toute sa plénitude lorsque l'œuvre de notre rédemption a été consommée par le sacrifice de la croix. L'homme acquiert cette grâce par le baptême; mais il peut la perdre comme la première s'est perdue; c'est-à-dire en désobéissant à Dieu, et en violant ses commandemens, et malheureusement il la perd trop souvent; mais telle a été la bonté de Dieu, qu'il a voulu que l'homme pût encore réparer cette perte au moyen du sacrement établi pour la réconciliation. Ainsi la grâce du Sauveur est un trésor inépuisable de salut toujours ouvert à l'homme, quand il veut y avoir recours. Grâce de rédemption, parce que, ne pouvant pas satisfaire par nous-mêmes, il a fallu que d'abord nous fussions rachetés; grâce de réparation, parce que, ce rachat ne nous préservant pas d'autres chutes, il était nécessaire que l'homme eût des moyens de s'en relever; grâce de guérison, parce qu'elle ferme les plaies des péchés; et enfin grâce de force, parce qu'elle nous soutient, ranime notre courage et nous fortifie contre l'ennemi de notre salut.

Le propre de la grâce du Sauveur, suivant l'Apô-

tre, est de nous apprendre à renoncer à l'impiété, aux passions mondaines, et à vivre dans le siècle présent avec tempérance, justice et piété. Ce renouvellement est nécessaire, si nous voulons efficacement travailler à notre salut. On ne peut servir deux maîtres (1), parce que leurs volontés sont contraires. Que veut Dieu, et que demande-t-il de nous? Il veut que nous l'aimions, que nous le servions, que nous sachions modérer nos désirs et les contenir dans de justes bornes. Il veut que nous fassions le bien, et que nous évitions le mal. Que veulent au contraire les passions? Que nous leur lâchions la bride, que nous satisfassions nos sens, que nous suivions les mouvemens de notre orgueil. Les passions et Dieu veulent donc des choses contraires. Il faut opter; et, pour une âme raisonnable, le choix ne peut être douteux. Mais quel résultat doit-on attendre de l'un et l'autre choix? En servant Dieu nous acquérons la paix intérieure, le repos de notre conscience, et nous nous assurons l'effet des promesses. En nous laissant dominer par nos désirs, nous nous assujettissons à des maîtres durs et exigeans; nous laissons à nos passions un empire sur nous, qu'elles exercent bientôt avec une extrême violence. C'est comme un coursier fougueux qui a brisé son frein, et qu'on ne peut plus retenir. A mesure qu'elles deviennent plus puissantes, notre résistance devient plus faible, et nous finissons par en être les esclaves. Fuyons donc ce joug honteux; donnons-nous à

(1) Matth. VI 24.

Dieu ; c'est là seulement que se trouvent bien et repos.

ÉVANGILE.

Saint Luc, ch. II, v. 1.

En ce temps-là, on publia un édit de César Auguste pour faire un dénombrement des habitans de la terre. Ce fut le premier dénombrement qui se fit, Quirinus étant gouverneur de Syrie; et chacun allant se faire enregistrer dans la ville dont il était, Joseph partit aussi de la ville de Nazareth, qui est en Galilée, et vint en Judée, à la ville de David, appelée Bethléhem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour se faire enregistrer avec Marie, son épouse, qui était grosse. Pendant qu'il était en ce lieu, il arriva que le temps auquel elle devait accoucher s'accomplit : et elle enfanta son fils premier-né; et l'ayant emmaillotté, elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie. Or il y avait en cet endroit des bergers qui passaient la nuit dans les champs, veillant tour à tour à la garde de leurs troupeaux; et tout d'un coup l'ange du Seigneur se présenta à eux, et une lumière divine les environna; ce qui les remplit d'une extrême crainte. Alors l'ange leur dit : Ne craignez point, car je viens vous apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple un sujet d'une grande joie. C'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un sauveur, qui est le Christ, le Seigneur; et la marque à laquelle vous le reconnaîtrez, c'est que vous trouverez un enfant emmaillotté, couché dans une crèche. Au même instant il se joignit à l'ange une grande troupe de l'armée céleste, louant Dieu et disant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Dieu se sert de tous les moyens pour l'exécution de ses desseins, et les hommes ne sont entre ses mains que des instrumens qu'il emploie à son gré pour manifester sa puissance et parvenir aux fins

voulues par sa sagesse. Les rois eux-mêmes, quand ils croient ne travailler que pour eux et pour l'accomplissement de ce qu'ils appellent leurs grands projets, souvent bien petits et bien vains aux yeux de celui qui seul est grand, ne font dans ces occasions que concourir à ce que Dieu veut. Auguste s'était soumis la plus grande partie de l'univers. Il veut pouvoir d'un coup-d'œil connaître tous les peuples à qui il commande, et en avoir un dénombrement exact. Il donne des ordres pour que ce dénombrement se fasse en Judée, et son édit exige que chaque Juif se fasse inscrire dans le registre du lieu où il est né. Auguste ne songeait point à Jésus, et cependant il ne fait que concourir à l'accomplissement d'une prophétie concernant le Sauveur. Les prophètes avaient dit qu'il devait naître à Bethléhem(1). C'était le lieu où devait se faire enregistrer Joseph, qui était de la tribu de Juda; mais il n'y demeurait point. L'édit d'Auguste l'oblige de s'y rendre lorsque Marie était à son terme. Elle y mit au monde le Sauveur, et la prophétie s'accomplit. Chose digne d'admiration assurément que ces dispositions secrètes par lesquelles sont amenés les événemens qui sont dans l'ordre des desseins éternels.

Marie arrive donc à Bethléhem avec Joseph; ils ne trouvent point de place dans les hôtelleries à cause du grand nombre d'étrangers qui affluent dans la ville. Elle est obligée de se retirer dans une étable. Une humble crèche est le berceau où elle

(1) Mich., v. 2.

dépose l'un des derniers rejetons des rois de Juda; une humble crèche est le sanctuaire que ne dédaigne pas le fils de Dieu, le Verbe divin qui se fait homme pour sauver les hommes.

Mais cet état de pauvreté où se trouve le Sauveur du monde en naissant n'est pas sans motif. Il en résulte deux utiles et grandes leçons : leçon d'obéissance à ceux à qui Dieu a confié l'autorité, et leçon d'humilité et de pauvreté pour tous tant que nous sommes.

Leçon d'obéissance. C'est pour obéir à l'ordre du prince que Joseph quitte Nazareth, et la naissance de Jésus à Bethléhem est une suite de cet acte de soumission. Jésus nous apprend donc, tout en naissant, qu'on doit obéir aux ordres du prince, et dès-lors il jette les fondemens de ces principes de soumission aux lois sur lesquelles reposent la sûreté et la tranquillité des états, et qui se trouvent mieux établis dans l'Évangile que dans les livres des législateurs les plus sages.

Leçon de pauvreté et d'humilité pour nous tous. Jésus naît dans une étable, au milieu d'une saison rigoureuse, dénué de tout secours et de toute ressource. Il n'a pour le réchauffer que l'haleine des animaux dont il partage la demeure. En considérant ce tableau, qui de nous oserait se plaindre de sa condition? Si nous sommes pauvres, Jésus ne l'a-t-il pas été? Si nous sommes riches, ne nous invite-t-il pas du moins à être pauvres de cœur, et à mépriser des richesses qu'il a dédaignées, c'est-à-dire à ne pas nous y attacher, à n'y mettre point

notre bonheur, à le mettre plutôt dans le sage emploi qu'on peut en faire, et à ne les regarder que comme un dépôt que Dieu a mis entre nos mains pour en aider nos frères nécessiteux? Aimons donc la pauvreté de Jésus naissant; ne méprisons pas les pauvres, puisque Jésus lui-même est né pauvre. Si la honte et l'opprobre se trouvent quelque part, c'est plutôt dans l'orgueil d'un riche que dans l'humble et modeste contenance de celui à qui Dieu a refusé les biens de ce monde, mais qu'il en a dédommagé en lui accordant la vertu.

POUR LE JOUR DE NOEL

A LA MESSE DE L'AURORE.

ÉPITRE.

Saint Paul à Tite, ch. III, v. 4.

Mon très-cher fils, lorsque la bonté de Dieu, notre sauveur, et son amour pour les hommes a paru *dans le monde*, il nous a sauvés, non à cause des œuvres de justice que nous eussions faites, mais à cause de sa miséricorde, par l'eau de la renaissance; et par le renouvellement du Saint-Esprit, qu'il a répandu sur nous avec une riche effusion, par Jésus-Christ notre Sauveur; afin qu'étant justifiés par sa grâce, nous devinssions héritiers de la vie éternelle, selon l'espérance que nous en avons.

Il n'y a pas un mot dans cette épître qui ne mérite d'être pesé, et qui ne soit pour nous une source d'instruction. L'Apôtre nous apprend d'abord que, si jamais la bonté de Dieu envers les hommes s'est manifestée dans toute sa richesse et avec surabondance, c'est dans le mystère de l'Incarnation. Dieu avait

beaucoup fait pour l'homme en le tirant du néant, en lui donnant une âme raisonnable, en l'établissant pour ainsi dire le maître de tout l'univers, créé pour lui; mais il a fait beaucoup plus encore par l'Incarnation. L'homme avait péché, il était déchu de son innocence, il ne pouvait recouvrer ses prérogatives qu'en satisfaisant à la justice divine qu'il avait offensée, et cette satisfaction était au-dessus de son pouvoir, parce que, la majesté de Dieu étant infinie, il fallait que la satisfaction y fût proportionnée. Il n'y avait donc qu'un Dieu qui pût offrir une réparation qui ne fût point au-dessous de l'offense, et le mystère de l'Incarnation opère ce grand acte de satisfaction, sans lequel le genre humain était irrévocablement perdu. La deuxième personne de la sainte Trinité se dévoue, le Verbe se fait chair et victime de propitiation, le genre humain est sauvé. Dans la création, Dieu n'avait donné à l'homme que des choses qu'il avait faites. Dans l'Incarnation, Dieu se donne lui-même; et non-seulement il se donne pour victime une fois dans le sacrifice de la croix en la personne de Jésus-Christ, mais ce même Jésus-Christ s'immole tous les jours dans le sacrifice de la messe, et nous donne par ce moyen des marques continuelles et salutaires du grand amour qui l'a porté à nous sauver.

L'Apôtre nous prévient ensuite que, si nous sommes sauvés, ce n'est pas à cause des œuvres de justice que nous aurions faites, ou que nous pourrions faire; et par là il nous apprend que l'homme

ne peut rien par lui-même dans les choses du salut, que tout y est gratuit et dû à la miséricorde de Dieu ; non qu'il s'ensuive de là que nous puissions nous dispenser d'y coopérer par de bonnes œuvres selon notre pouvoir, mais parce que ces bonnes œuvres n'auraient aucun mérite par rapport à la vie éternelle, si elles étaient séparées des mérites de notre Seigneur Jésus-Christ, qui seuls peuvent leur donner de la valeur. Il résulte de cette doctrine que nous ne devons jamais perdre le sentiment de notre faiblesse, de notre indignité, et du besoin que nous avons de recourir sans cesse à Dieu pour qu'il nous aide de sa grâce, sans laquelle nous ne pouvons rien.

Enfin nous trouvons établi clairement dans cette épître un des principaux dogmes de la doctrine chrétienne ; savoir, l'absolue nécessité du baptême. L'Apôtre y dit expressément que, si nous sommes sauvés, non-seulement c'est à cause de la bonté infinie de Dieu, mais encore que c'est par la renaissance de l'eau, d'où résulte le renouvellement du Saint-Esprit, c'est-à-dire de la grâce, et que cette eau régénératrice qui en répand sur nous l'effusion avec abondance, opère notre justification, et nous fait devenir héritiers de la vie éternelle, laquelle est le terme de notre espérance.

On peut réduire à quelques mots ce qu'il y a d'essentiel dans cette instruction.

L'homme a péché.

Par le péché il a encouru la mort éternelle.

Il ne pouvait y échapper sans une réparation.

Il ne pouvait pas lui-même l'offrir suffisante.

La seconde personne de la sainte Trinité a bien voulu suppléer à cette insuffisance en se faisant homme, et en satisfaisant pour les hommes.

On ne peut avoir part à cette satisfaction que par le baptême ou une naissance nouvelle.

Nous ne pouvons rien que par la grâce. Nos bonnes actions ne sont méritoires que par elle.

Tous ces points de doctrine doivent être retenus, parce qu'ils sont les fondemens de la doctrine catholique.

ÉVANGILE.

Saint Luc, ch. II, v. 15.

En ce temps-là, les bergers se dirent l'un à l'autre : Passons jusqu'à Bethléhem, et voyons ce qui est arrivé, et ce que le Seigneur nous a fait connaître. S'étant donc hâtés d'y aller, ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant couché dans une crèche; et l'ayant vu, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été dit touchant cet enfant; et tous ceux qui l'entendirent admirèrent ce qui leur avait été rapporté par les bergers. Or, Marie conservait toutes ces choses *en elle-même*, les repassant dans son cœur; et les bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu de toutes les choses qu'ils avaient entendues et vues, selon qu'il leur avait été dit.

Dans la dernière instruction nous avons considéré Jésus naissant dans une étable. Nous l'y avons vu pauvre, dénué de toutes les commodités de la vie, privé des choses les plus nécessaires. Ce n'est pas sans doute qu'il n'eût pu, s'il eût voulu, s'entourer de tout l'éclat de la richesse et de la puissance. La personne de cet enfant si faible n'en

était pas moins le fils de Dieu, et celui qui, au moment de la création, avait orné le ciel d'astres brillans et vêtu la terre d'une si riche parure; celui qui lui fait produire chaque année de si magnifiques trésors, pouvait sans doute signaler son entrée dans le monde par un éclat auquel ne pourraient atteindre les plus puissans monarques. S'il est né pauvre, c'est donc parce qu'il l'a voulu; et il l'a voulu pour nous apprendre à ne point trop estimer les richesses, qui ordinairement nous corrompent, et à leur préférer la vertu.

Non-seulement il a voulu naître pauvre, mais ce sont encore les pauvres auxquels les premiers il a accordé l'avantage de le connaître. Ce n'est point à des rois, ce n'est point aux grands du monde que l'ange annonce d'abord la naissance de Jésus; c'est à de simples bergers occupés à garder leurs troupeaux que cette nouvelle est apportée, et ils sont les premiers qui sont appelés à rendre leurs hommages à l'Homme-Dieu. On ne peut ouvrir l'Évangile sans être frappé de la préférence que Jésus donne aux pauvres, et des faveurs qu'il leur accorde. Qu'on ne se glorifie donc point d'être riche, mais plutôt qu'on cherche, par la manière dont on use et par l'emploi qu'on fait de la richesse, à se faire pardonner un avantage qui n'est d'aucune utilité pour le salut.

Remarquons l'empressement des bergers à répondre à l'invitation de l'ange, et que ce soit pour nous le modèle de celui que nous devons mettre à répondre soit aux inspirations intérieures qui nous

portent vers Dieu, soit aux soins et au zèle que mettent à notre instruction ceux qui en ont la charge. Les bergers se hâtent, dit l'Apôtre, de se rendre près de Jésus; ils reconnaissent la vérité de ce que l'ange leur a appris, et ils publient cette merveille. Ils s'en retournent en glorifiant le Seigneur. Hâtons-nous à leur exemple. Nous sommes invités comme eux à rendre nos hommages à Jésus. Si ce n'est pas dans la crèche, c'est sur nos autels. Chaque jour les paroles sacramentelles le reproduisent dans le sacrifice de la messe. Si nous ne l'y voyons point enfant, nous pouvons, par les yeux de la foi, l'y voir victime, et victime pour nous. Rendons-y hommage à la vérité de sa présence, et professons hautement ce que l'Église professe et enseigne à cet égard. A l'exemple de Marie, conservons dans notre cœur toutes ces choses, et rappelons-les souvent à notre mémoire, c'est-à-dire méditons fréquemment et sur la naissance du Sauveur, et sur sa passion. Pénétrons-nous de ces mystères; reconnaissons-y l'extrême amour de Dieu à notre égard, et rendons-lui de continuelles actions de grâces de tant de bienfaits.

POUR LE JOUR DE NOEL

A LA MESSE DU JOUR.

ÉPITRE.

Saint Paul aux Hébreux, ch. I, v. 1.

Dieu, ayant autrefois parlé à nos pères en diverses occasions et en diverses manières par les prophètes, nous a parlé en ces

derniers temps par son fils, qu'il a établi héritier de toutes choses, et par lequel il a fait le monde. Et comme il est la splendeur de sa gloire et le caractère de sa substance, et qu'il soutient tout par la puissance de sa parole, après nous avoir purifiés par lui-même de nos péchés, il est assis au plus haut du ciel, à la droite de sa *souveraine* majesté, étant aussi élevé au-dessus des anges que le nom qu'il a reçu est plus excellent que le leur. Car qui est l'ange à qui Dieu ait jamais dit : Vous êtes mon fils; je vous ai engendré aujourd'hui? Et ailleurs : Je serai son père, et il sera mon fils. Et lorsqu'il introduit de nouveau son premier-né dans le monde, il dit : Que tous les anges de Dieu l'adorent. Aussi l'*Écriture* dit touchant les anges : Dieu se sert des esprits pour en faire ses ambassadeurs et ses anges, et des flammes ardentes pour en faire ses ministres; mais elle dit au fils : Votre trône, ô Dieu, sera un trône éternel: le sceptre de votre empire sera un sceptre d'équité et *de justice*. Vous avez aimé la justice et vous avez haï l'injustice: c'est pourquoi, ô Dieu, votre Dieu vous a sacré d'une huile de joie en une manière plus excellente que tous ceux qui participeront à votre gloire. Et ailleurs : Seigneur, vous avez créé la terre dès le commencement du monde, et les cieux sont l'ouvrage de vos mains. Ils périront, mais vous demeurerez; ils vieilliront tous comme un vêtement, et vous les changerez comme un manteau., et ils seront changés; mais, pour vous, vous êtes toujours le même, et vos années ne finiront point.

En lisant avec attention cette épître, on y découvre dès le premier coup-d'œil deux points importans d'instruction : le premier est l'accord parfait de l'ancienne et de la nouvelle alliance; le second est l'excellence divine de la personne de notre Seigneur Jésus-Christ. Tout dans la religion chrétienne se tient et s'enchaîne. On peut dire qu'elle a commencé avec le monde, et qu'elle

ne finira qu'avec lui. L'homme créé innocent désobéit à Dieu. La créature se soulève contre le Créateur. Dieu punit l'homme parce que Dieu est justice. Mais en même temps Dieu pardonne à l'homme et le sauve, parce que Dieu est miséricorde. La femme avait séduit l'homme. Dieu, en lui prononçant sa sentence, lui annonce que d'elle naîtra un sauveur, un réparateur de la faute première; et ce réparateur est Jésus-Christ. Voilà donc Jésus-Christ promis dès le commencement du monde, et la religion chrétienne commencé dans la promesse de cet avénement. Dès-lors ce n'est qu'au nom de Jésus-Christ et par lui que le genre humain est sauvé. Cette première promesse est renouvelée à Abraham, et aux patriarches nés de lui. Elle est confirmée par les prédictions des prophètes. Ils annoncent le Christ; ils fixent le temps où il viendra, la ville où il naîtra; ils décrivent les circonstances de sa vie; ils entrent jusque dans les moindres détails; ils racontent plusieurs siècles auparavant ses souffrances, sa passion, sa mort, comme s'ils en avaient été les témoins. Jésus-Christ arrive au temps marqué; en lui s'accomplissent les prophéties, et à l'ancienne alliance succède la nouvelle. L'Église se fonde, et doit durer jusqu'à la fin des siècles : donc les deux alliances sont parfaitement liées ensemble, et remplissent tout l'espace du temps.

Dans la seconde alliance, ce n'est plus par des prophètes que Dieu parle au peuple qu'il a choisi; c'est par Jésus-Christ. Mais qui est Jésus-Christ ?

Est-ce, comme Moïse, un homme que Dieu a chargé de guider et d'éclairer son peuple ? Est-ce plus? est-ce du moins un ange envoyé du ciel pour accomplir les anciennes promesses ? C'est cette question que saint Paul résout dans son épître d'une manière qui ne laisse aucun doute. Si l'Apôtre prouve que Jésus-Christ est plus qu'un ange, il aura prouvé, à plus forte raison, qu'il est plus qu'un homme. Or, que dit-il de Jésus-Christ ? Il dit qu'il est la splendeur du père, qu'il porte le caractère de sa substance, qu'il est infiniment élevé au-dessus des anges, qu'il est le fils de Dieu, non par adoption comme les anges et les hommes, mais par essence et par nature. Il dit que les anges l'adorent, que Dieu se sert de ceux-ci comme de ses ministres; que le trône de Jésus-Christ est éternel; que Dieu l'a sacré d'une huile de joie pour en faire son Christ; que dès le commencement du monde il a été le coopérateur de son père dans la création; que les cieux sont l'ouvrage de ses mains; que les cieux et la terre vieilliront comme un vêtement qui s'use, mais que la gloire du fils ne vieillira pas, qu'il sera toujours le même, et que ses années ne finiront pas.

Maintenant je le demande : quel est l'homme, quel est même l'ange à qui pourrait s'appliquer cet incomparable éloge, qui assimile le fils au père dans son essence, dans sa puissance, dans son éternité ? Les anges sont à l'égard de Dieu comme les ministres d'un grand roi, et Jésus-Christ est à l'égard des anges comme le fils de ce grand roi,

lequel fils est au-dessus de ces ministres : comparaison qui n'exprime même que très-imparfaitement l'infinie différence de Jésus-Christ aux anges, puisque le roi, son fils et ses ministres appartiennent à la même espèce et sont de même nature, au lieu qu'il n'y a aucun rapport entre Dieu et l'homme, entre l'être souverainement parfait et sa créature.

ÉVANGILE.

Saint Jean, ch. I, v. 1.

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. Dans lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise. Il y eut un homme envoyé de Dieu qui s'appelait Jean. Il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui. Il n'était pas la lumière, mais *il était venu pour* rendre témoignage *à celui qui était* la lumière. Celui-là était la vraie lumière qui illumine tout homme venant dans le monde. Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a point connu. Il est venu chez soi, et les siens ne l'ont point reçu. Mais il a donné à tous ceux qui l'ont reçu le pouvoir d'être faits enfans de Dieu, à ceux qui croient en son nom, qui ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu même. Et le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous; et nous avons vu sa gloire, sa gloire, *dis-je*, comme du Fils unique du Père, étant plein de grâce et de vérité.

Quelles grandes vérités nous sont révélées dans cet évangile! et avec quelle majestueuse sublimité saint Jean les exprime! Il s'élance bien en-deçà

des temps. Inspiré par l'Esprit saint, il pénètre dans les profondeurs de Dieu pour nous révéler de ces mystères sacrés ce qu'il est nécessaire que nous en sachions et que nous en croyions. Au commencement, dit-il, était le Verbe, c'est-à-dire qu'au moment ou tout a commencé, le Verbe était déjà ; c'est-à-dire qu'il était avant les temps et de toute éternité. Ainsi la parole éternelle, produite par l'entendement divin, préexistait ; elle était en Dieu, et elle était Dieu : expressions remarquables qui annoncent déjà la distinction des personnes, une parole émanée de toute éternité du sein de Dieu, coéternelle avec lui, un Verbe engendré, un père qui est Dieu, un fils qui est Dieu.

L'Apôtre nous montre ensuite ce Verbe divin, ce Verbe éternel partageant toutes les œuvres de la création. Toutes choses, dit-il, ont été faites par lui, et rien n'a été fait sans lui. Il nous apprend qu'il est la vie, parce que c'est lui qui doit l'apporter au monde, et que c'est par lui que nous sommes rachetés de la mort que nous avions méritée par le péché. Cette parole éternelle, ce Verbe, dit-il encore, est la lumière, et elle a lui dans les ténèbres, parce que le Verbe est venu pour éclairer les hommes plongés dans les ténèbres de l'ignorance. Mais par la mauvaise volonté des hommes, les ténèbres n'ont pas été entièrement dissipées, et ceux pour qui le Verbe était venu n'ont pas voulu le reconnaître. Enfin ce Verbe, cette parole coéternelle au Père, ce Verbe, seconde personne de la sainte Trinité, s'est fait chair, s'est revêtu de notre na-

ture, et a habité parmi nous. Il y a manifesté sa gloire, gloire fondée sur les miracles qu'il a opérés, et sur la sainteté de la doctrine qu'il venait annoncer, gloire digne du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité.

On reconnaît aisément dans ce commencement de l'évangile de saint Jean toute la doctrine du mystère de l'Incarnation, telle que cette doctrine est enseignée par l'Église; et la liaison de ce mystère avec celui de la sainte Trinité. Dès qu'il est convenu que les saintes Écritures ont été inspirées, et qu'il faut croire tout ce qu'elles contiennent, il ne peut plus y avoir de doute que Jésus-Christ, venu parmi nous, né comme nous d'une femme, revêtu de la forme et même des infirmités de notre nature, ne soit véritablement le Verbe qui s'est fait chair, et ne partage l'essence et la divinité du Père; en un mot, que, s'il est homme comme nous, il ne soit Dieu comme le Père, qu'il ne soit véritablement homme-Dieu, le Verbe éternel qui s'est fait homme par un excès d'amour pour les hommes.

Mystère adorable et incompréhensible, je vous croirai, quoique je ne puisse pas vous pénétrer. Je vous croirai parce que Dieu vous a révélé, et que Dieu est vérité. Je croirai que le fils de Dieu, égal à son père, existait de toute éternité. Je croirai qu'il a daigné prendre un corps semblable au nôtre dans le sein d'une vierge. J'adorerai cet Homme-Dieu naissant, dans le sacrifice de la messe, le jour où l'Église célèbre cet événement mémorable; j'é-

tudierai la doctrine qu'il a enseignée pour y conformer ma conduite; et, puisqu'il est né pour nous, je le prierai de m'accorder la grâce de vivre pour lui, afin qu'un jour, par l'application de ses mérites, je puisse être reçu dans le sein de sa gloire.

Tels sont les sentimens pieux dont l'âme chrétienne doit être occupée le jour de Noël.

POUR LE JOUR DE SAINT ÉTIENNE.

ÉPITRE.

Actes, ch. VII, v. 55.

Étienne était rempli du Saint-Esprit; et, levant les yeux au ciel, vit la gloire de Dieu et Jésus qui était debout à la droite de Dieu, et il dit : Je vois les cieux ouverts, et le fils de l'homme qui est debout à la droite de Dieu. Alors ils s'écrièrent tout d'une voix, et, se bouchant les oreilles, ils se jetèrent sur lui tous ensemble; et l'ayant entraîné hors de la ville, ils le lapidèrent, et les témoins mirent leurs vêtemens aux pieds d'un jeune homme nommé Saul. Ils lapidaient Étienne, et lui invoquait Jésus, et disait : Seigneur Jésus, recevez mon esprit. Et s'étant mis à genoux, il cria à haute voix : Seigneur, ne leur imputez point ce péché. Après cette parole il s'endormit au Seigneur. Or, Saul avait consenti comme les autres à la mort d'Étienne. En même temps il s'éleva une grande persécution contre l'Église de Jérusalem, et tous les *fidèles*, excepté les apôtres, furent dispersés en divers endroits de la Judée et de la Samarie. Or, quelques hommes qui craignaient Dieu prirent soin d'*ensevelir* Étienne, et firent ses funérailles avec un grand deuil.

Saint Etienne est le premier des martyrs, c'est-à-dire le premier de ceux qui versèrent leur sang

pour rendre témoignage à la foi et à la résurrection de notre Seigneur Jésus-Christ; car *martyr* veut dire *témoin*; et quel témoignage doit avoir plus d'autorité, plus de poids que celui qu'on scelle de son sang? Quelle vérité doit paraître plus incontestable que celle pour le soutien de laquelle on consent à mourir? Renoncer à la vie pour appuyer un mensonge serait la plus haute et la plus inconcevable des folies. L'homme tient à son existence, et s'il consent à la hasarder, ce n'est jamais que pour obtenir des avantages, ou qui valent mieux qu'elle, ou que du moins il croit mieux valoir. Mais on ne peut supposer qu'on la sacrifie non-seulement sans intérêt, mais encore contre tout intérêt. Ainsi quand on meurt pour soutenir une opinion, il faut nécessairement qu'on soit parfaitement convaincu que cette opinion est vraie, et qu'on courrait un grand risque en mentant à sa conscience.

En appliquant ces principes à ce que l'histoire nous raconte de l'admirable constance et du courage des martyrs dans les souffrances qu'ils aimèrent mieux supporter que de renoncer à la foi, on doit en tirer la conséquence nécessaire, qu'ils étaient intimement persuadés de la vérité de la religion, et des faits fondamentaux sur lesquels elle est appuyée, tels que les miracles et la résurrection du Sauveur, avec qui ils avaient conversé depuis sa mort. Ces miracles et cette résurrection, attestés par les apôtres, qui en avaient été les témoins, et les témoignages qu'ils en rendaient, scellés de leur sang, forment une masse de preuves

incontestables, auxquelles il est impossible que tout homme de bonne foi et d'un esprit juste refuse son assentiment. Posons donc ces deux principes comme deux points sur lesquels il ne peut s'élever aucun doute : 1° que la religion chrétienne est vraie, ou, ce qui revient au même, que Jésus-Christ est le Christ et l'envoyé de Dieu ; et 2° que les miracles et la résurrection du Sauveur ont des caractères d'authenticité qu'il est impossible de méconnaître ; car les apôtres, qui en ont été les témoins, sont morts pour attester la vérité et la fidélité de leur témoignage.

Mais, ce qui ne me paraît pas moins remarquable dans cette épître, c'est l'esprit dont étaient animés les premiers disciples de Jésus ; esprit qu'on ne peut regarder lui-même que comme un effet d'une grâce puissante, et, pour ainsi dire, que comme un miracle de cette grâce, lequel suffirait seul pour nous faire reconnaître dans l'établissement de la religion chrétienne l'œuvre d'un pouvoir bien au-dessus de tout pouvoir humain. En effet, quelle autre puissance qu'une puissance divine aurait pu inspirer à Etienne tant de zèle, tant de courage, réunis à tant de charité. Interrogé par le grand-prêtre sur sa croyance, non-seulement il confesse Jésus-Christ, il reproche aux Juifs d'avoir été ses meurtriers ; mais lorsque, irrités par les justes reproches qu'il leur adresse, ils se jettent avec fureur sur lui, et que, l'entraînant hors de la ville, ils l'accablent de pierres, victime innocente de leur rage, il ne lui échappe pas une

courant de la vie d'Achab, fut l'objet de la colère de ce prince. Zacharie, fils de Joïada, est tué dans le vestibule du temple par les ordres de ce même Joas (1) dont la mère lui avait sauvé la vie, et que son père avait rétabli sur le trône. Un autre Zacharie, fils de Barachie, est tué entre le temple et l'autel (2). Isaïe souffre la plus cruelle des morts pour avoir osé reprocher au roi Manassès, son neveu, sa conduite irréligieuse, et pour lui avoir fait des remontrances sur ses désordres (3). Jean-Baptiste perd la vie parce qu'il soutient la cause des mœurs et de la sainteté du mariage. C'est donc à juste titre que le Sauveur reproche à Jérusalem d'avoir tué les prophètes. Par quoi néanmoins ces hommes inspirés de Dieu s'attiraient-ils ce traitement cruel? Que faisaient-ils autre chose que d'exécuter les ordres de Dieu, et d'être bien plus les instrumens de sa bonté et de ses miséricordes que de sa justice? Ils avertissaient les coupables; ils leur promettaient pardon et indulgence, s'ils retournaient à Dieu, en même temps qu'ils les menaçaient de sa colère, s'ils persistaient dans leur endurcissement. Quoi de plus touchant que l'emblème sous lequel Jésus dépeint le ministère sacré exercé par ces saints personnages? Combien de fois, dit-il, j'ai voulu rassembler tes enfans comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as point voulu (4)! C'est donc Dieu lui-même qui nous prévient par le ministère de ceux qu'il a pré-

(1) II. Paralip., II. 22.
(2) Matth., XXIII. 35.
(3) Origène, ch. XXIII, sur S. Matth.
(4) Matth., XXIII. 37

posés à notre conduite; c'est lui qui vient au-devant de nous, et qui, semblable à une mère tendre, nous offre sa protection dans le moment du danger, et c'est nous qui repoussons ses avances; mais il vient un temps où sa patience se lasse. Alors il punit avec rigueur ceux qui n'ont point voulu du pardon qu'il leur offrait. Ces terribles menaces ne sont que trop accomplies sur cette Jérusalem, objet de tant de bontés et souillée de tant de crimes. Tous les maux en effet ont fondu sur elle : « Elle a, pour me servir de l'expression du prophète (1), été frappée d'une si grande affliction, que les oreilles de quiconque en a entendu parler en ont été assourdies. » Il n'y est pas resté pierre sur pierre; et ses enfans, dispersés encore aujourd'hui parmi toutes les nations, sans se mêler avec elles, sans avoir une patrie, attestent cette punition.

Les persécutions ont presque toujours été le prix du zèle pour la religion. Les méchans souffrent impatiemment les bons, parce que la conduite de ceux-ci est une censure de la leur; mais Dieu sait dédommager les bons de ce qu'ils ont à souffrir. S'ils sont affligés ici-bas, une récompense assurée, et dont le prix est au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer, les attend dans un monde meilleur, et les méchans n'ont-ils pas aussi à souffrir, quand ce ne serait que de leurs remords ? Souffrances sans consolations, sans dédommagement, puisqu'elles sont sans espérance.

Les prophètes n'ont point eu de successeurs et

(1) Jérémie, XIX. 4.

ne devaient point en avoir, quand les prophéties ont été accomplies. Choisis pour annoncer ce qui avait rapport à l'avénement du Sauveur, après cet avénement, leur mission était sans objet. Il n'en est pas ainsi des pasteurs établis par Jésus-Christ; ils ont et ils auront jusqu'à la fin des siècles des successeurs, parce qu'ils doivent durer autant que l'Église que Jésus-Christ leur a donnée à gouverner. Comme les prophètes, ils ont la mission de nous soutenir dans la foi et de nous avertir de nos désordres. Mais si leur devoir est de nous avertir, le nôtre est de les écouter et de déférer à leurs avis. Dieu punit sévèrement le mépris de ses grâces; et plus sa bonté s'est manifestée dans l'offre du pardon, plus sa justice est rigoureuse à l'égard de ceux qui le refusent.

POUR LE JOUR DE LA SAINT JEAN.

ÉPITRE.

I. ép. de saint Jean, ch. II, v. 7.

Mes chers frères, je ne vous écris point un commandement nouveau, mais le commandement ancien que vous avez reçu dès le commencement, et ce commandement ancien est la parole que vous avez entendue dès le commencement. Et néanmoins je vous dis que le commandement dont je vous parle est nouveau, ce qui est vrai en Jésus-Christ et en vous, parce que les ténèbres sont passées, et que la vraie lumière commence déjà à luire. Celui qui prétend être dans la lumière, et qui néanmoins hait son frère, est encore dans les ténèbres. Celui qui aime son frère demeure dans la lumière, et rien ne lui est un sujet de chute et de scandale. Mais celui qui hait

son frère est dans les ténèbres; il marche dans les ténèbres, et il ne sait où il va, parce que les ténèbres l'ont aveuglé. Je vous écris, mes petits enfans, parce que vos péchés vous sont remis par le nom de Jésus-Christ.

Pourquoi Jean dit-il que le précepte de la charité n'est point un commandement nouveau? C'est que ce précepte appartenait à la loi de nature; c'est qu'il appartenait à la loi de Moïse, comme il appartient à la loi de grâce. Je dis que le précepte de la charité, c'est-à-dire l'obligation d'aimer Dieu et son prochain, appartenait à la loi de nature. En effet, pour ce qui a rapport à Dieu, est-il besoin d'une loi positive pour que l'homme sente qu'aimer Dieu est un devoir, et que tout lui en impose la loi! Il doit aimer Dieu, comme son créateur; c'est de Dieu qu'il tient son être. C'est Dieu qui le conserve et dont la main le soutient à chaque moment, puisque, si Dieu retirait cette main protectrice, toute la nature retomberait bientôt dans le néant, d'où elle n'est sortie que par la puissance divine. Il est impossible encore que l'homme, au moyen de sa seule raison, ne sente pas qu'il doit aimer Dieu, comme son bienfaiteur de tous les momens; puisque c'est à sa bonté qu'il doit et la lumière qui l'éclaire, et les alimens qui le nourrissent, et les vêtemens qui le garantissent de la rigueur de la saison, et toutes les ressources au moyen desquelles il peut satisfaire ses nombreux besoins, et tous les biens que la nature libérale lui prodigue. Il ne faut donc que penser et sentir: il n'est besoin ni de loi parlée, ni de loi écrite pour que

l'homme soit convaincu qu'il doit aimer Dieu. Mais, toute simple que soit cette vérité, l'homme pourtant, aveuglé par les passions, l'oublie ; et les saints livres ne nous apprennent que trop que, soit avant le déluge, soit depuis, après la dispersion des enfans de Noë, le monde ne se soit corrompu, et ne se soit fait des dieux bien différens de celui qu'ils doivent adorer. Dieu donc a jugé à propos de faire de ce devoir l'objet d'un précepte, lorsqu'il a daigné donner à Moïse des instructions sur la manière dont il voulait être honoré par le peuple qu'il avait choisi, et le précepte de l'amour de Dieu comme du culte qu'on doit lui rendre, a formé le premier commandement du décalogue.

Ce que j'ai dit de l'amour de Dieu doit s'entendre aussi de l'amour du prochain ; car le précepte de la charité embrasse les deux amours, et l'amour du prochain ne nous est pas moins suggéré par les lumières de la raison et le vœu de notre conscience que l'amour de Dieu. Nous sommes intéressés à être bien traités des autres hommes ; et quel droit aurions-nous à en être bien traités, si nous nous croyons celui de les traiter mal. Il est donc clair que le bon vouloir que nous désirons qu'ils aient pour nous, il faut que nous l'ayons pour eux ; que les services que nous voudrions qu'ils nous rendissent, nous devons les leur rendre ; en un mot, que nous devons leur faire tout le bien possible que nous voudrions qu'ils nous fissent : et en cela consiste la charité.

Néanmoins Jésus-Christ lui-même dit que le commandement de la charité est nouveau (1): 1° parce que Jésus-Christ l'a renouvelé; 2° parce qu'il l'a développé et lui a donné une extension ou qu'il n'avait pas, ou qui du moins n'avait pas été exprimée aussi clairement jusqu'à lui; car Moïse n'avait point parlé de la charité envers ses ennemis. Il était dit dans *le Lévitique* (2): Vous ne haïrez point votre frère, vous aimerez votre ami comme vous-même. Et Jésus-Christ va beaucoup plus loin : Vous avez appris, dit-il, que vous devez aimer votre prochain; et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous font du mal (3), obligez sans en rien espérer (4). La doctrine de la charité, telle que Jésus-Christ l'a enseignée, est donc nouvelle, bien que le précepte en lui-même soit aussi ancien que le monde.

Quoique la loi de Moïse eût ramené les hommes aux fondemens des vrais principes religieux, et qu'elle les eût éclairés sur les principaux objets de la foi, elle n'était néanmoins qu'une préparation à un état plus parfait. Il avait fallu que le peuple de Dieu passât par les observances légales avant de recevoir une loi plus sainte, plus spirituelle. Mais l'Évangile ayant été proclamé, les ténèbres, comme le dit saint Jean, étaient passées, et la vérité commençait à luire. Cependant cette lumière n'éclaire que les âmes fidèles. Ceux qui restent es-

(1) Jean, XIII. 34.
(2) Chap. XIX. 18.
(3) S. Matth. V. 44.
(4) S. Luc, VI. 35.

claves du péché demeurent dans l'obscurité; ceux qui nourrissent dans leur cœur des sentimens de haine et de vengeance marchent dans les ténèbres. Le feu de la charité non-seulement échauffe, mais encore il éclaire. Les péchés ne seront point remis à ceux qui ne sont ni échauffés ni éclairés de ce feu, parce qu'ils n'aiment point, parce qu'ils ne pardonnent point, parce qu'aveuglés par leurs passions, ils haïssent: car Jésus-Christ dit, à l'occasion de la femme pécheresse, que beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. Il faut conclure que les péchés ne seront point remis à ceux qui n'aiment ni Dieu ni le prochain, et qu'au contraire la haine du prochain est un péché qui aggrave tous les autres (1).

ÉVANGILE.

Saint Jean, ch. XXI, v. 19.

En ce temps-là, Jésus dit à Pierre: Suivez-moi. Pierre, se retournant, vit venir après lui le disciple que Jésus aimait, qui, pendant la cène, s'était reposé sur son sein, et lui avait dit: Seigneur, qui est celui qui vous trahira? Pierre donc, l'ayant vu, dit à Jésus: Et celui-ci, Seigneur, que deviendra-t-il? Jésus lui dit: Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que vous importe? Pour vous, suivez-moi. Il courut sur cela un bruit parmi les frères que ce disciple ne mourrait point. Jésus néanmoins n'avait pas dit: Il ne mourra point; mais seulement: Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que vous importe? C'est ce même disciple qui rend témoignage de ces choses, et qui a écrit ceci; et nous savons que son témoignage est véritable.

(1) S. Luc, VII. 47.

Pour comprendre le sens de cet évangile, il faut avoir recours au texte sacré, et savoir dans quelle occasion le Sauveur tint ce discours, qui se rapporte aux deux apôtres Pierre et Jean. C'est après sa résurrection, et dans une de ces apparitions où Jésus daignait venir consoler ses disciples et leur donner ses dernières instructions, qu'il s'adressa à Pierre, et lui demanda à trois reprises différentes s'il l'aimait (1). A chaque fois Pierre répondit affirmativement; et à la troisième il fut contristé, croyant que son maître ne répétait la même question que parce qu'il doutait de l'amour que l'apôtre lui portait. Nous devons remarquer qu'aux premières réponses de Pierre, Jésus lui dit : Paissez mes agneaux; et qu'à la troisième réponse, il dit : Paissez mes brebis : c'est-à-dire qu'il le chargeait du gouvernement de l'Église, si souvent comparée dans les Écritures à un troupeau, dont Jésus-Christ lui-même est le pasteur par excellence : et je ne dois pas omettre que ce passage est l'un de ceux dont on se sert pour prouver le pouvoir suprême du chef de l'Église, vicaire de Jésus-Christ, non-seulement sur le troupeau ou l'Église, mais encore sur les pasteurs particuliers du troupeau (les évêques); les fidèles, suivant les théologiens, étant figurés par les agneaux, et les évêques par les brebis.

Après avoir donné ce pouvoir à Pierre, Jésus lui dit : « Dans votre jeunesse vous vous ceigniez vous-même, et vous alliez où vous vouliez. Lorsque

(1) S. Jean, XXI. 15, 16 et 17.

vous serez vieux vous étendrez vos bras, un autre vous ceindra, et vous mènera où vous ne voudriez pas (1). »

L'évangéliste explique lui-même le sens demi-caché des paroles de Jésus, et nous apprend que par là le Sauveur marquait de quelle mort Pierre devait mourir. En effet, cet apôtre fut attaché à une croix, et subit le même supplice que le Sauveur. Il paraît que Pierre comprit parfaitement ce que voulait dire le Sauveur. Mais Jésus ayant ajouté : Suivez-moi; c'est-à-dire, suivant les interprètes : Faites comme moi, souffrez avec patience et résignation, ainsi que je l'ai fait, Pierre, voyant que Jean le suivait, il lui prit envie de savoir quel sort était réservé à ce disciple que Jésus aimait, et qui, le jour de la cène, s'était reposé sur sa poitrine; mais Jésus ne jugea pas à propos de satisfaire Pierre à cet égard, et réprima même un peu sévèrement sa curiosité. « Si je veux qu'il demeure, répondit Jésus, que vous importe ? » mot qui donna encore lieu à de fausses interprétations de la part des disciples; car ils crurent que Jean ne mourrait point : et c'est ainsi qu'en voulant découvrir le sens de paroles qui ne sont point claires, on s'expose à faire des jugemens faux ou téméraires.

Tout doit nous être leçon dans les livres saints. Apprenons de cet exemple que ce n'est pas à nous à fixer le sens de ce qui nous y paraît obscur. C'est l'Église qui a droit de décider à cet égard, et

(1) S. Jean, XXI. 18.

qui ne se trompe jamais dans ses décisions. Aussi ceux qui, ne reconnaissant point l'Église, expliquent l'Écriture chacun à sa manière, sont emportés par des opinions différentes, et n'ont point d'unité dans leur foi; flottant, dit l'Apôtre, comme des enfans, et se laissant aller selon le vent des doctrines (1). Apprenons encore à réprimer une curiosité inutile, et à ne vouloir point ni sonder les choses qui sont hors de notre portée, ni chercher à savoir ce qui ne nous intéresse point, ou ce qui regarde autrui; et beaucoup moins encore à ne point surprendre un secret qu'on veut nous cacher. Jésus-Christ réprime fréquemment la curiosité de ses disciples. Ce sont, leur dit-il souvent, des choses qu'il ne vous est point donné de connaître. Saint Paul, parlant de jeunes veuves (2), les blâme de ce qu'elles s'accoutument à aller de maison en maison, s'inquiétant de ce qui ne les regarde point, devenant coureuses et curieuses, et parlant de choses dont elles ne doivent point parler. La curiosité, ou le désir immodéré de savoir ce que disent ou font les autres, blesse deux vertus, la circonspection, qui consiste à ne rien faire qui offense autrui; et la réserve, qui empêche qu'on ne se compromette par quelque indiscrétion : c'est en général un péché contre la charité, une tache capable de déformer un beau caractère, et un défaut qui en entraîne beaucoup d'autres.

(1) Aux Éphes., IV. 14. (2) A Timoth., V. 13.

POUR LE JOUR DES SAINTS INNOCENS.

ÉPITRE.

Apoc., ch. XIV, v. 1.

En ces jours-là, je regardai et je vis l'Agneau qui était sur la montagne de Sion; et il y avait cent quarante-quatre mille personnes avec lui, qui avaient son nom et le nom de son père écrits sur leur front. J'entendis alors une voix qui venait du ciel, qui était comme un bruit de grandes eaux et comme le bruit d'un grand tonnerre; et cette voix que j'ouïs était comme le son de plusieurs joueurs de harpes qui touchent leurs harpes; et ils chantaient comme un cantique nouveau devant le trône et devant les quatre animaux et les vieillards, et personne ne pouvait chanter ce cantique que ces cent quarante-quatre mille qui ont été rachetés de la terre. Ce sont ceux-là qui ne se sont point souillés avec les femmes, parce qu'ils sont vierges. Ceux-là suivent l'Agneau partout où il va. Ils ont été rachetés d'entre les hommes pour être les prémices *offertes* à Dieu et à l'Agneau; et il ne s'est point trouvé de mensonge dans leur bouche, parce qu'ils sont purs et irréprehensibles devant le trône de Dieu.

Cette épître est tirée de l'Apocalypse, ouvrage que l'Église reconnaît pour être de saint Jean l'évangéliste, qu'elle a mis au rang des livres canoniques, et qui est le dernier de ceux que renferme le nouveau Testament. *Apocalypse* veut dire *révélation*: et en effet l'Apocalypse de saint Jean est la révélation qu'eut cet apôtre dans l'île de Pathmos (*), où il avait été relégué par l'empereur Domitien.

(*) Île de la mer Égée, l'une des Sporades.

C'est saint Jean lui-même qui nous apprend ces particularités. Moi, Jean, dit-il, comme j'étais dans l'île de Pathmos pour la parole de Dieu (c'est-à-dire en exil, parce que j'avais annoncé cette parole), j'y fus ravi en esprit le jour du Seigneur (un dimanche), et j'entendis derrière moi éclater une voix qui me disait : Écrivez ce que vous voyez, etc. (1).

L'évangéliste raconte ensuite sa vision en vingt-deux chapitres, qui ont pour objet, 1° des instructions aux évêques des églises ; 2° les persécutions que l'Église devait avoir à souffrir, et qu'elle souffrit en effet sous les empereurs romains jusqu'à Constantin ; 3° la vengeance exercée par Dieu contre les persécuteurs de l'Église ; et enfin le triomphe de l'Église, figuré par les noces de l'Agneau, image de Jésus-Christ, victime pour nos péchés, victime innocente et victime muette dans les douleurs de la passion, comme l'agneau sous le couteau de celui qui l'égorge.

Dans le chapitre de l'Apocalypse, d'où est tirée l'épître que l'Église fait lire le jour de la fête des Innocens, l'Agneau signifie Jésus-Christ. *Sion* est l'Église. La forteresse de Sion était bâtie sur une montagne, d'où elle était vue de loin, et dominait sur tout le pays. L'Église est dite ressembler en cela à la forteresse de Sion, parce que ses caractères sont tellement manifestés, que chacun peut distinguer la véritable Église de toute autre réunion qui n'est point elle. C'est pourquoi parmi les

(1) Apoc., I. 9.

caractères de l'Église l'un des principaux que citent les théologiens, c'est qu'elle est *visible*. L'Église est encore assimilée à la forteresse de Sion, en ce que, comme celle-ci dominait sur tout le pays d'alentour, l'Église domine sur tout l'univers, et qu'il n'y a point de lieu que son flambeau n'éclaire ou ne doive éclairer.

L'Agneau a avec lui cent quarante-quatre mille personnes qui portent son nom. Ces personnes sont les fidèles, que le texte sacré porte au nombre de cent quarante mille, pour marquer que le nombre de ceux qui composent l'Église est extrêmement considérable. Ils portent le nom de l'Agneau et celui de son père sur le front. En effet, ceux qui composent l'Église sont nommés *chrétiens*, mot qui vient de *Christ*, le nom du Sauveur, et ils sont aussi appelés les enfans du Père. Enfin l'évangéliste entend une voix « qui est comme le son de plusieurs joueurs de harpes qui touchent leurs harpes », pour signifier le concert de louanges en l'honneur du Père, du Fils, et de l'esprit qui procède des deux, concert qui retentit dans nos temples, et se fait entendre bien plus mélodieusement de la part des bienheureux dans le ciel, où il sera ouï pendant toute l'éternité.

Mais le bonheur de prendre part à ce divin et ineffable concert est réservé aux âmes pures, à ceux qui sont demeurés irrépréhensibles, et dont la bouche n'a pas été souillée par le mensonge.

Heureux, dit le pape saint Léon (1), ceux qui

(1) Serm. 1, in Epiph., c. II et III.

réunissent ces qualités si précieuses aux yeux de Dieu! Heureux ces enfans dont l'Église célèbre le martyre, et qui souffrirent pour Jésus-Christ avant d'avoir pu le connaître! « Ils ont lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau; ils auront part au fruit de l'arbre de vie, et ils entreront dans la Jérusalem céleste par les portes (1). » Plus heureux, dit encore le même pape, plus heureux dans leur ignorance que ne l'ont jamais été par leurs hautes connaissances les hommes les plus savans, dans les sciences du monde, puisqu'ils savaient déjà mourir pour Dieu, quoiqu'ils ne pussent encore ni connaître ni confesser Dieu. Mais si tous les enfans ne peuvent avoir le bonheur de mourir pour Dieu, tous, au moins, peuvent se rendre agréables à Dieu par leur innocence; tous peuvent justifier la prédilection que le Sauveur marquait pour cet âge, quand il disait: Laissez approcher les enfans; car c'est à eux qu'appartient le royaume des cieux (2).

ÉVANGILE.

Saint Matthieu, ch. II, v. 16.

Hérode, voyant qu'il avait été trompé par les mages, entra dans une grande colère, et envoya tuer tous les enfans qui étaient dans Béthléhem et en tout le pays d'alentour, âgés de deux ans et au-dessous, selon le temps dont il s'était enquis exactement des mages. Ce fut alors qu'on vit s'accomplir ce qui avait été dit par le prophète Jérémie: Un grand bruit a été entendu dans Rama: on *a ouï* des plaintes et des cris

(1) Apoc., XXII. 14. (2) Marc. X. 14.

lamentables, Rachel pleurant ses enfans, et ne voulant point recevoir de consolation de leur perte.

Cet évangile nous offre dans la conduite d'Hérode, sous des couleurs bien propres à nous les faire haïr, deux vices affreux, source de toutes sortes de crimes. Le premier de ces vices est l'hypocrisie. On entend par hypocrisie le faux semblant de la vertu, non-seulement pour en imposer à autrui, mais encore afin de pouvoir, à l'abri de ce masque, faire le mal plus facilement, plus sûrement et plus impunément; et ce vice est porté à son comble, quand surtout ce sont les vertus religieuses qu'on affecte, et, pour dire davantage, qu'on affiche, pour parvenir à l'exécution de mauvais desseins. Il n'est besoin que de définir ce vice pour faire sentir jusqu'à quel point il est odieux et rend méprisable celui qui en est entaché. Il ne faut pourtant point appeler hypocrite celui qui cache ses défauts, parce qu'il sent qu'ils sont honteux, quoiqu'il ne fasse rien pour s'en corriger; soit qu'il ne le veuille pas, soit qu'il n'en ait pas le courage. Cette sorte de dissimulation, loin d'être coupable, a son avantage : elle fait éviter le scandale. Être honteux de ses vices, c'est rendre une sorte d'hommage à la vertu, et cette honte peut devenir un moyen de retour vers elle.

J'ai dit que l'Évangile nous offrait dans Hérode le tableau de cette hypocrisie si coupable dont je viens de parler. Que fait-il, en effet? Après avoir appris aux mages, d'après le sentiment des doc-

teurs, que c'était à Bethléhem que devait naître le Messie, croyant déjà voir dans l'enfant qu'ils viennent chercher un rival redoutable prêt à lui arracher sa couronne, il s'enquiert d'eux, avec grand soin, du moment où l'étoile leur a apparu pour reconnaître plus aisément l'être innocent sur lequel ses coups doivent porter. Il congédie ensuite les mages, en leur recommandant avec instance de s'informer exactement de l'enfant, et de lui faire savoir ce qu'ils en auraient appris; et, pour ne pas laisser deviner ses desseins secrets, il se couvre du voile de la religion.... « afin, dit-il (1), que je puisse aussi aller l'adorer... » Prince cruel et hypocrite! afin, dites-vous, que vous puissiez aller l'adorer! et c'est la mort de cet enfant divin que vous méditez! et quand, par un avis du ciel, les mages sont repartis sans vous voir, et que vos mauvais desseins ont été déçus, vous faites massacrer une foule d'enfans innocens jusque sur le sein de leurs mères désolées, dans l'intention d'envelopper dans ce massacre général le sujet de votre inquiétude, et d'atteindre au milieu de tant de victimes celle que votre ambition redoute!

L'autre vice, que l'Évangile signale dans Hérode, c'est une soif si immodérée du pouvoir, qu'elle l'a entraîné daus les excès les plus criminels. Cette soif du pouvoir, qui lui fait regarder tous ceux qui l'approchent, même ceux qui lui tiennent de plus près par les liens du sang, comme des ennemis qui n'aspirent qu'à le précipiter du

(1) Matth. II. 8.

trône, le porte à faire périr le jeune Aristobule, frère de son épouse Mariamne, par la plus scélérate de toutes les trahisons; et, par suite de cette hypocrisie que nous avons déjà vu s'allier chez lui à l'ambition, il lui fait faire des funérailles magnifiques. La même crainte l'excite à faire mourir Mariamne elle-même, quoiqu'il l'aimât éperdument. A ce meurtre, et pour la même raison, il joint celui d'Alexandra, mère de Mariamne. Il n'épargne point Aristobule et Alexandre, ses deux fils, qu'un conseil assemblé par lui condamne, parce qu'il voit bien que cela plaît au prince. Enfin, sur le point d'expirer lui-même, il envoie tuer Antipater, l'un de ses autres fils; et ce pouvoir, à la conservation duquel il a fait tant de sacrifices, va lui échapper, et le fait mourir dans les angoisses du désespoir, après avoir causé le malheur de sa vie (1).

Que nous apprend donc l'exemple d'Hérode? Il nous apprend qu'il s'en faut beaucoup que le pouvoir et les grandeurs rendent heureux; que ce présent de la Providence fait à un petit nombre de personnes, que le vulgaire envie, est moins pour ceux qui le reçoivent que pour les autres; qu'elle bénit ceux qui en jouissent avec modération et sagesse, qui font servir leurs richesses et leurs moyens à soulager la misère du pauvre et à relever son courage, qui se font l'appui de la veuve et de l'orphelin, qui regardent comme un de leurs devoirs de faire fleurir la religion et les mœurs. Le

(1) Antiq. jud., liv. XV, XVI et XVII.

pouvoir employé à ce noble et utile usage est un bienfait de la Divinité. Il devient alors une source de bonheur et de mérite aux yeux de Dieu pour ceux qui l'exercent ; car rien ne procure des plaisirs plus vrais, des consolations plus douces que de faire des heureux; et rien n'est plus agréable à Dieu que la sage et paternelle dispensation que font de ses dons ceux qu'il en a comblés, à d'autres, qu'il n'en a privés que pour établir ce commerce de secours et de services mutuels d'où résulte le bel ordre de la société.

POUR

LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOEL.

ÉPITRE.

Saint Paul, aux Galates, ch. IV, v. 1.

Mes frères, tant que le *fils*, héritier *du père*, est encore enfant, il n'est point différent du serviteur, quoiqu'il soit le maître de tout; mais il est sous la puissance des tuteurs et curateurs jusqu'au temps marqué par son père. Ainsi, lorsque nous étions encore enfans, nous étions assujettis *aux cérémonies de la loi, comme* aux premières et plus grossières instructions que Dieu a données au monde. Et lorsque les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son fils, formé d'une femme et assujetti à la loi, pour racheter ceux qui étaient sous la loi, pour nous rendre enfans adoptifs. Et parce que vous êtes enfans, Dieu a répandu dans vos cœurs l'esprit de son fils, qui crie : Mon père ! mon père ! *Aucun de vous* n'est donc plus serviteur, mais enfant. Que s'il est enfant, il est aussi héritier de Dieu par Jésus-Christ.

Par l'enfance, dont il est question dans cette

épître, l'Apôtre désigne le temps où le peuple juif vivait sous le joug des observations légales. Ce peuple était l'héritier, puisque la postérité d'Abraham avait été appelée à l'héritage ; héritage néanmoins que les Juifs ont perdu par leur faute en méconnaissant le Christ. Mais tout héritier que fût ce peuple, il n'était pourtant que serviteur ; c'est-à-dire qu'il vivait sous la servitude de la loi, et qu'il était sous sa puissance comme un enfant mineur est sous la puissance de ses tuteurs et curateurs. Ce que l'Apôtre dit des Juifs, on peut l'entendre aussi des gentils et des pécheurs, aucune servitude n'étant comparable à celle du péché, et l'appliquer également aux liens dans lesquels le démon retenait les peuples plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie.

Il n'en a plus été ainsi quand les temps ont été accomplis et que la loi de grâce fut promulguée, c'est-à-dire, à l'avénement du Messie. Dieu, dit l'Apôtre, a envoyé son fils formé d'une femme et assujetti à la loi pour racheter ceux qui étaient sous la loi, et ceux qui vivaient hors de cette loi (1). Le résultat de cet avénement du Sauveur a été que tous nous sommes devenus les enfans adoptifs de Dieu, que nous pouvons nous adresser à lui non-seulement comme au créateur de l'univers et au souverain seigneur de toutes choses, mais encore comme à notre père, et à un père qui ne refuse rien à ses enfans de ce qui peut leur être utile. Il en résulte encore que nous ne sommes

(1) Galat. IV. 4.

plus serviteurs, mais enfans de Dieu, ses héritiers par Jésus-Christ, et les copartageans du royaume céleste. Que ne devons-nous pas à Dieu et au Sauveur pour un aussi inestimable bienfait !

Ces vérités ne sont pas le seul trésor que renferme l'épître que nous venons de lire ; toute courte qu'elle est, que d'instructions n'offre-t-elle point d'ailleurs ! Nous y trouvons exposés clairement les deux principaux mystères de notre salut : celui d'un Dieu en trois personnes, et celui de l'incarnation du Fils. Nous y voyons ces trois personnes appelées par les noms qui les distinguent. Celui du Père, celui du Fils, celui du Saint-Esprit ; l'Apôtre y dit formellement que le Fils a été formé d'une femme et assujetti à la loi pour nous sauver. Que de sujets d'admiration et de reconnaissance ! Celui qui lance la foudre renfermé dans le sein d'une femme ! le souverain des cieux naissant dans une étable ! le maître du monde entouré de langes et sous la forme d'un faible enfant couché dans une crèche ! Et si je demande aux divines Écritures pourquoi cette merveille d'anéantissement, elles me répondent qu'un Dieu s'y est soumis pour donner à l'homme, de la nature duquel il se revêt, le plus grand témoignage d'amour qu'il soit possible de concevoir. Elles m'apprennent qu'un Dieu s'est abaissé pour relever l'homme de l'ancienne chute, pour l'arracher au péché, et à la mort éternelle qui en était la suite et devait en être la punition. Qui oserait se plaindre des misères de la condition humaine quand un Dieu

ne dédaigne pas de s'y soumettre ? Qui pourrait se refuser à l'ignominie des humiliations, aux sujétions de l'obéissance, quand un Dieu lui en donne l'exemple, et s'est rendu obéissant jusqu'à la mort (1), et la plus ignominieuse des morts ?

Mon divin Sauveur, je songerai à votre anéantissement dans votre incarnation, et je ne me plaindrai point des humiliations que j'aurai à essuyer; je songerai à vos souffrances, et je supporterai patiemment celles qu'il vous plaira de m'envoyer; je méditerai sur votre extrême amour pour le genre humain, et j'espère que mon cœur, touché de votre bonté et animé de votre grâce, se remplira de votre divin amour.

ÉVANGILE.

Saint Luc, ch. II, v. 33.

En ce temps-là, le père et la mère de Jésus étaient dans l'admiration des choses que l'on disait de lui; et Siméon le bénit, et dit à Marie, sa mère : Cet enfant que vous voyez est pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs dans Israël, et pour être en butte à la contradiction des hommes; *jusque-là que* votre âme même sera percée *comme* par une épée, afin que les pensées de plusieurs, *qui étaient cachées* dans le fond de leur cœur, soient découvertes. Il y avait aussi une prophétesse nommée Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser, qui était déjà fort avancée en âge, n'ayant vécu que sept ans avec son mari, depuis qu'elle l'avait épousé étant vierge. Elle était alors veuve, âgée de quatre-vingt-quatre ans, et elle demeurait sans cesse dans le temple, servant Dieu jour et nuit dans les jeûnes et dans le prières. Étant donc sur-

(1) Philip., II, 8.

venue en ce même instant, elle se mit aussi à louer le Seigneur et à parler de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.

Les parens de Jésus venaient de le présenter au temple. Marie, quoique sans tache, y avait accompli les cérémonies de la purification, prescrites par la loi, et fait l'offrande des pauvres (1). C'est dans ces circonstances qu'un vieillard nommé *Siméon*, et une veuve nommée *Anne*, tous deux inspirés par le Saint-Esprit, rendent hommage au Sauveur, et reconnaissent dans un faible enfant le rédempteur depuis si long-temps promis, le libérateur d'Israël; mais, au milieu des sentimens d'admiration qu'expriment ces deux personnages, quels présages funestes, quelles tristes prédictions viennent porter toutes les angoisses de la douleur dans le cœur de Marie, dans le cœur d'une mère? Cet enfant, dit Siméon, est pour la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël. Marie n'ignorait pas quel était son fils. Le grand mystère de l'Incarnation lui avait été révélé. Elle savait que l'enfant qu'elle avait porté dans son sein, et qui était né d'elle, était le Verbe, fils de Dieu, envoyé pour sauver Israël et pour racheter le genre humain. Comment donc un sauveur pouvait-il être pour plusieurs une occasion de ruine et de désastre? Comment, après qu'elle avait reçu un pareil honneur, Siméon pouvait-il annoncer à Marie que son âme serait transpercée d'un glaive et abreuvée de

(1) S. Luc. II. 24. C'était deux tourterelles ou deux colombes. Lévit. XII. 6.

douleurs mortelles? Hélas! Marie, initiée au grand mystère de la rédemption du monde, ne l'était point à la manière dont ce mystère devait s'effectuer, et le Saint-Esprit la préparait aux épreuves pénibles qui lui étaient réservées. Elle ne savait pas que l'Homme-Dieu, en s'anéantissant, en se chargeant de toutes nos misères, dans le moment même qu'il venait pour sauver son peuple, serait, de la part de ce même peuple, en but à toutes sortes de contradictions, était destiné aux plus cruelles souffrances. Elle ignorait qu'on lui tendrait des embûches, qu'on chercherait à le surprendre dans ses paroles, qu'on lui ferait des crimes de ses bienfaits, qu'on attribuerait aux œuvres du démon les œuvres de sa puissance; qu'il serait persécuté, trahi, livré à ses ennemis, lié comme un criminel; qu'on ne se rendrait point à l'évidence de ses miracles; qu'on accuserait la pureté de sa doctrine, qu'on lui préférerait un vil scélérat, qu'on le condamnerait à mort, qu'on le ferait expirer sur un infâme gibet, et qu'elle, mère désolée, assisterait à cet horrible spectacle. N'est-ce pas avec raison que Siméon lui prédisait que son âme serait transpercée d'un glaive. Quelle mère en effet fut jamais soumise à une si cruelle épreuve?

Jésus était donc venu pour le salut et pour la ruine de plusieurs. Pour le salut de ceux qui crurent en lui et embrassèrent sa doctrine; pour la résurrection de ceux dont parle saint Jean, en disant qu'il leur a été donné le pouvoir de devenir enfans

de Dieu (1). » Pour la ruine, au contraire, de ces Juifs opiniâtres et aveugles qui ne voulurent point le reconnaître et qui le mirent à mort. Pour la ruine encore de tous les pécheurs endurcis qui, non moins coupables que les Juifs, après avoir été éclairés des lumières de la foi, se complaisent dans leurs péchés et crucifient Jésus chaque jour non moins cruellement qu'il l'a été sur le Calvaire.

O, mon Rédempteur, vous êtes venu pour nous sauver tous, et si nous périssons, c'est parce que nous le voulons! Animez notre foi, pénétrez-nous de votre amour, afin qu'un jour nous puissions être du nombre de vos élus!

POUR LE JOUR DE LA CIRCONCISION.

ÉPITRE.

Saint Paul aux Coloss., ch. II, v. 6.

Mes frères, continuez à vivre en Jésus-Christ notre Seigneur selon l'instruction que vous en avez reçue, étant attachés à lui comme à votre racine, et édifiés sur lui comme sur votre fondement; vous affermissant dans la foi qui vous a été enseignée, et la faisant croître en vous de plus en plus par de continuelles actions de grâces. Prenez garde que personne ne vous surprenne par la philosophie et par des raisonnemens vains et trompeurs, qui ne sont fondés que sur les traditions des hommes et sur les principes d'une science mondaine, et non sur Jésus-Christ : car c'est en lui que toute la plénitude de la divinité habite corporellement; et c'est en lui, qui est le chef de toutes principautés et de toutes puissances, que vous êtes remplis *de grâces*, comme c'est en lui que vous avez

(1) Jean, I. 12.

été circoncis d'une circoncision qui n'est pas faite par la main des hommes, mais qui consiste dans le dépouillement du corps des péchés, qui produit la concupiscence charnelle, c'est-à-dire de la circoncision de Jésus-Christ.

La foi avait été prêchée dans la ville de Colosses; elle y avait fructifié, et cette église naissante commençait à fleurir. Mais où le bien se fait-il sans trouver des contradicteurs et des esprits faux, méchans ou jaloux, qui tentent de l'empêcher? L'homme ennemi vient. Il sème, dit Jésus-Christ, l'ivraie par-dessus le bon grain (1), et malgré tous les soins du père de famille, l'un et l'autre croissent ensemble, et sa moisson est infectée. Cela était arrivé à l'église de Colosses. De faux docteurs, que l'Apôtre qualifie de *philosophes*, essayèrent d'y pervertir la vraie doctrine. D'après certaines idées empruntées des systèmes d'anciens sages, étrangers à l'Évangile, et sous prétexte de relever le Christ sous un point de vue qui donnât plus d'éclat à sa majesté, ils lui ôtaient un de ses principaux attributs, et ils ruinaient un des premiers fondemens de notre foi, prétendant que ce n'était pas par Jésus-Christ, trop au-dessus de la créature, qu'il fallait s'adresser à Dieu, mais par l'intermédiaire des anges, que l'Écriture appelle ses ministres (2). Saint Paul, alors en prison à Rome, ayant été informé que la foi des Colossiens était menacée de l'introduction de ces nouveautés, crut nécessaire de la raffermir. C'est l'objet de son épître. Il s'y élève avec force contre cette erreur.

(1) Matth., XIII. 25. (2) Ps. CIII. 4.

Il y établit que Jésus-Christ est l'image du Dieu invisible ; qu'il est né avant toutes les créatures ; qu'il est avant toutes choses, et que toutes choses subsistent en lui ; qu'il est le chef de l'Église, et qu'il y entretient la vie ; qu'il nous a rachetés, et qu'il a mérité par son sang la rémission de nos péchés, d'où découle sa qualité de seul et vrai médiateur, de médiateur entre Dieu et les hommes, de médiateur d'une nouvelle alliance, comme il le dit en d'autres endroits (1). Il engage les Colossiens à s'attacher à Jésus, à s'enraciner (2) pour ainsi dire à sa doctrine, voulant par cette expression nous faire entendre jusqu'à quel point nous devons tenir aux vérités évangéliques. Enfin il les précautionne contre les séducteurs, et les invite à ne point se laisser surprendre par de faux raisonnemens fondés sur de vaines traditions ou une science toute mondaine, les vérités de la foi n'ayant pas besoin d'être raisonnées, mais crues avec confiance et simplicité.

Profitons nous-mêmes de ces utiles leçons. Dans aucun temps elles n'ont été plus nécessaires, et jamais les fidèles n'ont eu plus besoin de se prémunir contre les hommes, les doctrines et les séductions. Parmi nous aussi l'homme ennemi est venu semer l'ivraie par-dessus le bon grain. Que dis-je ? ce n'est plus à corrompre la moisson qu'il se borne, il entreprend de la détruire entièrement. De faux docteurs ont déclaré une guerre

(1) Prem. ép. à Tim., II. 5. — Ep. aux Héb. VIII. 6. IX. 15. XII. 24. (2) Coloss., II. 7. *Radicati*, etc.

à mort à l'Évangile ; ils nous ont inondés de livres empoisonnés de leurs principes corrompus. Suivons le conseil de l'Apôtre, ne nous laissons pas séduire par leurs vains discours (1) ; n'ayons rien de commun avec eux ; armons-nous contre eux du bouclier de la foi. Plus ils font d'efforts pour nous l'arracher, plus nous devons en faire pour nous *enraciner* à cette doctrine de vie que nous tenons du Sauveur, et échapper à la doctrine de perdition et de mort ; dont, sous l'appas d'une fausse raison, ils cherchent à nous infecter.

ÉVANGILE.

Saint Luc, ch. II, v. 21.

En ce temps-là, le huitième jour que l'enfant devait être circoncis étant arrivé, il fut nommé Jésus, qui était le nom que l'ange lui avait donné avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère.

La circoncision était un signe glorieux qui distinguait les enfans d'Abraham de tous les autres peuples. Dieu l'établit lorsque, ayant appelé ce patriarche à devenir le chef d'un peuple choisi, qu'il dévouait particulièrement à son service, et d'où devait sortir le Messie, il daigna contracter avec lui un traité d'alliance. Une des conditions de ce traité fut que tous les descendans d'Abraham, et lui-même, seraient circoncis (2). Le patriarche, quoiqu'il fût alors déjà âgé de près de cent ans, se soumit à cette loi, et exécuta les ordres de Dieu sur tous ceux de sa maison. Les parens de Jésus,

(1) Ep. aux Ephés. V. 6, 7. (2) Gen. XVII. 10.

4 Circoncision.

5 Adoration des Mages

6 Présentation au Temple.

fidèles observateurs de la loi, y assujettissent le divin enfant, et l'évangéliste nous apprend qu'aux termes qu'elle prescrivait, c'est-à-dire au huitième jour, il fut circoncis.

S'il était une circonstance où l'on pût se mettre au-dessus de la loi, c'était assurément celle où se trouvaient les parens de Jésus. Marie ni même Joseph n'étaient point étrangers au mystère de l'Incarnation. L'un et l'autre savaient parfaitement qui était Jésus. Le Verbe incarné sous une forme, et avec la nature humaine, devait être traité comme un homme, et il fallait que Jésus accomplît la loi de Moïse avant qu'une autre loi lui succédât. Dieu d'ailleurs nous ménageait dans l'exemple de cette sainte famille un modèle que nous puissions suivre.

Toute privilégiée qu'elle fût, elle ne manque à aucun de ses devoirs religieux ou civils, et Jésus lui-même s'y conforme. Nous venons de voir Marie et Joseph soumettre l'enfant à la circoncision au jour prescrit par la loi de Moïse. Cette même loi voulait qu'au quarantième jour, après avoir mis un enfant au monde, les femmes se présentassent au temple pour y être purifiées (1). Marie était loin d'avoir contracté aucune souillure par son accouchement divin. Elle devait au contraire n'en avoir été que plus parfaitement sanctifiée; néanmoins elle obéit à la loi, et, comme une femme ordinaire, accomplit la purification légale au temps fixé. Elle et Joseph obéissent à

(1) Levit., XII. 6. c.

un édit du prince qui les appelle à Bethléhem pour s'y faire inscrire (1), et la circonstance d'une grossesse extrêmement avancée ne les arrête pas. Ils ne manquent point de se rendre à Jérusalem aux fêtes de Pâques pour y adorer Dieu dans le temple; et dès que l'âge permet à Jésus de les y accompagner, ils l'y conduisent (2). Retourné avec eux, Jésus est soumis à ses parens, et l'Écriture nous fait entendre qu'il leur obéit constamment, (3) jusqu'au temps où commence sa vie publique. On le voit alors soumis à la loi, et l'exécutant ponctuellement. Il fait plus encore : souverain du ciel, il se soumet aux ordres des souverains de la terre. On lui demande l'impôt, et il veut qu'on le paie (4). Familles chrétiennes, quel exemple pour vous que cette fidélité, que cette exactitude de la sainte famille à acquitter tous les devoirs! Pères et mères, soyez religieux comme l'étaient Joseph et Marie! Enfans, Jésus obéissait à ses parens; à son exemple obéissez aux vôtres! Hommes de tous les états, de toutes les conditions, imitez les parens de Jésus, imitez Jésus lui-même dans l'acquit de vos devoirs envers Dieu, envers ceux à qui il a donné l'autorité, envers tous les hommes!

En poursuivant la lecture de cet évangile, nous y trouvons, tout court qu'il est, une nouvelle preuve des deux natures en Jésus-Christ, laquelle n'a point échappé à saint Bernard (5). L'enfant, dit l'évan-

(1) Luc, II. 4, 5.
(2) Luc, II. 41, 42.
(3) Luc, II. 51.
(4) Matth. XVII. 23, 26.
(5) Premier sermon sur la Circoncision.

la loi, y assujettissent le di-
liste nous apprend qu'aux
, c'est-à-dire au huitième

ce où l'on pût se mettre
ssurément celle où se
sus. Marie ni même
çers au mystère de
savaient parfaite-
incarné sous une
ine, devait être
fallait que Jésus
u'une autre loi
ménageait dans
modèle que

ne manque
civils, et
enons de
à la cir-
Moïse.
jour,
mmes
puri-
une
ait
it

gratuité, si incompréhensible, que nous avons besoin du don surnaturel de la foi pour y croire ! C'est son fils que Dieu donne et dévoue ; c'est son fils unique, et c'est par amour pour nous qu'il le donne. Il veut qu'il nous rachète ; qu'il meure pour nous ; qu'il meure non-seulement pour ceux qui l'aiment, mais encore pour ceux qui l'offensent. Celui qui donne tant, qui donne tout, n'a-t-il donc pas le droit de tout demander ? Et cependant qu'est-ce que Dieu exige de nous ? Deux choses seulement, que nous l'aimions, et que nous nous aimions les uns les autres, c'est-à-dire que nous l'aimions dans notre prochain et dans nos frères, et que, ne pouvant rien faire pour lui qui n'a besoin de rien, les témoignages de l'amour que nous lui devons retombent sur nos semblables. Voulons-nous donc savoir si nous aimons Dieu, examinons si nous aimons notre prochain ; car celui-là aime véritablement Dieu, qui est bon, bienfaisant, qui prend pitié de ceux qui souffrent, qui les soulage dans leurs besoins et dans leurs peines, et qui fait tout cela en vue de Dieu et par amour pour lui.

ÉVANGILE.

Saint Matthieu, ch. II. v. 13.

En ce temps-là, un ange du Seigneur apparut à Joseph pendant qu'il dormait, et lui dit : Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, fuyez en Égypte, et n'en partez point jusqu'à ce que je vous le dise : car Hérode cherchera l'enfant pour le faire mourir. Joseph, s'étant levé, prit l'enfant et sa mère pendant la nuit, et se retira en Égypte, où il demeura jus-

7 Fuite en Egypte.

8 Massacre des Innocens.

9 Jesus parmi les Docteurs

qu'à la mort d'Hérode, afin que cette parole que le Seigneur avait dite par le prophète fût accomplie : J'ai rappelé mon fils de l'Égypte.

Les persécutions auxquelles le Messie devait être en butte commencent presque avec sa vie. A peine est-il né, que, devenu l'objet de la jalousie d'Hérode, à qui les mages avaient dit qu'ils venaient pour adorer un roi des Juifs nouvellement né, il est obligé de fuir, et d'aller chercher dans un pays étranger une sûreté qu'il ne trouve point parmi les siens, parmi ceux qu'il venait sauver.

Mais, dira-t-on, cet enfant, ce Jésus, n'était-il pas le Verbe divin qui avait daigné s'incarner? n'était-il pas Dieu? Et qu'était-il besoin qu'il fuît pour éviter sa colère, et les attentats d'un homme qui, tout roi qu'il fût, n'était néanmoins à l'égard de Dieu pas plus qu'un faible insecte, que la volonté divine pouvait faire rentrer dans le néant?

Les saints pères répondent à cette objection que le Verbe divin, s'étant incarné pour sauver les hommes, et s'étant revêtu de leurs faiblesses, devait agir comme homme, et laisser sa divinité cachée jusqu'au moment de sa vie publique, où encore, pour ainsi dire, il ne fait que la suggérer, et ne la manifeste que par la pureté de sa doctrine et par ses miracles. Si le Verbe avait voulu agir comme Dieu, serait-il né dans une étable? aurait-il mené une vie pauvre? se serait-il laissé persécuter? aurait-il souffert une mort ignominieuse? Toutes ces choses étaient dans les secrets desseins

de Dieu. Elles avaient même été prédites par les prophètes, et il fallait qu'elles s'accomplissent. Hérode lui-même, cet Hérode, ennemi de Dieu, de Jésus enfant, et qui le faisait chercher pour le faire mourir, contribuait à l'accomplissement des prophéties. Le prophète Osée, en parlant du Messie, avait dit, au nom du Seigneur : J'ai rappelé mon fils de l'Égypte (1). Il fallait donc que Joseph emmenât l'enfant et sa mère en Egypte, afin qu'il en fût rappelé. C'est ainsi que souvent l'homme, croyant agir pour lui-même et travailler à l'exécution de ses propres projets, ou sages ou insensés, ne fait que contribuer à l'accomplissement des desseins éternels de la Providence, à qui il appartient de tout régler. Hérode voulait faire périr l'enfant : croyant l'envelopper dans une boucherie commune, il ordonne le massacre de tous les enfans mâles du voisinage de Bethléhem, âgés de moins de deux ans ; et cette mesure barbare ne sert encore qu'à l'accomplissement de la prophétie de Jérémie. « Une voix a été entendue « dans Rama ; Rachel y pleure ses fils, et ne veut « point recevoir de consolations, parce qu'ils ont « cessé d'être (2). »

Il est donc vrai, comme le dit le roi prophète, qu'il n'y a que les desseins de Dieu qui soient stables, et que ses pensées auxquelles il soit donné de subsister de génération en génération (3) ; que

(1) Osée, ch. XI. 1.
(2) Jérémie, XXXI. 15. — Matth., II. 18. *Rama*, où Rachel avait été enterrée, était à peu de distance de Bethléhem, où le massacre eut lieu.
(3) Ps. XXXII. 11.

tout ce que projette l'homme est fugitif et incertain, tout ce qu'il médite vain et périssable, parce qu'il est maîtrisé par des circonstances qui ne dépendent pas de lui, et qu'il lui est impossible de prévoir. Il est donc vrai que c'est Dieu qui gouverne tout, et tient tout dans sa main; qu'il dissipe à son gré les desseins des nations, renverse quand il le veut les conseils des princes les plus puissans (1), et d'un souffle dissipe et leurs projets, et eux-mêmes, comme une paille légère emportée par le vent (2). Hérode veut perdre l'enfant. Un ange avertit Joseph, et l'enfant est soustrait à la mauvaise volonté d'Hérode, qui bientôt après, se voit avec désespoir arracher le pouvoir dont il était si jaloux, meurt dans des angoisses de rage, tourmenté, dit l'historien Joseph, d'une faim qu'il ne pouvait apaiser, comme rien n'avait pu assouvir l'ambition dont il était dévoré; les intestins rongés d'ulcères, en proie à la vermine qui sortait de toutes les parties de son corps, et une odeur si infecte s'exhalant de sa bouche, qu'elle éloignait de lui, même ses serviteurs les plus dévoués (3): fin déplorable, mais digne d'un règne souillé de toutes les cruautés. Il meurt ainsi, et Joseph, qu'il avait voulu perdre est ramené par l'enfant averti une seconde fois miraculeusement; et tout se dispose en secret par l'accomplissement des desseins de Dieu sur le genre humain, et pour le grand œuvre de la rédemption.

(1) Ps. XXXII. 10.
(2) Ps. LXXXII. 15.
(3) Antiq. jud., liv. XVII, ch. 2.

POUR LE JOUR DE SAINTE GENEVIÈVE.

ÉPITRE.

Saint Paul, deuxième ép. aux Corinth., ch. X, v. 17. XI, v. 1.

Mes frères, que celui qui se glorifie se glorifie dans le Seigneur; car ce n'est pas celui qui se rend témoignage à soi-même qui est vraiment estimable, mais c'est celui à qui Dieu rend témoignage. Plût à Dieu que vous voulussiez un peu supporter mon imprudence! Et supportez-la, *je vous prie*; car j'ai pour vous un amour de jalousie, et d'une jalousie de Dieu, parce que je vous ai fiancés à cet unique époux, qui est Jésus-Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge toute pure.

Dans cette épître, l'Apôtre nous prémunit contre la vaine gloire. On entend par vaine gloire un sentiment d'orgueil, de contentement de soi-même, conçu et montré extérieurement pour quelques avantages dont on est en possession, lesquels, ou ne sont pas d'assez de valeur pour mériter ce contentement, ou sont tels, que, n'ayant point contribué à leur acquisition, il n'y a pas sujet que nous nous en glorifions. Tout orgueil est par lui-même un sentiment criminel, parce qu'il nous fait nous estimer au-dessus de ce que nous valons, et rabaisser les autres au-dessous de ce qu'ils valent. Il y a d'ailleurs bien peu de choses, s'il est même quelque chose dont on puisse se glorifier : se glorifiera-t-on de ses richesses, s'il arrive qu'on soit doué des dons de la fortune? Et qu'y a-t-il en cela dont on puisse tirer de la gloire? Ou l'on est riche parce

qu'on tient ses richesses de ses parens, ou parce que soi-même on les a acquises. Dans le premier cas, quel mérite y a-t-il d'être riche? On n'y a contribué en rien; car c'est le hasard, ou, pour parler plus juste, la Providence qui vous a plutôt fait naître de parens opulens que de parens pauvres. Vous n'y avez contribué en rien, et il n'y a rien en cela dont vous puissiez justement tirer de la gloire. Celui qui, par ses soins, par son travail, par son économie, a acquis de la fortune, serait peut-être moins coupable de s'en glorifier; mais alors ne le doit-il pas encore à des circonstances heureuses? N'est-ce pas Dieu qui a béni les soins qu'on a pris? n'est-ce pas à lui qu'on doit l'intelligence qui a fait réussir, l'esprit de sagesse et de bonne conduite qui a une si grande part dans les succès? Et puis, que sont les richesses pour en tirer de la vaine gloire? Ne sont-ce pas des biens périssables qu'on possède aujourd'hui, et qui nous sont ôtés demain; qui ne contribuent souvent guère à notre bonheur, et qui du moins ne font rien aux yeux de Dieu?

Sera-ce de la naissance qu'on s'enorgueillira? Et quel sujet aurait-on de s'en enorgueillir? Est-ce nous qui choisissons nos parens? N'est-ce pas Dieu qui nous fait naître ou de parens illustres, ou de parens obscurs? et à ses yeux y a-t-il entre les hommes d'autre véritable différence que celle qu'y met la vertu? Est-ce donc un si grand avantage qu'un haut rang? Y trouve-t-on plus de bonheur que dans la médiocrité? Y a-t-il plus de moyens de salut?

POUR LE JOUR DE

ÉPI

Saint Paul, deuxième ép. aux

Mes frères, que celui qui se
gueur; car ce n'est pas celui
même qui est vraiment estima
rend témoignage. Plût à Dieu
supporter mon imprudence !
car j'ai pour vous un amour d
Dieu, parce que je vous ai fia
Jésus-Christ, pour vous prése
toute pure.

Dans cette épître, l'A
tre la vaine gloire. On e
sentiment d'orgueil, d
même, conçu et mo
quelques avantages dont
quels, ou ne sont pas d
riter ce contentement,
point contribué à leur a
que nous nous en glori
lui-même un sentiment
fait nous estimer au-de
et rabaisser les autres a
Il y a d'ailleurs bien
quelque chose dont o
lière-t-on de ses riche
ns de la fortun
de l

…celui qui se rend témoignage, mais celui
… rend témoignage qui est vraiment
…; et encore, parce que tout ce qu'on
…Dieu, à qui il faut, par conséquent,
…; et que, Dieu l'ayant donné, et pou-
…il ne peut y avoir plus de gloire à le
…'il n'y aurait de honte à en être privé.
…s a favorisés de ces biens passagers,
… un bon usage; c'est le seul moyen
…n parti avantageux; et convenons
… qu'ici-bas tout est vanité, hors ai-
…t remplir la destination pour laquelle
…és.

ÉVANGILE.

Saint Matth., ch. XXV, v. 1.

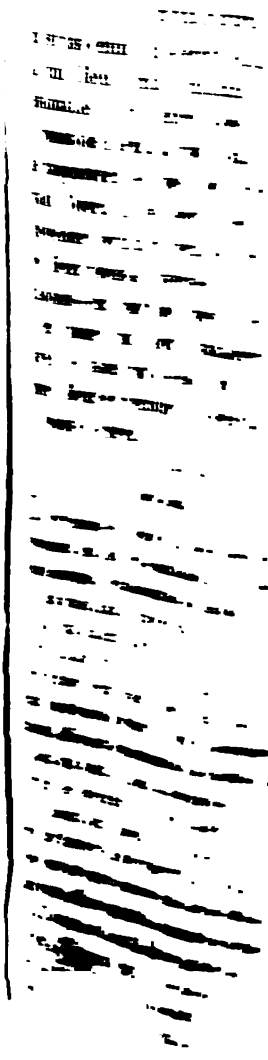
…, Jésus dit à ses disciples cette parabole : Le
…iel est semblable à dix vierges qui, ayant pris
…'en allèrent au-devant de l'époux et de l'épouse.
…inq d'entre elles qui étaient folles, et cinq sages.
…ient folles, ayant pris leurs lampes, ne prirent
… avec elles. Les sages, au contraire, prirent de
…leurs vases avec leurs lampes. Et comme l'époux
…mps à venir, elles s'assoupirent toutes et s'endor-
… sur le minuit on entendit un grand cri : Voici
…vient : allez au-devant de lui. Aussitôt toutes ces
…levèrent et préparèrent leurs lampes. Mais les
…i aux sages : Donnez-nous de votre huile, parce
…mpes s'éteignent. Les sages leur répondirent : De
…e que nous en avons ne suffise pas pour nous et
… allez plutôt à ceux qui en vendent, et achetez-en
…ous en faut. M… …dant qu'elles étaient allées en
…l'époux vint… … qui étaient prêtes entrèrent
… aux noces, … …ut fermée. Enfin les autres
…vinrent aus… …t : Seigneur, seigneur, ou-

Trouverons-nous du moins dans la possession des places et des grands emplois de quoi justifier l'orgueil ? Tout le monde sait que ces grands emplois sont de lourdes charges, une servitude qui peut-être brille au-dehors, mais qui n'en est pas moins rude à supporter ; des chaînes qui, pour être dorées, n'en sont pas moins pesantes : ne sait-on pas que, ne pouvant y contenter tout le monde, on s'y fait des ennemis de ceux qu'on refuse, sans se faire toujours des amis de ceux à qui l'on accorde ?

Enfin est-ce de ses propres talens, de son esprit, de ses progrès dans les connaissances humaines qu'on tirera vanité ? Si c'est des talens et de l'esprit, il faut pourtant convenir qu'on ne se les a point donnés, qu'on ne peut, par conséquent, se faire un mérite de ce qu'on les a. Si c'est de ses connaissances acquises, en y réfléchissant, on trouvera que, quelque loin qu'on les ait poussées, il y a toujours bien plus à apprendre qu'on n'a appris, que la carrière recule à mesure qu'on y avance, et que la plus belle réputation n'est autre chose qu'un vain bruit qui se perd après avoir retenti quelque temps ; un peu de fumée qui se dissipe, et une ombre qui disparaît.

Concluons donc qu'il n'est aucun des avantages que le monde offre dont un esprit raisonnable puisse à juste titre tirer de la gloire, et que, comme le dit l'Apôtre, il n'y a de raison de se glorifier que dans le Seigneur (1), « parce que ce

(1) Prem. ép. aux Corinth., I, 31.



e émanation de celle-
ıce et à employer les
onduire à la réussite
un dessein *honnête*;
e fin qu'on tendît,
.u, on ne pourrait
e l'on aurait prises
sentir combien la
s tout le cours de
nt les bons et les
ance qui nous fait
les maux qui peu-
mettre de l'ordre
mpêche de former
s forces, qui nous
ıi est nécessaire à
glige tout cela. Il
arrive, et sembla-
oit trop tard de son
ecommande la pré-
et le sage nous ren-
ons, à un faible in-
nodèle. Allez, dit-il
nduite et apprenez
.t ni chef, ni maître,
sa provision pendant
son de quoi se nourrir

.s pousser la prévoyance
nent coupable,

vrez-nous. Mais il leur répondit : Je vous dis en vérité que je ne vous connais point. Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure.

Dans l'exemple des dix vierges de la parabole, dont cinq sont appelées *sages* et les autres *folles*, le Sauveur a voulu nous faire sentir le prix de la prévoyance et la nécessité de la vigilance chrétienne. Ces dix vierges sont également invitées au festin des noces, comme nous sommes tous appelés au grand festin de la béatitude éternelle. Toutes se rendent à l'endroit où l'époux doit venir et où la fête doit se célébrer. Mais, l'époux n'étant point encore arrivé, et la nuit étant survenue, ces dix vierges s'endorment. Cependant au milieu de la nuit un bruit annonce l'arrivée de l'époux. Les dix vierges se réveillent et se proposent d'aller à sa rencontre, comme c'était l'usage. Elles préparent les lampes qu'elles ont apportées ; mais cinq d'entre elles s'aperçoivent qu'elles ont négligé d'apporter de l'huile ; elles en demandent aux cinq autres, qui, n'en ayant que leur provision, les renvoient aux marchands pour s'en procurer. Cependant l'époux arrive, les vierges sages entrent avec lui dans la salle du festin, et la porte se ferme. Les vierges folles se présentent ensuite, mais on leur répond qu'on ne les connaît point, et elles sont exclues pour avoir manqué de prévoyance. Disons d'abord ce que c'est que cette vertu dont il y a tant d'occasions de faire usage.

La prévoyance que, dans un sens plus étendu, on pourrait nommer prudence, parce que la pré-

voyance n'est en effet qu'une émanation de celle-ci, consiste à étudier d'avance et à employer les moyens qui peuvent nous conduire à la réussite d'un dessein honnête. Je dis un dessein *honnête*; car si c'était à une mauvaise fin qu'on tendît, la prévoyance étant une vertu, on ne pourrait donner ce nom aux mesures que l'on aurait prises pour y parvenir. Il est aisé de sentir combien la prévoyance est nécessaire dans tout le cours de la vie, puisque d'elle dépendent les bons et les mauvais succès. C'est la prévoyance qui nous fait prendre des précautions contre les maux qui peuvent nous arriver; qui nous fait mettre de l'ordre dans notre conduite, qui nous empêche de former des entreprises au-dessus de nos forces, qui nous engage à préparer de loin ce qui est nécessaire à nos besoins. L'imprévoyant néglige tout cela. Il n'a pourvu à rien. Le moment arrive, et semblable aux vierges folles, il s'aperçoit trop tard de son imprudence. L'Écriture sainte recommande la prévoyance en différens endroits; et le sage nous renvoie, pour en prendre des leçons, à un faible insecte qu'il nous propose pour modèle. Allez, dit-il à la fourmi, considerez sa conduite et apprenez à devenir sage, puisque n'ayant ni chef, ni maître, ni prince, elle fait pourtant sa provision pendant l'été, et amasse dans la moisson de quoi se nourrir pendant l'hiver (1).

Il ne faut pourtant pas pousser la prévoyance jusqu'à l'inquiétude. Il est également coupable,

(1) Livre des Proverbes, ch. VI. v. 6.

et d'être imprévoyant, et de ne pas compter sur la Providence. Dieu veut qu'on fasse tout ce que la prudence et la raison exigent, soit pour prévenir les maux qu'on prévoit, soit pour assurer le bien qu'on médite. Mais, quand l'homme a fait les efforts qui dépendent de lui, il doit s'en rapporter à Dieu, qui dispense les biens et les maux à sa volonté. Songeons qu'une intelligence sage, non-seulement gouverne l'univers, mais veille encore sur chacun de nous et sur la moindre créature.

Ce même évangile nous apprend que nous ne devons point différer à profiter des grâces que Dieu nous fait. Si, quand il nous envoie de saintes inspirations, nous remettons à un autre temps à y obéir, il est à craindre que Dieu ne nous retire ce bienfait. Alors ce serait en vain que nous nous adresserions à lui, et que nous lui dirions comme ces imprudentes vierges : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. Nous aurions mérité qu'il nous répondît : Je ne vous connais point. Armons-nous donc de prudence et de vigilance, surtout pour les choses du salut; car nous ne savons ni le jour ni l'heure. Celle du trépas sonne souvent au moment où l'on s'y attend le moins.

POUR LE JOUR DES ROIS.

ÉPITRE.

Isaïe, ch. LX, v. 1.

Levez-vous, brillez de lumière, ô Jérusalem, parce que votre lumière est venue, et que la gloire du Seigneur s'est

levée sur vous. Car les ténèbres couvriront la terre, et une nuit sombre enveloppera les peuples; mais le Seigneur se lèvera sur vous, et sa gloire éclatera dans vous. Les nations marcheront à la lueur de votre lumière, et les rois à la splendeur de votre clarté naissante. Levez vos yeux, et regardez tout autour de vous. Tous ceux qui sont ici assemblés sont venus vers vous : vos fils viendront vous trouver de bien loin, et vos filles accourront à vous de tous côtés. Alors vous verrez, et vous serez dans l'abondance; votre cœur sera dans l'admiration et dans l'effusion de joie, lorsque la vaste étendue de la mer se convertira vers vous, et que la force des nations viendra se donner à vous. Vous serez comme inondée par une foule de chariots, par les dromadaires de Madian et d'Epha : tous viendront de Saba vous offrir l'or et l'encens en publiant les louanges du Seigneur.

L'ÉGLISE a choisi ces passages d'Isaïe pour l'évangile de ce jour, parce qu'ils ont un rapport manifeste avec l'avénement du Sauveur, et les hommages qui lui sont rendus par des sages venus de l'Orient, et avertis de sa naissance d'une manière miraculeuse. Le prophète exhorte Jérusalem à se réjouir, à se revêtir de tous ses ornemens, parce que, dit-il, votre lumière est venue, c'est-à-dire, parce le désiré des nations, ce sauveur promis pour délivrer son peuple, et attendu depuis si long-temps, est arrivé. Réjouissez-vous donc, ô Jérusalem; brillez, et revêtez-vous de tous vos ornemens pour célébrer son triomphe.

Et cette Jérusalem que le prophète invite à se réjouir et à recevoir avec la dignité convenable, et une reconnaissance proportionnée au bienfait, son sauveur, son rédempteur, cette Jérusalem le

méconnaîtra. Hérode, qui y règne, le cherchera pour le faire mourir. Ce sauveur à peine né sera obligé de fuir en Égypte pour échapper à la cruauté de ce roi, vivra pauvre et ignoré dans un bourg obscur. Quand il en sortira pour remplir sa mission, malgré ses miracles, malgré les prodiges dont il s'entourera, on ne l'écoutera point, on rejetera son ministère; la partie la plus éclairée de la nation, les pharisiens et les prêtres le persécuteront; ils le poursuivront et le feront mourir. Des étrangers, il est vrai, prévenus miraculeusement de sa naissance, accourront d'un pays lointain, reconnaîtront en lui le roi nouveau-né, malgré le peu d'éclat qui environne son berceau, l'adoreront et lui feront des présens. Funeste aveuglement des Juifs, qui, instruits par les prophéties, et préparés à ce grand avénement, se refusent obstinément aux témoignages qui l'annoncent, et perdent ainsi le fruit de la promesse et les grands avantages auxquels ils avaient été appelés!

Mais si la Jérusalem des temps anciens méconnaît le Messie, une autre Jérusalem, dont la première n'était que la figure, l'Église de Jésus-Christ, qu'Isaïe n'a pas moins en vue dans la prophétie que l'ancienne cité de David, vérifie dans tous ses points la prédiction dont nous venons de faire la lecture. C'est de l'Église de Jésus-Christ qu'on peut dire véritablement que le Seigneur s'est levé sur elle; que c'est en elle qu'éclate toute sa gloire, et que brillent tous les trésors de sa miséricorde. Nous, qui avons le bonheur de lui appartenir,

levons les yeux, et admirons le miracle de la propagation de l'Évangile. Voyons tous les peuples du monde se ranger à l'envi sous la croix du Sauveur, comme sous la bannière du salut. Voyons les pères et les fils, les mères et les filles accourir à elle de tous côtés. Voyons les nations marcher à la lumière de sa splendeur, et les rois à la lueur de sa clarté naissante. Voyons les ténèbres de l'idolâtrie se dissiper, les observances de la loi judaïque remplacées par une loi plus sainte et plus pure, les sacrifices sanglans abolis, une hostie sans tache leur succéder, le royaume de Jésus-Christ s'étendre partout, et ne plus connaître de bornes que celles du monde. Voyons toutes ces choses, et disons avec l'Apôtre : La bonté et l'amour de notre Sauveur Jésus-Christ se sont manifestés parmi nous (1), et il en a fait luire à nos yeux des preuves éclatantes.

ÉVANGILE.

Saint Matth., ch. II, v. 1.

Jésus étant né dans Bethléhem, *ville de la tribu* de Juda, du temps du roi Hérode, des mages vinrent d'Orient à Jérusalem, et ils demandèrent : Où est le roi des Juifs, qui est nouvellement né ? Car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. Ce que le roi Hérode ayant entendu, il en fut troublé, et toute la ville de Jérusalem avec lui. Et ayant assemblé tous les princes des prêtres et les docteurs du peuple, il s'enquit d'eux où devait naître le Christ. Ils lui dirent que *c'était* dans Bethléhem, *de la tribu* de Juda, selon ce qui a été prédit par le prophète : Et vous, Bethléhem, terre de Juda, vous n'êtes pas la dernière d'entre

(1) Ep. à Tite, III. 4.

les principales villes de Juda ; car de vous sortira le chef qui conduira mon peuple d'Israël ! Alors Hérode, ayant appelé les mages en secret, s'enquit d'eux avec grand soin du temps que l'étoile leur était apparue ; et, les envoyant à Bethléhem, il leur dit : Allez, informez-vous exactement de cet enfant ; et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que j'aille aussi l'adorer. Ayant ouï ces paroles du roi, ils partirent ; et en même temps l'étoile qu'ils avaient vue en Orient *reparut* ; et *elle* allait devant eux, jusqu'à ce qu'étant arrivée sur le lieu où était l'enfant, elle s'y arrêta. Lorsqu'ils virent l'étoile, ils furent transportés de joie ; et entrant dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie, sa mère ; et, se prosternant en terre, ils l'adorèrent. Puis, ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent pour présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Et ayant reçu en songe un avertissement du ciel de n'aller point trouver Hérode, ils s'en retournèrent en leur pays par un autre chemin.

C'est un contraste bien frappant que la conduite d'Hérode et celle des mages. Quoique Hérode ne fût point Juif d'origine, il professait la loi judaïque. Il était instruit des promesses faites aux patriarches, et comme eux il croyait à la venue du Sauveur.

Les mages, au contraire, absolument étrangers à la loi judaïque et aux saintes Écritures, idolâtres même, si l'on en juge par le pays qu'ils habitaient, mais cherchant de bonne foi la vérité, apprennent par un phénomène extraordinaire, par une étoile nouvelle, qu'il est né un enfant d'origine céleste, sur lequel reposent de grandes espérances ; et soit qu'une inspiration particulière les eût éclairés, soit qu'ils eussent trouvé dans leurs livres quelques vestiges de cette tradition antique

d'un sauveur, passée par les fils de Noé à leurs descendans, ils ne balancent point; ils ne sont arrêtés ni par les fatigues ni par les dangers d'un long voyage; ils prennent la résolution d'aller à la recherche de ce nouveau-né, et ils exécutent leur projet. Ils n'ignoraient pas que cet enfant devait être roi des Juifs. C'est donc vers Jérusalem, capitale de Judée, qu'ils s'acheminent, espérant que là, mieux qu'ailleurs, ils pourront recevoir des instructions sur le lieu de la naissance d'un enfant dont les destinées étaient d'opérer de si grandes choses. Ils s'adressent pour cela à Hérode.

Cette nouvelle porte le trouble dans le cœur de ce prince. Déjà il croit voir un rival de sa puissance; il craint qu'un successeur ne vienne lui ravir un sceptre qu'il n'a pu conserver qu'en répandant des flots de sang. Il n'est pas moins empressé que les mages à découvrir le lieu où réside ce nouveau roi. Mais combien ses intentions sont différentes! Ce n'est pas pour rendre au Christ les hommages qui lui sont dus, c'est pour s'en défaire, et par ce moyen se délivrer des inquiétudes qui l'agitent. Il fait assembler les prêtres; il les consulte. Ceux-ci ont recours aux saintes Écritures, leurs oracles. Ils y trouvent que c'est à Bethléhem, terre de Juda, que doit naître le Sauveur, comme le font entendre bien expressément ces paroles: « Et vous, Bethléhem, terre de Juda, vous n'êtes point la moindre parmi les filles de Juda; car de vous sortira le chef qui doit conduire

mon peuple d'Israël (1). » C'est alors qu'Hérode, instruit de ce qu'il désirait savoir, joint l'hypocrisie à la dissimulation; il rend aux mages la réponse des prêtres : Allez, dit-il, à Bethléhem, et quand vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que j'aille aussi l'adorer.

Mais Dieu se joue des vains projets des hommes. Et il n'y a, dit le sage, ni prudence ni habileté qui puisse empêcher l'effet des décrets éternels.

Les mages se rendent donc à Bethléhem. L'étoile les guide et les conduit à la demeure de l'enfant. Ils le voient et le reconnaissent; ils lui rendent leurs hommages, ils l'adorent, et par des présens mystérieux ils reconnaissent les trois grandes qualités qui le distinguent. Ils lui offrent de l'or parce qu'il est roi : aux rois en effet appartiennent la richesse et la puissance. Ils lui présentent de l'encens parce qu'il est Dieu, l'encens étant réservé à la Divinité et au service des temples. A ces deux présens ils joignent de la myrrhe employée dans les embaumemens, et reconnaissent ainsi qu'il est homme et mortel, en honorant d'avance sa sépulture à venir.

Touchés de ce grand exemple, en détestant la cruauté d'Hérode, imitons la pieuse conduite des mages, offrons à Dieu l'or de la charité, l'encens de la prière, la myrrhe de la mortification.

(1) Mich., II. 5.

POUR

LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DES ROIS.

ÉPITRE.

Saint Paul aux Romains, ch. XII, v. 1.

Mes frères, je vous conjure par la miséricorde de Dieu, de lui offrir vos corps *comme* une hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux, *pour lui rendre* un culte raisonnable et *spirituel*. Ne vous conformez point au siècle présent; mais qu'il se fasse en vous une transformation par le renouvellement de votre esprit, afin que vous connaissiez quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, ce qui est agréable à ses yeux, et ce qui est parfait. Je vous exhorte donc tous, selon le pouvoir que Dieu m'a fait la grâce de me donner, de ne point vous élever au-delà de ce que vous devez, dans les sentimens que vous avez de vous-mêmes, mais de vous tenir dans les bornes de la modération, selon la mesure *du don* de la foi que Dieu a départi à chacun de vous. Car comme dans un seul corps nous avons plusieurs membres, et que tous ces membres n'ont pas la même fonction : ainsi, quoique nous soyons plusieurs, nous ne sommes tous néanmoins qu'un seul corps en Jésus-Christ, et nous sommes tous réciproquement les membres les uns des autres en Jésus-Christ notre Seigneur.

Tout ce que nous avons, nous le tenons de Dieu, et lui appartient. Nous ne pouvons rien lui offrir qui ne fasse partie de ses dons. Notre corps, notre âme, toutes nos facultés nous viennent de lui. L'Apôtre, en nous conjurant de les présenter à Dieu comme une hostie qu'il veut bien recevoir, ne nous demande pour lui que l'hommage d'une chose qu'il nous a donnée, et la miséricorde de

Dieu est telle, qu'il veut bien nous savoir gré et nous faire un moyen de mérite des grâces mêmes qu'il a daigné nous accorder; mais, pour que l'offrande que nous lui faisons lui soit agréable, et que ce soit un culte raisonnable et spirituel, il faut que l'offre soit sainte, et que notre corps et notre âme soient exempts de souillure, c'est-à-dire que nous vivions chastement et chrétiennement. C'est ce que l'Apôtre nous apprend bien expressément. Car n'y aurait-il pas une effronterie extrême à offrir à Dieu un corps souillé de débauches, un cœur corrompu, une âme dominée par des passions honteuses? Et tel est malheureusement l'état de beaucoup de personnes qui vivent dans l'insouciance de leur salut, plongées dans des plaisirs coupables, et livrées à la corruption du siècle. D'où vient que l'Apôtre nous invite à éviter cette corruption comme un mal contagieux qui ne se communique que trop facilement, c'est-à-dire à ne point nous conformer aux maximes dangereuses du monde, mais à opérer en nous une transformation salutaire par le renouvellement de notre esprit, et un élan sincère de notre âme vers Dieu?

La volonté de Dieu est surtout ce que nous devons étudier. Quelque secrètes que l'on s'imagine que puissent être ses vues sur nous, il nous est facile de les découvrir, parce que notre devoir étant de les remplir, il est impossible que nous manquions de moyens pour en être instruits. Prêtons-nous à ses inspirations, aux pieux mouvemens qu'il excite en

nous ; interrogeons-le avec humilité et confiance, il nous répondra, et nous fera connaître ce qu'il désire de nous. Nous envoie-t-il des tribulations, il est manifeste qu'il veut ou nous punir, ou épurer notre vertu ; supportons-les avec patience. Éprouvons-nous une sorte de tiédeur pour les choses du salut, Dieu veut alors que nous nous excitions à son amour, et que nous redoublions de zèle. Tout nous réussit-il, Dieu veut sans doute que nous ne nous laissions point éblouir par la bonne fortune ; que nous nous rappellions combien les félicités de ce monde sont fragiles, et que nous demeurions convaincus que lui-seul est le principe et la fin de toute vraie félicité.

En agissant ainsi, nous ferons, 1° *ce qui est bon ;* car il est bon d'avoir toujours Dieu en vue, et de n'agir que pour lui ; 2° *ce qui est agréable à ses yeux ;* car il nous a créés pour le servir, pour lui consacrer toutes nos actions et tous nos sentimens ; et il doit lui être agréable que nous remplissions notre destination. Nous ferons enfin ce qui est *parfait* ; car nous aimerons Dieu comme il veut l'être, c'est-à-dire plus que toute autre chose au monde, plus que nous-mêmes ; et nous l'aimerons ainsi parce qu'il est infiniment bon et infiniment aimable ; or l'amour de Dieu et la charité est la véritable perfection. Nous ne nous éleverons pas au-dessus de ce que nous devons, parce que nous sentirons tout notre néant. Nous nous tiendrons dans les bornes de la modération en remplissant selon notre pouvoir les devoirs que notre état nous

impose, et en servant selon nos moyens Dieu, le prince et la patrie.

ÉVANGILE.

Saint Luc, ch. II, v. 40.

En ce temps-là, l'enfant croissait et se fortifiait, étant rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui. Son père et sa mère allaient tous les ans à Jérusalem à la fête de Pâques. Et lorsqu'il fut âgé de douze ans, ils y allèrent, selon qu'ils avaient accoutumé, au temps de la fête. Après que les jours que durait la fête furent passés, lorsqu'ils s'en retournèrent, l'enfant Jésus demeura dans Jérusalem sans que son père et sa mère s'en aperçussent; et pensant qu'il pourrait être avec quelqu'un de ceux de leur compagnie, ils marchèrent durant un jour, et ils le cherchaient parmi leurs parens et ceux de leur connaissance; mais ne l'ayant point trouvé, ils retournèrent à Jérusalem pour l'y chercher. Trois jours après, ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant; et tous ceux qui l'écoutaient étaient ravis en admiration de sa sagesse et de ses réponses. Lors donc qu'ils le virent, ils furent remplis d'étonnement, et sa mère lui dit : Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous ? Voilà votre père et moi qui vous cherchions étant tout affligés. Il leur répondit : Pourquoi est-ce que vous me cherchiez ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois *occupé* à ce qui regarde le service de mon père ? Mais ils ne comprirent point ce qu'il leur disait. Il s'en alla ensuite avec eux, et il vint à Nazareth, et il leur était soumis. Or, sa mère conservait dans son cœur toutes ces choses, et Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

Apprenons de Joseph et de Marie à remplir fidèlement nos devoirs religieux, et à les faire remplir par ceux qui dépendent de nous. Ils habitaient Nazareth, assez loin de Jérusalem; cela ne les

empêche pas de venir à la fête de Pâques adorer Dieu dans son temple, et lorsque l'âge de Jésus permet qu'il fasse le voyage, de l'amener avec eux. Chrétiens, qui que vous soyez, voilà votre modèle pour ce qui vous concerne. Pères et mères, voyez dans la conduite de Joseph et de Marie la règle de celle que vous devez tenir à l'égard de vos enfans; donnez-leur l'exemple des devoirs religieux, et faites-le leur suivre; car c'est la loi et la volonté de Dieu.

Cet évangile nous offre une autre particularité digne de notre attention. Jusque-là l'enfant Jésus était resté au sein de sa famille; il croissait, dit l'évangéliste, et se fortifiait, était rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui; mais tout cela s'était passé dans l'obscurité, et sans que personne en prît connaissance. C'est à l'âge de douze ans qu'il fait la première action d'éclat. Il se dérobe pour quelques momens à l'attention de ses parens. Par une disposition secrète de la volonté divine sans doute, ils partent de Jérusalem sans s'apercevoir de son absence. A la fin de la première journée de leur voyage, ils voient avec une vive inquiétude que l'enfant n'est point avec eux; ils retournent à Jérusalem, et le trouvent disputant dans le temple avec les docteurs de la loi, et les interrogeant avec tant de sagesse, que tous ceux qui l'entendent sont remplis d'admiration. Moment bien doux sans doute pour le cœur d'une mère!

Mais pourquoi, au reproche obligeant qu'elle

lui fait, répond-il avec une sorte de sécheresse sévère : Pourquoi me cherchez-vous ? Les saints pères nous l'apprennent. Si Jésus sortait de la dépendance de sa mère, c'était pour rentrer dans une dépendance plus indispensable, celle de son père. Ne savez-vous pas, dit-il, qu'il faut que je sois occupé de ce qui regarde le service de mon père ? et presque sur-le-champ, ce que sa première réponse paraissait avoir de rigoureux se trouve réparé par sa conduite envers ses parens; car, dit l'évangéliste, il s'en alla avec eux, vint à Nazareth, et leur était soumis. Quel exemple pour les enfans que cette conduite de Jésus. Vous qui n'êtes point encore sortis de cet âge, le plus heureux des âges, puisque c'est celui de l'innocence, étudiez l'enfant Jésus pour en faire votre modèle. Il croissait en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes. A mesure que vous avancez en âge, croissez aussi en grâce, en vertu et en sagesse. Ce n'est pas assez que votre corps se développe, que votre esprit se cultive, il faut aussi que votre âme s'orne de vertus, et que ces vertus ne soient point des vertus purement humaines, mais des vertus chrétiennes, parce qu'appuyées sur la religion et l'amour de Dieu, celles-là seulement sont solides. Il faut que votre cœur se forme au bien, qu'il devienne bon, indulgent, compatissant; c'est la seule manière de croître véritablement en sagesse. Il faut encore qu'à l'exemple de Jésus vous soyez soumis en tout aux volontés de vos parens. Si, tout Dieu qu'il était, et ne leur

10 Baptême de Jesus Christ.

11 Jesus Christ dans le désert.

12 La Samaritaine.

devant rien, Jésus a pourtant daigné leur obéir, à combien plus forte raison le doivent ceux qui tiennent tout de leurs parens, ceux qui en ont éprouvé les plus tendres soins, ceux qui sont l'objet de toute leur sollicitude! Enfans, adorez donc Jésus pendant le sacrifice de la messe, et demandez-lui la grâce de vous animer de son esprit, afin de l'imiter dans sa soumission, et de croître aussi en véritable sagesse et en grâce devant Dieu.

POUR

LE IIe DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

ÉPITRE.

Saint Paul aux Rom., ch. XII, v. 4.

Mes frères, comme dans un seul corps nous avons plusieurs membres, et que tous ces membres n'ont pas la même fonction; ainsi, quoique nous soyons plusieurs, nous ne sommes tous néanmoins qu'un seul corps en Jésus-Christ, et nous sommes tous réciproquement les membres les uns des autres: c'est pourquoi, comme nous avons tous des dons différens, selon la grâce qui nous a été donnée, que celui qui a reçu le don de prophétie *en use* selon l'analogie *et la règle* de la foi; que celui qui est appelé au ministère de l'Église s'attache à son ministère; que celui qui a reçu le don d'enseigner s'applique à enseigner; et que celui qui a reçu le don d'exhorter exhorte les *autres;* que celui qui fait l'aumône la fasse avec simplicité; que celui qui a la conduite *de ses frères s'en acquitte* avec vigilance; et que celui qui exerce les œuvres de miséricorde *le fasse* avec joie; que votre charité soit sincère et sans déguisement. Ayez le mal en horreur, et attachez-vous fortement au bien. Que chacun ait pour son prochain une

affection et une tendresse vraiment fraternelle. Prévenez-vous les uns les autres par des témoignages d'honneur et de déférence : ne soyez point lâches dans votre devoir : conservez-vous dans la ferveur de l'esprit : souvenez-vous que c'est le Seigneur que vous servez : réjouissez-vous dans votre espérance : soyez patiens dans les maux, persévérans dans la prière, charitables pour soulager les nécessités des saints, prompts à exercer l'hospitalité. Bénissez ceux qui vous persécutent, bénissez-les, et ne faites point d'imprécations *contre eux*. Soyez dans la joie avec ceux qui sont dans la joie, et pleurez avec ceux qui pleurent : tenez-vous toujours unis dans les mêmes sentimens et les mêmes affections : n'aspirez point à ce qui est élevé, mais accommodez-vous à ce qui est de plus bas et de plus humble.

L'Apôtre a soin, dans toutes les occasions, d'insister sur cette comparaison de l'Église de Jésus-Christ avec le corps humain, parce que c'est sur elle qu'est fondé le grand principe de la charité chrétienne. Dans le corps humain tous les membres sont réunis, et concourent chacun, suivant leur destination, aux différens actes qui émanent de la volonté. Il en est ainsi de l'Église de Jésus-Christ; nous en sommes tous les membres, et c'est lui qui en est le chef. Nous devons donc tous nous aider et réunir nos forces pour les choses du salut, qui est l'objet de la rédemption, et que le Sauveur s'est proposé en se revêtant de notre nature. Nous le devons même pour le bien commun de la société, parce que le propre du christianisme est de lier encore davantage les hommes entre eux, et d'en faire un peuple de frères. Il n'y a pas d'état, depuis le prince jusqu'au berger, qui n'ait des devoirs d'utilité commune à remplir. Il n'y a pas

d'hommes à qui Dieu n'ait donné quelque talent, dont il leur demandera compte, et à qui il n'ait accordé l'esprit nécessaire pour accomplir les vues qu'il a sur lui, et remplir sa vocation. De ce que quelques-uns naissent dans un rang plus distingué ou avec une fortune plus considérable, il ne s'ensuit pas qu'ils soient affranchis de toute dépendance. Il s'ensuit encore moins qu'ils ne soient tenus d'aucune obligation envers les autres. La Providence, en disposant ses dons, a eu ses desseins. Si elle a fait des grands et des riches, ce n'est pas pour eux ni pour leur avantage personnel. Ils ne sont pas plus à ses yeux que les petits et les pauvres; mais elle a voulu qu'ils fussent les dépositaires de ses bienfaits pour les répandre. S'ils y manquent, Dieu saura bien les en punir, ou dans ce monde ou dans l'autre. Ces sont des vérités qu'ils ne doivent jamais oublier.

Il s'en faut donc bien que la richesse ou le haut rang dispensent de toute obligation. On peut même dire qu'il en impose de plus pénibles et en plus grand nombre. Prenons pour exemple la condition la plus élevée de la société. Ne faut-il pas que le prince, qui semble n'avoir à répondre à personne de ses actions, gouverne l'état, qu'il pourvoie aux besoins de ses sujets, qu'il défende ses frontières, qu'il soutienne les fatigues de la guerre, que son œil se porte sur tous les objets d'administration, qu'il travaille continuellement? Que de soins il lui faut prendre! que de veilles il a à supporter! à combien de méditations il faut

qu'il se livre pour assurer la fortune et la tranquillité publiques ! On l'a dit bien des fois, et c'est une vérité incontestable, que la grandeur n'est qu'un esclavage brillant. Elle peut pourtant avoir des avantages réels, seuls capables de dédommager des sacrifices qu'elle exige et de la gêne qu'elle impose; c'est, si on ne se sert d'elle que pour faire du bien; si on protége l'innocent; si on fait un bon et saint usage de la richesse qui l'accompagne. On trouve dans l'exercice de la bienfaisance des plaisirs et des jouissances que n'égalent point celles qu'offre le monde; outre le droit qu'on acquiert à des récompenses d'un ordre bien supérieur, de la part du rénumérateur suprême de la vertu.

Je me résume, et dis avec l'Apôtre que, Dieu nous ayant tous doués de dons différens, notre devoir est d'en faire un bon emploi, et de servir Dieu chacun selon notre vocation, fidèlement et avec zèle. Que celui qui a le don d'enseigner instruise les autres; que celui qui a le don d'exhorter s'en serve pour faire pratiquer la vertu et porter ses frères au bien; que le riche fasse l'aumône; que le magistrat rende la justice avec impartialité; que le soldat défende l'état; que les pères et les mères aient soin de faire élever leurs enfans dans la religion; que les enfans soient dociles, soumis à leurs parens, et à ceux à qui leurs parens ont confié leur autorité; qu'on se prévienne les uns les autres par des témoignages d'affection et d'intérêt, et qu'on n'oublie jamais que servir le prochain, c'est servir Dieu.

ÉVANGILE.

Saint Jean, ch. II, v. 1.

En ce temps-là, il se fit des noces à Cana en Galilée, et la mère de Jésus y était. Jésus fut aussi convié aux noces avec ses disciples; et le vin venant à manquer, la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont point de vin. Jésus lui répondit : Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi? Mon heure n'est pas encore venue. Sa mère dit à ceux qui servaient : Faites tout ce qu'il vous dira. Or il y avait là six grandes urnes de pierre pour servir aux purifications qui étaient en usage parmi les Juifs, dont chacune tenait deux ou trois mesures. Jésus leur dit : Remplissez les urnes d'eau; et ils les emplirent jusqu'au haut. Alors il leur dit : Puisez maintenant, et portez-en au maître d'hôtel; et ils lui en portèrent. Le maître d'hôtel ayant goûté de cette eau qui avait été changée en vin, et ne sachant d'où venait ce vin, quoique les serviteurs qui avaient puisé l'eau le sussent bien, il appela l'époux, et lui dit : Tout homme sert d'abord le bon vin, et après qu'on a beaucoup bu, il en sert alors de moindre : mais, pour vous, vous avez réservé jusqu'à cette heure le bon vin. Ce fut là le premier des miracles de Jésus, qui fut fait à Cana en Galilée; et *par là* il fit connaître sa gloire; et ses disciples crurent en lui.

La première chose à remarquer dans cet évangile, c'est la sanctification du mariage par la présence de Jésus, par celle de sa mère et par un miracle éclatant. Pouvait-il mieux montrer que désormais il prenait les époux sous sa protection, et qu'il leur destinait les grâces nécessaires pour remplir leurs devoirs nouveaux? et n'était-ce pas déjà annoncer qu'il se proposait d'élever l'union conjugale au plus haut degré d'honneur en en faisant un sacrement, et en voulant que le ma-

riage devînt la figure de son union avec l'Église ? N'était-ce pas enfin en attester, en promulguer pour ainsi dire la sainteté que d'en prendre occasion de faire son premier miracle ?

C'était par des miracles que Jésus-Christ devait manifester aux yeux des Juifs la divinité de sa mission. Un miracle est un acte de la puissance divine, d'où résulte un effet contraire aux lois connues de la nature. Le soleil chaque jour continue sa course sans s'arrêter. Il se lève et se couche avec une régularité que rien n'interrompt ni ne trouble. Cependant Josué, près de compléter la défaite des ennemis des Hébreux, s'aperçoit au déclin du jour que les ténèbres vont lui enlever les fruits de sa victoire, il ordonne au soleil de s'arrêter, et l'astre obéit (1). C'est un miracle. Aux noces de Cana le vin manque. Jésus ordonne d'emplir d'eau de grandes urnes, l'eau s'y trouve changée en vin. C'est encore un miracle, parce que dans l'une et l'autre occasion, l'effet produit par la volonté de Dieu nous paraît contraire aux lois de la nature.

Nous appelons cela des miracles parce qu'ils sont pour nous un juste sujet de surprise. Cependant, si nous considérions bien tout ce qui se passe autour de nous, et que nous y fissions une attention convenable, nous verrions que des choses auxquelles nous pensions à peine, parce que nous y sommes accoutumés, sont infiniment plus merveilleuses que celles qui nous donnent de l'étonne-

(1) Josué, X. 12 et 13.

ment. Le bel ordre, par exemple, qui règne dans l'univers, la régularité du mouvement des astres, le retour des saisons au temps prescrit, la marche majestueuse des étoiles, tous ces phénomènes admirables qui se succèdent ne sont-ils pas des dons bien plus merveilleux que le soleil arrêté pendant quelques heures dans son cours ordinaire? Le suc de la sève qui s'élève dans les canaux imperceptibles du bois de la vigne, et de tous les végétaux, pour s'y transformer, ou dans la liqueur qui forme le vin, ou en des fruits d'un goût exquis, n'offre-t-il pas quelque chose de plus étonnant et de plus admirable que le changement en vin d'une petite quantité d'eau? Tout est donc miracle dans la nature, tout atteste la puissance infinie et la bonté sans bornes de son auteur. C'est Dieu qui a produit ces grands et magnifiques effets, comme aussi c'est par sa puissance que le soleil s'est arrêté à la voix de Josué, et que l'eau a été changée en vin par la volonté du Sauveur.

Mais, dit saint Augustin (1), parce que l'habitude de voir ces grandes et merveilleuses choses les a rendues communes et ordinaires, Dieu s'est réservé de faire dans certaines occasions des choses inusitées pour attirer notre attention, et nous ramener à la conviction de sa toute-puissance; et il use de ces moyens pour servir de témoignage à des vérités d'un ordre supérieur qu'il veut nous faire connaître, et pour qu'il ne nous reste aucun doute que c'est de sa part qu'elles nous sont annoncées.

(1) Huitième tr. sur saint Jean, n° 1 et 3.

POUR

LE III^e^ DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

ÉPITRE.

Saint Paul aux Rom., ch. XII, v. 16.

Mes frères, ne soyez point sages à vos propres yeux. Ne rendez à personne le mal pour le mal. Ayez soin de faire le bien non-seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes. Vivez en paix, si cela se peut, et autant qu'il est en vous, avec toutes sortes de personnes. Ne vous vengez point vous-mêmes, mes chers frères, mais donnez lieu à la colère, car il est écrit : C'est à moi que la vengeance est réservée, et c'est moi qui la ferai, dit le Seigneur. Au contraire, si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger ; s'il a soif, donnez-lui à boire ; car, agissant de la sorte, vous amasserez des charbons de feu sur sa tête. Ne vous laissez point vaincre par le mal, mais travaillez à vaincre le mal par le bien.

Suivant l'auteur de l'*Imitation*, « la science la plus sublime et la leçon la plus utile, c'est la vraie connaissance et le mépris de soi-même (1) ; ne faire aucun cas de soi, et avoir toujours des autres une opinion favorable et avantageuse, c'est une grande sagesse et une grande perfection. » Il ne faut donc point être sage à ses propres yeux ; être sage de cette manière, c'est être un insensé aux yeux de Dieu, près de qui nous ne sommes que néant et folie : c'est même risquer à ne point le paraître aux yeux des hommes, toujours disposés à rabaisser notre orgueil quand nous avons la mal-

(1) Liv. I, ch. II. v. 4.

adresse de le manifester. Être véritablement sage, c'est donc se connaître soi-même, avoir le sentiment de sa propre faiblesse et de son impuissance, et ne s'estimer que pour ce que l'on vaut, c'est-à-dire trop peu pour qu'on puisse en concevoir de la présomption. S'il était possible d'être véritablement sage, ou que du moins on voulût approcher de la sagesse chrétienne, ce serait en suivant les conseils que l'Apôtre donne dans cette épître qu'on y parviendrait; c'est-à-dire en faisant le bien non-seulement devant Dieu, mais encore devant les hommes. Devant Dieu, c'est-à-dire de cœur, non pour être vu, ou pour en retirer une vaine gloire, ou quelque avantage relatif à soi; devant les hommes néanmoins, pour les édifier et pour les porter au bien par le bon exemple; car le bon exemple est un de nos devoirs. Les supérieurs le doivent à leurs subordonnés, les pères et mères à leurs enfans, tous les hommes les uns aux autres.

Sagesse et charité dans le langage spirituel sont à peu près la même chose. Celui-là doit être reputé sage qui accomplit parfaitement les préceptes; et tous les préceptes se réduisent à la charité. On est sage quand on aime Dieu et son prochain, quand on ne cherche dispute à personne, quand on fait de sa fortune un usage louable, quand on ne fournit à qui que ce soit de légitimes sujets de plainte. On est sage, quoi qu'en dise le monde, quand on ne se venge point, quand on pardonne, quand on remet tout entre les mains de Dieu, quand on bannit de son âme toute ai-

greur contre ceux par qui on a été offensé ; je dis qu'alors on est véritablement sage. En effet, considérons deux personnes dont l'une croit son honneur intéressé à venger l'injure qu'elle a reçue, et dont l'autre fait à Dieu le sacrifice de son ressentiment. La première écoute l'orgueil, qui lui dit qu'il ne faut rien souffrir ; elle écoute la haine, qui vient grossir l'offense à ses yeux déjà prévenus, elle cède à la violence de sa passion, ou plutôt elle se laisse gouverner par elle. Celle, au contraire, qui pardonne montre qu'elle sait gouverner ses passions, et ne s'en laisse point emporter, qu'elle a assez de pouvoir sur elle-même pour modérer sa colère et régler les mouvemens de son âme : or, abstraction faite de tout devoir religieux, lequel doit paraître le plus estimable, de celui qui prend la raison pour guide, ou de celui qui se laisse maîtriser par la violence de son caractère ; où y a-t-il plus de véritable force, plus de noblesse, de courage ? Pour se venger, dit un célèbre prédicateur(1), il suffit d'être animal. Il n'est besoin ni de vertu ni de raison ; mais pardonner est le chef-d'œuvre du courage, de la force héroïque, et là, par conséquent, est le véritable honneur. Ainsi la raison et l'Évangile s'accordent pour porter l'homme au pardon des injures ; et ce qu'on fait pour Dieu en pardonnant, on devrait encore, suivant un intérêt bien entendu, le faire pour soi-même, quand la religion ne l'exigerait pas.

(1) Le père de La Rue, sermon de l'oubli des injures.

ÉVANGILE.

Saint Matth., ch. VIII, v. 1.

En ce temps-là, Jésus étant descendu de la montagne, une grande foule de peuple le suivit, et un lépreux venant à lui, l'adorait en lui disant : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. Jésus, étendant la main, le toucha, et lui dit : Je le veux, soyez guéri; et sa lèpre fut guérie au même instant. *Alors* Jésus, lui dit : Gardez-vous bien de parler de ceci à personne, mais allez vous montrer au prêtre, et offrez le don prescrit par Moïse, afin que cela leur serve de témoignage. Jésus étant entré dans Capharnaüm, un centenier vint le trouver, et lui fit cette prière : Seigneur, mon serviteur est malade de paralysie dans ma maison, et il souffre extrêmement. Jésus lui dit : J'irai et le guérirai; mais le centenier lui répondit : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison; mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. Car, quoique je ne sois qu'un homme soumis à d'autres, ayant néanmoins des soldats sous moi, je dis à l'un : Allez *là*, et il y va; et à l'autre : Venez *ici*, et il y vient; à mon serviteur : Faites cela, et il le fait. Jésus, entendant ces paroles, fut dans l'admiration, et dit à ceux qui le suivaient : Je vous dis, en vérité, que je n'ai point trouvé une si grande foi dans Israël. Aussi je vous déclare que plusieurs viendront d'orient et d'occident, et auront leur place dans le royaume du ciel avec Abraham, Isaac et Jacob, mais que les enfans du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincemens de dents. Alors Jésus dit au centenier : Allez, et qu'il vous soit fait selon que vous avez cru. Et son serviteur fut guéri à la même heure.

Deux grands miracles sont proposés à notre considération dans l'évangile d'aujourd'hui : l'un est la guérison du lépreux; l'autre est celle du serviteur du centenier. Jésus accorde l'une et l'autre grâce à la foi de ces deux hommes, et à la ma-

nière dont ils le prient. On peut regarder le lépreux comme l'image du pécheur, mais du pécheur pénitent, et qui retourne à Dieu. La lèpre était une maladie honteuse, vraisemblablement contagieuse, et pour laquelle les Juifs avaient tant d'horreur, que les lépreux étaient séparés de la société. Le péché n'est point une maladie ni moins odieuse, ni moins à craindre. Si le pécheur n'est point séparé de la société des hommes, il l'est, ce qui est bien pis, de la société de Dieu. Le péché nous fait encourir sa haine, il nous met dans le danger de perdre la vie éternelle. Le lépreux de l'évangile s'adresse à Jésus : « Guérissez-moi, dit-il au Sauveur, car vous le pouvez. » Il lui suffit de vouloir être guéri, et de croire que Jésus a le pouvoir de le guérir. S'il le veut, la foi opère, et il est aussitôt guéri. Il en est de même du pécheur repentant; qu'il s'adresse à Jésus, qu'il veuille sortir de son péché, qu'il croie que Jésus a le pouvoir de le guérir, il sera bientôt guéri. C'est ce dont nous sommes témoins tous les jours quand nous voyons les pécheurs s'appprocher du tribunal de la pénitence avec foi et ferveur. Jésus leur dit par l'intervention du prêtre : « Je le veux, soyez guéris », et aussitôt leur guérison spirituelle est opérée.

Le centenier nous offre le double exemple et de la charité d'un bon maître, et de la manière dont il faut prier. Ce n'est point son fils qui est malade, ni aucun de ses proches; ce n'est qu'un simple serviteur. Ce bon maître n'en est pas moins touché de sa situation; il n'en a pas moins fait, pour

obtenir sa guérison, tout ce qui dépend de lui. Il va trouver Jésus ; il lui peint la situation du malade. Il souffre extrêmement, lui dit-il. Tels doivent être les sentimens des maîtres à l'égard de ceux qui les servent. Si ceux-ci doivent à leurs maîtres obéissance, égards, soumission, services et fidélité, les maîtres doivent à leurs serviteurs bontés, soins dans leurs maladies, et en santé, bienveillance et salaire. Maîtres et serviteurs, tous sont frères en Jésus-Christ, tous enfans de l'adoption, tous appelés à l'héritage. Si Dieu l'avait voulu, le maître occuperait la place du serviteur, et le serviteur occuperait celle du maître. Si Dieu le voulait, et il le veut quelquefois, il dérangerait tout cet ordre, et on verrait servir celui qui auparavant commandait. Il ne faut donc pas être fier de la place que la Providence nous a assignée, quand cette place est élevée; il faut, au contraire, en remercier Dieu comme d'une faveur gratuite, et faire un bon usage de cette élévation, en la faisant servir au profit de ceux que la fortune n'a point également favorisés.

Enfin le centenier nous montre l'exemple de la manière dont il faut prier. Sa prière est animée par la foi et par la charité : non-seulement il croit que Jésus peut guérir son serviteur, mais il croit encore que Jésus n'a pas besoin de venir chez lui pour opérer cette guérison. Il croit que par un seul acte de sa volonté, sans voir le malade, sans le toucher, il peut lui rendre l'usage de ses membres, et à cette foi vive il joint l'humilité. Non-

cerner. Est-ce le bien qu'on leur propose ? sont-ce des choses sages qu'on leur conseille ? n'y flatte-t-on point quelques passions ou un penchant connu ? Ose-t-on n'être pas toujours de leur avis et prendre un air sérieux quand, avec des personnes à qui on doit moins de respect, on pourrait hasarder un reproche ? Alors on peut croire l'attachement véritable, et donner sa confiance : « Prenez conseil du sage », disait Tobie à son fils, quand il croyait lui donner ses dernières instructions. Pour avoir tenu une conduite opposée, pour avoir plutôt écouté de jeunes imprudens que de sages vieillards (1), Roboam perdit plus des trois-quarts de son royaume; et s'il était permis de citer l'histoire profane dans un entretien dont la religion est l'objet, je ferais remarquer que c'est à un ami sévère, mais fidèle (2), qu'un de nos meilleurs rois (3) est redevable d'avoir évité des fautes qui auraient souillé sa belle vie.

De quelque importance que soit l'esprit de justice, il ne suffit pas au chrétien. La doctrine de Jésus a un fondement plus sublime, savoir l'amour du prochain recommandé dans l'Évangile presqu'à l'égal de l'amour de Dieu. Aussi, après avoir parlé de l'esprit de justice, l'Apôtre nous rappelle-t-il à cet amour qui veut que nous rendions au prochain non-seulement ce qui lui est dû, mais encore que nous fassions pour lui tout ce que nous voudrions qu'on fît pour nous. Ainsi il ne s'agit pas seule-

(1) III. des Rois, XII. 10.
(2) Le duc de Sully.
(3) Henri IV.

16. Tempête appaisée.

17. Possédé guéri.

18. Le Paralytique.

ment d'éviter l'injustice, de ne point faire de tort à son prochain, de ne blesser en rien ses intérêts, il faut encore le bien servir, lui rendre tous les bons offices qui dépendent de nous, sans examiner ni s'il nous veut du bien, ni s'il nous en fait, ni même s'il nous fait du mal. Il faut lui pardonner du fond du cœur les torts qu'il peut avoir envers nous, et prouver que ce pardon est sincère en rendant le bien pour le mal. C'est sans doute la perfection de la vertu ; mais en cela consiste la doctrine chrétienne. Et n'avons-nous pas pour modèle Jésus lui-même, qui a prié pour ses bourreaux et qui est mort pour les sauver? Doctrine humaine ! combien vos maximes, comparées à celles du christianisme, sont imparfaites! mais c'est que vous avez des hommes pour auteurs, et que l'auteur du christianisme est Dieu lui-même.

VANGILE.

Saint Matth., ch. VIII, v. 23.

En ce temps-là, Jésus entra dans une barque, étant accompagné de ses disciples; et aussitôt il s'éleva sur la mer une si grande tempête, que la barque était couverte de flots ; et lui cependant dormait. Alors ses disciples s'approchèrent de lui, et l'éveillèrent en lui disant : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. Jésus leur répondit : Pourquoi êtes-vous ainsi timides, hommes de peu de foi? Et se levant en même temps, il commanda aux vents et à la mer de *s'apaiser*, et il se fit un grand calme. Alors ceux qui étaient présens furent saisis d'étonnement, et ils disaient : Quel est celui-ci à qui les vents et la mer obéissent?

Notre cœur est une mer orageuse où il s'élève

aussi des tempêtes : des passions tumultueuses l'agitent quelquefois, et s'en disputent l'empire. L'ambition, l'amour des créatures, la jalousie, la vengeance, semblables à des vents impétueux, en troublent la tranquillité, et y excitent de violens orages. C'est alors comme une mer en courroux; et que fera une vertu frêle dans un danger aussi éminent? qui la préservera des écueils? qui la garantira du naufrage? Ah! du moins si nous faisions alors comme saint Pierre, si nous nous adressions à Dieu, si nous lui criions du fond du cœur : Seigneur, sauvez-nous; car nous périssons! Loin que notre peu de foi nous fût reproché comme aux disciples, loin qu'un Dieu bon et miséricordieux nous dît : Pourquoi êtes-vous si timides? il viendrait à notre secours; il commanderait à nos sens soulevés; il en apaiserait l'agitation, et un calme parfait succéderait à la tempête. Pourquoi, dans la voie du salut, les naufrages sont-ils si fréquens? C'est que nous ne les prévenons point. Le Seigneur ne dort pas pour nous; nous n'aurions pas besoin de l'éveiller, il est toujours prêt à nous entendre, toujours prêt à nous secourir, toujours prêt à nous sauver. Demandons-lui le calme de l'âme; ce calme en est la santé. C'est par lui que toutes nos facultés sont rétablies dans leur équilibre. Il repose notre imagination, et la contient dans de justes bornes. Il dissipe les ténèbres qui offusquaient la pénétration de notre entendement, et l'empêchaient de voir les objets dans leur véritable jour. Il rend à notre volonté toute

son énergie pour vouloir et faire le bien. Il nous donne la paix intérieure, à laquelle nul autre avantage, nulle autre jouissance ne peuvent être comparés.

Ames agitées, quelle que soit la cause de votre mal, adressez-vous donc à Dieu; c'est là qu'est le repos; c'est Dieu, et Dieu seul qui guérit les plaies du cœur; c'est en lui que les malheureux trouvent un consolateur; ceux qui sont affligés des maux du corps, un médecin; le découragement, le retour à l'espoir; la faiblesse, un soutien; toutes les souffrances, un remède efficace et prompt. Dieu, tout grand qu'il est, quand on a recours à lui, veut bien devenir l'ami de sa créature, toute petite, toute imparfaite qu'elle soit; et « si notre amour propre, dit une dame célèbre (*), exempte elle-même des miracles de la grâce, nous fait trouver du plaisir à parler de nos peines avec des amis impuissans et qui ne peuvent que les écouter, combien n'en sentirions-nous pas davantage d'en parler à Dieu, qui peut, quand il lui plaît, les soulager, et qui est quelquefois plus touché de voir une âme humiliée dans sa misère que de toutes les hautes pratiques de vertu dont on se glorifie! »

N'en doutons pas, et croyons-en l'expérience de cette pieuse dame, qui expia par trente-six ans de pénitence les faiblesses de quelques momens. Si nous nous adressions à Dieu avec cette ferveur et cette humilité, nous en obtiendrions dans nos

(*) Madame la duchesse de La Vallière, Réflexions sur la miséricorde de Dieu (réflex. 19)

peines de si puissantes consolations, qu'à l'exemple de ceux qui virent Jésus apaiser la tempête, nous nous écrierions : Oui, mon Dieu, non-seulement les vents et la mer vous obéissent, mais les mouvemens désordonnés de notre âme, mais ces foudres qui y grondent et que le feu des passions y allume, mais ces agitations semblables à celles d'une mer en fureur, qui la tourmentent quelquefois, céderaient à l'influence de votre grâce, à une seule de vos paroles toutes-puissantes, et cette parole, vous la prononcerez quand nous le désirerons sincèrement.

POUR

LE V^e^ DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE,

ÉPITRE.

Saint Paul aux Colos., ch. III, v. 12.

Mes frères, revêtez-vous comme les élus de Dieu, saints et bien-aimés, de tendresse et d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie, de patience, vous supportant les uns les autres, chacun remettant à son frère tous les sujets de plainte qu'il pourrait avoir contre lui, et vous entre-pardonnant comme le Seigneur vous a pardonné; mais surtout revêtez-vous de la charité, qui est le lien de la perfection. Faites régner dans vos cœurs la paix de Jésus-Christ, à laquelle vous avez été appelés *pour ne former tous* qu'un corps, et soyez reconnaissans *de ses grâces*. Que la parole de Jésus-Christ habite en vous avec plénitude, et vous comble de sagesse. Instruisez-vous et exhortez-vous les uns les autres par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, chantant de cœur avec édification les louanges du Seigneur. Quoi que vous fas-

siez, ou en parlant, ou en agissant, faites tout au nom du Seigneur Jésus-Christ, rendant grâce par lui à Dieu le Père.

Ce sont les vrais chrétiens qui sont les élus de Dieu, les favoris du ciel auxquels il dispense ses grâces, et qu'il marque du sceau d'une adoption éternelle. Mais, pour être chrétien véritable, que faut-il faire? Suffit-il de dire qu'on croit à l'Évangile, qu'on veut vivre et mourir dans le sein de l'Église et dans la confession de la foi du Christ? Suffit-il même de montrer quelque bienfaisance envers ceux qui souffrent; de s'être distingué par quelques bonnes œuvres extérieures; d'avoir paru dans les églises d'une manière édifiante; d'avoir visité ou aidé les pauvres, les malades, les prisonniers, et de leur avoir porté ou procuré des consolations et du soulagement? Toutes ces œuvres sans doute sont des œuvres chrétiennes, au moins en apparence. Elles sont bonnes; elles sont louables et imitables; mais, pour être méritoires aux yeux de Dieu, il faut que le cœur y soit, qu'elles aient Dieu pour principe et pour fin, et la charité pour mobile. On peut être bienfaisant, parce qu'on y est porté par son penchant, par une sorte de sensibilité naturelle. Rendons grâces à Dieu s'il nous a doués d'un pareil caractère; mais songeons qu'en y cédant nous ne faisons qu'obéir à une pente qui nous entraîne. Sanctifions, en la rapportant à Dieu, une action dont lui-même est l'auteur, puisque c'est de lui que nous tenons cette inclination.

D'autres font du bien pour être vus, pour attirer sur eux les yeux des hommes, pour en recueillir une sorte de tribut d'estime. Vues intéressées, qui ôtent à la bonne action tout son prix, puisqu'alors ce n'est qu'un calcul, un trafic où l'on ne dépense que pour obtenir un avantage auquel on attache plus de prix, et sans l'espoir duquel on ne donnerait point. Je ne détourne personne de faire du bien; quelque motif qu'on ait, cela est toujours bon en soi, et la société en recueille du fruit; mais j'avertis ceux qui ne font le bien que par vaine gloire ou par habitude, ou, ce qui serait pire encore, par hypocrisie, qu'il ne tiendrait qu'à eux d'en retirer de bien plus grands avantages. Qu'ils fassent pour Dieu ce qu'ils font pour leur propre satisfaction ou pour le monde; cela est-il donc si difficile ? qu'ils le fassent pour Dieu, oserai-je répéter, et Dieu leur en tiendra compte. N'est-il pas écrit que celui qui donnerait seulement un verre d'eau froide à un de ses semblables (1) au nom de Dieu en recevrait la récompense du Père éternel; et au contraire, que celui qui parlerait le langage des anges, et n'aurait pas la charité (2), n'est qu'un airain qui rend un vain son, et une cymbale retentissante.

Faisons le bien pour Dieu; c'est le seul moyen de le faire, non-seulement d'une manière méritoire, mais encore d'une manière assurée. Une vertu qui n'est qu'humaine est assise sur un appui bien frêle ! Nos penchans sont sujets au change-

(1) Matth., X. 42. (2) I. Corinth., XIII. 1.

ment ; nous nous lassons de nos habitudes : si l'amour-propre nous conseille aujourd'hui le bien, demain il nous conseillera le contraire, suivant l'objet qu'il se propose. Semblable à un corps léger, jouet des vents, notre volonté est le jouet de nos passions, si la religion ne la retient, si elle ne la fixe à Dieu, par qui et pour qui nous avons été créés.

Établissons nos moyens de salut sur des fondemens solides ; revêtons-nous d'entrailles de miséricorde ; supportons-nous les uns les autres ; et chacun n'a-t-il pas ses défauts ? Si j'ai à supporter ceux des personnes avec qui je vis, ne faut-il pas qu'elles supportent les miens ? et si la religion exige que je pardonne, n'y trouvé-je pas mon intérêt, puisque j'ai besoin à mon tour d'être pardonné ? Telle est la charité ; elle lie les hommes entre eux ; elle ne fait de tous qu'un corps, qu'une grande famille, qu'un peuple d'amis et de frères.

ÉVANGILE.

Saint Matth., ch. XIII, v. 24.

En ce temps-là, Jésus dit au peuple cette parabole : Le royaume du ciel est semblable à un homme qui avait semé du bon grain dans son champ ; mais pendant que les hommes dormaient, son ennemi vint, et sema de l'ivraie parmi le blé, et s'en alla. L'herbe donc ayant poussé, et étant montée en épi, l'ivraie commença aussi à paraître. Alors les serviteurs du père de famille vinrent lui dire : Seigneur, n'avez-vous pas semé de bon grain dans votre champ ? D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie ? Il leur répondit : C'est mon ennemi qui l'y a semée. Ses serviteurs lui dirent : Voulez-vous que nous al-

l'arracher ? Non, leur répondit-il, de peur que, cueillant l'ivraie, vous ne déraciniez en même temps le bon grain. Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson ; et au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : Cueillez premièrement l'ivraie, et liez-la en bottes pour la brûler; mais amassez le blé dans mon grenier.

L'IVRAIE est une plante qui ne croît que trop fréquemment parmi les blés, et dont la graine, mêlée au froment, le vicie, et lui communique des qualités funestes ; d'où vient qu'en vannant le blé on fait tout son possible pour l'en séparer exactement. Dans l'évangile d'aujourd'hui le champ du père de famille est le monde ou même l'Église, prise pour la réunion de tous les chrétiens. Le pur froment désigne les bons, les vrais fidèles ; les méchans, les mauvais chrétiens, ceux qui sont rebelles à leur mère la sainte Église, sont représentés par l'ivraie. Le grenier du père céleste est le sein de Dieu, le séjour des bienheureux; et le jugement dernier, ou même le jugement particulier, est marqué par le temps de la moisson.

Ainsi le sens de la parabole est qu'ici-bas le monde est composé de bons et de méchans ; l'Église d'âmes fidèles à Dieu et de pécheurs. Il est dit que le père de famille n'avait semé que de bon grain, mais que l'homme ennemi est survenu, et qu'il a semé de l'ivraie parmi le bon blé. En effet, nous avons vu que l'homme avait été créé innocent et vertueux, et qu'il serait demeuré tel, si l'ennemi, c'est-à-dire le démon, jaloux de son bonheur, n'avait séduit nos premiers parens, et

ne les avait portés à la désobéissance. Alors la méchanceté et tous les maux qu'elle entraîne avec elle, toutes les misères de la vie, sont entrés dans le monde, et la terre a été habitée par des hommes bons et par des méchans; mélange qui subsistera jusqu'à la fin des temps. C'est à ce moment que l'ivraie sera séparée du bon grain, et que celui-ci sera remis dans le grenier du père de famille, tandis que l'ivraie, selon l'expression de l'Écriture, sera mise en botte, et jetée au feu, c'est-à-dire que les justes seront récompensés et jouiront d'un bonheur éternel, tandis que les réprouvés seront condamnés à des supplices qui ne finiront point.

Il faut donc depuis le péché qu'il y ait des pécheurs, et qu'ils soient mêlés aux bons; il faut qu'il y ait du bien et du mal, de l'ordre et du désordre dans la nature et dans le système social. Telle est la composition nécessaire du monde physique et moral: inégalité dans les saisons, insalubrité dans l'air, sources de maladies; justice et iniquité, vice et vertu, biens et maux, voilà le spectacle qui nous est réservé sur cette terre d'exil, ou, pour parler plus juste, sur cette terre d'épreuve.

Dieu souffre les méchans, nous devons donc aussi les souffrir. Vivons avec eux; qu'ils soient les objets de notre compassion et de notre charité: mais, en vivant au milieu d'eux, gardons-nous de les imiter, et tâchons de ne point nous laisser corrompre par leur exemple; faisons, au contraire, par le nôtre tout ce qui nous est possible pour

les ramener à une meilleure conduite ; faisons le même par nos instructions, si nous sommes en mesure pour cela, ou par tout autre moyen, conforme à la charité, si nous avons du pouvoir sur eux, et qu'ils soient dans notre dépendance. Du reste, attendons qu'il plaise à Dieu d'en faire justice, et ne la prévenons point ; savons-nous quels sont ses desseins sur eux ? Peut-être ce sont des instrumens dont il se sert pour nous punir, ou bien pour nous éprouver et pour nous purifier ; peut-être les préviendra-t-il un jour dans sa miséricorde, et leur ouvrira-t-il les yeux. N'est-il pas le Dieu de bonté infinie aussi-bien que le Dieu d'infinie justice ?

Mais, si c'est pour nous une obligation de supporter les méchans, c'en est une plus grande encore de supporter ceux de nos frères qui sont dans l'erreur sur des articles de notre foi, ou qui appartiennent à d'autres communions que nous. Demandons à Dieu de les éclairer ; mais ne les méprisons point, ne les persécutons point, ne les damnons point ; et, pour me servir de l'expression d'un grand et indulgent évêque (1), souffrons ce que Dieu souffre ; n'arrachons point l'ivraie avant le temps de la moisson ; ce temps viendra, et le père de famille séparera ce qu'il faudra séparer. Puissions-nous être le pur froment que le père céleste jugera digne d'être remis dans les greniers éternels !

(1) Fénélon.

POUR

LE VI^e DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE,

ÉPITRE.

Saint Paul aux Thess., ch. I, v. 2.

Mes frères, nous rendons sans cesse grâces à Dieu pour vous tous, nous souvenant continuellement de vous dans nos prières, et nous représentant dans l'esprit devant Dieu, qui est notre père, les œuvres de votre foi, les travaux de votre charité, et la fermeté de l'espérance que vous avez en notre Seigneur Jésus-Christ; car nous savons, mes frères chéris de Dieu, quelle a été votre élection; la prédication que nous vous avons faite de l'Évangile, n'ayant pas été seulement en paroles, mais ayant été accompagnée de miracles *de la vertu* du Saint-Esprit, et d'une pleine et entière persuasion. Et vous savez aussi de quelle manière j'ai agi parmi vous pour votre salut. Ainsi vous êtes devenus nos imitateurs, *et les imitateurs* du Seigneur, ayant reçu la parole parmi de grandes afflictions, avec la joie du Saint-Esprit; de sorte que vous avez servi de modèle à tous ceux qui ont embrassé la foi dans la Macédoine et dans l'Achaïe; car non-seulement vous êtes cause que la parole du Seigneur s'est répandue avec éclat dans la Macédoine et dans l'Achaïe, mais même la foi que vous avez en Dieu est devenue si célèbre partout, qu'il n'est point nécessaire que nous en parlions, puisqu'eux-mêmes racontent, en parlant de nous, quel a été le succès de notre arrivée parmi vous, et comme, ayant quitté les idoles, vous vous êtes convertis à Dieu pour servir le Dieu vivant et véritable, et pour attendre du ciel son fils Jésus, qu'il a ressuscité d'entre les morts, et qui nous a délivrés de la colère à venir.

L'éloge que l'Apôtre fait des Thessaloniciens, et les louanges qu'il leur donne sont des leçons

pour tous les chrétiens. Il avait trouvé dans ce peuple, lorsqu'il alla prêcher la foi dans leur ville, toutes les dispositions qu'il pouvait souhaiter. Ils avaient reçu l'Évangile avec zèle, avec affection, avec reconnaissance. Cette nouvelle église, pleine de ferveur, éclatait entre toutes les autres par sa foi, par ses bonnes œuvres, par les travaux de sa charité, par la fermeté de son espérance. Jamais la prédication des vérités évangéliques n'avait trouvé des esprits plus dociles et produit des fruits plus abondans : aussi les fidèles de Thessalonique étaient-ils devenus des modèles que saint Paul citait et aimait à proposer à ceux qui avaient embrassé la foi dans les villes et les provinces voisines.

La foi pour nous n'est point une chose nouvelle. L'évangile n'est point une doctrine étrangère que nous entendions pour la première fois, et qui vienne détruire des opinions conçues auparavant. Son flambeau a, pour ainsi dire, éclairé notre naissance. La croix a ombragé notre berceau; à peine avions-nous les yeux ouverts, que nous avons été régénérés dans les eaux du baptême, oints de l'huile sacrée, et marqués du sceau ineffaçable qui distingue les serviteurs de Jésus-Christ. Ce que nous ne pouvi onspromettre par nous-mêmes, on l'a promis pour nous. On a renoncé en notre nom au démon et à ses séductions, au péché qui perd notre âme, à l'idolâtrie qui nous fait méconnaître Dieu; car c'est une idolâtrie que d'être plus attaché au monde et à la créature qu'au Créateur.

Violerons-nous les promesses qui ont été faites

en notre nom? Hélas! nous ne les violons que trop : qui de nous peut se rendre à soi-même le témoignage que saint Paul rendait aux Thessaloniciens? Notre foi est-elle vive comme la leur? Notre foi, comme la leur, est-elle animée par les bonnes œuvres? Notre charité est-elle ardente? Nous occupons-nous assez de notre salut et de la vie future, objets et fin de l'espérance chrétienne? Avons-nous enfin renoncé à nos idoles?

Les idoles des uns, sont les richesses; qu'ils s'examinent et voient s'ils n'y sont pas trop attachés. Les idoles des autres, sont les honneurs, le crédit, le pouvoir, le rang et les places : qu'ils se demandent à eux-mêmes s'ils ne recherchent pas tout cela avec plus d'empressement que la religion et la raison ne le permettent. Ceux-ci ont pour idoles leurs plaisirs, la satisfaction de leurs sens, leur repos; et l'Évangile dit qu'il faut fuir les plaisirs, parce qu'ils enivrent; qu'il faut mortifier les sens, parce qu'ils nous dominent; que la vie du chrétien est une vie d'action, et non une vie de repos et de langueur. Il en est qui veulent briller par l'esprit, et qui font leur dieu d'une fumée de réputation qu'ils appellent la gloire, oubliant la véritable gloire, qui consiste à bien faire. Que seront toutes ces vanités au moment de la mort? Que sont-elles, même pendant la vie? que des idoles muettes auxquelles on sacrifie, qui font payer cher le culte qu'on leur rend, et n'offrent à leurs adorateurs, au lieu du bonheur qu'ils en attendent, que vide, peine et inquiétude d'esprit.

Terminons cette courte instruction par la peinture que fait du monde un de nos plus célèbres orateurs (1) : « Le monde tout seul, dit-il, est trop triste et trop dégoûtant pour nous plaire et nous séduire ; il faut que nous nous en mêlions nous-mêmes, et que nous aidions par nos erreurs l'impuissance de ses attraits : ainsi ce monde misérable que nous aimons n'existe nulle part ; c'est une chimère qui n'est qu'en nous ; c'est une divinité imaginaire qui est l'ouvrage de notre cœur tout seul ; ce sont nos désirs et nos espérances qui sont nos dieux. »

Voilà donc à quoi l'on sacrifie ses intérêts les plus chers, à de vaines espérances, à des choses qui n'existent pas !

ÉVANGILE.

Saint Matth., ch. XIII, v. 31.

En ce temps-là, Jésus dit au peuple cette parabole : Le royaume du ciel est semblable à un grain de senevé qu'un homme prend et sème en son champ ; ce grain est la plus petite de toutes les semences ; mais, lorsqu'il a cru, il est plus grand que tous les *autres* légumes, et il devient un arbre, de sorte que les oiseaux du ciel viennent se reposer sur ses branches. Il leur dit encore une autre parabole : Le royaume du ciel est semblable au levain qu'une femme prend et qu'elle mêle dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que la pâte soit toute levée. Jésus dit toutes ces choses au peuple en paraboles, et il ne leur parlait point sans paraboles, afin que cette parole du prophète fût accomplie : J'ouvrirai ma bouche *pour parler* en paraboles ; je publierai des choses qui ont été cachées depuis la création du monde.

(1) Massillon, panégyrique de saint Benoît.

Nous avons déjà vu que le plus souvent le Sauveur couvrait ses instructions sous le voile ingénieux de la parabole. L'évangile d'aujourd'hui en contient deux, dont nous allons donner l'explication. Dans la première, le royaume des cieux est comparé à un grain de sénevé, qui est la plus petite de toutes les graines, et qui pourtant produit (dans la Palestine) une plante assez haute pour être comparée à un arbre sur lequel les oiseaux du ciel viennent se reposer. En y faisant un peu d'attention, qui n'apercevra pas dans cette parabole l'image de ce qui s'est passé dans la propagation de l'Evangile? Cette propagation peut être, avec beaucoup de justesse, appelée *le royaume des cieux*, puisque c'est l'Évangile qui a véritablement ouvert les cieux au genre humain, qui en était exclu par le péché, et qui ne pouvait parvenir à la béatitude éternelle que par l'avénement du Rédempteur. Qu'était l'Évangile dans son principe? une doctrine admirable sans doute, mais dont la prédication était confiée à quelques hommes sans lettres, tirés des dernières classes du peuple, ne jouissant d'aucun pouvoir, d'aucune considération, d'aucun crédit, faibles, simples, aisés à décourager, comme ils le prouvèrent au moment de la passion de leur maître. Ces moyens impuissans, et la première Église confinée dans un coin de la Judée, ne peuvent-ils pas être comparés à la plus petite de toutes les graines? Et de quelle entreprise s'agit-il? de la plus grande et de la plus importante des entreprises: d'établir une

doctrine nouvelle à laquelle toutes les nations doivent se soumettre, suivant ce mot du Sauveur (1) : « Allez, enseignez les nations en les baptisant au nom du Père et du Fils »; ... en un mot, d'exécuter un projet qui ne tend à rien moins qu'à changer la face de l'univers. Qui, en voyant les moyens d'un côté, et de l'autre la grandeur, la difficulté de l'entreprise, n'aurait pas imaginé qu'elle échouerait? Et néanmoins elle réussit, les apôtres sont écoutés, les nations se réunissent sous la bannière de la croix, et trois siècles sont à peine écoulés que toute la terre est devenue chrétienne. La petite semence a cru et s'est changée en un grand arbre sur lequel se reposent les oiseaux du ciel, c'est-à-dire les fidèles destinés à habiter un jour les célestes demeures. Il n'y a qu'un extrême aveuglement qui puisse se refuser à reconnaître dans un aussi merveilleux ouvrage, dans un avénement aussi extraordinaire la main divine, dont la toute-puissance y est empreinte d'une manière si manifeste.

Dans la deuxième parabole le royaume des cieux est comparé au levain qu'une femme mêle à la farine qu'elle pétrit, lequel la fait lever, la rend plus légère, et en forme une nourriture salubre. Ici, par le royaume du ciel il faut entendre la parole de Dieu. En effet, cette parole, annoncée dans les instructions des pasteurs, est comme le levain salutaire qui, au moyen de la grâce de Dieu, agit sur les dispositions qu'il a bien voulu

(1) Matth. XXVIII. 19, 20.

faire naître dans nos cœurs, les fait pour ainsi dire lever, et, de charnels que nous étions, nous rend spirituels. Admirons la bonté du Sauveur qui, pour nous faire comprendre les vérités du salut, se sert d'exemples proportionnés à la faiblesse de notre entendement, et prions-le de faire agir en nous ce levain salutaire qui, dégageant notre âme de l'écume impure du péché, nous rendra agréables à ses yeux.

POUR LE DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME.

ÉPITRE.

Saint Paul, I. ép. aux Corinth., ch. IX, v. 24. X, v. 1.

Mes frères, ne savez-vous pas que, quand on court dans la carrière, tous courent, mais un seul remporte le prix? Courez donc de telle sorte que vous remportiez le prix. Or, tous les athlètes gardent en toutes choses une exacte tempérance, et *cependant* ce n'est que pour gagner une couronne corruptible, au lieu que nous *en attendons* une incorruptible. Pour moi, je cours, et je ne cours pas au hasard; je combats, et je ne donne pas des coups en l'air; mais je traite rudement mon corps, et je le réduis en servitude, de peur qu'ayant prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même. Or, vous ne devez pas ignorer, mes frères, que nos pères ont tous été sous la nuée, qu'ils ont tous passé la mer Rouge, qu'ils ont tous été baptisés sous la conduite de Moïse dans la nuée et dans la mer; qu'ils ont tous mangé d'une même viande spirituelle, et tous bu du même breuvage spirituel. Car ils buvaient de l'eau de la pierre spirituelle qui les suivait, et Jésus-Christ était cette pierre : mais il y en eut peu, d'un si grand nombre, qui fussent agréables à Dieu.

Saint Paul, dans cette épître, fait allusion aux

jeux de course de son temps. Le soin du salut, la pénitence et la défiance de soi-même, quoiqu'on se croie dans la bonne voie, voilà ce qu'il recommande sous le voile de l'ingénieuse allégorie qu'il emploie.

La carrière où il veut que nous courions est celle de la vie du chrétien. Y courir, c'est étudier les préceptes de la religion, et y conformer sa conduite en rendant à Dieu et aux hommes ce qui leur est dû, en travaillant sur son âme pour la purifier de ses mauvais penchans, pour la fortifier contre les assauts que lui livrent les passions; enfin pour la rendre digne de Dieu, dont elle est l'image, digne du prix que Jésus-Christ y a attaché, en l'estimant assez pour la racheter au prix de son sang.

Entrer dans la carrière du salut n'est pas tout. Il faut y courir, et y courir avec courage. Si on ne fait que s'y traîner lâchement, quel fruit en retirera-t-on? La couronne n'est pas pour les lâches, et le chrétien qui ne remplit ses devoirs qu'avec tiédeur n'a rien à espérer. L'Esprit saint a lui-même prononcé le jugement de ces chrétiens sans ferveur: « Parce que vous êtes tièdes, a-t-il dit, je vous vomirai de ma bouche (1), c'est-à-dire je vous rejeterai, vous n'aurez point part à la vie éternelle. » Que ne fait-on point pour acquérir des richesses, des emplois, de la gloire! Et que fait-on pour gagner la couronne incorruptible que Dieu promet aux vrais chrétiens? Que l'on compare l'empressement et les soins que l'on se donne

(1) Apoc., III. 16.

pour les affaires de ce monde avec la négligence et l'insouciance que l'on met à celles de l'éternité, et que l'on se juge.

On ne court point dans la carrière du salut sans la pénitence. Saint Paul nous apprend qu'il traitait rudement son corps et qu'il le réduisait en servitude (1); c'est ce qu'il appelait *courir*, ne point courir au hasard, et ne point donner des coups en l'air. Les athlètes dont il parle observaient aussi un régime rigoureux, afin de se rendre plus agiles, plus propres à la course, et pour mieux s'en assurer le prix, qui pourtant ne consistait qu'en une couronne composée du feuillage de quelque arbre ou de quelque plante. Il s'agit ici d'une bien autre couronne, d'une couronne de gloire incorruptible, et du bonheur éternel. Voyons si nous en faisons autant; si nous ne cherchons pas plutôt à satisfaire nos goûts qu'à les contredire; si nous nous privons pour Dieu de quelques plaisirs; si nous livrons quelques combats à nos mauvaises habitudes; si nous pratiquons quelques mortifications. Telle cependant doit être la vie du chrétien. Qu'avons-nous donc à attendre, si nous ne nous y conformons pas ? et sur quoi reposerait notre confiance pour notre salut futur?

Que nous sommes loin des sentimens de l'Apôtre! Malgré tous ses travaux, malgré la vie pénitente qu'il menait, malgré le mérite de ses prédications, il n'était pas sûr de son salut; il craignait, après avoir prêché aux autres, d'être réprouvé lui-

(1) I. Corinth. IX. 27.

même. Chrétiens insoucians et tièdes, que cet exemple vous fasse trembler! qu'il vous imprime au moins une crainte salutaire, et qu'à l'approche du temps de pénitence, il fasse naître en vous un saint et heureux repentir !

ÉVANGILE.

Saint Matth., ch. XX, v. 1.

En ce temps-là, Jésus dit cette parabole à ses disciples : Le royaume du ciel est semblable à un père de famille qui sortit dès le grand matin afin de louer des ouvriers *pour travailler* à sa vigne ; et étant demeuré d'accord avec les ouvriers qu'ils auraient un denier pour leur journée, il les envoya à sa vigne. Il sortit sur la troisième heure *du jour*, et en ayant vu d'autres qui se tenaient dans la place sans rien faire, il leur dit : Allez-vous-en aussi vous autres à ma vigne, et je vous donnerai ce qui sera raisonnable ; ils s'y en allèrent. Il sortit encore sur la sixième et sur la neuvième heure *du jour*, et il fit la même chose. Enfin, étant sorti sur la onzième heure, il en trouva d'autres qui étaient là sans rien faire, auxquels il dit : Pourquoi demeurez-vous là tout le long du jour sans travailler ? c'est, lui dirent-ils, que personne ne nous a loués ; et il leur dit : Allez-vous-en aussi en ma vigne. Le soir étant venu, le maître de la vigne dit à celui qui avait le soin de ses affaires : Appelez les ouvriers, et payez-les, en commençant depuis les derniers jusqu'aux premiers. Ceux donc qui *n'avaient travaillé que* depuis la onzième heure, s'étant approchés, reçurent chacun un denier. Ceux qui avaient été loués les premiers, venant à leur tour, s'attendaient qu'on leur en donnerait davantage ; mais ils ne reçurent néanmoins que chacun un denier ; et, en le recevant, ils murmuraient contre le père de famille, en disant : Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, et vous les traitez comme nous, qui avons porté le poids du jour et de la chaleur. Mais il répondit à l'un d'eux : Mon ami, je ne vous fais point de tort ; n'êtes-vous pas convenu avec moi à un denier *pour votre jour-*

née? Prenez ce qui nous appartient et vous en allez ; pour moi, je veux donner à ce dernier autant qu'à vous. Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux de ce qui est à moi ? Et votre œil est-il mauvais parce que je suis bon ? Ainsi les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers, parce qu'il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

Le royaume du ciel, dont il est parlé dans la parabole qui fait le sujet de l'évangile que nous venons de lire, est l'Église. Le père de famille, c'est Dieu lui-même, qui est le chef de ce royaume, et qui l'a fondé. La vigne est l'œuvre du salut, et les ouvriers sont tous les chrétiens ; les différentes heures du jour sont les différens âges de la vie ; le travail est le soin qu'on prend de son salut et de celui des autres ; et le denier qui est distribué à la fin du jour, c'est-à-dire à la fin de la vie, et qui est donné aux ouvriers, est la récompense éternelle.

Cela supposé, le sens de la parabole est clair. Le maître sort de grand matin pour chercher les ouvriers qui doivent travailler à sa vigne. C'est Dieu qui, dès l'aurore de notre vie, nous prévient de bonnes pensées et de bons désirs, ou nous ménage de la part de nos parens et de nos maîtres de bons exemples et d'utiles instructions. Si dans cet âge tendre nous répondons à ces saintes inspirations, c'est un grand bonheur ; car les habitudes qu'on prend dès l'enfance se forment plus aisément et se conservent mieux. L'âme se plie au joug, s'y accoutume, et finit par l'aimer.

Mais si ce n'est pas au moment où la raison

commence à éclore qu'on s'attache au service de Dieu, que ce soit du moins à la troisième heure du jour, c'est-à-dire quand la raison s'est fortifiée, quand l'intelligence a fait des progrès pour s'ouvrir aux vérités de la religion, et avant qu'on ait pu être séduit par les maximes du monde. Heureux ceux qui n'attendront pas plus tard à travailler à leur salut ! Un plus long délai a ses dangers. Outre ceux qui proviennent de l'incertitude de la vie, on ne diffère alors sa conversion que parce qu'on ne répond pas aux grâces dont Dieu ne manque jamais de prévenir les âmes encore innocentes, et la punition de cette négligence est d'en moins recevoir, et par conséquent d'avoir moins de secours pour vaincre les obstacles qui s'opposent au salut.

Alors que ce soit à la sixième heure du jour, c'est-à-dire dans la maturité de l'âge, que l'on songe à sa conversion. La raison est dans toute sa force. Si auparavant on a eu le malheur de se laisser entraîner, le charme a cessé, et l'enchantement a disparu. Les plaisirs quittent à cette époque de la vie ceux qui ne veulent point les quitter, et le monde qui les avait accueillis les délaisse; qu'ils profitent du moins de cet abandon. Que peuvent-ils faire de mieux que recourir à Dieu ? il ne rejette personne; ses bras sont toujours ouverts pour recevoir le pécheur, quand c'est de cœur qu'il revient, quand son repentir est sincère. Mais que ceux-là se gardent d'attendre plus long-temps; car l'heure presse. Ils ont encore celle d'aujourd'hui; mais demain ne leur appartient pas.

Telle est cependant la bonté de Dieu, qu'il ne rejette pas même ceux qui ne viennent qu'à la onzième heure, c'est-à-dire au déclin de la vie. Mais combien il est difficile de rentrer dans les sentiers de la vertu après un grand nombre d'années passées dans le péché! La conversion alors est un prodige de la grâce, et Dieu ne doit des prodiges à personne. Qu'on ne se fie donc point à une conversion tardive! Il s'en fait sans doute, et par conséquent, dit saint Augustin (*), il ne faut point en désespérer; mais il s'en fait rarement, et ce serait une grande folie que d'y compter. Tous sont appelés à recevoir le denier à la fin du travail; mais tous ne le reçoivent point, parce qu'il n'est pas dû à ceux qui n'ont point travaillé. De là cette vérité effrayante, qu'*il y a beaucoup d'appelés, et peu d'élus.*

POUR LE DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME.

ÉPITRE.

Saint Paul, II. aux Corinth., ch, XI, v. 19. XII, v. 1.

Mes frères, étant sages comme vous êtes, vous souffrez sans peine les imprudens; vous souffrez même qu'on vous asservisse, qu'on vous mange, qu'on vous prenne votre bien, qu'on s'élève sur vous, qu'on vous frappe au visage. C'est à ma confusion que je le dis, puisque nous passons pour avoir été trop faibles en ce point. Mais, puisqu'il y en a qui sont hardis à parler d'eux-mêmes, je veux bien faire une imprudence en

(*) Ce père dit en parlant du bon larron converti sur la croix, et au moment de mourir, il en est un; ne désespérez point. Mais il n'en est qu'un; ne présumez pas. *Unus est, ne desperes: unus est, ne confidas.*

me rendant aussi hardi qu'eux. Sont-ils Hébreux? je le suis aussi. Sont-ils Israélites? je le suis aussi. Sont-ils de la race d'Abraham? j'en suis aussi. Sont-ils ministres de Jésus-Christ? quand je devrais passer pour un imprudent, j'ose dire que je le suis encore plus qu'eux : j'ai plus souffert de travaux, plus reçu de coups, plus enduré de prisons : je me suis souvent vu tout près de la mort : J'ai reçu des Juifs, cinq différentes fois, trente-neuf coups de fouet : j'ai été battu de verges par trois fois : j'ai été lapidé une fois : j'ai fait naufrage trois fois : j'ai passé un jour et une nuit au fond de la mer : j'ai été souvent dans les voyages, dans les périls sur les fleuves, dans les périls des voleurs, dans les périls de la part de ceux de ma nation, dans les périls de la part des païens, dans les périls au milieu des villes, dans les périls au milieu des déserts, dans les périls sur la mer, dans les périls entre les faux frères : j'ai souffert toutes sortes de travaux et de fatigues, les veilles fréquentes, la faim, la soif, les jeûnes réitérés, le froid et la nudité. Outre ces maux extérieurs, le soin que j'ai de toutes les églises attire sur moi une foule d'affaires qui m'assiégent tous les jours. Qui est faible sans que je m'affaiblisse avec lui? Qui est scandalisé sans que je brûle? Que s'il faut se glorifier de quelque chose, je me glorifierai de mes peines et de mes souffrances. Dieu, qui est le père de notre Seigneur Jésus-Christ, et qui est béni dans tous les siècles, sait que je ne mens point. Étant à Damas, celui qui était gouverneur de la province pour le roi Arétas, faisait faire garde dans la ville pour m'arrêter prisonnier; mais on me descendit dans une corbeille, par une fenêtre, le long de la muraille, et je me sauvai de ses mains. S'il faut se glorifier, quoiqu'il ne soit pas avantageux de le faire, je viendrai maintenant jusqu'aux visions et aux révélations du Seigneur. Je connais un homme en Jésus-Christ qui fut ravi il y a quatorze ans : si ce fut avec son corps ou sans son corps, je ne sais, Dieu le sait; qui fut ravi, dis-je, au troisième ciel; et je sais que cet homme, si ce fut avec son corps ou sans son corps, je n'en sais rien, Dieu le sait; que cet homme, dis-je, fut ravi dans le paradis, et qu'il y entendit des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à un homme

de rapporter. Je pourrais me glorifier en parlant d'un tel homme; mais, pour moi, je ne veux me glorifier que dans mes faiblesses et dans mes afflictions. Que si je voulais me glorifier, je pourrais le faire sans être imprudent, car je dirais la vérité; mais je me retiens, de peur que quelqu'un ne m'estime au-dessus de ce qu'il voit en moi, ou de ce qu'il entend dire de moi. Aussi, de peur que la grandeur de mes révélations ne me causât de l'élèvement, Dieu a permis que je ressentisse dans ma chair un aiguillon, qui est l'ange et le ministre de Satan, pour me donner des soufflets. C'est pourquoi j'ai prié trois fois le Seigneur afin que cet ange de Satan se retirât de moi, et il m'a répondu : Ma grâce vous suffit, car ma puissance se fait plus paraître dans la faiblesse. Je prendrai donc plaisir à me glorifier dans mes faiblesses, afin que la puissance de Jésus-Christ habite dans moi.

Quoique l'humilité soit une des principales vertus chrétiennes, il est pourtant quelquefois utile, il est même nécessaire de parler de soi avantageusement quand le soin de sa réputation l'exige, ou qu'il peut en résulter quelque utilité publique ou particulière. Personne n'était plus humble que saint Paul. Mais de faux docteurs s'étaient introduits dans l'église de Corinthe; ils cherchaient à y faire prévaloir une doctrine nouvelle. L'Apôtre crut de son devoir de ne pas laisser discréditer son ministère. C'est dans cette vue qu'il se décida à relever, soit les avantages de sa naissance, soit le mérite de ses souffrances et de ses travaux, soit l'excellence de son apostolat, soit enfin les grâces qu'il a reçues de Dieu. Ce n'est pas sans doute pour se faire valoir lui-même, et pour s'attirer l'estime des hommes, ce n'est que malgré lui

et avec regret qu'il parle des services et des titres qu'il a à la considération des fidèles. Quoique la nécessité où il se trouve d'en parler, soit une excuse bien suffisante, il ne se croit pas néanmoins tout-à-fait exempt d'imprudence et de hardiesse. Ce n'est donc jamais qu'avec une sorte de répugnance et beaucoup de circonspection qu'il faut parler de soi. Il se rencontre néanmoins des occasions dans la vie où l'on est forcé de le faire. On est attaqué par des détracteurs : faut-il souffrir leur mensonge, et abandonner le soin de son honneur? Le sage a dit : Ayez soin de vous faire une bonne renommée; car ce vous sera un bien plus durable que mille trésors grands et précieux (1). On est donc obligé de soigner et de conserver cette bonne renommée, et par conséquent de repousser la calomnie, en faisant soi-même sa propre apologie, si on ne peut démasquer autrement la méchanceté; et l'exemple de saint Paul autorise cette conduite.

Mais s'il est permis, dans certaines circonstances, de se louer soi-même, il y a pourtant des règles à observer : 1° il ne faut point le faire sans une indispensable nécessité. Hors ce cas, on ne serait point exempt de l'imputation de jactance. 2° On ne doit dire de soi que le bien qui est exactement vrai; il convient même d'adoucir par certaines restrictions modestes ce que la nécessité où l'on est de faire son propre éloge peut avoir de choquant. 3° On doit rapporter à Dieu tous les avan-

(1) Eccl., XLI. 15.

tages qu'on est obligé de mettre en avant pour sa justification, et les regarder, non comme des choses qui soient personnelles, mais comme des grâces qu'on a reçues de Dieu, reconnaissant que sans lui on n'est rien, et on ne peut rien. 4° A l'exemple de saint Paul, on doit chercher en soi un contre-poids à l'orgueil, que ne manquerait pas d'inspirer la haute idée que l'on concevrait de soi-même; et ce contre-poids ne sera pas difficile à trouver. Toutes les fois que nous descendrons dans notre cœur pour y faire l'examen de ce que nous sommes et de ce que nous valons, et que nous voudrons nous faire justice, nous y découvrirons toujours assez de faiblesse, assez d'imperfections pour n'être pas trop vains de notre mérite; et si saint Paul, qui avait vieilli dans les travaux apostoliques et dans la pratique de la pénitence, trouvait en lui des sujets d'humiliation, comment nous manqueraient-ils à nous, chrétiens d'un jour, mal armés contre les tentations, si insoucians de notre salut, et dont le zèle est si faible pour le service de Dieu?

ÉVANGILE.

Saint Luc, chap. VIII, v. 4.

En ce temps-là, le peuple s'assemblant en foule, et se pressant de sortir des villes pour venir vers Jésus, il leur dit en parabole : Celui qui sème est aller semer son grain, et une partie de la semence qu'il semait est tombée le long du chemin, où elle a été foulée aux pieds, et les oiseaux du ciel l'ont mangée; une autre partie est tombée sur des pierres, et ayant levé, elle s'est séchée, parce qu'elle n'avait point d'humid

une autre est tombée au milieu des épines, et les épines, croissant avec la semence, l'ont étouffée; une autre partie est tombée dans de bonne terre, et, ayant levé, elle a porté du fruit, et a rendu cent pour un. En disant ceci, il criait : Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre. Ses disciples lui demandèrent ce que voulait dire cette parabole, et il leur dit : Pour vous, il vous a été donné de connaître les mystères du royaume de Dieu; mais pour les autres, il ne leur est proposé qu'en paraboles, afin qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en écoutant ils ne comprennent point. Voici donc ce que veut dire cette parabole : La semence, c'est la parole de Dieu. Ceux qui sont marqués par ce qui tombe le long du chemin, sont ceux qui écoutent la parole; mais le diable vient ensuite, qui enlève cette parole de leur cœur de peur qu'ils ne croient et ne soient sauvés. Ceux qui sont marqués par celle qui tombe sur les pierres, sont ceux qui, écoutant la parole, la reçoivent avec joie ; mais ils n'ont point de racines : ils croient pour un temps, et au temps de la tentation ils se retirent. Celle qui tombe dans les épines marque ceux qui écoutent la parole, mais en qui elle est ensuite étouffée par les inquiétudes, par les richesses et par les plaisirs de la vie; de sorte qu'ils ne portent point de fruit. Enfin ce qui tombe dans la bonne terre marque ceux qui, ayant écouté la parole avec un cœur bon et sincère, la retiennent et la conservent, et portent du fruit par la patience.

La parabole qui fait le sujet de cet évangile est connue sous le nom de parabole de la semence. Sous l'image allégorique d'un laboureur qui va semer son grain, Jésus-Christ désigne ceux qu'il a chargés d'instruire les peuples, et de prêcher sa parole, qui est le véritable grain spirituel, parce qu'il est destiné à nourrir nos âmes en les pénétrant des vérités qu'il nous est nécessaire de connaître, et des préceptes que nous devons observer.

La semence du laboureur de l'Évangile ne produit pas toute du fruit; il s'en perd une partie dans le chemin. Elle est bientôt enlevée par les oiseaux. Une autre partie tombe sur des pierres. Elle y manque d'humidité, et ne peut y prendre racine. Une troisième partie est confiée à une terre mal défrichée, et couverte de ronces et d'épines. Elle lève malgré les obstacles qu'elle rencontre; mais à peine commence-t-elle à se développer que les épines l'étouffent. Il n'y a donc que la semence semée dans la bonne terre qui, après avoir germé, y croisse, parvienne à une parfaite maturité, et porte son fruit; encore faut-il qu'elle ait été bien préparée, que la saison ait été favorable, et que des pluies salutaires aient arrosé quelquefois le champ auquel on l'a confiée. Jésus-Christ a pris lui-même la peine d'expliquer à ses disciples le sens de cette parabole. La semence, dit-il, est la parole divine; le cœur de l'homme est le champ dans lequel on la sème; mais il y a des cœurs légers qu'un rien distrait, qui ne savent s'occuper long-temps d'un objet, et pour qui c'est une sorte de besoin de passer de l'un à l'autre. Il y a des cœurs endurcis, soit naturellement, parce qu'ils sont moins portés au bien: soit par habitude, parce que de bonne heure ils se sont roidis contre les avertissemens, ou parce qu'on n'a pas eu soin de les plier à un joug salutaire. Il y a des cœurs enfin où on a laissé croître les épines et les ronces des passions humaines, de sorte qu'ils en sont maltriés, et que, ces passions s'étant fortifiées, elles ont

pris un ascendant auquel ce n'est qu'avec beaucoup de peine et de difficulté qu'on peut se soustraire. Enfin il y a des cœurs dociles et amis du bien qui n'ont point de répugnance à se laisser conduire.

Si la parole de Dieu, et on peut en dire autant de toute instruction, tombe dans un cœur léger, elle y est reçue, mais elle n'en effleure que la superficie. Elle n'y fait aucune impression profonde. La bonne graine, emportée par le vent de la dissipation, n'a pas le temps d'y germer. Un cœur endurci et peu flexible ne s'ouvre point à la voix de l'instruction; il la repousse même; il ne veut être ni convaincu ni persuadé. Il est clair qu'aussi long-temps que le cœur sera dans cette situation, il n'y a rien à espérer. Le cœur qui s'est laissé entraîner par les passions, mais qui n'est point tout-à-fait corrompu, reçoit l'instruction. Il écoute; quelquefois même il est touché; mais aussi long-temps que l'influence des passions ne sera point affaiblie, les premiers germes de l'instruction n'acquerront pas assez de force. Ils sont étouffés presque dès les premiers momens de leur développement.

C'est donc à nous à nous étudier et à bien reconnaître nos dispositions. De même qu'un laboureur travaille sa terre avant d'y répandre la semence, lui donne du corps, si elle est trop légère, la divise, si elle est trop compacte, et la purge des épines et des mauvaises herbes, si elles y ont crû; de même le chrétien doit travailler et préparer son cœur, soit

en le fixant, s'il a des penchans à la frivolité; en l'amollissant, s'il n'est point assez flexible; et en dominant les passions, si elles y ont crû; alors il sera préparé convenablement pour recevoir la semence de la divine parole. Elle y germera, elle y croîtra, et elle y fructifiera au centuple, fécondée par la rosée de la grâce de Dieu.

POUR

LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME.

ÉPITRE.

Saint Paul aux Corinth., I. ép., ch. XIII, v. 1.

Mes frères, quand je parlerais le langage de tous les hommes et des anges même, si je n'avais point la charité, je ne serais que comme un airain sonnant et une cymbale retentissante; et quand j'aurais le don de prophétie, que je pénétrerais tous les mystères, et que j'aurais une parfaite science de toutes choses, et quand j'aurais toute la foi possible et capable de transporter les montagnes, si je n'avais point la charité, je ne serais rien; et quand j'aurais distribué tout mon bien pour nourrir les pauvres, et que j'aurais livré mon corps pour être brûlé, si je n'avais point la charité, tout cela ne me servirait de rien. La charité est patiente, elle est douce et bienfaisante; la charité n'est point envieuse, elle n'est point téméraire et précipitée; elle ne s'enfle point d'orgueil, elle n'est point ambitieuse, elle ne cherche point ses propres intérêts, elle ne se pique et ne s'aigrit point, elle n'a point de mauvais soupçons, elle ne se réjouit point de l'injustice; mais elle se réjouit de la vérité; elle tolère tout, elle souffre tout; la charité ne finira jamais. Les prophéties s'anéantiront, les langues cesseront, et la science sera abolie : car ce que nous avons maintenant de science et

de prophétie est très-imparfait : mais, lorsque nous serons dans l'état parfait, tout ce qui est imparfait sera aboli. Quand j'étais enfant, je jugeais en enfant, je parlais en enfant, je raisonnais en enfant ; mais, lorsque je suis devenu homme, je me suis défait de tout ce qui tenait de l'enfant. Nous ne voyons maintenant que comme en un miroir et en des énigmes : mais alors nous verrons Dieu face à face. Je ne connais maintenant Dieu qu'imparfaitement : mais alors je le connaîtrai comme je suis moi-même connu de lui. Or, ces trois vertus, la foi, l'espérance et la charité, demeurent ; mais la charité est la plus excellente des trois.

L'Apôtre nous apprend dans cette épître que la charité est d'une nécessité si absolue, que rien ne la supplée. Parlez le langage le plus sublime, soyez versé dans les plus hautes sciences, rassemblez tous les talens, entourez-vous de la plus brillante réputation, qu'êtes-vous alors, si vous n'avez pas la charité ? L'Apôtre vous l'apprend ce que vous êtes. Vous n'êtes, dit-il, qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante, c'est-à-dire que vous ressemblez au vain bruit qui sort d'une trompette, et qui s'est à peine fait entendre qu'il s'évanouit dans les airs.

La foi même, la foi la plus vive, celle qui serait assez puissante pour transporter des montagnes, le pouvoir de faire des miracles, si Dieu l'accordait, ne seraient rien sans la charité. L'aumône, si agréable à Dieu, et dont le pouvoir est tel, selon l'expression de l'Écriture sainte, qu'elle efface les péchés et délivre de la mort (1) ; l'aumône, qui ne serait pas accompagnée de la charité, c'est-

(1) Tob., IV. 11.

à-dire qui serait sans un vif amour de Die du prochain, ne serait d'aucun mérite pou salut.

Mais si la charité ne peut jamais être suppl elle supplée tout. Aimez Dieu comme il doit l' aimez le prochain comme Dieu veut qu'il aimé, c'est-à-dire à cause de Dieu et pour amour, et vous serez bientôt dans la voie d perfection. Ce double amour, qui n'en fo qu'un, vous tiendra lieu de science. On sait ce qu'il faut savoir quand on sait aimer D parce qu'aimer Dieu, c'est connaître et rem ses devoirs, et que la charité mène à sa suite to les autres vertus. Jésus-Christ lui-même l'a Aimer Dieu et son prochain, c'est la loi et les phètes (1).

Quand on a la charité, on a tout: on est pati on supporte les peines de la vie, les torts autres, leurs défauts et ses propres dégoûts.

Quand on a la charité, on est bon et bien sant; on fait tout le bien qu'on peut; on che l'occasion d'en faire; on n'est point content q ne l'ait trouvée, et qu'on n'en ait profité.

Quand on a la charité, on n'est ni orgueil ni envieux. Elle nous apprend que tout nous v de Dieu, que nous ne pouvons rien sans lu que c'est à lui qu'on doit tout rapporter. De donc s'enorgueillirait-on ? Loin d'envier que chose à son prochain, celui qui a la charit souhaite toute sorte de biens; il prévient se

(1) Matth. VII. 12.

soins, s'il en a; il va au-devant de ses désirs; il fait pour autrui ce qu'il voudrait qu'on fît pour lui.

Celui qui a la charité n'est point téméraire, et ne forme point de jugement précipité. Il agit avec sagesse et circonspection. Ses actions sont toujours dans une juste mesure, parce qu'il n'a d'autre vue que de plaire à Dieu, et que l'amour de Dieu est le grand principe de ses démarches.

La charité bannit du cœur de celui qui la possède toute aigreur et tout ressentiment. Rien ne lui déplaît que l'injustice. C'est le vice qu'il hait, et non pas l'homme. Il le plaint au contraire; il souhaite qu'il se corrige; il contribue autant qu'il le peut à le rendre meilleur.

Telle est donc la charité parfaite. Mais habite-t-elle sur la terre? est-elle compatible avec nos imperfections et nos faiblesses? nous devons du moins tâcher d'approcher de ce beau modèle, et aimer Dieu de toutes nos forces. Mais on ne l'aimera comme il mérite d'être aimé que dans le ciel, parce qu'alors on le connaîtra parfaitement, et qu'on le verra tel qu'il est, c'est-à-dire comme l'assemblage de toutes les perfections et la source de toute amabilité.

ÉVANGILE.

Saint Luc, ch. XVIII, v. 31.

En ce temps-là, Jésus ayant pris à part les douze *apôtres*, leur dit : Enfin nous nous en allons à Jérusalem, et tout ce qui a été écrit par les prophètes touchant le fils de l'homme

y sera accompli : car il sera livré aux gentils, il sera moqué, il sera outragé, on lui crachera au visage, et après qu'ils l'auront fouetté, ils le feront mourir, et il ressuscitera le troisième jour. Mais ils ne comprirent rien en tout ceci ; ce discours leur était caché ; ils n'entendaient point ce qu'il leur disait. Lorsqu'il était près de Jéricho, un aveugle se trouva assis le long du chemin, qui demandait l'aumône ; et entendant le bruit du peuple qui passait en foule, il s'enquit de ce que c'était : on lui répondit que c'était Jésus de Nazareth qui passait par là. En même temps il se mit à crier : Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. Et ceux qui allaient devant le reprenaient, et lui disaient qu'il se tût, mais il criait encore beaucoup plus fort : Fils de David, ayez pitié de moi. Alors Jésus s'arrêta, et commanda qu'on le lui amenât. Et comme il se fut approché, il lui demanda : Que voulez-vous que je vous fasse ? L'aveugle répondit : Seigneur, faites que je voie. Jésus lui dit : Voyez, votre foi vous a sauvé. Il vit au même instant, et il le suivait rendant gloire à Dieu. Ce que tout le peuple ayant vu, il en loua Dieu.

On appelle *science de la croix* la connaissance de tout ce qu'a souffert notre Sauveur, et la conviction de la nécessité de nous conformer à ce divin modèle pour retirer du fruit de sa mort et de sa passion. Ainsi la science de la croix est aussi *la science du salut*. C'est à la science de la croix que Jésus voulait initier ses disciples avant de partir pour Jérusalem. Il voulait qu'ils sussent que, conformément à ce qui avait été prédit par les prophètes, il devait être outragé, frappé, mis à mort sur la croix, et ensuite ressusciter : mais les disciples n'étaient pas encore assez préparés à cette doctrine. Ils ne comprirent pas ce que Jésus voulait leur dire, et ne l'entendirent parfaitement

qu'après avoir reçu le Saint-Esprit. Nous ne la comprenons guère non plus cette science pourtant si nécessaire, ou plutôt, nous ne voulons point la comprendre, ni la mettre en pratique, quoiqu'elle fasse le sujet de toutes les instructions que nous recevons, et de toutes les lectures pieuses que nous pourrions faire. Nous ne voulons pas la comprendre, parce qu'elle exige de nous le sacrifice de nos passions et de nos aises, et que nous aimons mieux vivre pour nous que pour Dieu.

Essayons néanmoins d'en donner une légère idée, et voyons en quoi elle consiste.

Jésus-Christ a reçu des outrages, et il les a supportés avec patience. Apprenons de lui à souffrir les injustices, à nous résigner aux humiliations, à les offrir à Dieu en esprit de pénitence pour nos péchés. Le serviteur est-il donc au-dessus du maître (1)? et ce que Jésus-Christ a souffert, croyons-nous n'être pas obligés de le souffrir?

Jésus-Christ a été frappé, et il a prié pour ses bourreaux. Il veut donc que nous priions pour ceux qui nous tourmentent et qui nous persécutent. Il veut que nous évitions la vengeance, et que nous nous formions à la patience chrétienne. Aucune vertu n'est plus utile. Le mal qu'on sait supporter diminue de moitié; au lieu qu'il se double par l'impatience; et quand on supporte le mal pour Dieu, il se change en consolation et devient une source de mérites.

(1) Luc, VI. 40.

Imitons aussi l'aveugle dont il est parlé dans le même évangile. Ne sommes-nous pas tous, pendant cette vie, de pauvres aveugles qui ne savons où nous sommes et où nous allons, et qui ne portons ici-bas que des pas incertains ? Cet aveugle entend dire que Jésus passe, et il lui crie : « Ayez pitié de moi. » Nous n'avons pas besoin que le hasard nous mette, comme l'aveugle, sur le passage de Jésus. La foi nous apprend qu'il est chaque jour présent sur nos autels ; crions lui avec la foi de l'aveugle : « Ayez pitié de nous. »

Jésus s'arrête et commande qu'on lui amène l'aveugle. Hélas ! ne fait-il pas davantage pour nous ? ne nous appelle-t-il pas tous les jours à lui ? de même que Jésus demande à l'aveugle ce qu'il veut, il nous permet de lui demander ce que nous voulons : « Faites que je voie, Seigneur, lui dit l'aveugle. » Disons aussi : « Faites, Seigneur, que nous voyons. » Dessillez-nous les yeux, afin que nous connaissions nos devoirs et que nous les aimions, que nous connaissions les dangers des passions pour les éviter, que nous distinguions les sentiers du salut pour les suivre. Demandons tout cela avec tant de ferveur, que Jésus puisse nous répondre comme à l'aveugle : « Voyez » ; et qu'il puisse ajouter : « Votre foi vous a sauvés. »

POUR LE Ier DIMANCHE DE CARÊME.

ÉPITRE.

Saint Paul, I. Corinth., ch. VI, v. 1.

Mes frères, nous vous exhortons de vous conduire de telle sorte, que vous n'ayez pas reçu en vain la grâce de Dieu. Car il est dit dans l'Écriture : Je vous ai exaucé au temps favorable, et je vous ai aidé au jour du salut. Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour du salut; et nous, prenons garde aussi nous-mêmes de ne donner en quoi que ce soit aucun sujet de scandale, afin que notre ministère ne soit point déshonoré; mais qu'agissant comme de fidèles ministres de Dieu, nous nous rendions recommandables en toutes choses par une grande patience dans les maux, dans les nécessités pressantes, dans les extrêmes afflictions, dans les plaies, dans les prisons, dans les séditions, dans les travaux, dans les veilles, dans les jeûnes; par la pureté, par la science, par une douceur persévérante, par la bonté, par les fruits du Saint-Esprit, par une charité sincère, par la parole de vérité, par la force de Dieu, par les armes de la justice, pour combattre à droite et à gauche, parmi l'honneur et l'ignominie, parmi la mauvaise et la bonne réputation; comme des séducteurs, quoique sincères et véritables; comme inconnus, quoique très-connus; comme toujours mourant, et vivant néanmoins; comme châtiés, mais non jusqu'à être tués; comme tristes, et toujours dans la joie; comme pauvres, et enrichissant plusieurs; comme n'ayant rien, et possédant tout.

On peut, on doit même tous les jours travailler à sa sanctification, c'est-à-dire à devenir meilleur devant Dieu. Il n'y a donc pas de jour qui, pour le chrétien, ne puisse être un jour de salut, parce qu'il n'y en a pas où il ne puisse se livrer à la pratique

des bonnes œuvres, et coopérer à la grâce qui le sollicite et l'aide à bien faire. Il est néanmoins des temps où l'Eglise a voulu que le fidèle redoublât d'efforts, et réparât par un zèle plus vif la tiédeur à laquelle la faiblesse de notre nature fait que nous nous livrons trop souvent. Le temps du Carême, par exemple, est plus particulièrement consacré à la pénitence : aussi l'Eglise a-t-elle soin d'exhorter les fidèles à en profiter pour se ranimer dans la foi; et elle leur offre pour cela tous les secours nécessaires. Pendant le Carême les instructions sont plus fréquentes. L'Église a voulu, en l'instituant, que les pasteurs s'appliquassent avec plus de soin encore à rappeler dans l'âme de ceux qui leur sont soumis qu'ils sont tous pécheurs, et que le péché ne se rachète que par la pénitence. Elle veut que les pécheurs jeûnent et se mortifient, c'est-à-dire que, par des privations volontaires, soit dans le manger, soit dans le boire, soit dans les commodités et les plaisirs de la vie, ils affligent leur corps pour sauver leur âme. Les commandemens de l'Église ordonnent le jeûne pendant le Carême et à certains jours de l'année, et c'est une loi aussi ancienne que le christianisme.

Le jeûne n'est pas particulier à la loi nouvelle; il en est parlé dans le livre des Nombres du temps de Moïse (1); et Moïse lui-même donne le premier exemple du jeûne de quarante jours, imité ensuite par Élie (2), et que le Sauveur voulut

(1) Num., XXX. 14. (2) III. des Rois, XIX. 8.

bien lui-même consacrer par son exemple (1).

Il en est parlé plusieurs fois dans le livre des Rois, et il n'y a presque point de livre de l'Écriture où il n'en soit question. Josaphat, se voyant pressé par ses ennemis, ordonna un jeûne pour se rendre Dieu propice. Tobie dit que le jeûne avec la prière est salutaire (2). Judith et Esther se préparent par le jeûne aux grandes entreprises qui devaient délivrer leurs peuples (3). Les Ninivites échappèrent à la destruction qui les menaçait, par le jeûne, et en faisant pénitence (4). Mais un jeûne plus nécessaire, et que l'Église, cette bonne mère à qui nos intérêts sont si chers, ne cesse de nous recommander, c'est de nous abstenir du péché, c'est de veiller sur nous-mêmes avec plus de soin, c'est de travailler à affaiblir, à détruire, s'il se peut, nos penchans vicieux, et de ne cesser de les combattre jusqu'à ce que nous ayons obtenu cette victoire. Sommes-nous portés à l'orgueil, à la hauteur, au mépris d'autrui, réprimons en nous ces sentimens trop élevés de nous-mêmes, songeons à nos défauts, à nos faiblesses. Pour nous guérir, abaissons-nous, excitons-nous à des actions qui nous humilient, et méditons souvent cette belle maxime de l'auteur de l'*Imitation* : « Ne faire aucun cas de soi-même, et avoir toujours des autres des sentimens favorables et avantageux, c'est une grande sagesse et une grande perfection (5). »

(1) Luc, IV, 2.
(2) Tobie, XII. 8.
(3) Judith, IV. 8. VI. 20. — Esther, XIV. 2.
(4) Jonas, III. 7.
(5) Liv. I, ch. II. 4.

Est-ce à la vivacité, à l'emportement, à l'amour de l'indépendance que nous sommes portés, faisons tous nos efforts pour nous contenir; opposons à ce penchant le calme; faisons-nous une habitude de la douceur; forçons notre caractère à prendre une autre direction par des actes réitérés de complaisance et de soumission. Bientôt ils nous deviendront familiers, et ne nous coûteront plus. Un jeune coursier ne s'accoutume-t-il pas au frein? et aurions-nous moins de pouvoir sur nous-mêmes, nous à qui Dieu a accordé la raison, que les animaux auxquels Dieu l'a refusée? J'en dirai autant de la négligence à remplir ses devoirs, de la disposition à perdre du temps, de l'amour de la dissipation et de tous nos autres défauts. Tout cela peut se corriger dès que nous le voulons, et *jeûner* de ses défauts, c'est-à-dire s'abstenir des fautes auxquels ils nous portent, c'est un jeûne qui nous est très-salutaire et fort agréable à Dieu. Ajoutons qu'au jeûne il faut joindre les bonnes œuvres. Jeûner n'est pas seulement se priver. En vain on jeûnerait, en vain, dit Isaïe, on prendrait le sac et la cendre, ce jeûne, cette pénitence, ne sont pas le jeûne et la pénitence agréables à Dieu; mais partagez votre pain avec celui qui a faim, accueillez les pauvres, vêtez ceux qui sont nus; alors vous jeûnerez véritablement, et votre jeûne sera agréable à Dieu (1).

(1) Isaïe, LVIII. 5.

ÉVANGILE.

Saint Matthieu, ch. IV, v. 1.

En ce temps-là, Jésus fut conduit par l'esprit dans le désert pour y être tenté par le diable; et ayant jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim ensuite; et le tentateur, s'approchant de lui, lui dit : Si vous êtes le fils de Dieu, commandez que ces pierres deviennent des pains. Mais Jésus lui répondit : Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Le diable alors le transporta dans la ville sainte, et le mettant sur le haut du temple, lui dit : Si vous êtes le fils de Dieu, jetez-vous en bas; car il est écrit : Il ordonnera à ses anges d'avoir soin de vous, et ils vous soutiendront de leurs mains, de peur que vous ne vous heurtiez le pied contre quelque pierre. Jésus lui répondit : Il est écrit aussi : Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu. Le diable le transporta encore sur une montagne fort haute, et lui montrant tous les royaumes du monde, et toute la pompe et la gloire qui les accompagnent, il lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses, si, en vous prosternant devant moi, vous m'adorez. Mais Jésus lui répondit : Retire-toi, Satan; car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul. Alors le diable le laissa, et aussitôt les anges s'approchèrent, et ils le servaient.

La tentation est d'un si grand danger pour le salut, que le Sauveur a mis au nombre des demandes que nous devons lui faire chaque jour de ne pas permettre que nous soyons induits en tentation, et que nous lui demandons cet avantage comme une chose qui est aussi nécessaire à notre âme que le pain quotidien l'est à la nourriture de notre corps. La tentation est presque aussi ancienne que le monde. C'est à la suite de la tentation que

nos premiers parens, qui n'y résistèrent point, perdirent leur innocence et tous les priviléges que Dieu y avait attachés. Il est quelquefois dit dans l'Écriture que Dieu tente.

Cet mot a besoin d'explication. Dieu qui hait le mal ne peut pas induire au mal. Dieu qui aime les hommes, et qui les a aimés jusqu'à envoyer son fils pour les racheter, ne leur tend certainement pas des piéges. Quand l'Écriture se sert de ce terme et l'applique à Dieu, *tenter* veut dire *éprouver*. C'est ainsi qu'il est dit dans la Genèse que Dieu tenta Abraham (1). Cela signifie qu'il voulut éprouver sa foi et son obéissance, en lui commandant d'immoler son fils. *Tenter* pour porter au mal ne peut appartenir qu'à un esprit malfaisant.

Il y a trois sortes de tentations : l'une vient du démon, l'autre du monde, et la troisième de nos propres penchans. L'Écriture nous enseigne que le démon est le premier principe des tentations, et que cet ange de ténèbres, que le péché d'orgueil a fait déchoir de sa première grandeur, jaloux de la glorieuse destination des hommes, fait tous ses efforts pour les entraîner dans l'abîme de perdition et leur faire partager le malheur et les souffrances auxquels lui-même est condamné. Il tourne continuellement autour de nous, dit saint Pierre, pour trouver des victimes ; il est comme un lion rugissant qui cherche sa proie pour la dévorer (2) : c'est pourquoi, ajoute l'Apôtre, il faut lui résister avec l'arme de la foi et avec force. Si nous faisions

(1) Gen., XXII. 1. (2) I. ép. de S. Pierre, V. 8.

bien attention à ce qui se passe en nous, nous sentirions qu'il s'élève quelquefois dans notre cœur certaines suggestions au mal, et comme une sorte de conseil intérieur qui nous porte à nous y livrer. Ces suggestions sont évidemment l'ouvrage de quelque esprit méchant qui nous tente.

La seconde source de la tentation, c'est le monde. On entend par le monde, dans le langage spirituel, ceux qui vivent dans l'insouciance de l'éternité, qui s'abandonnent à leurs penchans corrompus, qui recherchent les plaisirs, de quelque sorte qu'ils soient, sans s'embarrasser s'ils sont défendus; qui font de la dissipation leur unique occupation; qui s'abandonnent à des voluptés honteuses; qui regardent avec mépris la religion. Et tels sont malheureusement les devoirs de la société, et la force de l'usage, qu'on est forcé de se trouver dans des compagnies où l'on rencontre des personnes de cette sorte, et de vivre avec elles. On a donc constamment le mauvais exemple sous les yeux. Souvent ces personnes ne se contentent pas de faire le mal; elles vous y portent. Il est bien difficile de résister à tant d'assauts. Il n'y a qu'une extrême surveillance sur soi-même qui puisse en garantir.

Enfin nous avons encore pour ennemis et pour tentateurs nos propres penchans. Le premier péché a affaibli la raison et le courage de l'homme. Il lui en est resté une inclination vers le mal, contre laquelle il faut qu'il lutte. Si cette lutte s'établit dès le jeune âge, on a dompté son penchant

avant qu'il se fortifie; mais si on attend plus tard, la chose devient pénible et difficile. On arrache aisément du champ qu'on cultive une mauvaise plante, quand elle commence à croître; mais si on lui laisse prendre de profondes racines, il devient presque impossible de les extirper; il en reste toujours qui repoussent, et qui continuent d'empoisonner le champ.

Le remède contre la tentation, c'est le jeûne, c'est la prière, c'est l'aumône; c'est aussi une grande défiance de soi-même, une attention continuelle à ce que l'on fait, et le recours à Dieu pour obtenir les grâces qui nous sont nécessaires.

POUR LE II^e^ DIMANCHE DE CARÊME.

ÉPITRE.

Saint Paul, I. aux Thessal., ch. IV. v. 1.

Mes frères, nous vous supplions et nous vous conjurons par le Seigneur Jésus qu'ayant appris de nous comment vous devez marcher dans la voie de Dieu pour lui plaire, vous y marchiez aussi d'une telle sorte, que vous y avanciez de plus en plus. Vous savez quels préceptes nous vous avons donnés de la part du Seigneur Jésus; car la volonté de Dieu est que vous soyez purs et saints, que vous vous absteniez de la fornication, et que chacun de vous sache posséder le vase de son corps saintement et honnêtement, et non point en suivant les mouvemens de la concupiscence, comme les païens, qui ne connaissent point Dieu. Que personne n'opprime son frère, ni ne lui fasse tort dans aucune affaire; parce que le Seigneur est le vengeur de tous ces péchés, comme nous vous l'avons déjà déclaré et assuré de sa part; car Dieu ne nous a pas appelés pour être impurs, mais pour être saints.

Nous sommes tous entrés dans la voie du salut par notre baptême ; mais ce n'est point assez. Il est deux écueils contre lesquels il faut se prémunir. Ce qu'il y a de pis pour le chrétien, c'est, après être entré dans la voie du salut, d'en sortir. On en sort par le péché, auquel malheureusement nous sommes tous sujets, et plus encore par l'habitude du péché, qu'il ne tient bien qu'à nous de ne point contracter. S'habituer au péché et vivre dans cette habitude, c'est suivre le sentier de perdition, et se préparer de terribles obstacles pour en sortir, parce que l'habitude du péché, nous accoutumant à sa laideur, diminue l'horreur que nous en avions conçue, augmente notre faiblesse, et nous met dans l'incapacité de résister à un penchant que nous avons laissé se fortifier. Il en résulte qu'on pèche pour ainsi dire sans s'en apercevoir, qu'on pèche sans remords, sans repentir, sans songer qu'on se damne ; état qui mène à l'impénitence finale.

Mais, sans sortir tout-à-fait de la voie du salut, il est encore possible qu'on ne soit point exempt de fautes. Ce n'est pas assez d'y être rentré, il faut, dit l'Apôtre, y marcher pour plaire à Dieu, et y marcher de telle sorte qu'on y avance de plus en plus ; car ne point avancer quand il s'agit de vertu, c'est reculer. Or on y avance en remplissant toutes les obligations auxquelles tout chrétien est assujetti, et en se faisant de leur observation une loi rigoureuse ; c'est ce que l'Apôtre remet sous les yeux des fidèles à qui il écrit. Il leur recommande sur-

tout la charité, et il la leur recommande de la part de Dieu, comme un moyen d'arriver à la perfection. Il leur ordonne de s'abstenir de toutes débauches, et de tenir leur corps pur et saint, en s'éloignant de l'usage des païens, qui, ne connaissant pas Dieu, s'abandonnaient à leurs passions, et adoraient des dieux adonnés à tous les vices. Il n'en pas ainsi du christianisme. Jésus-Christ exige que la vie des chrétiens soit pure et sans tache; partout il recommande la chasteté, et nous enseigne qu'elle est singulièrement agréable à Dieu; mais quoique ce soit surtout une vertu de la loi nouvelle, elle n'est cependant pas étrangère à l'ancien Testament. Judith est louée de ce qu'elle a aimé la chasteté, et de ce qu'elle n'est pas passée à un second mariage après la mort de son premier mari. Les saintes Écritures l'appellent la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël et l'honneur du peuple hébreu (1). Jésus-Christ voulut naître d'une mère vierge pour honorer la chasteté, et c'est parce qu'il était vierge que saint Jean était particulièrement chéri du Sauveur. Saint Paul recommande particulièrement à Timothée cette vertu, dont lui-même donnait l'exemple. Enfin, s'il est vrai que le cœur d'un chrétien doive être le temple du Saint-Esprit, ne convient-il pas qu'il soit exempt de toute souillure? Car comment un esprit, qui est saint par excellence, pourrait-il habiter un cœur corrompu par le vice.

Pour avancer dans la voie du salut, il faut en-

(1) Judith, XV. 10 et 11.

core qu'à la chasteté le chrétien joigne la charité et la justice. Il ne suffit pas qu'il n'opprime personne; il ne suffit pas même qu'il rende à chacun ce qui lui est dû; il faut encore qu'il aide et qu'il serve ses frères suivant ses facultés. Ce n'est point assez de ne point leur faire de tort dans leurs affaires; il leur doit ses conseils, s'ils en ont besoin, des secours, s'ils sont dans l'indigence, des consolations dans leurs afflictions. En un mot, un chrétien doit être disposé et toujours prêt à faire pour autrui ce qu'il souhaiterait qu'on fît pour lui-même, s'il était placé dans les mêmes circonstances. La charité chrétienne est active et ardente. Elle ne connaît point de repos, parce qu'il y a toujours du bien à faire ou du mal à empêcher.

ÉVANGILE.

Saint Matthieu, ch. XVII, v. 1.

En ce temps-là, Jésus ayant pris en particulier Pierre, Jacques, et Jean, son frère, les fit monter avec lui sur une haute montagne, et il fut transfiguré devant eux; son visage devint brillant comme le soleil, et ses vêtemens blancs comme la neige. En même temps ils virent paraître Moïse et Élie qui s'entretenaient avec lui. Alors Pierre dit à Jésus : Seigneur, nous sommes bien ici, faisons-y, s'il vous plaît, trois tentes; une pour vous, une pour Moïse, et une pour Élie. Lorsqu'il parlait encore, une nuée lumineuse les couvrit; et il sortit de cette nuée une voix qui fit entendre ces paroles : Celui-ci est mon fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection, écoutez-le. Les disciples les ayant ouïes, tombèrent le visage contre terre, et furent saisis d'une grande crainte. Mais Jésus, s'approchant, les toucha, et leur dit : Levez-vous, et ne craignez point. Alors, levant les yeux, ils ne virent

plus que Jésus seul. Lorsqu'ils descendaient de la montagne, Jésus leur fit ce commandement, et leur dit : Ne parlez à personne de ce que vous avez vu, jusqu'à ce que le fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts.

Les saints pères ont observé deux intentions remarquables dans la transfiguration du Sauveur : la première était de raffermir la foi des disciples, un peu ébranlée par le discours qu'il leur avait tenu quelques jours auparavant touchant sa passion (1). Il fallait, leur avait-il dit, qu'il allât à Jérusalem, où il souffrirait beaucoup des anciens, des scribes et des princes des prêtres, et où il devait être mis à mort pour ressusciter le troisième jour. C'était la première fois que Jésus parlait de sa passion aux disciples. Ce langage leur parut fort étrange. Pierre lui-même ne put en soutenir l'idée; et s'exposa à un vif reproche pour n'avoir point voulu croire ce que lui disait son maître. Jésus donc, au sentiment des pères, voulut effacer de l'esprit de ses disciples les fâcheuses impressions que pouvait y avoir laissées son discours, en montrant à quelques-uns d'eux un échantillon de sa gloire. En effet, peu de jours après, il prit Pierre, Jacques et Jean, et, les ayant menés sur une haute montagne, il se transfigura devant eux, ou, pour parler plus juste, il se montra à eux tel que devait être un jour dans le ciel l'Homme-Dieu, le Verbe incarné, la seconde personne de la sainte Trinité, c'est-à-dire dans l'état de splendeur et de gloire qui lui appartient. Car Jésus, cette même seconde

(1) Matth., XVI. 21.

personne de la sainte Trinité, sous la forme d'un homme semblable à nous, partageant nos misères et nos faiblesses, hors le péché, était véritablement *transfiguré*, et, s'il était permis de se servir de cette expression, *déguisé*. Mais Jésus, brillant de gloire sur le Thabor, effaçant par son éclat celui du soleil, n'était revêtu que de l'éclat qui convient à la majesté divine, dépouillée alors du voile qui la couvrait, et sous lequel il avait voulu se cacher pour nous apprendre que la pauvreté n'est point méprisable, et que, sous l'humble livrée de l'indigence il peut se trouver des vertus et des talens dignes de notre estime.

L'autre intention remarquable que les saints pères ont observée dans la transfiguration, et sur laquelle ils appellent l'attention des fidèles, est la réunion des deux Testamens; c'est-à-dire de l'ancienne loi et de la nouvelle, qui semblent se donner la main. Moïse, chargé par Dieu, à la sortie de l'Égypte, de proclamer la loi écrite, vient, pour ainsi dire, publier sur le Thabor, en présence du législateur de l'Evangile, que les figures ont cessé, que la vérité va prendre leur place. Elie, chef des prophètes, vient y annoncer que les prophéties sont accomplies. Tous deux rendent témoignage à l'avénement du sauveur promis, qu'ils reconnaissent dans la personne de Jésus-Christ. Ils s'entretenaient avec lui, dit l'Evangile, et les saints pères enseignent que le sujet de leur entretien était la grande catastrophe du Calvaire, laquelle devait donner au monde une face nouvelle, et

l'appel de toutes les nations à la loi de grâce et de salut par la publication de l'Évangile, non borné, comme sous l'ancienne loi, à un seul pays, à un seul peuple, mais prêché dans tout l'univers.

Dans les premiers mouvemens de sa joie, émerveillé de cet admirable spectacle, Pierre voudrait faire durer cet état ravissant. « Nous sommes bien ici, dit-il au Sauveur, faisons-y trois tentes, l'une pour vous, l'autre pour Moïse, et l'autre pour Élie. » Mais Jésus ne lui répond rien. Nouvelle leçon pour nous, laquelle nous apprend que ce n'est pas toujours où nous nous trouvons bien que Dieu nous veut, non qu'il ne veuille notre avantage; mais il connaît mieux que nous ce qui nous est avantageux; et nous nous y trompons fort souvent. Dieu nous veut quelquefois dans les souffrances, parce que, quelquefois elles nous sont nécessaires, et que la vertu s'endort quand elle n'est pas exercée. Cette doctrine est celle de saint Paul. Je me glorifierai, dit-il, de mes afflictions; je m'y plairai; je chérirai les opprobres, les misères, les persécutions; ... car, quand je suis affligé, c'est alors que j'ai le plus de force (1).

POUR LE IIIe DIMANCHE DE CARÊME.

ÉPITRE.

Saint Paul aux Éphés., ch. V, v. 1.

Mes frères, soyez les imitateurs de Dieu, comme étant ses enfans bien-aimés, et marchez dans l'amour et la charité

(1) II. Ep. aux Corinth., XII. 10, 11.

comme Jésus-Christ nous a aimés, et s'est livré *lui-même* pour nous en *s'offrant* à Dieu comme une oblation et une victime d'agréable odeur. Qu'on n'entende pas seulement parler parmi vous ni de fornication, ni de quelque impureté que ce soit, ni d'avarice, comme on n'en doit point ouïr parler parmi des saints. Qu'on n'y entende point de paroles deshonnêtes, ni de folles, ni de bouffonnes, ce qui ne convient pas à votre vocation; mais plutôt *des paroles* d'action de grâces. Car sachez que nul fornicateur, nul impudique, nul avare, ce qui est une idolâtrie, ne sera héritier du royaume de Jésus-Christ et de Dieu. Que personne ne vous séduise par de vains discours; car c'est pour ces choses que la colère de Dieu retombe sur les hommes rebelles à la vérité. N'ayez donc rien de commun avec eux; car vous étiez autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière en notre Seigneur. Marchez comme des enfans de lumière; or, le fruit de la lumière consiste en toutes sortes de bonté, de justice et de vérité.

L'Apôtre veut que les chrétiens soient les imitateurs de Dieu, comme étant ses enfans bien-aimés. Quand on a un tel père, que peuvent faire de mieux ses enfans que de le prendre pour modèle? Mais Dieu est un modèle si parfait, qu'en nous proposant de l'imiter, l'Apôtre n'a pu avoir d'autre intention que de nous engager à étudier dans les lois que Dieu nous a prescrites les devoirs que nous avons à remplir; et ces devoirs, dit l'Apôtre, consistent à marcher dans l'amour et la charité, c'est-à-dire à aimer Dieu et le prochain. En faisant l'un et l'autre, nous nous conformons à Jésus-Christ, notre véritable modèle.

Ce n'est pas seulement les vices grossiers, comme le libertinage, la débauche, une abjecte et hon-

teuse avarice dont un chrétien doit s'abstenir ; il suffit d'être bien né, d'avoir sous les yeux de bons exemples, d'être doué d'un peu d'inclination au bien, pour ne pas donner dans ces excès condamnables, dont, au sentiment de l'Apôtre, on ne devrait pas même entendre parler parmi des chrétiens ; mais il est d'autres vices qui se présentent sous une forme moins repoussante, et quelquefois même avec des attraits séduisans, et que le chrétien ne doit pas moins éviter : tel est, par exemple, l'amour excessif de la dissipation, du plaisir, des assemblées mondaines, des spectacles, en un mot, de tout ce qui détourne de Dieu, des devoirs de son état, de la grande affaire du salut. Je dis l'*amour excessif*, parce qu'il n'y a que l'excès qui soit blâmable, et que l'usage modéré des plaisirs permis, chacun suivant l'état dans lequel la Providence l'a mis, n'est point contraire à la religion. Je mets au rang des choses contre lesquelles on doit se prémunir l'esprit de frivolité, parce qu'il dénature un beau caractère et entraîne presque, sans que l'on s'en doute, dans de grands écarts. On est frivole dans sa conduite, et on l'est dans ses discours. L'être dans sa conduite, c'est ne s'occuper que de bagatelles, employer son temps à des riens, promener partout son inutilité, ne savoir que faire de soi. Le moindre inconvénient qui en résulte, c'est l'ennui de soi-même et celui qu'on cause aux autres. Être frivole dans ses discours, c'est parler sans avoir pensé, dire tout ce qui vient à l'esprit sans examiner ce qui est

convenable ou approprié aux circonstances ; la frivolité est le propre d'une tête vide, d'un esprit qui n'a point été cultivé. Il faut à la personne frivole des amusemens continuels, et, avec quelque rapidité qu'ils se succèdent, ils ne peuvent la satisfaire ; elle ne vit que de fantaisies ; elle est sans cesse avide de nouveaux objets ; et comme tout ne se plie pas aux caprices de son imagination, et que des objets nouveaux ne se présentent pas toujours à son gré, elle n'est presque jamais contente. L'opposé de la frivolité est la solidité d'esprit. On la tient en partie de la nature ; mais elle peut être le produit d'une culture soignée ; elle donne le goût des choses utiles et sérieuses ; elle rend estimables ceux qui l'ont ; elle jette du charme sur leur vie.

Quoique la frivolité soit considérée ici plutôt sous le rapport de la morale humaine que sous celui de la religion, j'ai néanmoins pensé qu'il était bon d'en parler : premièrement, parce qu'elle a de l'analogie avec les choses que saint Paul blâme dans l'épître d'aujourd'hui ; et ensuite parce qu'elle ne détourne pas moins des devoirs de la religion que de ceux de la société. Rien au reste n'est plus propre à guérir de la frivolité qu'une véritable piété ; parce que la piété porte à aimer tout ce qui est bon et vrai, et que sans elle il n'y a point de vertu solide.

ÉVANGILE.

Saint Luc, ch. XI, v. 14.

En ce temps-là, Jésus chassa un démon qui était muet; et le démon étant sorti, le muet parla, et tout le peuple fut ravi en admiration. Mais quelques-uns d'entre eux dirent : Il ne chasse les démons que par Béelzébut, prince des démons; et d'autres, voulant le tenter, lui demandaient *qu'il leur fît voir* un prodige dans l'air. Mais Jésus, connaissant leurs pensées, leur dit : Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit, et toute maison divisée contre elle-même, tombera en ruine. Si donc Satan est divisé contre lui-même, comment son règne subsistera-t-il? Cependant vous dites que c'est par Béelzébut que je chasse les démons. Que si je chasse les démons par Béelzébut, par qui vos enfans les chassent-ils? C'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos juges. Mais si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, vous devez donc croire que le royaume de Dieu est venu jusqu'à vous. Lorsque le fort armé garde sa maison, tout ce qu'il possède est en paix; mais s'il en survient un autre plus fort que lui qui le surmonte, il emporte toutes ses armes dans lesquelles il mettait sa confiance, et distribue ses dépouilles. Celui qui n'est point avec moi est contre moi; et celui qui n'amasse point avec moi dissipe *au lieu d'amasser*. Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il s'en va par des lieux arides, cherchant du repos; et comme il n'en trouve point, il dit : Je retournerai en ma maison d'où je suis sorti; et y venant, il la trouve nettoyée et parée. Alors il s'en va prendre avec lui sept autres esprits plus méchans que lui, et entrant dans cette maison, ils en font leur demeure, et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Lorsqu'il disait ces choses, une femme, élevant sa voix du milieu du peuple, lui dit : Heureuses les entrailles qui vous ont porté, et les mamelles qui vous ont nourri! Jésus lui dit : Mais plutôt heureux sont ceux qui entendent la parole de Dieu, et qui la pratiquent!

Une vaine admiration n'était pas ce que Jésus recherchait dans les miracles qu'il opérait. Il paraît néanmoins que la guérison de l'homme muet ne produisit pas une autre impression sur l'esprit de la plus grande partie de ceux qui en furent témoins. Une femme seule, non moins touchée des paroles du Sauveur que surprise du miracle, reconnaît en lui un pouvoir plus qu'humain, et s'écrie que « bienheureuses sont les entrailles qui l'ont porté et les mamelles qui l'ont nourri. » On ne voit pas que parmi les autres assistans aucun ait imité la foi de cette femme : au contraire, au lieu de faire leur profit des discours du Sauveur et de croire en lui, quelques-uns en prirent occasion de le tenter, et, non contens du prodige qu'ils lui avaient vu opérer, lui demandèrent de leur faire voir un autre prodige dans les airs ; mais ce n'est pas pour satisfaire la vaine curiosité des hommes que Dieu suspend dans quelques occasions les lois de la nature. C'est à la foi que sont réservées ces grâces extraordinaires. Ceux que le premier miracle n'avait pas convaincus, ne l'auraient pas été davantage, si Jésus en eût fait un second ; et quand même ce second aurait été suivi de plusieurs autres. Quand on ne répond point à la première inspiration de la grâce, qu'au contraire on y résiste, et qu'on s'y refuse avec obstination, on ne sera touché par rien ; on a endurci son cœur ; il résistera même à des miracles.

Moins justes envers le Sauveur, d'autres lui supposent un commerce avec le démon, et lui im-

putent d'opérer des miracles par la puissance de cet esprit de ténèbres. Le méchant juge d'autrui par lui-même, et voit partout de la perversité, parce qu'il y en a dans son cœur. Rien n'était si aisé au Sauveur que de réfuter cette calomnie, et il y fait une réponse sans replique. Je chasse le démon, dit-il, et vous prétendez que c'est par Béelzébut, prince des démons, que je le chasse. Le démon est donc contraire à lui-même, et il détruit son propre empire. Jésus pouvait ajouter, et il le fit dans une autre occasion : Voyez mes œuvres ; sont-ce des œuvres de ténèbres ou de lumière. La doctrine que je prêche porte-t-elle au vice ou à la vertu ? Je vous dis d'aimer Dieu et de suivre ses préceptes; j'établis un évangile de vertu et de charité, et, pour vous prouver ma mission, je fais des miracles. Croyez-vous que le démon, ennemi de Dieu, ennemi de tout bien, me prêterait son secours pour amener les hommes au bien et à la vertu, lui qui est un esprit de méchanceté et de malice ? Cela serait absurde. Ce n'est donc point par Béelzébut, prince des démons, c'est par le pouvoir de Dieu que j'opère les merveilles dont vous avez été témoins.

Tirons de la conduite de ces hommes si prompts à mal juger des meilleures actions une leçon utile. Quand l'action paraît bonne, croyons-la telle, et ne lui cherchons pas de mauvais motifs, ne lui supposons pas une mauvaise intention. La charité exige de nous ce ménagement. Non-seulement elle nous interdit les jugemens téméraires, c'est-

à-dire les jugemens peu favorables que, sans fondement, nous portons du prochain: mais elle veut encore que nous excusions en lui, par la droiture d'intention, les actions qui paraissent mauvaises. N'arrive-t-il pas souvent que l'intention soit bonne, quoiqu'au premier coup-d'œil l'action ne le paraisse pas? Pour être autorisé à condamner le prochain, il faut qu'il n'y ait aucun moyen de l'excuser; et quoique l'évidence dépose contre lui, il est encore bon et conforme à la charité de diminuer sa faute en la rejetant sur la fragilité humaine, sur la puissance de l'occasion, sur les mauvais conseils, ou sur tout autre motif propre à l'atténuer. Voilà ce qu'exige de nous l'Évangile et notre propre intérêt; car il est écrit qu'on se servira envers nous de la même mesure dont nous nous serons servis envers les autres (1); et si nous jugeons sévèrement, nous serons aussi jugés avec sévérité.

POUR LE IVe DIMANCHE DE CARÊME.

ÉPITRE.

Saint Paul aux Galates, ch. IV, v. 22.

Mes frères, il est écrit qu'Abraham a eu deux fils, l'un de la servante, et l'autre de la femme libre. Mais celui qui naquit de la servante naquit selon la chair; et celui qui naquit de la femme libre naquit par la vertu de la promesse de Dieu. Tout ceci est une allégorie: car ces deux femmes sont les deux alliances, dont la première, qui a été établie sur le mont

(1) Luc, VI. 38.

de Sina, et qui n'engendre que des esclaves, est figurée par Agar; car Sina est une montagne d'Arabie, et elle représente la Jérusalem d'ici-bas, qui est esclave avec ses enfans; au lieu que la Jérusalem d'en-haut est *vraiment* libre; et c'est elle qui est notre mère; car il est écrit : Réjouissez-vous, stérile, qui n'enfantez point, poussez des cris de joie, vous qui ne devenez point mère, parce que celle qui était délaissée a plus d'enfans que celle qui a un mari. Nous sommes donc, mes frères, les enfans de la promesse, ainsi qu'Isaac; et comme alors celui *qui était né* selon la chair persécutait celui *qui était né* selon l'esprit, il en arrive de même encore aujourd'hui. Mais que dit l'Écriture *sur ce sujet* ? Chassez la servante et son fils; car le fils de la servante ne sera point héritier avec le fils de la *femme* libre. Or, mes frères, nous ne sommes point les enfans de la servante, mais de la *femme* libre; et c'est Jésus-Christ qui nous a acquis cette liberté.

On sait qu'Abraham eut deux fils : l'un d'Agar, esclave de Sara, nommé Ismaël; et l'autre nommé Isaac, de Sara son épouse. Tous deux furent pères d'un grand peuple; mais tous deux ne furent point héritiers de la promesse. Cette prérogative fut réservée à Isaac, dans la postérité duquel se conserva la connaissance du vrai Dieu, et dont le Messie devait être un descendant. Le lot d'Ismaël se borna à des avantages purement temporels. Il eut douze fils, qui formèrent aussi douze tribus, et il fut le père des Arabes.

L'Apôtre nous fait remarquer que cette histoire des deux femmes et des deux fils était une allégorie qui renferme un sens mystérieux. Selon lui, les deux épouses sont les deux testamens. Agar représente l'ancien testament ou la synagogue, c'est-à-dire l'ancienne loi, qui était surchargée de

pratiques, et n'affranchissait pas les hommes du péché originel. C'était par conséquent une loi de servitude. Sara, au contraire, épouse légitime et libre, figurait la loi nouvelle ou la loi de grâce, c'est-à-dire la religion chrétienne, qui est une loi de liberté, parce qu'au moyen du baptême elle nous affranchit du péché, qui est la pire des servitudes.

L'Écriture sainte est pleine de ces allégories; tout est figuré dans l'ancien Testament; et ce n'est pas sans admiration qu'on y découvre, quand on l'étudie avec soin, tout ce qui a rapport à la loi nouvelle, et l'accord parfait qui règne entre les deux alliances.

L'Écriture sainte est donc une source d'instruction dans laquelle nous ne pouvons trop puiser. Tout s'y trouve : l'origine du monde, l'histoire des premiers temps, un recueil des principes moraux, d'une sagesse bien supérieure à tout ce que nous ont laissé tous les philosophes, la connaissance de notre vraie destination et de nos espérances futures. Nul code ne renferme des choses d'un aussi grand intérêt. L'Écriture sainte offre donc un corps de lectures extrêmement utiles; et toutefois ces lectures ne doivent point se faire sans guide. Chez les Juifs il y avait des livres de l'ancien Testament qu'il était défendu de lire avant l'âge de trente ans.

On doit donc mettre du choix dans ses lectures, même dans celles de l'Écriture sainte; à plus forte raison doit-on en mettre dans la lecture des autres livres. Il s'en faut beaucoup que tous soient

des sources d'instruction. La presse se prête à tout, et un indigne amour du gain la prostitue souvent à la corruption. Il y a des livres où la religion est attaquée ou moquée; il en est d'autres où les mœurs ne sont point respectées ; il en est de propres à allumer les passions. Les poisons les plus actifs, la peste même sont moins à craindre que ces livres ; car les poisons ne tuent que le corps, au lieu qu'un mauvais livre corrompt le cœur et tue l'âme. Il est d'autres livres qui, sans être aussi dangereux, ne contiennent que des futilités peu dignes d'un esprit solide. Le moindre inconvénient qui résulte de leur lecture, est la perte du temps ; et ce temps est assez précieux pour qu'on cherche à en faire un meilleur usage. Le goût de la lecture est par lui-même recommandable, parce qu'en lisant on s'instruit. Les livres de piété élèvent notre âme vers Dieu. De toutes les lectures, c'est celle qui offre le plus de profit pour l'autre vie, et le plus de consolations pour celle-ci. Les livres de morale nous affermissent dans l'amour de nos devoirs ; les livres d'histoire, en nous faisant passer sous les yeux les événemens des siècles antérieurs, nous fournissent souvent d'excellentes leçons ; et les livres d'une saine littérature nous forment l'esprit et le goût. Toutes ces lectures sont non-seulement permises, mais on en retire encore de véritables avantages. Je ne proscris pas même les livres d'amusement, pourvu que l'utile y soit joint avec l'agréable, et qu'à côté des fleurs il se trouve quelques fruits.

ÉVANGILE.

Saint Jean, ch. VI, v. 1.

En ce temps-là, Jésus s'en alla au-delà de la mer de Galilée, qui est le lac de Tibériade; et comme une grande foule de peuple le suivait, parce qu'ils voyaient les miracles qu'il faisait sur les malades, il monta sur une montagne, où il s'assit avec ses disciples. Or, le jour de Pâques, qui est *la grande* fête des Juifs, était proche. Jésus, levant donc les yeux, et voyant qu'une grande foule de peuple venait à lui, dit à Philippe: D'où pourrons-nous acheter assez de pains pour donner à manger à tout ce monde? Mais il disait ceci pour le tenter: car il savait bien ce qu'il devait faire. Philippe lui répondit: Quand on aurait pour deux cents deniers de pain, cela ne suffirait pas pour en donner à chacun tant soit peu. Un de ses disciples, qui était André, frère de Simon Pierre, lui dit: Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons; mais qu'est-ce que cela pour tant de gens? Jésus leur dit donc: Faites-les asseoir. Il y avait beaucoup d'herbe dans ce lieu-là, et environ cinq mille hommes s'y assirent. Puis Jésus prit les pains, et, ayant rendu grâces, il les distribua à ceux qui étaient assis, et on leur donna de même des deux poissons autant qu'ils en voulurent. Après qu'ils furent rassasiés, il dit à ses disciples: Ramassez les morceaux qui sont restés, afin que rien ne se perde; et les ayant ramassés, ils emplirent douze paniers des morceaux des cinq pains d'orge qui étaient restés après que tous en eurent mangé. Ces personnes, ayant donc vu le miracle qu'avait fait Jésus, disaient: C'est là vraiment le prophète qui doit venir dans le monde. Mais Jésus, sachant qu'ils devaient venir le prendre et l'enlever pour le faire roi, s'enfuit, et se retira encore seul sur la montagne.

Jésus fait des miracles, et la foule le suit; mais elle est ordinairement plus émerveillée des prodiges qu'il opère que touchée de ses paroles, et em-

pressée de mettre à profit sa doctrine. Elle dit bien : C'est là vraiment le prophète qui doit venir dans le monde ; mais quel fruit en résulte-t-il pour elle ? Voit-on qu'elle se convertisse, qu'elle croie au Sauveur, qu'elle règle sa conduite sur ses leçons ?

C'est l'image de notre conduite. Nous croyons au Sauveur, nous croyons aux miracles qu'il a faits. Sa doctrine nous est connue. On nous la rappelle souvent dans des instructions, et nous n'en devenons pas meilleurs.

La foule qui suit Jésus n'en est pas moins l'objet de sa charité et de sa tendre sollicitude. Il s'informe s'il y a de quoi nourrir cette multitude ; et apprenant qu'on a trouvé à peine cinq pains et quelques poissons, il y pourvoit par un miracle éclatant. Ces cinq pains suffisent à la nourriture de cinq mille personnes, et on ramasse encore douze corbeilles pleines de ce qui reste. Nous sommes aussi les objets continuels de la bonté et de la sollicitude de Dieu ; et, malgré notre oubli, tous les biens de la terre ne s'en reproduisent pas moins pour notre usage, avec une admirable abondance.

Sans doute la multiplication des pains dut paraître bien étonnante à ceux qui en furent les témoins, et elle dut faire sur leur esprit une grande impression. Cependant ne se passe-t-il pas chaque jour sous nos yeux des choses aussi surprenantes, et auxquelles l'habitude de les voir nous empêche de faire attention ? Nous sommes frappés, dit saint

Augustin (1), de ces faits extraordinaires, et nous ne le sommes pas d'autres faits qui ne devraient pas nous causer moins de surprise. Il est assurément bien plus difficile, ajoute ce saint docteur, de gouverner le monde, de maintenir le bel ordre que nous admirons dans l'univers, de soutenir ces grands astres que nous voyons rouler au-dessus de nos têtes, et d'en régler le cours que de nourrir cinq mille personnes avec cinq pains; cependant nous voyons tous les jours sous les yeux ce magnifique spectacle, et nous n'y donnons aucune attention. Nous sommes les témoins de multiplications aussi merveilleuses que celle des cinq pains, auxquelles néanmoins nous ne songeons pas. Ne voyons-nous pas les moissons se reproduire chaque année, et remplir nos greniers, les arbres se couvrir de fruits ou de fleurs, la terre laisser échapper de son sein de quoi nourrir tout ce qui respire? Et parce que nos yeux y sont accoutumés, nous regardons cela comme des choses naturelles; c'est pourtant un miracle, et un miracle d'autant plus grand qu'on le voit se renouveler sans interruption. Quelque part que nous jetions les yeux, nous trouvons des exemples de ces merveilleuses multiplications. Qu'on mette en terre un seul grain de blé, il y germe; et de ce seul grain naissent plusieurs épis dont chacun porte un grand nombre de grains. D'un gland, tout petit qu'il est, se forme un grand arbre, qui produit lui-même plusieurs milliers de glands; d'un noyau, d'un mince pepin

(1) Sur saint Jean, traité XXIV.

viennent des arbres qui se chargent chaque année de nouveaux trésors. Convenons donc que nous sommes chaque jour entourés de miracles auxquels il ne nous manque que de faire attention pour être frappés du plus grand étonnement, et admirons cette providence qui pourvoit à tous les besoins, qui suffit à tout, et qui, semblable à une mère tendre, a sans cesse les yeux sur nous afin que rien ne nous manque. La charité peut aussi reproduire le miracle de la multiplication des pains. Que de ressources elle a quand elle est vive et active! Riches, transformez en pain une partie de votre fortune, la moitié de ce que vous perdez en fantaisies et en besoins factices, que de pauvres vous nourrirez! que de familles vous arracherez à la misère et au désespoir!

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION,

Vᵉ DIMANCHE DE CARÊME.

ÉPITRE.

Saint Paul aux Hébreux, ch. IX, v. 11.

Mes frères, Jésus-Christ, le pontife des biens futurs, étant venu *dans le monde*, est entré une fois dans le sanctuaire par un tabernacle plus grand et plus excellent, qui n'a point été fait par la main des hommes, c'est-à-dire, qu'il n'a point été formé par la voie commune et ordinaire; et il y est entré, non avec le sang des boucs et des veaux, mais avec son propre sang, *nous* ayant acquis une rédemption éternelle. Car, si le sang des boucs et des taureaux, et l'aspersion de *l'eau mêlée avec* la cendre d'une génisse, sanctifient ceux qui ont été

pratiques, et n'affranchissait pas les hommes du péché originel. C'était par conséquent une loi de servitude. Sara, au contraire, épouse légitime et libre, figurait la loi nouvelle ou la loi de grâce, c'est-à-dire la religion chrétienne, qui est une loi de liberté, parce qu'au moyen du baptême elle nous affranchit du péché, qui est la pire des servitudes.

L'Écriture sainte est pleine de ces allégories; tout est figuré dans l'ancien Testament; et ce n'est pas sans admiration qu'on y découvre, quand on l'étudie avec soin, tout ce qui a rapport à la loi nouvelle, et l'accord parfait qui règne entre les deux alliances.

L'Écriture sainte est donc une source d'instruction dans laquelle nous ne pouvons trop puiser. Tout s'y trouve : l'origine du monde, l'histoire des premiers temps, un recueil des principes moraux, d'une sagesse bien supérieure à tout ce que nous ont laissé tous les philosophes, la connaissance de notre vraie destination et de nos espérances futures. Nul code ne renferme des choses d'un aussi grand intérêt. L'Écriture sainte offre donc un corps de lectures extrêmement utiles; et toutefois ces lectures ne doivent point se faire sans guide. Chez les Juifs il y avait des livres de l'ancien Testament qu'il était défendu de lire avant l'âge de trente ans.

On doit donc mettre du choix dans ses lectures, même dans celles de l'Écriture sainte; à plus forte raison doit-on en mettre dans la lecture des autres livres. Il s'en faut beaucoup que tous soient

des sources d'instruction. La presse se prête à tout, et un indigne amour du gain la prostitue souvent à la corruption. Il y a des livres où la religion est attaquée ou moquée; il en est d'autres où les mœurs ne sont point respectées ; il en est de propres à allumer les passions. Les poisons les plus actifs, la peste même sont moins à craindre que ces livres ; car les poisons ne tuent que le corps, au lieu qu'un mauvais livre corrompt le cœur et tue l'âme. Il est d'autres livres qui, sans être aussi dangereux, ne contiennent que des futilités peu dignes d'un esprit solide. Le moindre inconvénient qui résulte de leur lecture, est la perte du temps ; et ce temps est assez précieux pour qu'on cherche à en faire un meilleur usage. Le goût de la lecture est par lui-même recommandable, parce qu'en lisant on s'instruit. Les livres de piété élèvent notre âme vers Dieu. De toutes les lectures, c'est celle qui offre le plus de profit pour l'autre vie, et le plus de consolations pour celle-ci. Les livres de morale nous affermissent dans l'amour de nos devoirs ; les livres d'histoire, en nous faisant passer sous les yeux les événemens des siècles antérieurs, nous fournissent souvent d'excellentes leçons ; et les livres d'une saine littérature nous forment l'esprit et le goût. Toutes ces lectures sont non-seulement permises, mais on en retire encore de véritables avantages. Je ne proscris pas même les livres d'amusement, pourvu que l'utile y soit joint avec l'agréable, et qu'à côté des fleurs il se trouve quelques fruits.

ÉVANGILE.

Saint Jean, ch. VI, v. 1.

En ce temps-là, Jésus s'en alla au-delà de la mer de Galilée, qui est le lac de Tibériade; et comme une grande foule de peuple le suivait, parce qu'ils voyaient les miracles qu'il faisait sur les malades, il monta sur une montagne, où il s'assit avec ses disciples. Or, le jour de Pâques, qui est *la grande* fête des Juifs, était proche. Jésus, levant donc les yeux, et voyant qu'une grande foule de peuple venait à lui, dit à Philippe : D'où pourrons-nous acheter assez de pains pour donner à manger à tout ce monde? Mais il disait ceci pour le tenter : car il savait bien ce qu'il devait faire. Philippe lui répondit : Quand on aurait pour deux cents deniers de pain, cela ne suffirait pas pour en donner à chacun tant soit peu. Un de ses disciples, qui était André, frère de Simon Pierre, lui dit : Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons; mais qu'est-ce que cela pour tant de gens? Jésus leur dit donc : Faites-les asseoir. Il y avait beaucoup d'herbe dans ce lieu-là, et environ cinq mille hommes s'y assirent. Puis Jésus prit les pains, et, ayant rendu grâces, il les distribua à ceux qui étaient assis, et on leur donna de même des deux poissons autant qu'ils en voulurent. Après qu'ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : Ramassez les morceaux qui sont restés, afin que rien ne se perde; et les ayant ramassés, ils emplirent douze paniers des morceaux des cinq pains d'orge qui étaient restés après que tous en eurent mangé. Ces personnes, ayant donc vu le miracle qu'avait fait Jésus, disaient : C'est là vraiment le prophète qui doit venir dans le monde. Mais Jésus, sachant qu'ils devaient venir le prendre et l'enlever pour le faire roi, s'enfuit, et se retira encore seul sur la montagne.

Jésus fait des miracles, et la foule le suit; mais elle est ordinairement plus émerveillée des prodiges qu'il opère que touchée de ses paroles, et em-

pressée de mettre à profit sa doctrine. Elle dit bien : C'est là vraiment le prophète qui doit venir dans le monde ; mais quel fruit en résulte-t-il pour elle ? Voit-on qu'elle se convertisse, qu'elle croie au Sauveur, qu'elle règle sa conduite sur ses leçons ?

C'est l'image de notre conduite. Nous croyons au Sauveur, nous croyons aux miracles qu'il a faits. Sa doctrine nous est connue. On nous la rappelle souvent dans des instructions, et nous n'en devenons pas meilleurs.

La foule qui suit Jésus n'en est pas moins l'objet de sa charité et de sa tendre sollicitude. Il s'informe s'il y a de quoi nourrir cette multitude ; et apprenant qu'on a trouvé à peine cinq pains et quelques poissons, il y pourvoit par un miracle éclatant. Ces cinq pains suffisent à la nourriture de cinq mille personnes, et on ramasse encore douze corbeilles pleines de ce qui reste. Nous sommes aussi les objets continuels de la bonté et de la sollicitude de Dieu ; et, malgré notre oubli, tous les biens de la terre ne s'en reproduisent pas moins pour notre usage, avec une admirable abondance.

Sans doute la multiplication des pains dut paraître bien étonnante à ceux qui en furent les témoins, et elle dut faire sur leur esprit une grande impression. Cependant ne se passe-t-il pas chaque jour sous nos yeux des choses aussi surprenantes, et auxquelles l'habitude de les voir nous empêche de faire attention ? Nous sommes frappés, dit saint

ÉVANGILE.

Saint Jean, ch. VI, v. 1.

En ce temps-là, Jésus s'en alla au-delà de la mer de Galilée, qui est le lac de Tibériade ; et comme une grande foule de peuple le suivait, parce qu'ils voyaient les miracles qu'il faisait sur les malades, il monta sur une montagne, où il s'assit avec ses disciples. Or, le jour de Pâques, qui est *la grande* fête des Juifs, était proche. Jésus, levant donc les yeux, et voyant qu'une grande foule de peuple venait à lui, dit à Philippe : D'où pourrons-nous acheter assez de pains pour donner à manger à tout ce monde ? Mais il disait ceci pour le tenter : car il savait bien ce qu'il devait faire. Philippe lui répondit : Quand on aurait pour deux cents deniers de pain, cela ne suffirait pas pour en donner à chacun tant soit peu. Un de ses disciples, qui était André, frère de Simon Pierre, lui dit : Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de gens ? Jésus leur dit donc : Faites-les asseoir. Il y avait beaucoup d'herbe dans ce lieu-là, et environ cinq mille hommes s'y assirent. Puis Jésus prit les pains, et, ayant rendu grâces, il les distribua à ceux qui étaient assis, et on leur donna de même des deux poissons autant qu'ils en voulurent. Après qu'ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : Ramassez les morceaux qui sont restés, afin que rien ne se perde ; et les ayant ramassés, ils emplirent douze paniers des morceaux des cinq pains d'orge qui étaient restés après que tous en eurent mangé. Ces personnes, ayant donc vu le miracle qu'avait fait Jésus, disaient : C'est là vraiment le prophète qui doit venir dans le monde. Mais Jésus, sachant qu'ils devaient venir le prendre et l'enlever pour le faire roi, s'enfuit, et se retira encore seul sur la montagne.

Jésus fait des miracles, et la foule le suit ; mais elle est ordinairement plus émerveillée des prodiges qu'il opère que touchée de ses paroles, et em-

pressée de mettre à profit sa doctrine. Elle dit bien : C'est là vraiment le prophète qui doit venir dans le monde ; mais quel fruit en résulte-t-il pour elle ? Voit-on qu'elle se convertisse, qu'elle croie au Sauveur, qu'elle règle sa conduite sur ses leçons ?

C'est l'image de notre conduite. Nous croyons au Sauveur, nous croyons aux miracles qu'il a faits. Sa doctrine nous est connue. On nous la rappelle souvent dans des instructions, et nous n'en devenons pas meilleurs.

La foule qui suit Jésus n'en est pas moins l'objet de sa charité et de sa tendre sollicitude. Il s'informe s'il y a de quoi nourrir cette multitude ; et apprenant qu'on a trouvé à peine cinq pains et quelques poissons, il y pourvoit par un miracle éclatant. Ces cinq pains suffisent à la nourriture de cinq mille personnes, et on ramasse encore douze corbeilles pleines de ce qui reste. Nous sommes aussi les objets continuels de la bonté et de la sollicitude de Dieu ; et, malgré notre oubli, tous les biens de la terre ne s'en reproduisent pas moins pour notre usage, avec une admirable abondance.

Sans doute la multiplication des pains dut paraître bien étonnante à ceux qui en furent les témoins, et elle dut faire sur leur esprit une grande impression. Cependant ne se passe-t-il pas chaque jour sous nos yeux des choses aussi surprenantes, et auxquelles l'habitude de les voir nous empêche de faire attention ? Nous sommes frappés, dit saint

à-dire les jugemens peu favorables que, sans fondement, nous portons du prochain: mais elle veut encore que nous excusions en lui, par la droiture d'intention, les actions qui paraissent mauvaises. N'arrive-t-il pas souvent que l'intention soit bonne, quoiqu'au premier coup-d'œil l'action ne le paraisse pas? Pour être autorisé à condamner le prochain, il faut qu'il n'y ait aucun moyen de l'excuser; et quoique l'évidence dépose contre lui, il est encore bon et conforme à la charité de diminuer sa faute en la rejetant sur la fragilité humaine, sur la puissance de l'occasion, sur les mauvais conseils, ou sur tout autre motif propre à l'atténuer. Voilà ce qu'exige de nous l'Évangile et notre propre intérêt; car il est écrit qu'on se servira envers nous de la même mesure dont nous nous serons servis envers les autres (1); et si nous jugeons sévèrement, nous serons aussi jugés avec sévérité.

POUR LE IVe DIMANCHE DE CARÊME.

ÉPITRE.

Saint Paul aux Galates, ch. IV, v. 22.

Mes frères, il est écrit qu'Abraham a eu deux fils, l'un de la servante, et l'autre de la femme libre. Mais celui qui naquit de la servante naquit selon la chair; et celui qui naquit de la femme libre naquit par la vertu de la promesse de Dieu. Tout ceci est une allégorie: car ces deux femmes sont les deux alliances, dont la première, qui a été établie sur le mont

(1) Luc, VI. 38.

de Sina, et qui n'engendre que des esclaves, est figurée par Agar; car Sina est une montagne d'Arabie, et elle représente la Jérusalem d'ici-bas, qui est esclave avec ses enfans; au lieu que la Jérusalem d'en-haut est *vraiment* libre; et c'est elle qui est notre mère; car il est écrit : Réjouissez-vous, stérile, qui n'enfantez point, poussez des cris de joie, vous qui ne devenez point mère, parce que celle qui était délaissée a plus d'enfans que celle qui a un mari. Nous sommes donc, mes frères, les enfans de la promesse, ainsi qu'Isaac; et comme alors celui *qui était né* selon la chair persécutait celui *qui était né* selon l'esprit, il en arrive de même encore aujourd'hui. Mais que dit l'Écriture *sur ce sujet* ? Chassez la servante et son fils; car le fils de la servante ne sera point héritier avec le fils de la *femme* libre. Or, mes frères, nous ne sommes point les enfans de la servante, mais de la *femme* libre; et c'est Jésus-Christ qui nous a acquis cette liberté.

On sait qu'Abraham eut deux fils : l'un d'Agar, esclave de Sara, nommé Ismaël; et l'autre nommé Isaac, de Sara son épouse. Tous deux furent pères d'un grand peuple; mais tous deux ne furent point héritiers de la promesse. Cette prérogative fut réservée à Isaac, dans la postérité duquel se conserva la connaissance du vrai Dieu, et dont le Messie devait être un descendant. Le lot d'Ismaël se borna à des avantages purement temporels. Il eut douze fils, qui formèrent aussi douze tribus, et il fut le père des Arabes.

L'Apôtre nous fait remarquer que cette histoire des deux femmes et des deux fils était une allégorie qui renferme un sens mystérieux. Selon lui, les deux épouses sont les deux testamens. Agar représente l'ancien testament ou la synagogue, c'est-à-dire l'ancienne loi, qui était surchargée de

pratiques, et n'affranchissait pas les hommes du péché originel. C'était par conséquent une loi de servitude. Sara, au contraire, épouse légitime et libre, figurait la loi nouvelle ou la loi de grâce, c'est-à-dire la religion chrétienne, qui est une loi de liberté, parce qu'au moyen du baptême elle nous affranchit du péché, qui est la pire des servitudes.

L'Écriture sainte est pleine de ces allégories; tout est figuré dans l'ancien Testament; et ce n'est pas sans admiration qu'on y découvre, quand on l'étudie avec soin, tout ce qui a rapport à la loi nouvelle, et l'accord parfait qui règne entre les deux alliances.

L'Écriture sainte est donc une source d'instruction dans laquelle nous ne pouvons trop puiser. Tout s'y trouve : l'origine du monde, l'histoire des premiers temps, un recueil des principes moraux, d'une sagesse bien supérieure à tout ce que nous ont laissé tous les philosophes, la connaissance de notre vraie destination et de nos espérances futures. Nul code ne renferme des choses d'un aussi grand intérêt. L'Écriture sainte offre donc un corps de lectures extrêmement utiles; et toutefois ces lectures ne doivent point se faire sans guide. Chez les Juifs il y avait des livres de l'ancien Testament qu'il était défendu de lire avant l'âge de trente ans.

On doit donc mettre du choix dans ses lectures, même dans celles de l'Écriture sainte; à plus forte raison doit-on en mettre dans la lecture des autres livres. Il s'en faut beaucoup que tous soient

des sources d'instruction. La presse se prête à tout, et un indigne amour du gain la prostitue souvent à la corruption. Il y a des livres où la religion est attaquée ou moquée; il en est d'autres où les mœurs ne sont point respectées ; il en est de propres à allumer les passions. Les poisons les plus actifs, la peste même sont moins à craindre que ces livres ; car les poisons ne tuent que le corps, au lieu qu'un mauvais livre corrompt le cœur et tue l'âme. Il est d'autres livres qui, sans être aussi dangereux, ne contiennent que des futilités peu dignes d'un esprit solide. Le moindre inconvénient qui résulte de leur lecture, est la perte du temps ; et ce temps est assez précieux pour qu'on cherche à en faire un meilleur usage. Le goût de la lecture est par lui-même recommandable, parce qu'en lisant on s'instruit. Les livres de piété élèvent notre âme vers Dieu. De toutes les lectures, c'est celle qui offre le plus de profit pour l'autre vie, et le plus de consolations pour celle-ci. Les livres de morale nous affermissent dans l'amour de nos devoirs ; les livres d'histoire, en nous faisant passer sous les yeux les événemens des siècles antérieurs, nous fournissent souvent d'excellentes leçons ; et les livres d'une saine littérature nous forment l'esprit et le goût. Toutes ces lectures sont non-seulement permises, mais on en retire encore de véritables avantages. Je ne proscris pas même les livres d'amusement, pourvu que l'utile y soit joint avec l'agréable, et qu'à côté des fleurs il se trouve quelques fruits.

ÉVANGILE.

Saint Jean, ch. VI, v. 1.

En ce temps-là, Jésus s'en alla au-delà de la mer de Galilée, qui est le lac de Tibériade ; et comme une grande foule de peuple le suivait, parce qu'ils voyaient les miracles qu'il faisait sur les malades, il monta sur une montagne, où il s'assit avec ses disciples. Or, le jour de Pâques, qui est *la grande* fête des Juifs, était proche. Jésus, levant donc les yeux, et voyant qu'une grande foule de peuple venait à lui, dit à Philippe : D'où pourrons-nous acheter assez de pains pour donner à manger à tout ce monde ? Mais il disait ceci pour le tenter : car il savait bien ce qu'il devait faire. Philippe lui répondit : Quand on aurait pour deux cents deniers de pain, cela ne suffirait pas pour en donner à chacun tant soit peu. Un de ses disciples, qui était André, frère de Simon Pierre, lui dit : Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de gens ? Jésus leur dit donc : Faites-les asseoir. Il y avait beaucoup d'herbe dans ce lieu-là, et environ cinq mille hommes s'y assirent. Puis Jésus prit les pains, et, ayant rendu grâces, il les distribua à ceux qui étaient assis, et on leur donna de même des deux poissons autant qu'ils en voulurent. Après qu'ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : Ramassez les morceaux qui sont restés, afin que rien ne se perde; et les ayant ramassés, ils emplirent douze paniers des morceaux des cinq pains d'orge qui étaient restés après que tous en eurent mangé. Ces personnes, ayant donc vu le miracle qu'avait fait Jésus, disaient : C'est là vraiment le prophète qui doit venir dans le monde. Mais Jésus, sachant qu'ils devaient venir le prendre et l'enlever pour le faire roi, s'enfuit, et se retira encore seul sur la montagne.

Jésus fait des miracles, et la foule le suit; mais elle est ordinairement plus émerveillée des prodiges qu'il opère que touchée de ses paroles, et em-

pressée de mettre à profit sa doctrine. Elle dit bien : C'est là vraiment le prophète qui doit venir dans le monde ; mais quel fruit en résulte-t-il pour elle ? Voit-on qu'elle se convertisse, qu'elle croie au Sauveur, qu'elle règle sa conduite sur ses leçons ?

C'est l'image de notre conduite. Nous croyons au Sauveur, nous croyons aux miracles qu'il a faits. Sa doctrine nous est connue. On nous la rappelle souvent dans des instructions, et nous n'en devenons pas meilleurs.

La foule qui suit Jésus n'en est pas moins l'objet de sa charité et de sa tendre sollicitude. Il s'informe s'il y a de quoi nourrir cette multitude ; et apprenant qu'on a trouvé à peine cinq pains et quelques poissons, il y pourvoit par un miracle éclatant. Ces cinq pains suffisent à la nourriture de cinq mille personnes, et on ramasse encore douze corbeilles pleines de ce qui reste. Nous sommes aussi les objets continuels de la bonté et de la sollicitude de Dieu ; et, malgré notre oubli, tous les biens de la terre ne s'en reproduisent pas moins pour notre usage, avec une admirable abondance.

Sans doute la multiplication des pains dut paraître bien étonnante à ceux qui en furent les témoins, et elle dut faire sur leur esprit une grande impression. Cependant ne se passe-t-il pas chaque jour sous nos yeux des choses aussi surprenantes, et auxquelles l'habitude de les voir nous empêche de faire attention ? Nous sommes frappés, dit saint

chétives créatures que nous sommes, oserions-nous nous refuser aux humiliations ? En les souffrant, Jésus-Christ nous a prouvé qu'elles étaient nécessaires. Il a prouvé encore que, quelque rang qu'on occupe dans le monde, on n'en est point à l'abri. Nous avons beau les éviter, il n'y a personne qu'elles n'atteignent. La seule différence qu'il y ait à cet égard, c'est que plus on est élevé, plus elles sont pénibles. Dieu aime à confondre l'orgueil; mais il aime aussi à élever les humbles.

L'auteur de l'*Imitation* donne, à ce sujet, des leçons excellentes qu'on ne peut trop avoir sous les yeux : « Ne vous glorifiez point, dit-il (1), ni de « votre naissance, ni de vos richesses; car rien « n'est plus périssable que les faveurs de la for- « tune. Ne tirez point vanité de votre taille ou de « votre beauté, que la moindre infirmité altère et « flétrit : n'ayez point de complaisance en vous- « même pour votre habileté ou votre esprit, de « peur de déplaire à Dieu, de qui viennent tous « vos avantages naturels. Ne vous croyez pas meil- « leurs que les autres; ne vous enorgueillissez « pas de vos bonnes œuvres, parce que les juge- « mens de Dieu sont bien différens de ceux des « hommes; et que souvent ce qui plaît aux hommes « lui déplaît. Si vous avez quelques bonnes qua- « lités, croyez, pour conserver l'humilité, qu'il y « en a encore plus dans les autres. Vous ne risquez « rien à vous mettre au-dessous de tous; au lieu « que vous risquez beaucoup en vous mettant au-

(1) Liv. I, ch. VIII. 2, 3.

« dessus d'un seul. Une paix continuelle accom-
« pagne l'humilité ; mais la jalousie et la colère
« agitent souvent le cœur de l'orgueilleux. »

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX,

ET AUTRES JOURS AUXQUELS ON LIT LA PASSION A LA MESSE.

SUR LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR J. C.

PREMIÈRE PARTIE.

Saint Matthieu, ch. XXVI, v. 1.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Vous savez que la Pâque se fera dans deux jours, et que le fils de l'homme sera livré pour être crucifié. Au même temps les princes des prêtres et les anciens du peuple s'assemblèrent dans la salle du grand-prêtre, appelé Caïphe, et tinrent conseil ensemble pour trouver le moyen de se saisir adroitement de Jésus et de le faire mourir ; et ils disaient : Il ne faut point que ce soit pendant la fête, de peur qu'il ne s'excite quelque tumulte parmi le peuple. Or, comme Jésus était en Béthanie, en la maison de Simon le lépreux, une femme vint à lui avec un vase d'albâtre plein d'une huile de parfum de grand prix qu'elle lui répandit sur la tête, lorsqu'il était à table. Ce que voyant ses disciples, ils s'en fâchèrent, et dirent : A quoi bon *cette profusion* et cette perte ? On aurait pu vendre ce parfum bien cher, et en donner l'argent aux pauvres. Mais Jésus, sachant ce qu'ils disaient, leur dit : Pourquoi tourmentez-vous cette femme ? Ce qu'elle vient de faire envers moi est une bonne œuvre ; car vous aurez toujours des pauvres parmi vous ; mais, pour moi, vous ne m'aurez pas toujours ; et lorsqu'elle a répandu ce parfum sur mon corps, elle l'a fait pour m'ensevelir *par avance*. Je vous dis, en vérité, que partout où sera prêché cet évangile, *qui le doit être* dans tout le

monde, on racontera, à la louange de cette femme, ce qu'elle vient de faire envers moi. Alors l'un des douze, appelé Judas Iscariote, s'en alla trouver les princes des prêtres, et leur dit : Que voulez-vous me donner, et je vous le mettrai entre les mains? Et ils convinrent de lui donner trente pièces d'argent. Depuis ce temps-là, il ne cherchait plus qu'une occasion favorable pour le livrer entre leurs mains. Or, le premier des jours où l'on mangeait des pains sans levain, les disciples vinrent trouver Jésus, et lui dirent : Où voulez-vous que nous préparions ce qu'il faut pour manger la Pâque? Jésus leur répondit : Allez dans la ville, chez un tel, et lui dites : Le maître vous envoie dire : Mon temps est proche, je viens faire la Pâque chez vous avec mes disciples. Les disciples firent ce que Jésus leur avait commandé, et préparèrent *ce qu'il fallait pour la Pâque*. Le soir donc étant venu, il se mit à table avec ses douze disciples; et lorsqu'ils mangeaient, il leur dit : Je vous dis, en vérité, que l'un de vous doit me trahir. Cette parole leur ayant causé une grande tristesse, chacun d'eux commença à lui dire : Serait-ce moi, Seigneur? Il leur répondit : Celui qui met la main avec moi dans le plat doit me trahir. Pour ce qui est du fils de l'homme, il s'en va, selon ce qui a été écrit de lui; mais malheur à l'homme par qui le fils de l'homme sera trahi; il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût jamais venu au monde. Judas, qui fut celui qui le trahit, commença alors à lui dire : Est-ce moi, mon maître? Il lui répondit : C'est vous-même. Or, pendant qu'ils mangeaient, Jésus prit du pain, et l'ayant béni, il le rompit, et le donna à ses disciples, en disant : Prenez, et mangez, ceci est mon corps; et, prenant le calice, après avoir rendu grâces, il le leur donna en disant : Buvez en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour plusieurs, pour la rémission des péchés. Or, je vous dis que je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne jusqu'à ce jour auquel je le boirai de nouveau avec vous dans le royaume de mon père; et ayant chanté le cantique d'actions de grâces, ils s'en allèrent sur la montagne des Oliviers. Alors Jésus leur dit : Je vous serai à tous cette nuit une occasion de

scandale et de chute ; car il est écrit : Je frapperai le pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées. Mais, après que je serai ressuscité, j'irai vous attendre en Galilée. Pierre lui répondit : Quand vous seriez pour tous les autres un sujet de scandale, vous ne le serez jamais pour moi. Jésus lui repartit : Je vous dis, en vérité, qu'en cette même nuit, avant que le coq chante, vous me renoncerez trois fois. Mais Pierre lui dit : Quand il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renoncerai point ; et tous les autres disciples dirent aussi la même chose. Après cela, Jésus s'en vint avec eux en un lieu appelé Gethsémani ; et ayant dit à ses disciples, asseyez-vous là pendant que je m'en irai prier ici près, il prit avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée, et il commença à être saisi de tristesse et à avoir le cœur pressé d'une extrême affliction. Alors il leur dit : Mon âme est triste jusqu'à la mort, demeurez ici, et veillez avec moi ; et s'en allant un peu plus loin, il se prosterna le visage contre terre, priant, et disant : Mon Père, s'il est possible, faites que ce calice passe et s'éloigne loin de moi ; mais néanmoins que votre volonté s'accomplisse, et non pas la mienne. Il vint ensuite vers ses disciples, et les ayant trouvés dormans, il dit à Pierre : Quoi ! vous n'avez pu veiller une heure avec moi ! Veillez et priez, afin que vous ne tombiez point dans la tentation. L'esprit est prompt, mais la chair est faible. Il s'en alla encore prier une seconde fois, en disant : Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite. Il retourna ensuite vers eux, et les trouva encore endormis, parce que leurs yeux étaient appesantis *de sommeil* ; et les quittant, il s'en alla encore prier pour la troisième fois, disant les mêmes paroles. Après il vint trouver ses disciples, et leur dit : Dormez maintenant, et vous reposez ; voici l'heure qui est proche, et le fils de l'homme va être livré entre les mains des pécheurs. Levez-vous, allons ; celui qui doit me trahir est bien près d'ici. Il n'avait pas encore achevé ces mots, que Judas, un des douze, arriva, et avec lui une grande troupe de gens armés d'épées et de bâtons, qui avaient été envoyés par les princes des prêtres et par les anciens du peuple juif. Or, le

disciple qui le trahissait leur avait donné ce signal : Celui que je baiserai, c'est celui *que vous cherchez;* saisissez-vous de lui. Aussitôt donc il s'approcha de Jésus, et lui dit : Je vous salue, mon maître, et le baisa. Jésus lui répondit : Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici? Et en même temps tous les autres, s'avançant, se jetèrent sur Jésus, et se saisirent de lui. Alors un de ceux qui étaient avec Jésus, portant la main à son épée, et la tirant, en frappa un des gens du grand-prêtre, et lui coupa une oreille; mais Jésus lui dit : Remettez votre épée en son lieu; car tous ceux qui se serviront de l'épée périront par l'épée. Croyez-vous que je ne puisse pas prier mon père, et qu'il ne m'enverrait pas ici en même temps plus de douze légions d'anges? Comment s'accompliront donc les Écritures, *qui déclarent* que cela doit se faire ainsi? En même temps Jésus, s'adressant à cette troupe, leur dit : Vous êtes venus ici armés d'épées et de bâtons pour me prendre, comme si j'étais un voleur; j'étais tous les jours assis au milieu de vous, enseignant dans le temple, et vous ne m'avez point pris; mais tout ceci s'est fait afin que les paroles des prophètes soient accomplies. Alors les disciples, l'abandonnant, s'enfuirent tous.

Si quelque âme naturellement pieuse, qui peut-être ne se serait point autant occupée du soin de son salut qu'une affaire aussi importante l'exige, me demandait comment elle doit s'y prendre pour s'animer à des sentimens plus chrétiens, je croirais ne pouvoir mieux faire que de lui conseiller de lire la passion du Sauveur, de la méditer, de se pénétrer des circonstances diverses qui ont accompagné cette œuvre de notre rédemption. Tout est leçon dans ce récit touchant; tout y est sujet d'admiration, de reconnaissance, de douleur profonde, et pourtant de joie pure et vive. Leçons de douceur, leçons de résignation prises de l'admirable patience du Sauveur. Sujet d'admiration! Quoi

de plus admirable dans les desseins de Dieu que cette belle œuvre de rédemption commencée dès le péché de nos premiers pères, annoncée par les prophètes, et accomplie au temps déterminé! Sujet de reconnaissance! Et comment pourrait-on en manquer quand on considère tous les biens qui découlent pour les hommes de la passion du Sauveur, et tous les maux dont elle nous a délivrés? Sujet de douleur profonde! qui pourrait ne pas s'attendrir à la vue des outrages, du supplice soufferts par l'homme-Dieu à cause des péchés commis par sa créature, et pour la réconcilier avec le Créateur? Sujet pourtant d'une joie vive et pure pour l'exaltation de Jésus-Christ près de son père, pour la grande victoire remportée sur la mort et le péché, pour les heureux résultats de ce grand sacrifice. Suivons donc tous les pas de Jésus depuis le commencement de la nuit funeste qui précéda le jour de sa mort jusqu'au moment où il expira, et pesons pour notre instruction toutes les circonstances qui ont accompagné cet événement mémorable. Pour mieux les graver dans notre mémoire, j'en partagerai le récit en trois parties. La première comprendra les préliminaires de la passion, c'est-à-dire tout ce qui se passa dans la soirée du jeudi, jusqu'à l'instant où Jésus fut saisi par les soldats. La seconde exposera tout ce que Jésus a souffert pendant cette horrible nuit, et jusqu'au moment où il fut condamné. Dans la troisième enfin, je vous mettrai sous les yeux sa route douloureuse au Calvaire, son crucifiement et sa mort.

Il y avait long-temps que les Juifs cherchaient à faire périr Jésus. Immédiatement après la résurrection de Lazare, les princes des prêtres s'étaient assemblés à ce sujet. L'éclat des miracles de Jésus et les progrès de sa doctrine les offusquaient. Ils y voyaient leur crédit compromis, et ils commençaient à craindre que tout le peuple ne crût au nouvel évangile. C'est alors que Caïphe, non de lui-même, mais par une sorte de prophétie, comme le remarque l'évangéliste (1), déclara qu'il était utile qu'un homme mourût pour que toute la nation ne périt point. Ainsi Dieu se servait de la méchanceté même des ennemis du Sauveur pour l'accomplissement de ses desseins et des anciennes prédictions.

Peu de temps avant la Pâque, les plus considérables d'entre les Juifs reprirent le même projet. Ils s'assemblèrent chez le grand prêtre Caïphe, et il fut convenu qu'on ferait arrêter Jésus. La fête de Pâque leur en offrait un moyen facile. Ils pensaient bien que Jésus, suivant son usage, viendrait à Jérusalem pour la célébrer. Ils n'étaient pas sans crainte néanmoins que cet attentat sur un innocent ne soulevât le peuple, et ils décidèrent que l'arrestation ne se ferait point le jour de la fête. Ils délibéraient encore lorsqu'un traître vint les tirer de peine. Ce traître était Judas, disciple de Jésus, et même l'un de ses apôtres, âme basse et intéressée. Il était un de ceux qui avaient témoigné le plus de peine lorsqu'une femme pieuse

(1) S. Jean, XVIII. 14.

était venue répandre des parfums sur la tête et les pieds de Jésus (1), regrettant que cette essence précieuse n'eût pas été vendue pour en soulager les pauvres, non, comme le remarque l'évangéliste, qu'il se souciât beaucoup des pauvres, mais parce que tenant la bourse destinée aux charités, il aurait pu faire sur cette vente quelque gain à son profit.

Cet homme vil et perfide proposa donc aux princes des prêtres de leur livrer Jésus. On convint du prix de la trahison. Trente pièces d'argent furent employées à l'achat du sang d'un juste ; somme, suivant dom Calmet, d'un peu moins de cinquante francs, et, suivant d'autres, de moindre valeur encore.

Cependant Jésus s'occupait des grands objets qui devaient terminer sa mission. Le moment approchait où la nouvelle église allait succéder à la synagogue. Jésus devait à celle-ci un dernier hommage. Pour lier ensemble l'ancien et le nouveau testament, il fait, avec ses disciples, la cène des Juifs, repas destiné à rappeler la mémoire de la sortie d'Egypte ; mais, avant d'y joindre une autre cène, dont la première n'est qu'une faible image, comme la délivrance de la servitude de Pharaon n'était aussi qu'une figure faible de la délivrance du péché et de la mort, Jésus veut donner à ses disciples un exemple signalé de cette vertu d'humilité, inconnue jusque-là, et qui devait être un des principaux fondemens du christianisme. Il

(1) Marc., XIV. 5.

s'abaisse jusqu'à laver les pieds de ses disciples ; il se met aux genoux de ses serviteurs pour leur faire comprendre cette doctrine qu'il leur avait souvent prêchée, que celui-là était le plus grand qui était le plus humble, et que tous les hommes doivent se servir et s'entr'aider. «Je vous ai montré l'exemple (1), dit-il, afin que, vous souvenant de la manière dont je me suis comporté envers vous, ce soit de la même manière que vous vous comportiez les uns envers les autres. » Leçon touchante de charité, pourquoi êtes-vous si souvent oubliée?

L'homme-Dieu s'était humilié devant sa créature. L'homme-Dieu va lui donner le plus touchant témoignage de son amour en instituant un sacrement au moyen duquel il s'unira avec les hommes par les liens les plus intimes. Il deviendra la nourriture de leur âme ; il se rendra présent sur nos autels ; il s'y fera journellement victime pour nos péchés ; il y renouvellera d'une manière non-sanglante le grand sacrifice offert sur la croix avec l'effusion de son sang. O amour! ô charité! ô divine condescendance! au moment où vous brillez d'un si grand éclat, le traître est assis à la table de celui qu'il doit livrer ; il participe à ses bienfaits ; il a l'audace de lui demander si c'est lui qui doit le trahir! Et Jésus souffre tout cela avec patience. Hélas! comblés chaque jour de ses bienfaits, nous offensons aussi Dieu chaque jour, et sa patience ne se lasse pas! et les sources de sa bonté ne tarissent point!

(1) S. Jean, XIII. 15.

Continuant de s'entretenir avec ses disciples, Jésus leur prédit qu'ils l'abandonneront ; car, dit-il, il est écrit : Frappez le pasteur, et les brebis se disperseront (1). Pierre assure que jamais il n'abandonnera son maître. Pierre l'assure avec serment. Je vous déclare, répond Jésus, que le coq ne chantera point aujourd'hui que vous n'ayez nié trois fois que vous me connaissez (2). Ces paroles avaient attristé les disciples. Jésus relève leur courage. S'il les quitte, dit-il, c'est pour aller leur préparer une place dans le royaume de son père. Ils auront, il est vrai, des persécutions à souffrir ; mais il leur enverra l'esprit de force et de consolation. Mais ce temps d'épreuves sera suivi d'une joie qui ne finira point. Jésus termine ce discours touchant par des prières adressées à son père pour ses disciples chéris. Je vous prie pour eux, dit-il ; car c'est vous qui me les avez donnés ; sanctifiez-les, afin qu'ils soient un avec vous et moi.

Alors Jésus sortit, car le temps approchait. Il se rendit avec ses disciples dans le jardin où il avait coutume d'aller prier. Lorsqu'il y fut arrivé, il fit arrêter ceux qui l'accompagnaient, et, après leur avoir recommandé de prier, il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et s'avança dans le jardin. « Mon âme, leur dit-il, est saisie d'une tristesse mortelle, veillez ici avec moi. » S'étant ensuite un peu éloigné, il se mit à genoux, et, saisi d'angoisses, il s'écria : « Mon père que ce calice passe loin de moi. » Ce vœu était celui de l'humanité souffrante.

(1) Zacharie, XIII. 7. (2) Luc, XXII. 34.

Bientôt la résignation le corrigea. « Cependant, ajouta le Sauveur, que votre volonté soit faite. » Modèle admirable de ce que nous devrions faire dans nos afflictions ! Mais l'homme-Dieu se résigne, et nous, qui ne sommes que poussière, nous nous révoltons contre la main puissante qui ne nous frappe peût-être que trop justement ! Pendant cette cruelle agonie, accompagnée d'une sueur de sang, les disciples dormaient. Jésus les trouve jusqu'à trois fois ensevelis dans le sommeil, et se contente de le leur reprocher tendrement. Enfin il leur annonce que le fils de l'homme va être livré.

Comme il prononçait ces paroles, Judas parut. Ce traître connaissait le jardin, et savait qu'il y trouverait Jésus, qu'il y avait souvent accompagné. Il s'approche de Jésus, et le baisant, il lui dit ; Maître, je vous salue. Il fait ainsi de la plus douce marque de l'amitié un signal de trahison. Que fera Jésus ? Un mot suffisait pour anéantir le perfide, et Jésus se contente de lui répondre avec bonté : « Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici ? y venez-vous trahir le fils de l'homme par un baiser ? » *Mon ami !* que les chrétiens pèsent ces paroles de paix du Sauveur à l'égard d'un traître, et qu'ils osent encore nourrir de la haine dans leurs cœurs. Jésus donne le doux nom d'ami à celui qui le trahit ; et nous, pour le moindre intérêt, pour la moindre offense faite à notre amour-propre, souvent même par d'injustes préventions, nous nous livrons à la haine et au ressentiment.

Voilà donc Jésus livré à ses ennemis. On le sai-

37. Jesus Christ devant Caiphe.

38. Flagellation.

39 Couronnement d'épines.

sit, on le garrotte; ses disciples s'enfuient; il reste seul à la merci des méchans, et ici commence la longue suite d'ignominies qu'il lui faudra endurer pendant cette nuit désastreuse.

DEUXIÈME PARTIE.

Saint Matthieu, ch. XXVI, v. 57; XXVII, v. 1.

Ces gens s'étant donc saisis de Jésus, l'emmenèrent chez Caïphe, qui était grand-prêtre, où les docteurs de la loi et les anciens étaient assemblés. Pierre le suivit de loin jusqu'à la cour *de la maison* du grand-prêtre; et y étant entré, il s'assit avec les gens pour voir la fin de tout ceci. Cependant les princes des prêtres et tout le conseil cherchaient un faux témoignage contre Jésus pour le faire mourir, et ils n'en trouvaient point *qui fût propre à leur dessein*, quoique plusieurs faux témoins se fussent présentés. Enfin il vint deux faux témoins qui dirent: Celui-ci a dit: Je puis détruire le temple de Dieu, et le rebâtir en trois jours. Alors le grand-prêtre, se levant, lui dit: Vous ne répondez rien à ce qu'ils déposent contre vous? Mais Jésus demeurait dans le silence. Et le grand-prêtre lui dit: Je vous commande, par le Dieu vivant, de nous dire si vous êtes le Christ, fils de Dieu. Jésus lui répondit: Vous l'avez dit, *je le suis;* mais je vous déclare que vous verrez un jour le fils de l'homme assis à la droite de la majesté de Dieu, qui viendra sur les nuées du ciel. Le grand-prêtre, entendant ceci, déchira ses vêtemens en disant: Il a blasphémé; qu'avons-nous plus besoin de témoins? Vous venez vous-même de l'entendre blasphémer; qu'en jugez-vous? ils répondirent: Il a mérité la mort. Aussitôt on lui cracha au visage, on le frappa à coups de poing, et quelques-uns lui donnèrent des soufflets en disant: Christ, prophétise-nous qui est celui qui t'a frappé. Pierre cependant était au-dehors assis dans la cour, et une servante, s'approchant, lui dit: Vous étiez aussi avec Jésus de Galilée? Mais il le nia devant tout le peuple, en disant: Je

ne sais ce que vous dites; et comme il sortait *de la cour pour entrer dans le vestibule*, une autre servante, l'ayant vu, dit à ceux qui se trouvèrent là : Celui-ci était aussi avec Jésus de Nazareth. Pierre le nia une seconde fois, en disant avec serment : Je ne connais point cet homme. Peu après, ceux qui étaient là, s'avançant, dirent à Pierre : Vous êtes certainement de ces gens-là, car votre langage vous fait assez connaître. Il se mit alors à faire des sermens exécrables, et à dire en jurant : Je ne connais point cet homme, et aussitôt le coq chanta. Alors Pierre se ressouvint de la parole que Jésus lui avait dite : Avant que le coq chante, vous me renoncerez trois fois; et étant sorti dehors, il pleura amèrement. Le matin étant venu, tous les princes des prêtres et les sénateurs du peuple juif tinrent conseil contre Jésus pour *le faire* mourir; et l'ayant lié, ils l'emmenèrent et le mirent entre les mains de Ponce Pilate, leur gouverneur. Cependant Judas, qui l'avait trahi, voyant qu'il était condamné, se repentit *de ce qu'il avait fait :* et reportant les trente pièces d'argent aux princes des prêtres et aux sénateurs, il leur dit : J'ai péché, parce que j'ai trahi le sang innocent. Ils lui répondirent : Que nous importe, c'est votre affaire. Alors Judas jeta cet argent dans le Temple, et s'étant retiré, il se pendit. Mais les princes des prêtres, ayant pris l'argent, dirent : Il ne nous est pas permis de le mettre dans le trésor, parce que c'est le prix du sang; et ayant délibéré là-dessus, ils en achetèrent le champ d'un potier pour la sépulture des étrangers. C'est pour cela que ce champ est appelé encore aujourd'hui Haceldama, c'est-à-dire *le champ du sang*. Ainsi fut accomplie cette parole du prophète Jérémie : Ils ont reçu les trente pièces d'argent, qui était le prix de celui qui a été mis à prix, et dont ils avaient fait le marché avec les enfans d'Israël, et ils les ont données pour en acheter le champ d'un potier, comme le Seigneur me l'a ordonné. Or, Jésus fut présenté devant le gouverneur, et le gouverneur l'interrogea en ces termes : Êtes vous le roi des Juifs? Jésus lui répondit : Vous le dites, *je le suis;* et étant accusé par les princes des prêtres et les sénateurs, il ne répondit rien. Alors Pilate lui dit : N'entendez-vous pas de combien de choses ces

40. Pilate se lave les mains.

41. Portement de croix.

42 Crucifiement

personnes vous accusent? Mais il ne répondit rien à tout ce qu'il put lui dire, de sorte que le gouverneur en était tout étonné. Or le gouverneur avait accoutumé, à toutes les fêtes *de Pâque*, de délivrer celui des prisonniers que le peuple lui demandait; et il y avait alors un insigne voleur, nommé Barrabas. Comme ils étaient donc tous assemblés, Pilate leur dit: Lequel voulez-vous que je vous délivre, de Barrabas ou de Jésus, qui est appelé le Christ? car il savait bien que c'était par envie qu'ils l'avaient livré *entre ses mains*. Cependant, lorsqu'il était assis dans son siége, sa femme lui envoya dire: Ne vous embarrassez point dans l'affaire de ce juste, car j'ai été aujourd'hui étrangement tourmentée dans un songe à cause de lui. Mais les princes des prêtres et les sénateurs persuadèrent au peuple de demander Barrabas, et de faire périr Jésus. Le gouverneur donc leur disant, Lequel des deux voulez-vous que je vous délivre, de Barrabas, ou de Jésus, qu'on appelle le Christ? ils lui répondirent tous: Barrabas. Pilate leur dit: Que voulez-vous que je fasse de Jésus? Ils lui répondirent: Qu'il soit crucifié. Le gouverneur leur dit: Mais quel mal a-t-il fait? Et ils se mirent à crier encore plus fort: Qu'il soit crucifié. Pilate, voyant qu'il n'y gagnait rien, mais que le tumulte s'excitait toujours de plus en plus, se fit alors apporter de l'eau; et, lavant ses mains devant tout le peuple, il leur dit: Je suis innocent du sang de ce juste; ce sera à vous à en répondre. Et tout le peuple lui répondit: Que son sang retombe sur nous et sur nos enfans. Alors il leur délivra Barrabas; et ayant fait fouetter Jésus, il le remit entre leurs mains pour être crucifié. Les soldats du gouverneur menèrent Jésus dans le Prétoire: et là, ayant assemblé autour de lui toute la compagnie, ils lui ôtèrent ses habits, et le revêtirent d'un manteau d'écarlate; puis, ayant fait une couronne d'épines entrelacées, ils la lui mirent sur la tête, avec un roseau à la main droite; et se mettant à genoux devant lui, ils se moquaient de lui en disant: Salut au roi des Juifs; et lui crachant au visage, ils prenaient le roseau *qu'il tenait*, et lui en frappaient la tête.

Le grand mystère de notre rédemption commence. Jésus, lié de cordes comme un vil criminel, marche au milieu des satellites qui l'avaient arrêté, semblable à la brebis innocente que l'on mène à la boucherie (1), ou plutôt victime dévouée, et dévouée volontairement depuis l'origine du monde pour le salut des hommes. Il s'avance courageusement vers l'autel où doit se consommer le sacrifice. « La piété des fidèles, dit l'auteur d'un « célèbre ouvrage (2), s'attendrit à ce spectacle, « et Jésus traîné par des impies paraîtra toujours « à des cœurs chrétiens un objet digne de toute « la compassion; mais il faut en même temps que « la foi se nourrisse et que la religion s'édifie. « Jésus pris de la sorte, accomplissant les oracles « des prophètes, prédisant lui-même, et réglant « en maître tout ce qui se passe à son égard, « commence à se montrer le fils de Dieu dans les « ignominies de la passion, et plus Dieu, si on « ose le dire, que quand il ressuscitait les morts « de quatre jours. Depuis ce moment douloureux, « suivi sans interruption de tout ce qu'on peut « imaginer de plus horrible, Jésus ne dira pas « une parole, ne fera pas une démarche qui n'exige « tout à la fois nos hommages et nos larmes. Tou- « jours nous verrons réunis dans sa personne les « extrêmes douleurs d'un juste qui s'immole au « salut de ses frères, avec les grandeurs adorables « d'un homme-Dieu, qui souffre et meurt en Dieu. »

(1) Isaïe, LIII. 7.
(2) Le père Berruyer, Peuple de Dieu, deuxième partie, tome V, livre XIII, page 275.

Le Sauveur est d'abord conduit chez Anne, l'un des princes des prêtres, dont Caïphe, revêtu cette année du souverain sacerdoce, avait épousé la fille. C'était sans doute une déférence du gendre envers son beau-père et son ancien. Anne ne s'en prévalut point, et renvoya Jésus à Caïphe. On s'y attendait; car les docteurs de la loi et les anciens du peuple y étaient déjà rassemblés en conseil. Pierre, un peu rassuré, s'était introduit chez Caïphe; mêlé avec les gens du grand-prêtre au moyen d'un disciple qui y avait des connaissances; et assis dans le vestibule où l'on avait établi un grand brasier à cause du froid de la nuit, il voulait voir comment cela finirait.

Le Sauveur comparaît devant le tribunal des juges qui déjà l'avaient condamné, et qui s'étaient munis de faux témoins pour déposer contre lui. On l'interroge sur sa doctrine, sur ses disciples. « J'ai, répond Jésus, prêché en public et dans vos synagogues. A quoi bon m'interroger? Demandez à ceux qui m'ont entendu ce que j'ai enseigné. Cette réponse était mesurée et sage. Mais Jésus était là pour souffrir et pour être outragé. Un des officiers de Caïphe, pour faire sans doute la cour à son maître, décharge un soufflet sur la joue du juste en lui disant : Est-ce ainsi que tu réponds au grand-prêtre? » Si j'ai mal parlé, dit Jésus avec la fermeté et la sécurité de l'innocence, formez plainte contre moi; mais si je n'ai rien dit de déplacé, pourquoi me frappez-vous? L'insulte était dans l'intention de ces juges iniques. Elle resta impunie.

Cependant on entendait les témoins; et, malgré toutes les machinations qui avaient précédé l'interrogatoire, il ne se trouvait point de motif suffisant pour la condamnation. Enfin deux témoins se présentent : ils accusent Jésus d'avoir dit : Je puis détruire le temple de Dieu et le reconstruire en trois jours. Chacun des deux néanmoins rapportait le propos d'une manière différente, et Jésus gardait le silence. Le grand-prêtre, dont ces témoignages contradictoires servaient mal la haine, impatient de trouver Jésus coupable, sentit qu'en faisant au Sauveur une question précise sur la qualité de messie qu'il se donnait, la nécessité de rendre hommage à la vérité sur sa mission le forcerait de s'expliquer. Il l'adjura au nom du Dieu vivant de lui dire s'il était le Christ. Jésus lui répondit, *je le suis*. C'est cette parole qu'attendait le pontife haineux et hypocrite. Vous l'avez entendu, dit-il aux assistans, il a blasphémé. Que vous-en semble? Et en signe de douleur et d'indignation, il déchira ses vêtemens, comme il était d'usage chez les Juifs dans les événemens funestes. Il était sûr de la réponse de ses complices. Il est digne de mort, cria-t-on de tous côtés d'une voix unanime. Jésus ne dit rien pour sa justification.

Cependant Pierre était toujours dans le vestibule, et bientôt devait commencer son épreuve. Une des servantes du grand-prêtre, le considérant, le reconnut, et lui dit : Vous êtes un des disciples de l'homme qu'on vient d'arrêter; je vous ai vu

avec ce Galiléen. Vous vous trompez, répond Pierre, je ne le connais point. A peine l'apôtre infidèle à son maître avait-il prononcé ce mensonge, qu'un de ceux qui étaient dans le vestibule lui dit : Certainement vous étiez avec Jésus de Nazareth. Pierre le nia encore ; et, pour donner plus de poids à la dénégation, il la confirma avec serment. Je vous ai vu, lui dit un troisième, avec Jésus dans le jardin; d'ailleurs votre langage vous trahit, et à votre prononciation on ne peut douter que vous ne soyez Galiléen. Pierre nia de nouveau, et nia avec d'exécrables sermens, que jamais il eût connu Jésus. Le chant du coq qu'il entend lui rappelle les paroles de son maître, et un regard de Jésus, qu'on amenait dans le vestibule, fut pour lui un coup de foudre. Il sent l'énormité de sa faute, et d'amères larmes coulent de ses yeux.

Jésus, après l'inique jugement prononcé contre lui, avait été livré aux soldats et aux valets. Ces derniers, sûrs de plaire à ceux dont ils dépendaient en tourmentant le juste, et en l'abreuvant d'outrages, se disputent à qui lui fera souffrir les plus cruelles insultes. Les uns couvrent de crachats sa face adorable; les autres l'accablent de coups; quelques-uns, joignant le sarcasme à la barbarie, lui bandent les yeux, le frappent au visage, et, par une allusion dérisoire à sa qualité de prophète, ils lui disent à chaque coup : Dis-nous, Christ, qui t'a frappé ? Ils vomissent contre lui plusieurs autres blasphèmes. Jésus souffre tout sans se plaindre, sans dire mot. Sa pa-

tience est inaltérable, et aucun reproche ne sort de sa bouche divine. Aux premiers rayons de l'aurore, les princes des prêtres et les anciens se rassemblent de nouveau. Ils avaient condamné Jésus; mais ils savaient qu'ils n'avaient point le pouvoir de le faire mourir. Depuis que la Judée était devenue province romaine, le droit du glaive, c'est-à-dire le pouvoir de vie et de mort appartenait aux officiers de César. Les princes des prêtres furent donc obligés de faire conduire Jésus au Prétoire. On appelait ainsi le lieu où le gouverneur pour les Romains avait établi son tribunal. Ce gouverneur était Ponce Pilate. Les princes des prêtres lui livrèrent Jésus. Pilate leur demanda ce qu'ils imputaient à cet homme. Nous avons une loi, leur répondirent-ils, et selon cette loi il doit mourir. Si ce n'était point un malfaiteur, nous ne vous le livrerions pas; mais nous l'avons trouvé soulevant le peuple. Il se donne le titre de roi, prêche la révolte, et dit qu'on ne doit point payer le tribut à César. Pilate, étant monté sur son tribunal, fit venir Jésus devant lui, et lui demanda si en effet il était roi des Juifs. Jésus l'avoua; mais en même temps il expliqua dans quel sens il se disait roi. Son royaume, dit-il, n'était point de ce monde. Ce n'était pas une autorité politique qu'il exerçait; il n'avait ni gardes, ni armée, ni ministres; sans cela, ajoutait-il, ils seraient ici pour me défendre; mais je suis roi pour établir une doctrine sainte qui ne regarde que la conscience, qui n'a rien à démêler avec les intérêts temporels des princes de la terre,

et je suis venu pour rendre témoignage à la vérité. Cette réponse modérée et simple confirma Pilate dans l'opinion qu'il avait conçue que Jésus était innocent; mais les Juifs continuaient de l'accuser; c'est pourquoi Pilate, ayant appris que Jésus était de Galilée, imagina de l'envoyer à Hérode, qui avait cette province dans sa tétrarchie, et qui se trouvait alors à Jérusalem.

Ce prince avait entendu parler de Jésus, et depuis long-temps désirait de le voir. Il fut flatté de la déférence de Pilate : c'était d'ailleurs une occasion de satisfaire sa curiosité; d'après toutes les merveilles qu'on lui avait racontées de Jésus, il espérait qu'il opérerait quelque prodige en sa présence; mais ce n'était pas pour flatter les grands que Jésus usait de ce pouvoir divin, c'était pour l'œuvre de son père et pour l'établissement de sa doctrine; le cœur d'Hérode lui était trop bien connu pour qu'il pût en rien espérer. Jésus ne répondit rien aux diverses interrogations d'Hérode. Le prince n'eut pourtant aucun égard aux diverses imputations des Juifs; mais il regarda Jésus comme un homme du peuple qui ne méritait aucune considération. Par dérision, il le fit revêtir d'une robe blanche, à cause du titre de roi qu'il prenait; et, le croyant assez puni par ce traitement, il le renvoya à Pilate.

Ce magistrat fit alors venir les princes des prêtres. Vous m'avez, dit-il, dénoncé comme auteur de troubles un homme que j'ai interrogé et examiné avec soin. Je n'ai trouvé en lui rien de cri-

minel. Hérode, à qui je l'ai envoyé, en a jugé comme moi. Je le renverrai après l'avoir fait châtier. Il est d'usage, ajouta-t-il, qu'à la fête de Pâque je vous délivre un prisonnier. Voulez-vous que ce soit Jésus, ou Barrabas? Pilate croyait que le choix ne pouvait être douteux. Ce Barrabas était un insigne voleur, qui avait déjà été repris pour crime de sédition. Pilate proposait l'alternative, ne pouvant imaginer que Jésus innocent n'eût pas la préférence sur un scélérat. Mais ni l'ingénieux et louable artifice de Pilate, ni le message par lequel sa femme envoyait le conjurer de ne point se mêler dans l'affaire d'un juste que les Juifs opprimaient, et pour qui elle avait, disait-elle, été tourmentée pendant la nuit, ne purent profiter au Sauveur. La populace, excitée par les chefs de la nation, s'écrie qu'il faut que Jésus périsse. Crucifiez Jésus, disent mille voix, et délivrez-nous Barrabas. Il ne restait à Pilate qu'un moyen à tenter. Il était cruel et injuste, il est vrai; mais Pilate crut qu'il pourrait émouvoir la pitié du peuple, et il résolut de l'essayer. Il ordonna qu'on battît Jésus de verges, voulant le présenter au peuple dans cet état. Les soldats auxquels Jésus fut livré allèrent bien au-delà de ses ordres; ils dépouillent le Sauveur, lui jettent sur les épaules un vieux manteau d'écarlate, lui enfoncent sur la tête une couronne d'épines qui fait ruisseler son sang, et lui mettent un roseau à la main en guise de sceptre; puis, s'agenouillant par moquerie, ils le saluent du nom de roi, lui crachent au visage

et l'accablent de coups ; de sorte que son corps n'est plus que plaies et meurtrissures. Isaïe avait prédit qu'il serait couvert de blessures et brisé de coups pour nos crimes (1).

Pendant ces scènes de douleur il s'en était passé une autre dans le Temple. Judas avait appris la condamnation de Jésus, et le désespoir, plutôt qu'un vrai repentir, s'était emparé de son âme. Il alla trouver les prêtres, s'accusant d'avoir trahi le Juste, et leur rapportant le prix qu'il en avait reçu. Ceux-ci ne voulant pas le recevoir, il jeta l'argent au milieu du temple, sortit et se pendit. Ces gens, qui n'avaient pas craint d'acheter la trahison, eurent du scrupule de reprendre la somme dont ils l'avaient payée : ils en achetèrent le champ d'un potier pour la sépulture des étrangers, et ils accomplissaient ainsi la prédiction du prophète Zacharie, qui avait dit plus de cinq cents ans auparavant : « Allez jeter à l'ouvrier en argile cet argent, cette belle somme qu'ils ont cru que je valais lorsqu'ils m'ont mis à prix » (2).

Cependant Pilate vint retrouver Jésus : il le fit sortir ; et dans l'état déplorable où l'avaient mis les soldats, il le présenta aux Juifs en disant : *Voilà l'Homme*, comme s'il eût voulu dire, quel est donc l'excès de votre fureur, si elle n'est pas assouvie par un traitement aussi cruel ! Mais rien ne touche ces cœurs de pierre. Qu'on le crucifie ! qu'on le crucifie ! s'écrient de tous côtés les Juifs. Alors Pilate fait rentrer Jésus, l'interroge encore,

(1) Zacharie, XI. 12 et 13. (2) Isaïe, LIII. 4.

et ne le trouvant coupable d'aucun crime, sort et essaie de nouveau d'adoucir ce peuple. D'horribles vociférations l'interrompent : « Si vous acquittez cet homme, crient ces forcenés, vous êtes l'ennemi de César. Quiconque se fait roi, est contraire à César. » Soit que Pilate craignît qu'on ne le compromît près du prince, soit qu'il voulût se rendre agréable aux Juifs, qu'il voyait poursuivre Jésus avec tant d'acharnement, soit enfin qu'il crût avoir fait, pour sauver l'innocence, tout ce qui dépendait de lui, il cessa d'insister. Faisant venir Jésus, et s'asseyant sur son tribunal, il dit aux Juifs en montrant le Sauveur : Voilà votre roi. « Faites-le mourir, crie-t-on avec fureur : ordonnez qu'on le crucifie. » Ferai-je crucifier votre roi ? répond Pilate. « Nous n'avons pas d'autre roi que César. » Mais, continue encore Pilate, cet homme n'a commis aucun crime. » Prenant ensuite de l'eau, et s'en lavant les mains : « Je suis, dit-il, innocent du sang de ce juste. » Eh bien, reprit le peuple, que son sang retombe sur nous et sur nos enfans. » Exécrable imprécation, dont cette nation malheureuse n'a que trop ressenti et ressent encore aujourd'hui les effets ! Pilate cède ; il délivre aux Juifs Barrabas, convaincu d'homicide et coupable de sédition.

Hommes justes, âmes compatissantes, cœurs chrétiens, on vous ferait injure en ajoutant des réflexions à ce simple et triste exposé.

TROISIÈME PARTIE.

Saint Matthieu, ch. XXVII, v. 31.

Après s'être ainsi joués de lui, ils lui ôtèrent ce manteau d'écarlate, et lui ayant remis ses habits, ils l'emmenèrent pour le crucifier. Comme ils sortaient, ils rencontrèrent un homme de Cyrène, nommé Simon, qu'ils contraignirent de porter la croix de Jésus. Et étant arrivés au lieu appelé Golgotha, c'est-à-dire, le lieu du Calvaire, ils lui donnèrent à boire du vin mêlé de fiel; mais, en ayant goûté, il ne voulut point en boire. Après qu'ils l'eurent crucifié, ils partagèrent entre eux ses vêtemens, les jetant au sort, afin que cette parole du prophète fût accomplie : Ils ont partagé entre eux mes vêtemens et ont jeté ma robe au sort. Et s'étant assis près de lui, ils le gardaient. Ils marquèrent aussi le sujet de sa condamnation par cette inscription qu'ils mirent au-dessus de sa tête : C'EST JÉSUS, LE ROI DES JUIFS. En même temps on crucifia avec lui deux voleurs, l'un à sa droite, et l'autre à sa gauche. Et ceux qui passaient par là le blasphémaient en branlant la tête, et lui disant : Toi, qui détruis le temple de Dieu, et qui le rebâtis en trois jours, que ne te sauves-tu toi-même? Si tu es le fils de Dieu, descends de la croix. Les princes des prêtres se moquaient aussi de lui, avec les docteurs de la loi et les sénateurs, en disant : Il a sauvé les autres, et il ne saurait se sauver lui-même; s'il est le roi d'Israël, qu'il descende présentement de la croix, et nous croirons en lui. Il met sa confiance en Dieu : si donc Dieu l'aime, qu'il le délivre, puisqu'il a dit : Je suis le fils de Dieu. Les voleurs qui étaient crucifiés avec lui, lui faisaient aussi les mêmes reproches. Or, depuis la sixième heure du jour jusqu'à la neuvième, toute la terre fut couverte de ténèbres; et sur la neuvième heure, Jésus jeta un grand cri en disant : *Ely, Ely, lamma sabaethani*, c'est-à-dire, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? Quelques-uns de ceux qui étaient présen

l'ayant entendu crier de la sorte, disaient : Il appelle Élie. Et aussitôt l'un d'eux courut emplir une éponge de vinaigre, et l'ayant mise au bout d'un roseau, il lui présenta à boire. Les autres disaient : Attendez, voyons si Élie viendra le délivrer. Mais Jésus, jetant un grand cri pour la seconde fois, rendit l'esprit. En même temps le voile du Temple se déchira en deux depuis le haut jusqu'en bas, la terre trembla, les pierres se fendirent, les sépulcres s'ouvrirent, et plusieurs corps des saints qui étaient dans le sommeil de la mort ressuscitèrent; et sortant de leurs tombeaux après sa résurrection, ils vinrent en la ville sainte, et furent vus de plusieurs personnes. Le centenier et ceux qui étaient avec lui pour garder Jésus, ayant vu ce tremblement de terre et tout ce qui se passait, furent saisis d'une extrême crainte, et dirent : Cet homme était vraiment le fils de Dieu. Il y avait là aussi plusieurs femmes qui regardaient de loin, et qui avaient suivi Jésus depuis la Galilée, ayant soin de l'assister, entre lesquelles étaient Marie Madeleine, Marie mère de Jacques et de Joseph, et la mère des fils de Zébédée. Sur le soir, un homme riche de la ville d'Arimathie, nommé Joseph, qui était aussi disciple de Jésus, vint trouver Pilate. Lui ayant demandé le corps de Jésus, Pilate ordonna qu'on le lui donnât. Joseph, ayant donc pris le corps, l'enveloppa dans un linceul blanc, et le mit dans son sépulcre, qui n'avait point encore servi, et qu'il avait fait tailler dans le roc; et puis ayant roulé une grande pierre à l'entrée du sépulcre, il se retira. Marie Madeleine et l'autre Marie étaient là, se tenant assises auprès du sépulcre. Le lendemain, qui était le jour d'après celui qui est appelé la préparation *du sabbat*, les princes des prêtres et les pharisiens s'étant assemblés, vinrent trouver Pilate, et lui dirent : Seigneur, nous nous sommes souvenus que cet imposteur a dit, lorsqu'il était encore en vie : Je ressusciterai trois jours après *ma mort;* commandez donc que le sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent la nuit dérober son corps, et ne disent au peuple : Il est ressuscité d'entre les morts; et ainsi la dernière erreur serait pire que la première. Pilate leur répondit :

43. *Descente de Croix*

44. *Partement au tombeau*

45. *Résurection de N-S.*

Vous avez des gardes, allez, faites-le garder comme vous l'entendrez. Ils s'en allèrent donc pour s'assurer du sépulcre; ils en scellèrent la pierre, et y mirent des gardes.

Voilà donc le Sauveur de nouveau entre les mains des soldats qui l'avaient si cruellement traité. Ils lui ôtent le manteau de pourpre dont il l'avait revêtu par moquerie; ils lui remettent ses habits, et se préparent à le conduire au lieu du supplice; mais auparavant ils chargent les épaules du fils de l'Homme, épuisé de fatigues et de douleur, du poids d'une lourde croix sur laquelle il doit être attaché. On se met en marche; mais à peine Jésus avait-il fait quelques pas, qu'il succombe sous le faix. Un nommé Simon, qui était de Cyrène, et qui venait des champs, passe sur la route. Moins par compassion, moins pour soulager Jésus, dont la faiblesse occasionnait du retard, que pour hâter le moment de son supplice, on contraint ce Simon de porter la croix du Sauveur.

Dans la nombreuse troupe qui le suivait se trouvaient des femmes pieuses qui s'abandonnaient aux larmes et aux gémissemens. Jésus les entendit, et se tournant vers elles : Filles de Jérusalem, leur dit-il, pourquoi pleurez-vous? Ah! ne pleurez pas sur moi, qui remplis la volonté de mon père, mais pleurez sur vous et vos enfans; car le temps s'approche où l'on dira : Bienheureuses celles qui sont stériles! Tant d'infortunes affligeront cette malheureuse cité, que les habitans prieront les montagnes de tomber sur eux et de les déro-

ber à la colère du ciel; car si l'arbre qui porte du fruit est traité avec une telle rigueur, que doit-il arriver au bois sec et inutile? (1)

On menait avec Jésus deux criminels qui devaient être exécutés en même temps que lui, et qu'on avait ordre d'attacher, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche. On croyait par là l'outrager davantage; et, par une providence remarquable, les ennemis de Jésus ne faisaient que concourir à l'accomplissement d'une prédiction d'Isaïe, qui annonçait cette circonstance de la passion du Sauveur. Ce prophète avait dit : « Il sera mis au nombre des scélérats (2). » Lorsqu'on fut arrivé sur le Calvaire, les soldats dépouillèrent Jésus, et lui présentèrent du vin mêlé de myrrhe. C'était un usage suivi à l'égard de ceux qu'on faisait mourir, parce qu'on croyait cette boisson propre à leur assoupir les sens, et à amortir en eux les grandes douleurs. Jésus porta les lèvres à cette liqueur; mais il n'en goûta point. Il avait bu jusqu'à la lie dans la coupe d'ignominie et d'angoisses, et n'avait pas besoin d'allégement; sa résignation suffisait à tout. Il s'étend de lui-même sur la croix. Les bourreaux l'y attachent au moyen de gros clous qu'ils lui enfoncent aux pieds et aux mains, et son sang ruisselle à gros bouillons. On élève ensuite la croix, et on l'enfonce rudement en terre. Quoique les souffrances de Jésus soient inouïes, il ne lui échappe ni un soupir ni un gémissement. S'il ouvre la bouche, c'est pour prier pour ses bour-

(1) Luc, XIII. 31. (2) Isaïe, LIII. 12.

reaux. Mon père, s'écrie-t-il, ô mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font! Une inscription attachée au haut de la croix portait ces mots : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs.* C'était Pilate lui-même qui l'avait composée dans les trois langues qui pouvaient être entendues alors en Judée, savoir l'hébreu, le grec et le latin. Les princes des prêtres furent choqués de ce qu'on donnait à Jésus le titre de roi d'une manière absolue. Permettez, dirent-ils à Pilate, qu'à la place de *roi* on mette, *qui se dit roi.* Dieu ne souffrit point qu'on fît cette injure à son fils; il voulut qu'il fût déclaré *roi,* même au milieu de ses souffrances et de l'ignominie de la croix. Pilate répondit aux Juifs : « Ce qui est écrit est écrit »; et l'inscription demeura.

A peine Jésus avait-il été attaché à la croix que déjà les soldats songeaient à partager sa dépouille. Ils étaient au nombre de quatre. Ils firent quatre parts de ses vêtemens, et chacun en prit une; mais sa robe étant sans couture, ils se décidèrent à ne pas la partager, et la tirèrent au sort, afin que cette prédiction de David fût accomplie dans tous ses points : « Ils ont partagé entre eux mes vêtemens, et ils ont tiré ma robe au sort » (1).

Dans l'état douloureux où se trouvait Jésus, il était encore l'objet des moqueries et des plaisanteries de la populace. Ces gens grossiers passaient devant le Sauveur, et, branlant la tête avec une amère dérision, ils lui disaient : Tu te vantais de

(1) Ps. XXI. 19.

pouvoir détruire le temple de Dieu et le rebâtir en trois jours ; eh bien, maintenant use de ton pouvoir ! Si tu es le fils de Dieu, descends de la croix, et sauve-toi toi-même. De leur côté, oubliant et ce qu'ils devaient à leur dignité, et ce qu'on doit toujours à l'infortune, les princes des prêtres se mêlaient à ces dérisions. Il a sauvé les autres, se disaient-ils entre eux, et il ne peut se sauver lui-même. Il voulait nous persuader qu'il était le Christ : eh bien, s'il est le Christ, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui ! Pour que l'ignominie fût portée au comble, l'un des voleurs lui-même outrageait le Sauveur souffrant, et lui disait, en accompagnant son discours de blasphèmes : Si tu es le Christ, sauve-toi donc, et nous sauve aussi. Mais l'autre voleur, autant indigné de cette audace atroce qu'il était touché de l'admirable patience de Jésus, dit à son compagnon : Malheureux ! sans respect pour Dieu, et sans pitié pour l'innocence opprimée, comment ne vois-tu pas que nous n'éprouvons que ce que nous avons mérité ; mais ce juste, qu'a-t-il fait ? et pourquoi ajoutes-tu à ses tourmens ? Se tournant ensuite vers Jésus : Seigneur, lui dit-il, souvenez-vous de moi, souvenez-vous d'un coupable repentant lorsque vous serez dans votre royaume. L'homme-Dieu, venu pour sauver les pécheurs, entendit la prière de celui-ci. Touché de tant de ferveur, il lui répondit : Vous serez aujourd'hui avec moi dans le Paradis.

La mère de Jésus, accompagnée de Marie,

femme de Cléophas, et de la fidèle Madeleine, était au pied de la croix. Jésus, apercevant sa mère, et Jean, son disciple bien-aimé, jette sur eux un tendre regard. Il s'abstient de donner à Marie le doux nom de mère, pour ne pas lui rappeler sans doute que c'est son fils qui souffre, et qui va expirer : ménagement délicat, bien digne d'un tel fils! Femme, dit-il en lui montrant le disciple, voilà votre fils; et vous, en s'adressant à Jean, voilà votre mère. Cette volonté dernière, cet article d'un testament de mort fut exécuté. Jean emmène Marie, ne la quitte plus, et l'honore comme sa mère.

La neuvième heure approchait, c'est-à-dire trois heures après midi, suivant la manière de compter aujourd'hui. Jésus en proie aux souffrances depuis le commencement de la nuit dernière, abandonné aux forces de la seule humanité, dénué de tout secours et de toute consolation, sent que le sacrifice est près de s'achever. C'est alors qu'il s'adresse à son père, et qu'après tant de preuves d'une entière résignation, il ose se livrer à une tendre plainte. *Ely, Ely, lamma sabacthani!* s'écrie-t-il; c'est-à-dire, mon père, mon père, pourquoi m'avez-vous délaissé ? Ceux qui étaient présens se méprennent à ces paroles; ils croient que Jésus appelle Élie à son aide. Voyons, voyons, disent-ils, si Élie viendra le secourir.

Tout ce que les prophètes avaient prédit de la passion du Christ se trouvait vérifié dans celle de Jésus. Rien ne manquait de ce qu'ils avaient annoncé devoir arriver avant que le Sauveur expi-

rât, hors un seul point. David avait dit, au nom du Messie : Dans ma soif ils m'abreuveront de vinaigre (1); et Jésus s'écrie douloureusement : « J'ai soif. » Aussitôt un soldat, comme s'il eût tout exprès reçu cette mission du ciel, pour que rien ne manquât à l'accomplissement des prophéties, prend une éponge entourée d'hysope; il la plonge dans le vinaigre, et, la mettant au bout d'une pique, il la porte à la bouche du Sauveur. Jésus en goûte, et dit : *Tout est consommé....* Tout l'était en effet. Des nombreux oracles qui concernent le Messie, il n'en était aucun qui n'eût été ou qui ne dût être immédiatement accompli jusque dans ses plus minutieuses circonstances. La mission de Jésus-Christ était donc vérifiée, et ne manquait d'aucun des caractères qui devaient prouver qu'elle était divine. Cette mission terminée, Jésus remet hautement son âme entre les mains de son père..... Il expire.

A cette grande catastrophe du maître de la nature expirant, la nature ne demeura point muette. D'épaisses ténèbres couvrent le ciel, le soleil se cache, la lune pâlit, le voile du Temple se déchire, les pierres se fendent, les sépulcres s'ouvrent, des morts sortent des tombeaux, et se laissent voir dans la ville. Le centurion, témoin des prodiges, ne cache point son étonnement. Il rend gloire à Dieu, et s'écrie que cet homme traité si cruellement était sans doute un juste. D'autres disent : C'était véritablement le fils de Dieu, et la plupart

(1) Ps. LXVIII. 22.

retournent à la ville en frappant leur poitrine en signe de pénitence.

Cependant la grande fête du sabbat pascal allait commencer. La loi ne permettait pas que des corps demeurassent exposés en ce jour si solennel. Les Juifs prièrent donc Pilate d'envoyer des soldats pour enlever et rompre les jambes à ceux des suppliciés qui vivraient encore, afin qu'ils mourussent. Pilate voulut bien délivrer pour cela les ordres nécessaires. Les soldats se rendirent au Calvaire, et rompirent d'abord les jambes aux deux voleurs, qu'ils trouvèrent encore vivans. Mais s'étant approché de Jésus, et voyant qu'il était mort, ils ne lui rompirent pas les jambes. Seulement l'un d'eux, sans doute par une inspiration du ciel, lui ouvrit le côté d'un coup de sa lance, et il en sortit de l'eau et du sang. Ces deux circonstances, qui ne pouvaient avoir lieu qu'après la mort de Jésus, complétaient l'accomplissement des prophéties qui concernaient le Christ. Moïse avait dit de l'agneau pascal, figure du Messie : « Vous ne lui briserez point les os (1) : et le prophète Zacharie, en parlant de ce même Messie, avait dit aussi : Ils jeteront les yeux sur celui qu'ils ont percé » (2).

Je me bornerai à deux courtes réflexions sur ce récit touchant. 1° Tout ce que les prophètes avaient prédit au sujet du Messie s'est accompli dans Jésus. Jésus est donc le Sauveur promis. Voilà pour la foi. 2° Tout ce qu'il était possible qu'un

(1) Exode XII 46, et Nombres IX. 12.

(2) Zacharie, XII. 10.

homme souffrît, Jésus l'a souffert avec patience, et Jésus n'était point coupable. C'est donc un grand tort à nous, qui sommes coupables, de supporter impatiemment le peu que nous avons à souffrir. Voilà pour notre instruction dans les peines que Dieu nous envoie.

POUR LE JOUR DE PAQUES.

ÉPITRE.

Saint Paul, I. ép. aux Corinth., ch. V, v. 7.

Mes frères, purifiez-vous du vieux levain, afin que vous soyez une pâte toute nouvelle, comme vous êtes vraiment les pains purs; car Jésus-Christ a été immolé pour nous, lui qui est notre Pâque. C'est pourquoi célébrons la fête, non avec le vieux levain, ni avec le levain de la corruption d'esprit, mais avec les pains purs de la sincérité et de la vérité.

Le soin du salut est de tous les temps, parce que c'est la grande affaire, et l'affaire la plus importante de la vie; la différer, la remettre à un temps plus opportun, se flatter qu'on fera mieux dans la suite ce qu'on ne se croit pas encore en disposition de faire assez bien, c'est d'abord s'abuser. Ce sont des prétextes que Dieu n'admet point, et que nous n'admettons pas nous-mêmes quand il s'agit de quelque intérêt temporel qui nous importe. S'il est question d'une entreprise dont nous croyons retirer de grands avantages, d'une grâce que nous sollicitons, d'une place que nous voulons obtenir,

d'une partie même de plaisir qu'on nous prépare et qui nous flatte, nous ne remettons pas tout cela à un autre temps ; nous saisissons l'occasion, et nous nous ferions des reproches, si nous la laissions échapper. Pourquoi donc mettons-nous moins d'empressement pour les choses du salut? Pénétrons-nous de cette grande maxime : ce qui est nécessaire à faire, il faut le faire sans délai; car le lendemain n'est pas à nous.

C'est sans doute à cause de cette insouciance du salut, ou au moins à cause des éternels délais qu'on y apporte, que l'Église a consacré certains temps à des actes particuliers de piété qui nous rappellent des vérités que nous ne devrions jamais cesser d'avoir devant les yeux. Par exemple, pendant le Carême, elle nous avertit plus particulièrement de faire pénitence; elle nous remontre que la vie d'un chrétien doit être mortifiée, et que ce n'est que par le chemin de la croix, c'est-à-dire par les afflictions, qu'on arrive au port du salut. L'Église ainsi nous prépare à la célébration de la Pâque, regardée comme la fête de notre renouvellement à la grâce.

C'est à ce renouvellement spirituel que saint Paul exhorte les fidèles dans l'épître qui fait le sujet de cette instruction. Purifiez-vous, dit-il, du vieux levain, devenez une pâte nouvelle; préparez-vous à l'immolation de l'agneau sans tache, qui est la pâque des chrétiens. C'est, comme il est aisé de le voir, une allusion à la pâque des Juifs, figure imparfaite de la pâque des chrétiens.

On sait que la loi de Moïse prescrivait de s'abstenir de pain levé, et que le seul pain d'usage durant ce temps était du pain azyme ou sans levain. Les péchés sont quelquefois, dans l'Écriture, figurés par le levain. Abstenez-vous, y est-il dit, du levain des pharisiens (1), c'est-à-dire de l'orgueil et de l'hypocrisie, caractère distinctif de cette classe d'hommes. Ainsi, quand saint Paul recommande aux fidèles de se purifier du vieux levain, il entend qu'ils doivent se purifier de leurs péchés et de leurs habitudes vicieuses. Quand il leur dit de devenir une pâte nouvelle, il leur fait comprendre qu'il doit se former en eux un homme nouveau à la place du vieil homme, ou, en d'autres termes, qu'ils doivent imiter Jésus-Christ, qui est l'homme nouveau, et dont la vie a été sainte et sans taches, et dépouiller l'inclination au péché des enfans d'Adam, qui est le vieil homme, premier pécheur, et celui par qui le péché est entré dans le monde (2).

C'est dans ces dispositions qu'il faut célébrer la Pâque pour le faire avec fruit, et ressusciter véritablement avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ.

ÉVANGILE.

Saint Marc, ch. XVI, v. 1.

En ce temps-là, Marie Madeleine, et Marie, mère de Jacques, et Salomé, achetèrent des parfums, pour venir embaumer Jésus. Et le premier jour de la semaine, *étant parties* de

(1) Matth. XVI. 6, 11. — Luc, XII. 1.

(2) Épît. de saint Paul aux Rom., V. 12.

grand matin, elles arrivèrent au sépulcre au lever du soleil. Elles disaient entre elles : Qui nous ôtera la pierre qui ferme l'entrée du sépulcre ? Mais, en regardant, elles virent que cette pierre, qui était fort grande, en avait été ôtée. Étant entrées dans le sépulcre, elles virent un jeune homme assis du côté droit, vêtu d'une robe blanche, dont elles furent fort effrayées ; mais il leur dit : Ne craignez point; vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié; il est ressuscité, il n'est point ici; voici le lieu où on l'avait mis. Allez dire à ses disciples et à Pierre qu'il s'en va devant vous en Galilée; c'est là que vous le verrez selon qu'il vous a dit.

Il n'était pas permis aux Juifs de faire aucune œuvre manuelle ou servile au jour du sabbat. Jésus-Christ avait été mis en croix le vendredi. Le soir même de ce jour, les saintes femmes dont il est parlé dans cet évangile achetèrent des parfums pour embaumer le corps de Jésus ; mais ne pouvant vaquer à cette œuvre le lendemain, qui était le grand jour du sabbat et la fête de Pâques, elles furent obligées de remettre au troisième jour à rendre ce dernier devoir au corps du Sauveur. Dès l'aube du matin, et même avant que les ténèbres fussent tout-à-fait dissipées, elles prirent le chemin du tombeau. Il avait été creusé dans le roc. Une chose les inquiétait : c'est que l'entrée en avait été fermée par une grosse pierre difficile à manier; aussi se disaient-elles, en parlant entre elles : Qui pourra nous ôter cette pierre ? Néanmoins cette difficulté ne les découragea pas. Elles approchèrent du tombeau ; elles virent que la pierre en avait été ôtée ; elles y descendirent. Mais, au lieu d'y trouver le corps de Jésus, elles y aper-

çurent à droite un jeune homme dont le corps resplendissait comme le soleil, et dont les vêtemens avaient la blancheur de la neige. C'était l'ange du Seigneur. Les saintes femmes furent extrêmement effrayées; mais l'ange les rassura. Que cherchez-vous? leur dit-il. Jésus de Nazareth n'est plus ici; il est ressuscité, et voici le lieu où on l'avait placé. Allez dire à ses disciples et à Pierre qu'il s'en va devant vous en Galilée, et que c'est là où vous le verrez, comme il vous l'a dit.

Cet évangile nons offre différens sujets de réflexion et d'instruction. La conduite des saintes femmes doit être notre modèle. Jésus est mort, et l'attachement qui les liait à Jésus vit toujours, prend même plus d'énergie. Elles ne se fient point aux soins de Joseph d'Arimathie, qui avait déjà embaumé Jésus; elles veulent elles-mêmes remplir ce dernier devoir à l'égard du Sauveur, donner à ses dépouilles mortelles cette dernière marque de leur affection. Rien ne les arrête; la charité, l'amour l'emportent sur la crainte; la pierre qui ferme le tombeau les inquiète, mais ne suffit pas pour les détourner de leur résolution. Ces caractères sont ceux du véritable attachement, et doivent aussi être ceux du repentir du pécheur qui retourne sincèrement à Dieu. Il n'est retenu ni par ses anciens liens, ni par une mauvaise honte, ni par l'opinion qu'on pourra concevoir de lui; il se met en chemin dès l'aube du jour, c'est-à-dire le plus tôt qu'il peut; il n'attend pas même que les ténèbres qui offusquaient son âme soient tout-à-fait dissi-

pées ; il espère que Dieu, qui a commencé l'œuvre de sa résurrection, la consommera, et sa foi est récompensée.

L'Église en outre nous présente dans la résurrection du Sauveur le modèle de la nôtre. Jésus ne demeure dans le tombeau qu'un jour entier. Si nous sommes ensevelis dans le tombeau du péché, tâchons aussi de n'y demeurer que le moins possible. Jésus sort du tombeau parfaitement vivant ; sortons justifiés parfaitement, du tombeau du péché, et vivans de la vie de la grâce. Jésus une fois ressuscité ne meurt plus. Il n'en est pas malheureusement, hélas ! ainsi de nous. Ressuscités par le sacrement de pénitence, nous mourons encore en retournant au péché. Tâchons donc du moins que ce retour ne soit ni prompt ni fréquent. Lorsque notre faiblesse l'emporte, demandons à Dieu qu'il nous soutienne, qu'il empêche notre chute, ou, si elle a lieu, qu'il nous aide de sa grâce pour nous en relever.

POUR LE LUNDI DE PAQUES.

ÉPITRE.

Actes des apôtres, ch. X, v. 57.

En ces jours-là, Pierre, s'étant levé au milieu de l'assemblée, dit ces paroles : Mes frères, vous avez ouï parler de ce qui est arrivé dans toute la Judée, et qui a commencé par la Galilée après le baptême que Jean a prêché. Comment Dieu a oint de l'Esprit saint et de force Jésus de Nazareth, qui, allant de

lieu en lieu, faisait du bien partout, et guérissait tous ceux qui étaient sous la puissance du diable, parce que Dieu était avec lui ; et nous sommes témoins de toutes les choses qu'il a faites dans la Judée et dans Jérusalem. Cependant ils l'ont fait mourir, l'attachant à une croix; mais Dieu l'a ressuscité le troisième jour, et a voulu qu'il se montrât vivant, non à tout le peuple, mais aux témoins que Dieu avait choisis avant tous les temps, à nous, qui avons mangé et bu avec lui, depuis qu'il est ressuscité d'entre les morts. Et il nous a commandé de prêcher et de témoigner au peuple que c'est lui qui a été établi de Dieu pour être le juge des vivans et des morts. Tous les prophètes lui rendent ce témoignage : Que quiconque croira en lui recevra par son nom la rémission de ses péchés.

Que de choses admirables et de vérités se trouvent dans le peu de mots de l'épître que l'Église fait lire aujourd'hui aux fidèles ! et combien ils donnent à méditer ! C'est au centenier Corneille, que Dieu avait daigné appeler à la connaissance de la foi par une grâce particulière, que Pierre parle. Il réunit en quelques phrases, pour l'instruction de cet officier et celle de sa famille, presque tous les mystères de notre foi : 1° celui de l'incarnation, marqué par l'onction de Jésus, non par l'huile consacrée, comme celle des rois de Juda, mais par l'Esprit saint : le même mystère proclamé par la mission de Jean et par le baptême de pénitence qu'il administrait, annonçant celui qui devait venir pour racheter les nations ; la concordance par conséquent de l'ancien testament avec le nouveau, et l'union de la loi de Moïse avec celle de Jésus-Christ; le christianisme, en un mot, implanté, pour ainsi dire, sur la religion promulguée au mont Sinaï après

la sortie d'Égypte. 2° La divinité de Jésus-Christ oint, dit saint Pierre, de l'Esprit saint, de l'esprit de force, et doué du don d'opérer les prodiges, parce que la force de Dieu est avec lui, et qu'il est Dieu lui-même. 3° Le mystère de notre rédemption, opéré par la mort du Sauveur et par le sacrifice qu'il a fait de sa vie sur la croix. 4° Le mystère de la résurrection, attesté par ceux que Dieu avait choisis pour en être les témoins, et pour sceller de leur sang le témoignage qu'ils en devaient rendre. 5° Le concert de toutes les prophéties avec toutes les circonstances de la mort et de la vie de Jésus. Pierre n'hésite point d'en appeler à elles; et combien de force cet appel ne donnait-il pas à sa prédication, à une époque où les faits encore tout récens pouvaient se confronter avec le tableau qui en avait été tracé si long-temps auparavant! Nous avons, disait Pierre, avec l'assurance qui appartient à la vérité, nous avons les écrits des prophètes. Ils sont sous les yeux de ceux qui ont crucifié Jésus; ils sont entre les mains de la nation juive depuis plusieurs siècles : qu'on les ouvre; qu'on voie ce que les prophètes ont dit; et si ce qu'ils disent s'accorde parfaitement avec ce qui s'est passé sous les yeux de tout le monde, peut-on se refuser à croire que celui-là est un véritable prophète, et le Christ, sur qui se réunissent toutes les circonstances qui ont été prédites, et dans la personne duquel nous montrons qu'a été accompli tout ce que les prophètes avaient annoncé?

Les paroles de Pierre ne furent pas sans effet.

Tous ceux qui étaient présens, frappés de cet admirable accord des prophéties avec ce qui venait de se passer à l'égard de Jésus, crurent en lui. Un nouveau miracle vint donner plus de force encore à la prédication de Pierre, et on vit se renouveler dans la maison de Corneille ce qui s'était passé le jour de la Pentecôte dans le lieu où les apôtres étaient assemblés. Le Saint-Esprit descendit sur ces gentils aussi visiblement qu'il était descendu sur les apôtres.

Cet argument, tiré de l'accord des prophéties avec les événemens arrivés long-temps après, et relatifs à la religion chrétienne, mérite d'être remarqué particulièrement, parce que c'est une preuve sans réplique de la vérité de cette religion. On peut réduire cette preuve à un raisonnement d'une grande simplicité, et bien facile à saisir. L'avenir, pourra-t-on dire, ne peut être connu que de Dieu. Si ce que les prophètes ont prédit s'est accompli, c'est donc Dieu qui inspirait les prophètes pour notre instruction; or Dieu n'a pu ni se tromper ni nous tromper. Nous devons donc reconnaître le doigt de Dieu dans l'accomplissement des prophéties, et tenir pour choses indubitables ce qu'elles nous ont révélé. Nous devons donc reconnaître la divinité de la mission de Jésus, et par conséquent celle de la doctrine qu'il a prêchée, et de la religion qu'il est venu établir.

ÉVANGILE.

Saint Luc, ch. XXIV, v. 13.

En ce temps-là, le jour même de la résurrection de Jésus-Christ, deux disciples s'en allaient en un bourg nommé Emmaüs, éloigné de soixante stades de Jérusalem, parlant ensemble de tout ce qui s'était passé. Et il arriva que, lorsqu'ils s'entretenaient et conféraient ensemble sur cela, Jésus vint lui-même les joindre et se mit à marcher avec eux. Mais leurs yeux étaient retenus *par une vertu divine* qui les empêchait de le reconnaître. Et il commença à leur dire : De quoi vous entretenez-vous ainsi dans votre chemin ? et d'où vient que vous êtes si tristes ? L'un d'eux, appelé Cléophas, lui répondit : Êtes-vous seul si étranger dans Jérusalem, que vous ne sachiez pas ce qui s'y est passé ces jours-ci ? Et quoi ? leur dit-il. Ils lui répondirent : Touchant Jésus de Nazareth, qui a été un prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple, et la manière dont les princes des prêtres et nos sénateurs l'ont livré au gouverneur pour être condamné à mort, et l'ont crucifié. Cependant nous espérions que ce serait lui qui rachèterait Israël, et après tout cela néanmoins, voici déjà le troisième jour que ces choses se sont passées. Il est vrai que quelques femmes de celles qui étaient avec nous nous ont étonnés; car, ayant été dès le grand matin à son sépulcre, et n'y ayant point trouvé son corps, elles sont revenues dire que des anges mêmes leur ont apparu, qui ont assuré qu'il est vivant. Et quelques-uns des nôtres, ayant été au sépulcre, ont trouvé toutes choses comme les femmes les leur avaient rapportées; mais, pour lui, ils ne l'ont point vu. O insensés, dit alors Jésus, dont le cœur est pesant et tardif à croire tout ce que les prophètes ont dit ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît tout cela, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ? Et commençant par Moïse, et continuant par tous les prophètes, il leur expliquait ce qui avait été dit de lui dans toutes les Écritures. Lorsqu'ils furent proches du bourg où ils allaient, il fit semblant d'aller plus loin; mais

ils le forcèrent *de demeurer*, en lui disant : Demeurez avec nous, parce qu'il est déjà tard, et que le jour est sur son déclin ; et il entra avec eux. Étant avec eux à table, il prit le pain et le bénit ; et l'ayant rompu, il le leur donna. En même temps leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent ; mais il disparut de devant eux. Alors ils se dirent l'un à l'autre : N'est-il pas vrai que notre cœur était tout brûlant en nous lorsqu'il nous parlait dans le chemin et qu'il nous expliquait les Écritures ? Et se levant à l'heure même, ils retournèrent à Jérusalem, et trouvèrent que les onze apôtres, et ceux qui demeuraient avec eux, étaient assemblés, et disaient : Le Seigneur est vraiment ressuscité, et il est apparu à Simon. Ils racontèrent aussi ce qui leur était arrivé en chemin, et comment ils l'avaient reconnu dans la fraction du pain.

Il a fallu que le Christ souffrît. Et pourquoi le fallait-il ? Il le fallait, parce que les prophètes l'avaient annoncé ; et ici on voit la folie des Juifs. Ils ne voulurent pas reconnaître le Sauveur, parce qu'il était né pauvre, parce qu'il avait vécu dans la pauvreté, parce qu'il n'avait ni puissance ni richesses. N'était-ce pas au contraire une raison de plus pour le reconnaître ? Ils étaient chaque jour témoins des merveilles qu'il opérait ; ils voyaient guérir tous les malades qu'on lui présentait ; ils le voyaient commander à la tempête et aux vents ; il avait à leur connaissance ressuscité des morts. S'il parlait, une profonde sagesse sortait de sa bouche ; était-il naturel qu'un homme pauvre, sans crédit, sans moyens, opérât des choses aussi étonnantes, à moins qu'il n'en eût reçu le pouvoir du ciel ? S'il avait été riche, puissant, initié dans les sciences du monde, n'y eût-il

pas eu en quelque sorte plus de proportion entre le pouvoir qu'il exerçait et les moyens qu'il avait à sa disposition? Les Juifs étaient donc inexcusables de ne pas reconnaître un pouvoir surnaturel dans un homme qui, dénué en apparence de tout ce qu'on estime dans ce monde, y opérait néanmoins des choses si merveilleuses.

Il fallait que le Christ souffrît. Oui, sans doute il le fallait. Dieu n'avait-il pas, dès le temps où nos premiers pères ont péché, promis un libérateur? n'avait-il pas annoncé dès lors que la tête de l'antique serpent serait écrasée? n'y avait-il pas un péché à expier? Et comment pouvait-il s'expier sans une satisfaction? Cette satisfaction même n'était-elle pas au-dessus du pouvoir de l'homme, puisque, la majesté de Dieu étant offensée, il fallait que la satisfaction fût proportionnée à la grandeur du péché? Mais si l'homme ne pouvait satisfaire suffisamment, il fallait donc qu'une nature infiniment plus parfaite s'unît à la nature de l'homme pour donner à la satisfaction le prix qu'elle devait avoir. Il fallait que la nature divine s'unît à la nature humaine, et qu'un homme-Dieu voulût bien satisfaire. Ce miracle était promis. Il fallait donc qu'un Dieu naquît et souffrît, qu'un Dieu-homme devînt victime. C'est ce que ne concevaient pas les disciples d'Emmaüs avant que Jésus le leur expliquât: mais ils le conçurent parfaitement après avoir reconnu Jésus.

Mais nous, qui sommes nés sous la loi de grâce, et dont l'esprit devrait être ouvert aux vérités de

l'Évangile, ne ressemblons-nous pas à ces disciples? Notre cœur n'est-il pas, comme le leur, lent et tardif à croire? Quoique Jésus se montre à nous d'une manière bien plus manifeste, soit quand nous entendons les instructions de ses ministres, soit quand il nous prévient de ses grâces, soit même quand il nous afflige pour nous ramener à lui, le reconnaissons-nous alors, et ne peut-on pas dire de nos yeux comme de ceux des disciples, qu'ils étaient *retenus*. Ils sont en effet retenus par nos passions qui les offusquent, par l'amour du plaisir qui les détourne vers les créatures, par l'insouciance des choses du salut, qui nous rend indifférens à cette affaire importante. Mais un jour ils s'ouvriront, et malheur à nous s'ils s'ouvrent trop tard, s'ils ne s'ouvrent que pour considérer l'abîme où nous serons plongés, lorsqu'il ne sera plus possible d'en sortir! Si les disciples ne reconnurent pas d'abord Jésus, du moins ils l'écoutèrent; et l'ayant écouté, bientôt ils le reconnurent. Si nous écoutions Jésus quand il nous parle par la voix de nos pasteurs; si nous l'écoutions quand il parle à notre cœur en le prévenant de bons sentimens; si nous l'écoutions quand il nous parle par les bienfaits dont il nous comble; si nous l'écoutions enfin quand il nous parle par les afflictions qu'il nous envoie pour nous rappeler à lui, notre cœur alors s'ouvrirait au feu de son amour, et nous nous demanderions, comme les disciples, si notre cœur n'était pas brûlant quand il nous parlait dans le chemin.

POUR LE MARDI DE PAQUES.

ÉPITRE.

Actes des apôtres, ch. XIII, v. 23.

En ces jours-là, Paul, s'étant levé, dit ces paroles : C'a été de la race de David que Dieu, selon sa promesse, a suscité Jésus pour être le sauveur d'Israël; Jean ayant prêché avant lui à tout le peuple d'Israël le baptême de la pénitence, pour préparer à son avénement. Et lorsque Jean achevait sa course, il disait : Qui croyez-vous que je sois? Je ne suis point celui que vous pensez; mais il en vient un autre après moi dont je ne suis pas digne de délier les souliers. C'est à vous, ô mes frères, qui êtes enfans de la race d'Abraham, et à ceux d'entre vous qui craignent Dieu, que cette parole de salut a été envoyée. Car les habitans de Jérusalem et leurs princes ne l'ayant point reconnu pour ce qu'il était, et n'ayant point entendu les paroles des prophéties qui se lisent chaque jour du sabbat, ils les ont accomplies en le condamnant. Et quoiqu'ils ne trouvassent rien en lui qui fût digne de mort, ils demandèrent à Pilate qu'il le fît mourir. Et lorsque tout ce qui avait été écrit de lui fut accompli, on le descendit de la croix, on le mit dans le tombeau. Mais Dieu l'a ressuscité d'entre les morts le troisième jour, et il a été vu durant plusieurs jours par ceux qui étaient venus avec lui de Galilée à Jérusalem, qui lui rendent encore aujourd'hui témoignage devant le peuple. Ainsi nous vous annonçons l'accomplissement de la promesse qui a été faite à nos pères, Dieu nous en ayant fait voir l'effet, à nous qui sommes leurs enfans, en ressuscitant Jésus, selon qu'il est écrit dans le second psaume : Vous êtes mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui.

La parole de Dieu, c'est l'Évangile; c'est là que sont contenus tous les devoirs du chrétien, c'est-à-dire de l'homme amené à l'état de sagesse et de

perfection dont sa nature est susceptible. C'est là que nous apprenons à faire tout ce qui plaît à Dieu, et à éviter tout ce qui lui déplaît. C'est là que Jésus-Christ lui-même se plaît à nous instruire, et les instructions qu'il nous y donne sont telles, qu'elles ont forcé l'admiration de ceux mêmes qui sont les ennemis du nôm chrétien. La morale de l'Évangile, ont-ils dit, est un chef-d'œuvre de perfection; elle est infiniment au-dessus de ce qu'ont dit et écrit sur les mêmes sujets les sages de tous les temps. La mettre au-dessus du fruit des méditations de tous les sages, n'est-ce pas reconnaître qu'elle est plus qu'humaine, et que Dieu seul peut en être l'auteur? Prenons un point de cette morale, celui, par exemple, où il est question de la prière, et examinons-le pour nous pénétrer de sa sagesse. « Lorsque vous voudrez prier (1), nous dit le Sauveur, ne dites pas beaucoup de paroles, mais que votre cœur soit tout entier à ce que vous dites. Priez mon père, non par des mots, mais par une adoration pure, accompagnée d'un sentiment profond. » Lorsque vous voulez prier, demandez à Dieu bien plus les choses qui sont nécessaires à votre âme que celles que vous croyez pouvoir vous rendre heureux dans ce monde; car vous savez peu, en demandant ces dernières, si elles vous seront bonnes et profitables, ou si plutôt elles ne vous seront pas préjudiciables et nuisibles : ne les demandez donc qu'en vous soumettant à la volonté de Dieu, et en désirant du fond de votre

(1) Matth. VI. 7.

cœur qu'en tout elle s'accomplisse. Si ce que vous demandez doit vous être véritablement utile, croyez avec confiance que Dieu ne vous le refusera pas; mais, s'il ne vous l'accorde point, croyez avec une résignation parfaite que ce refus est encore une grâce et un bienfait, comme c'en est un que de refuser à un enfant qui n'en connaît pas le danger une arme ou un instrument dont il pourrait se blesser. En suivant ce plan de conduite, vous ne serez jamais mécontent de ce qui arrivera, parce que vous y verrez la volonté de Dieu, qui ne fait rien qu'avec une extrême sagesse, et pour le plus grand bien, et qui sait tirer du mal même qu'il permet des avantages dont nous ne nous doutons pas; comme il arrive quelquefois, si l'on peut comparer les petites choses aux grandes, qu'un habile médecin tire un remède salutaire des plus subtils et des plus dangereux poisons.

L'Évangile nous ouvre tous les trésors de la grâce. Je remarquerai et vous ferai remarquer, que c'est là que nous trouvons les promesses de la vie future; que c'est là que nous apprenons qu'après cette vie il en est une autre; que celle-ci est fugitive et passagère; que, pour beaucoup de personnes, elle se borne à quelques courtes années; qu'il serait par conséquent insensé de fonder sur elle de grandes espérances, puisqu'au moment où nous y pensons le moins, elle peut finir; que pour tous, même pour ceux dont la carrière est la plus longue, elle n'est qu'un point imperceptible dans l'immensité du temps, et, à plus

forte raison, dans l'éternité, qu'après cette vie nous aurons un compte à rendre ; que l'examen de la conduite que nous aurons tenue sera sévère ; que ceux qui auront bien fait seront récompensés éternellement, et que, malgré sa bonté infinie, Dieu, qui n'est pas moins justice que bonté, punira rigoureusement ceux qui auront violé sa loi. L'Évangile nous apprend donc et à aimer Dieu et à le craindre ; et c'est cette crainte, mêlée d'amour et de confiance, qui lui plaît le plus. C'est donc avec raison que l'Apôtre appelle l'Évangile *parole du salut*. Ainsi savoir l'Évangile, le bien connaître et s'être bien pénétré de son esprit, voilà le premier devoir et l'intérêt important du chrétien. Pratiquer l'Évangile, voilà le moyen de plaire à Dieu, d'attirer sur soi ses grâces et de se préparer par une vie sainte à une mort qui le soit aussi, et qui alors sera suivie d'une récompense éternelle.

ÉVANGILE.

Saint Luc, ch. XXIV, v. 36.

En ce temps-là, Jésus se présenta au milieu de ses disciples, et leur dit : La paix soit avec vous ; c'est moi, n'ayez point de peur. Ils furent frappés d'étonnement et de crainte, et ils s'imaginaient voir un esprit. Mais Jésus leur dit : Pourquoi vous troublez-vous ? et pourquoi s'élève-t-il tant de différentes pensées dans vos cœurs ? Regardez mes mains et mes pieds ; c'est moi-même. Touchez-moi, et considérez qu'un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'ai. Après avoir dit cela, il leur montra ses mains et ses pieds. Mais eux ne croyant pas encore *ce qu'ils voyaient*, tant ils étaient transportés de joie et d'admiration, il leur dit : N'avez-vous point ici quelque

chose à manger ? Et ils lui présentèrent un morceau de poisson rôti et un rayon de miel. Il en mangea devant eux; et ayant pris les restes, il les leur donna, et leur dit : Vous voyez ce que je vous avais dit lorsque j'étais encore avec vous : Qu'il fallait que tout ce qui a été écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les prophètes et dans les psaumes, fût accompli. En ce même temps il leur ouvrit l'esprit, afin qu'ils entendissent les Écritures, et leur dit : Il fallait, selon qu'il est écrit, que le Christ souffrît, et qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour, et qu'on prêchât en son nom la pénitence et la rémission des péchés dans toutes les nations, en commençant par Jérusalem.

Admirons la bonté du Sauveur et son extrême condescendance pour la faiblesse de ses disciples non affermis dans la foi, et ne portant encore dans la carrière qu'ils devaient parcourir que des pas chancelans. Jésus paraît parmi eux ; il leur avait souvent prédit sa résurrection. Quelques-uns d'eux l'avaient même déjà vu. Cependant ils craignent et se troublent. Qu'avaient-ils donc à craindre d'un aussi bon maître ? Quelle était la cause de leur trouble ? Cet état d'inquiétude ne subsistera pas long-temps. Jésus, au lieu de leur reprocher l'oubli des promesses qu'il leur avait faites, et cette sorte d'incrédulité qu'excusait encore leur faiblesse, s'empresse de les rassurer ; et c'est ainsi qu'il agit toujours à l'égard des âmes qui, le cherchant de bonne foi, méconnaissent pourtant sa présence, marquée par des grâces prévenantes dont elles ne sentent pas encore tout le prix : « Soyez tranquilles, dit-il à ses disciples ; c'est moi qui viens vous voir pour achever près de vous

l'œuvre de mon père, et pour vous donner mes dernières instructions sur la grande entreprise dont vous allez être chargés ; je veux dire l'établissement de mon Église. S'il vous reste quelque doute, et devrait-il vous en rester sur l'accomplissement des promesses que je vous ai faites ? s'il vous reste quelque doute, regardez mes mains et mes pieds, voyez-y les ouvertures qu'y ont laissées les clous dont j'ai été attaché quand je me suis offert en sacrifice, quand je me suis dévoué sur la croix à toutes les angoisses d'un supplice cruel pour sauver les hommes. Vous croyez voir un esprit; mais un esprit n'a ni chair ni os, et vous voyez que j'ai l'un et l'autre. Vous pouvez, en me touchant, vous convaincre que je suis tel que vous m'avez vu avant ma mort ; que je suis un homme comme vous. » Le Sauveur fait plus encore : quoique son divin corps, ressuscité alors et glorieux, n'eut plus besoin de nourriture, il a la complaisance de manger devant ses disciples. Il leur rappelle tout ce que les saintes Écritures ont dit du Messie, et leur donnant l'intelligence de ces mêmes Écritures, leur ouvrant l'esprit, il leur en fait voir le parfait accomplissement dans sa personne, dans la mort qu'il a soufferte, et dans sa résurrection le troisième jour. Il les charge de prêcher cette doctrine de salut et d'appeler les hommes à la pénitence, sans laquelle on ne peut participer aux mérites de sa passion, parce que, quoiqu'il soit mort pour tous, il faut pourtant que chacun s'applique à soi-même le mérite de sa mort en répondant à la grâce par un vrai re-

pentir de ses péchés, et par la pratique des bonnes œuvres. Mais, moyennant ce concours de notre part, il nous promet la rémission entière de nos péchés et la vie éternelle ; promesse faite non-seulement à Jérusalem et aux Juifs, mais encore à toutes les nations de la terre.

Cet évangile nous offre l'objet d'une autre considération ; c'est qu'il faut que la paix soit un grand bien et un avantage extrêmement précieux, puisque presque chaque fois que Jésus vient visiter ses disciples, il les salue de ces mots, *que la paix soit avec vous.* La paix que Jésus souhaite à ses disciples, et qui est si souhaitable, parce qu'elle met l'âme en repos, est de deux sortes : savoir, la paix avec le prochain, et la paix avec soi-même. On est en paix avec le prochain quand on n'a contre qui que ce soit aucun ressentiment, quand on n'a donné à personne aucun sujet volontaire et raisonnable de plainte. Il est de devoir absolu pour un chrétien d'entretenir cette paix ; et celui qui négligerait ce devoir manquerait au premier et au plus important de tous les préceptes, à celui de la charité ; car elle veut que nous ne blessions personne, et qu'au contraire nous fassions aux autres tout le bien que nous voudrions qu'ils nous fissent dans les mêmes circonstances. Cette paix, avec les autres, contribue puissamment à l'autre sorte de paix qui nous est si nécessaire et si avantageuse, c'est-à-dire à la paix avec soi-même. C'est un grand acheminement vers la paix avec soi-même que de n'avoir donné à personne aucun

sujet de plainte, et de ne conserver aucun mécontentement contre personne. Cette paix deviendra complète, si on ne se laisse point dominer par ses passions; car rien ne porte dans l'âme plus d'inquiétude, plus d'agitation que les mouvemens trop passionnés auxquels on cède; dès-lors plus de repos. On a, avec raison, comparé l'âme agitée par les passions, de quelque nature qu'elles soient, à une mer soulevée par la tempête. Il faut donc que nous sachions maîtriser nos passions; si nous ne voulons pas qu'elles nous maîtrisent; c'est alors qu'il faut recourir au secours de la religion. Elle en offre d'efficaces, et la raison n'en fournirait que d'impuissans; mais Dieu est toujours là quand nous avons besoin de lui; et si son secours nous manque quelquefois, ce n'est pas qu'il nous soit refusé, c'est que nous ne le demandons pas, ou que nous le demandons mal, et que nous ne nous mettons pas dans le cas de le mériter.

POUR LE MERCREDI DE PAQUES.

ÉPITRE.

Actes, ch. III, v. 12.

En ces jours-là, Pierre, prenant la parole, dit au peuple: O hommes israélites, et qui avez la crainte de Dieu, écoutez ces paroles: Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de nos pères a glorifié son fils Jésus, que vous avez livré et renoncé devant Pilate, qui avait jugé qu'il devait être renvoyé absous. Vous avez renoncé le saint et le juste, vous avez de-

mandé qu'on accordât la grâce d'un homicide, et vous avez fait mourir l'auteur de la vie. Mais Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, et nous sommes témoins de sa résurrection. C'est sa puissance qui, par la foi en son nom, a raffermi les pieds de cet homme que vous voyez et que vous connaissez; et la foi qui vient de lui a fait devant vous tous les miracles d'une si parfaite guérison. Cependant, mes frères, je sais que vous avez agi en cela par ignorance, aussi-bien que vos sénateurs. Mais Dieu a accompli de cette sorte ce qu'il avait prédit par la bouche de tous les prophètes, que le Christ souffrirait la mort. Faites donc pénitence, et convertissez-vous, afin que vos péchés soient effacés.

La descente du Saint-Esprit sur les apôtres les avait remplis de force et de courage. Il n'y avait encore que quelques jours que ce prodige était arrivé lorsque Pierre et Jean, montant au Temple pour prier, rencontrèrent à la porte un boiteux de naissance qui s'y tenait ordinairement pour demander l'aumône à ceux qui passaient. Cet homme était extrêmement connu de tout le monde, et on le voyait là depuis de longues années. Jamais on ne l'avait vu marcher. Lorsqu'il aperçut Pierre et Jean, il s'adressa à eux comme aux autres, et les pria de l'aider de quelque chose. Mais Pierre, prenant la parole, lui dit: Je n'ai sur moi ni or ni argent; mais ce que je puis faire, je le ferai, et ce que j'ai je vous le donne. Au nom de Jésus levez-vous et marchez. Pierre alors présenta la main au boiteux. Ces paroles, prononcées au nom tout puissant du fils de Dieu, furent bientôt suivies d'un admirable prodige: le boiteux se leva aux yeux de tous les assistans, qui étaient en grand nombre.

Ses pieds s'affermirent, et il suivit les deux apôtres dans le Temple. Qu'on juge de l'étonnement du peuple à la vue d'une guérison aussi extraordinaire, et opérée par quelques paroles. C'est alors que Pierre tint aux Juifs le discours rapporté dans les Actes. Il leur parle de Jésus ; il leur reproche d'avoir renié le saint et le juste devant Pilate qui voulait l'absoudre, de l'avoir fait mourir, et d'avoir demandé qu'on leur accordât la grâce d'un homicide plutôt que celle de Jésus qui était innocent. Il leur déclare que c'est par la puissance de ce Jésus que le boiteux a été guéri, et que c'est par la foi en ce nom divin que ses pieds ont été raffermis. Il les engage à faire une attention sérieuse aux circonstances de ce grand miracle, et aux preuves qui en résultent, savoir, que Jésus est le messie promis aux patriarches, et le libérateur attendu par Israël. Il les exhorte ensuite à faire pénitence et à reconnaître que Dieu a accompli de cette sorte ce qu'il avait prédit par la bouche des prophètes, que le Christ souffrirait la mort. Quelques réflexions me paraissent naître naturellement du discours de l'Apôtre.

La première, c'est que dans les mains de Dieu tout se tourne en bien, même les plus grands maux, et que sa puissance sait tirer des avantages des crimes les plus détestables. S'il en est un qui doive nous inspirer une profonde horreur, c'est assurément le déicide commis en la personne de notre Seigneur Jésus-Christ; et de ce déicide cependant s'est ensuivi le salut du genre humain,

puisque c'est par la passion et la mort de l'Homme-Dieu que nous sommes tous sauvés. Ainsi le crime a fait l'expiation, et du plus abominable attentat est sortie une source de vie.

La deuxième réflexion est qu'il n'est pas de faute que n'efface une sincère conversion; que le pécheur par conséquent ne doit jamais désespérer du pardon de ses offenses, de quelque nature qu'elles soient, s'il veut sincèrement retourner à Dieu. C'est aux Juifs que parlait l'apôtre saint Pierre, et aux Juifs coupables de la mort du Sauveur, puisqu'il leur dit qu'ils ont livré Jésus, qu'ils l'ont renoncé devant Pilate, et qu'ils ont fait mourir l'auteur de la vie; et quoiqu'il ajoutât qu'ils ont agi en cela par ignorance, ils n'en étaient pas moins coupables, puisqu'ils pouvaient sortir de cette ignorance, et que l'éclat des miracles de Jésus, ainsi que l'accord des circonstances de sa vie avec les prédictions des prophètes, devaient les éclairer. Cependant il les exhorte à la pénitence, et leur promet que, s'ils se convertissent, leurs péchés seront effacés. Quel est donc le pécheur qui pourrait craindre, en se repentant, de ne point obtenir miséricorde, si les meurtriers de Jésus eux-mêmes ne sont pas exclus de ses grâces?

La troisième réflexion est enfin qu'on n'a pourtant pas tout fait quand on s'est converti; que ce n'est pas assez de retourner à Dieu du fond du cœur et d'être repentant de ses fautes; mais qu'il faut encore faire des œuvres de pénitence, c'est-

à-dire *satisfaire* pour ses péchés ; parce que, quoiqu'ils soient remis à ceux qui se repentent, et qui ont recours au sacrement de pénitence, ils ne sont entièrement pardonnés que quand on a satisfait à la justice divine.

ÉVANGILE.

Saint Jean, ch. XXI, v. 1.

En ce temps-là, Jésus se fit voir encore à ses disciples sur le bord de la mer de Tibériade, et il s'y fit voir de cette sorte. Simon-Pierre, et Thomas, appelé Didyme, Nathanaël, qui était de Cana en Galilée, les fils de Zébédée, et deux autres disciples étaient ensemble. Simon-Pierre ayant dit aux autres : Je m'en vais pêcher, ils lui dirent : Nous allons aussi avec vous. Ils y allèrent tous, et entrèrent dans une barque ; mais cette nuit-là ils ne prirent rien. Le matin étant venu, Jésus se trouva sur le rivage, sans que les disciples sussent que ce fût lui. Jésus donc leur dit : Enfans, n'avez-vous rien à manger ? Ils lui répondirent : Non. Il leur dit : Jetez le filet au côté droit de la barque, et vous en trouverez. Ils le jetèrent aussitôt ; mais ils ne pouvaient plus le tirer, tant il était chargé de poissons. Alors le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : C'est le Seigneur. Et Simon-Pierre, ayant appris que c'était le Seigneur, mit son habit, car il était nu, et il se jeta dans la mer. Les autres disciples vinrent avec la barque ; et comme ils n'étaient loin de terre que d'environ deux cents coudées, ils y tirèrent le filet plein de poissons. Comme ils furent à terre, ils trouvèrent des charbons allumés, et du poisson qu'on avait mis dessus, et du pain. Jésus leur dit : Apportez quelques poissons de ceux que vous venez de prendre. Simon-Pierre monta dans la barque, et tira à terre le filet plein de cent cinquante-trois gros poissons ; et quoiqu'il y en eût tant, le filet ne se rompit point. Jésus leur dit : Venez, dînez. Et nul des disciples n'osait lui demander : Qui êtes-vous ? Car ils savaient que c'était le Seigneur. Jésus donc

vint, prit le pain, et leur en donna, et du poisson de même. Ce fut là la troisième fois que Jésus apparut à ses disciples depuis sa résurrection d'entre les morts.

C'est sur la résurrection de Jésus-Christ que sont fondées toutes les espérances chrétiennes. Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, dit un père de l'Église, notre foi est vaine. C'est sans doute à cause de l'importance de ce mystère que l'Église, pendant la quinzaine de Pâques, revient si souvent sur les différentes apparitions de Jésus à ses disciples. Dans le dernier évangile dont nous nous sommes occupés, Jésus entre dans le lieu où les disciples sont assemblés. Il les salue par des paroles de paix; il les rassure; il leur permet de toucher ses plaies, et n'omet rien de ce qui peut contribuer à leur démontrer que c'est lui-même. Dans l'évangile que nous venons de lire, ce n'est plus aux disciples assemblés que Jésus-Christ apparaît, mais seulement à quelques-uns d'entre eux, qui forment pour ainsi dire l'élite du collége apostolique. Le premier est Simon-Pierre, destiné à être le chef de l'Église, et par conséquent l'un des principaux témoins de la résurrection. Un autre est Jean, le disciple que Jésus aimait. D'abord Jésus n'est point reconnu d'eux; mais bientôt il n'y a plus moyen de douter de sa présence. Le filet est jeté sur sa parole, et une pêche miraculeuse termine une nuit consumée dans d'inutiles fatigues. A ces marques Jean reconnaît son maître, et l'annonce à ses compagnons. Tous se rendent sur le rivage pour y jouir du bonheur de le revoir.

Apprenons par cet exemple que, quand nous agissons sans le concours de Dieu, tous nos efforts n'aboutissent à rien; au lieu que, lorsque nous suivons sa volonté, et que nous répondons à ses inspirations, nos desseins réussissent, parce qu'il les bénit. Apprenons encore que dans nos entreprises, surtout celles qui concernent le salut, il ne faut pas se décourager pour quelques travaux infructueux. Dieu n'a point promis la réussite à nos premiers efforts. Souvent il éprouve notre patience, mais il couronne une volonté constante et persévérante.

Les maîtres de la vie spirituelle, en parlant de cette pêche mystérieuse, la regardent comme une image de la pêche des âmes, c'est-à-dire des soins que les pasteurs doivent prendre pour ramener les âmes à Dieu. Pierre n'attend pas le jour pour se mettre au travail. Il part le soir; il jette le filet toute la nuit. De même les pasteurs des âmes ne doivent pas perdre de temps pour aller à leur recherche. Ce doit être pour eux l'occupation de tous les momens, et les plus délaissées sont celles à qui il faut qu'ils s'attachent le plus. Ils ne réussissent pas toujours; souvent il se passe de longues et laborieuses nuits avant que leurs travaux soient couronnés d'aucun succès; mais arrive enfin un matin heureux, Jésus vient, et sa présence opère le miracle.

On peut regarder encore cette pêche comme l'image de la vie présente. Qu'est-ce en effet que la vie, sinon un temps passé dans des travaux souvent infructueux sur la mer du monde, au milieu

de ses agitations, et pendant laquelle nous sommes accablés de mille soins qui nous fatiguent, et tourmentés par nos passions ? A cette nuit succède aussi un matin, et ce matin est l'aurore de l'autre vie, dans laquelle seule on peut espérer le repos et le bonheur. Heureux alors ceux qui, comme le disciple chéri, apercevront Jésus et pourront gagner le rivage pour se réunir à lui ! Heureux ceux à qui il dira : Venez, reposez-vous des fatigues d'une nuit orageuse, et asseyez-vous au festin que mon père a préparé !

POUR LE JEUDI DE PAQUES.

ÉPITRE.

Actes, ch. VIII, v. 26.

En ces jours-là, l'ange du Seigneur parla à Philippe, et lui dit : Levez-vous, et allez vers le midi, au chemin qui descend de la ville de Jérusalem à Gaze, qui est déserte. Et se levant, il s'y en alla. Or, un Éthiopien eunuque, l'un des premiers officiers de Candace, reine d'Éthiopie, et surintendant de tous ses trésors, était venu à Jérusalem pour adorer ; et à son retour, étant assis dans son chariot, il lisait le prophète Isaïe. Alors l'esprit dit à Philippe : Avancez, et approchez-vous de ce chariot. Aussitôt Philippe accourut, et ayant ouï que l'eunuque lisait le prophète Isaïe, il lui dit : Entendez-vous bien ce que vous lisez ? Il lui répondit : Comment pourrais-je l'entendre, si quelqu'un ne me l'explique ? Et il pria Philippe de monter et de s'asseoir auprès de lui. Or, le passage de l'Écriture qu'il lisait était celui-ci : Il a été mené comme une brebis à la boucherie, et il n'a point ouvert la bouche non plus qu'un agneau qui demeure muet devant

celui qui le tond. Dans son abaissement il a été délivré de la mort à laquelle il avait été condamné. Qui pourra raconter son origine, parce que sa vie a été retranchée de la terre? L'eunuque dit à Philippe : Je vous prie de me dire de qui le prophète entend parler; si c'est de lui-même, ou de quelque autre. Alors Philippe, prenant la parole, commença par cet endroit de l'Écriture à lui annoncer Jésus. Après avoir marché quelque temps, ils rencontrèrent de l'eau, et l'eunuque lui dit : Voilà de l'eau, qu'est-ce qui empêche que je ne sois baptisé? Philippe répondit : Vous pouvez l'être, si vous croyez de tout votre cœur. Il lui repartit : Je crois que Jésus-Christ est le fils de Dieu. Il commanda aussitôt qu'on arrêtât son chariot, et ils descendirent tous deux dans l'eau, et Philippe baptisa l'Eunuque. Étant remonté hors de l'eau, l'esprit du Seigneur enleva Philippe, et l'eunuque ne le vit plus; mais il continua son chemin, étant plein de joie. Et Philippe se trouva dans Azot; d'où étant sorti, il annonça l'Évangile à toutes les villes par où il passa, jusqu'à ce qu'il vînt à Césarée.

Dieu veut le salut de tous les hommes. Pouvait-il faire plus que de livrer son fils unique pour les racheter? Tantôt il les attire à lui par des moyens visibles, tantôt par des moyens cachés, mais qui n'en seraient pas moins sûrs, si nous savions y répondre. Ce n'est jamais ni sa grâce, ni sa bienveillance, ni ses secours qui nous manquent; car c'est nous qui manquons à sa grâce, qui repoussons sa bienveillance, qui rejetons ses secours, et qui ainsi rendons vaine et inutile pour nous la passion du Sauveur. Quand un cœur cherche Dieu avec ardeur et sincérité, s'il fallait pour sa conversion que Dieu envoyât un ange visiblement, dit un saint docteur, ce miracle ne lui serait pas refusé.

Cette doctrine est confirmée par l'exemple de cet officier de la reine Candace dont il est fait mention dans l'épître que nous venons de lire. Il était dans ces saintes dispositions qui nous rendent Dieu si favorable; il avait quitté ses importantes occupations; il avait entrepris un long voyage pour venir à Jérusalem adorer Dieu dans son temple. Après s'être acquitté de ce devoir, il s'en retournait en Ethiopie. Il sanctifiait même son voyage par de saintes lectures. Dieu, touché de tant de piété, envoie un ange à Philippe, l'un des sept premiers diacres. L'ange lui ordonne de la part de Dieu de se rendre sur le chemin de Gaza. Philippe obéit, et trouve dans l'endroit désigné l'officier qui, assis sur son chariot et continuant sa route, lisait les prophéties d'Isaïe, et en était précisément à un passage qui concerne le Messie, et qu'il cherchait à comprendre. Philippe lui montre l'accomplissement parfait des paroles du prophète dans Jésus mené à la boucherie comme un tendre agneau, souffrant avec patience et sans murmure toute sorte d'ignominies, délivré, par le miracle de sa résurrection, de la mort qu'il avait subie, père enfin, après qu'on lui a ôté la vie, d'une nombreuse postérité par les enfans qui doivent naître à la foi au moyen des eaux sacrées du baptême. L'esprit de l'officier est pénétré d'une vive lumière, il croit; et, apercevant des eaux, il demande vivement le baptême, et le reçoit.

Dieu sans doute n'envoie point à tous les pécheurs des anges pour les ramener à lui. Ces moyens

extraordinaires, utiles, nécessaires même dans les premiers momens de l'établissement de la religion, ne le sont plus lorsqu'elle est bien affermie, et qu'on ne manque d'aucun moyen d'instruction. Mais Dieu nous prévient par des inspirations secrètes; il nous instruit par les pasteurs qu'il a établis; il nous avertit par des maladies qu'il nous envoie; il cherche à nous ramener à lui par ses bienfaits, d'autres fois par des afflictions qui nous obligent à chercher dans les secours de la religion des consolations que les hommes ne peuvent nous offrir; et ces moyens seraient aussi efficaces que la mission d'un ange, si nous étions dans les mêmes dispositions que l'officier de la reine Candace, et si nous ouvrions notre cœur à cette grâce qui nous est toujours offerte, mais qui ne peut devenir puissante que quand nous la désirons fortement. C'est à ce désir ardent que Dieu accorde la foi, les lumières et le don de la charité, que suit bientôt la paix du cœur. L'officier, dit le texte sacré, après avoir reçu tous ces dons, continua son chemin, étant plein de joie. C'est aussi, pénétrée de cette joie et de cette paix intérieure, qu'une âme véritablement chrétienne continue et achève le chemin de la vie.

ÉVANGILE.

Saint Jean, ch. XX, v. 11.

En ce temps-là, Marie se tenait en pleurant dehors le sépulcre; et comme elle pleurait, s'étant baissée pour regarder dans le sépulcre, elle y vit deux anges vêtus de blanc, assis au lieu où avait été le corps de Jésus, l'un à la tête, et l'autre

aux pieds. Ils lui dirent : Femme, pourquoi pleurez-vous ? Elle leur répondit ? C'est qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis. Ayant dit cela, elle se retourna, et vit Jésus debout, sans savoir que ce fût lui. Jésus lui dit : Femme, pourquoi pleurez-vous ? qui cherchez-vous ? Elle, pensant que ce fût le jardinier, lui dit : Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai. Jésus lui dit : Marie. Aussitôt elle se retourna, et lui dit : Rabboni, c'est-à-dire mon maître. Jésus lui dit : Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore monté vers mon père ; mais allez trouver mes frères, et leur dites de ma part : Je monte vers mon père, et votre père ; vers mon Dieu, et votre Dieu. Marie-Madeleine vint donc dire aux disciples qu'elle avait vu le Seigneur, qui lui avait dit ces choses.

Dieu a voulu que nous trouvassions dans les saintes personnes qu'il a favorisées de ses grâces des modèles parfaits de toutes les vertus que nous devons pratiquer. La conduite de Marie-Madeleine envers le Sauveur nous en offre un bien remarquable de l'amour dont tous les hommes doivent être animés à l'égard de ce divin maître. Cet amour éclate dans toutes les occasions. Dès la première visite dont le Seigneur honore les deux sœurs, Madeleine s'attache à lui ; elle se tient à ses pieds ; elle recueille avec une sorte d'avidité toutes les paroles qui sortent de sa bouche ; et tandis que Marthe, sa sœur, est livrée aux soins nécessaires pour recevoir cet hôte divin, Marie n'est occupée qu'à profiter de ses instructions. Ce que Dieu préfère c'est qu'on l'aime. Aussi Jésus comble-t-il d'éloges la conduite de Marie : « Elle a, dit-il, choisi la meilleure part ; car une seule

chose est nécessaire, c'est de sauver son âme » (1).

A la mort de Lazare son frère, Marie s'approche de Jésus tout en larmes, et le Seigneur, touché de son affliction, daigne la partager et répand lui-même des pleurs. Lorsque, avant la dernière pâque, il voulut bien aller prendre un repas chez Lazare ressuscité, Marie se distingua encore par un témoignage particulier de ses sentimens pour Jésus. Elle prend une livre d'essence précieuse, elle en répand une partie sur la tête du Sauveur, et le reste sur ses pieds; elle les essuie ensuite de ses cheveux, et Jésus la loue: il veut qu'on regarde comme une bonne œuvre ce qu'elle a fait à son égard; il assure que, partout où ce trait sera raconté, on en parlera avec éloge (2).

Marie n'abandonne point Jésus dans les angoisses de sa passion; elle est parmi les femmes qui le suivent au Calvaire; elle se tient au pied de la croix; elle est présente à la sépulture du Sauveur; elle ne quitte ce lieu de douleur qu'au moment où Jésus est enfermé dans la tombe; encore est-ce dans le dessein d'y revenir promptement avec des parfums pour l'embaumer d'une manière digne de son amour. Le matin du jour où Jésus ressuscite, les ténèbres ne sont point encore dissipées qu'elle est sur le chemin du sépulcre. Elle arrive la première; la première, elle s'aperçoit que le tombeau est ouvert, et que le corps n'y est plus. Alors elle fond en larmes; elle va avertir les disciples qui viennent, vérifient le récit qu'elle leur

(1) Luc, X. 42. (2) Marc, XIV. 9.

a fait, et s'en retournent. Mais Marie reste : elle demande le corps de son maître à tous ceux qu'elle rencontre, à Jésus lui-même, que dans son trouble elle ne reconnaît qu'après qu'il lui a parlé; elle mérite ainsi de voir Jésus la première, et d'être, la première, témoin de sa résurrection.

Que cette conduite de Marie nous serve de modèle. Aimons Jésus comme Marie l'aimait. Si Jésus nous parle (et si nous y faisions attention, nous l'entendrions souvent nous parler), s'il nous parle, comme Marie, n'écoutons que lui, ne nous occupons que de ce qu'il nous dit. Si nous ne pouvons répandre sur son corps des essences précieuses, réjouissons-le par la bonne odeur de nos vertus; assistons au sacrifice de la loi nouvelle comme Marie assistait au sacrifice sanglant de la croix; assistons-y avec une douleur vive de nos péchés, avec une vive reconnaissance de l'ineffable bienfait de la rédemption. Si nous perdons Jésus par le péché, comme Marie croyait l'avoir perdu lorsqu'elle ne retrouve plus son corps dans le sépulcre, soyons affligés comme elle; cherchons Jésus avec la même ardeur, redemandons-le à tout ce qui nous entoure. Jésus nous exaucera comme il a exaucé Marie. Une de ses paroles nous le fera retrouver et reconnaître. Jamais Jésus n'a rejeté des vœux sincères, ni repoussé un cœur qui veut retourner à lui.

POUR LE VENDREDI DE PAQUES.

ÉPITRE.

I. ép. de saint Pierre, ch. III, v. 18.

Mes très-chers frères, Jésus-Christ a souffert une fois pour nos péchés, le juste pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu, étant mort en sa chair, mais étant ressuscité par l'Esprit, par lequel il alla prêcher aux esprits qui étaient retenus en prison, qui autrefois avaient été incrédules lorsque la patience de Dieu les attendait au temps de Noé, pendant qu'on préparait l'arche, en laquelle si peu de personnes, savoir huit seulement furent sauvées au milieu de l'eau ; ce qui était la figure à laquelle répond maintenant le baptême, qui, ne consistant pas dans la purification des souillures de la chair, mais dans la promesse que l'on a faite à Dieu de garder une conscience pure, nous sauve par la résurrection de Jésus-Christ, qui, ayant détruit la mort, afin que nous devinssions les héritiers de la vie éternelle, est monté au ciel, et est à la droite de Dieu.

La souffrance est un état naturel à l'homme, et qui est nécessairement attaché à sa constitution physique. Notre corps est composé de fibres délicates dont l'arrangement est admirable et parfaitement approprié aux fonctions qui doivent en résulter, et d'humeurs différentes sur lesquelles influe la température, et qui sont susceptibles d'altération. Ce serait assurément une chose étonnante que l'harmonie de tant de parties si compliquées ne se dérangeât jamais : or, dans ce dérangement consistent la maladie et les souffrances. Il est déjà

assez étonnant que notre corps résiste à tant de choses, et dure encore si long-temps malgré les principes de destruction que nous portons en nous-mêmes, dont nous favorisons encore le développement par notre manière de vivre, et par le peu de soin que nous prenons de maîtriser nos passions.

Ce que j'ai dit des maux physiques, je puis le dire également des peines morales. Nous vivons en société et entourés de relations, de circonstances ou favorables ou préjudiciables à nos intérêts et à notre satisfaction. Il en résulte des attachemens, soit aux personnes, soit aux choses. Si ces attachemens sont contredits, si des liens qui nous sont chers se rompent, si des projets dont nous souhaitons vivement la réussite manquent, si nos nombreux désirs sont déçus, nous souffrons, et ces angoisses sont plus cuisantes encore que celles qui nous viennent des maux du corps.

Il suit de là que, si nous souffrons, c'est que les souffrances sont de l'essence de notre nature, ou de celle de notre condition dans l'état social; et ce devrait être un motif pour les supporter avec patience. Mais, dans les principes du christianisme, il en est un autre d'un bien plus grand poids; c'est que Dieu veut bien prendre en expiation de nos péchés des souffrances auxquelles nous ne serions pas moins sujets quand nous n'en tirerions pas cet avantage; de manière que, des maux d'esprit et de corps auxquels nous ne pourrions nous dérober, Dieu veut bien faire pour nous des moyens

de satisfaction et de salut, et permettre qu'ils se tournent en remèdes efficaces pour notre âme. Nés pécheurs et vivant dans le péché, ne sommes-nous pas trop heureux de pouvoir satisfaire à la justice de Dieu par un peu de patience ? Si nous avions ces considérations présentes à l'esprit, nos souffrances nous paraîtraient bien légères ; et au lieu de nous en plaindre, nous remercierions Dieu de ce qu'il daigne nous en envoyer.

Un autre motif qui devrait nous soutenir dans nos souffrances, ce sont celles auxquelles le Sauveur a bien voulu se soumettre. Si nous souffrons, nous l'avons bien mérité ; mais Jésus innocent, Jésus sans péché, Jésus saint comme son divin père, qu'avait-il fait pour souffrir ? Il s'est néanmoins assujetti à notre nature, et a bien voulu partager nos misères ; et quoiqu'il fût la justice même, il a permis qu'on le traitât en coupable, il a subi le supplice destiné aux criminels. Le juste est mort pour les injustes ? Et pourquoi ? Ce n'était ni pour lui, ni pour sa gloire ; mais, comme le dit saint Pierre, « pour détruire la mort, et afin que nous devinssions les héritiers de la vie éternelle » (1).

Nous devons donc souffrir avec patience, soit les maux physiques, soit les peines morales : 1° parce que ce sont des inconvéniens attachés à notre nature, et contre lesquels nous nous roidirions inutilement, que nous aggravons même par notre impatience. 2° Nous devons souffrir ces maux patiemment ; et nous y soumettre avec résignation, parce

(1) I, ép. de saint Pierre, III. 22.

que ce sont des moyens d'expier dans ce monde nos fautes, qu'il nous faudrait, dans une autre vie, expier d'une manière beaucoup plus douloureuse. Nous devons 3° souffrir ces maux non-seulement avec patience, mais encore avec joie, parce qu'en souffrant, et en souffrant patiemment, nous nous rendons conformes à Jésus-Christ, qui est notre modèle.

ÉVANGILE.

Saint Matth., ch. XXVIII, v. 16.

En ce temps-là, les onze disciples s'en allèrent en Galilée, sur la montagne où Jésus leur avait commandé de se trouver; et le voyant, ils l'adorèrent. Quelques-uns néanmoins furent en doute si c'était lui. Mais Jésus, s'approchant, leur parla ainsi : Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, instruisez tous les peuples, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai commandées. Et assurez-vous que je serai toujours avec vous jusqu'à la fin du monde.

Cet évangile nous met sous les yeux plusieurs points de notre religion qui méritent une attention particulière. Nous y voyons, 1° que toute puissance a été donnée à Jésus-Christ dans le ciel et sur la terre, et que c'est en vertu de cette puissance qu'il a établi son Église et lui a donné des lois et un gouvernement; 2.° qu'étant le chef invisible de ce peuple nombreux de fidèles, soumis sur la terre aux préceptes de son saint Évangile, il a délégué, pour les gouverner visiblement, des pasteurs auxquels il a communiqué une partie de

cette puissance, pour qu'ils en usassent suivant des règles qu'il a lui-même prescrites; 3° qu'il leur a donné une mission spéciale, et les a chargés de promulguer son Évangile et sa doctrine dans tout l'univers, « Allez, leur a-t-il dit, et instruisez toutes les nations » (1).

D'où résulte la conséquence nécessaire que les peuples doivent être dociles aux instructions des pasteurs; car ce serait en vain que Jésus-Christ aurait établi des prédicateurs et des maîtres de la science du salut, s'il n'y avait point de disciples; et ce serait encore vainement que ces maîtres seraient établis, si les disciples n'étaient pas obligés non-seulement d'entendre avec docilité leurs instructions, mais même de pratiquer la doctrine qu'ils enseignent. Aussi Jésus-Christ, dit-il dans un autre endroit (2), « qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise. » 2° Que ces mêmes maîtres, établis par Dieu, ont reçu l'ordre, non-seulement d'instruire les peuples, mais encore de les baptiser (3); que le baptême par conséquent est nécessaire, et qu'on ne peut être sauvé que par lui, suivant ces autres paroles de l'Écriture (4) : « A moins qu'on ne renaisse par l'eau et par le Saint-Esprit, on ne peut entrer dans le royaume du ciel. » 4° Que ce baptême doit se donner au nom des trois personnes de la sainte Trinité; de sorte que, quoique la rédemption soit attribuée au Fils en particulier, le fruit de cette

(1) Matth., XXVIII. 19.
(2) Luc, X. 16.
(3) Matth., XXVIII. 19.
(4) Jean, III. 3.

rédemption ne peut nous être appliqué qu'en vertu de la croyance au Père, au Fils, et au Saint-Esprit, personnes divines égales en sagesse, en puissance, coéternelles, incréées, ne faisant néanmoins qu'un seul et même Dieu, parce qu'elles n'ont qu'une seule nature et une seule divinité; mystère ineffable que la raison ne comprend point, parce qu'il est au-dessus d'elle, et qu'elle doit adorer, parce qu'il a été proposé à la croyance de l'homme par une autorité qui ne peut ni se tromper ni le tromper. 5° Qu'il ne suffit pas d'être baptisé pour être sauvé, mais qu'il faut observer tout ce que Jésus-Christ a commandé. Or, il a ordonné de fuir le mal et de faire le bien. Il a recommandé l'observance des commandemens, et surtout celui de la charité. Enfin il a dit que celui qui les observe construit solidement l'édifice de son salut, au lieu que celui qui entend les paroles du salut sans les pratiquer est un insensé qui bâtit sur le sable (1). Mais à quoi eût servi que le Sauveur eût fondé une Église, si en même temps il n'avait donné à cette Église une stabilité que n'a aucun établissement humain ? Elle avait commencé avec le monde par la promesse d'un sauveur; il fallait qu'elle durât autant que le monde : il faut donc que Dieu ne cesse pas de la protéger et de la conserver. C'est aussi la promesse qu'il a faite à ses disciples : « Je serai toujours avec vous, dit-il, et j'y serai jusqu'à la fin du monde » (2).

Tout passera donc, et subira tour à tour des vé-

(1) Matth. VII. 24, 26. (2) Matth XXVIII. 20.

volutions. Les empires se succéderont comme ils se sont déjà succédés ; mais l'empire de Jésus-Christ ne cessera pas d'exister sur la terre jusqu'au moment où elle-même se dissoudra, et où commencera dans le ciel un nouvel empire de Jésus-Christ qui durera éternellement, et auquel sont attachées nos espérances et les seules consolations véritables qu'on puisse avoir dans cette vie.

POUR LE SAMEDI DE PAQUES.

ÉPITRE.

I. ép. de saint Pierre, ch. II, v. 1.

Mes très-chers frères, vous étant dépouillés de toute sorte de malice, de tromperie, de dissimulation, d'envie et de médisance ; comme des enfans nouvellement nés, désirez ardemment le lait spirituel et tout pur, afin qu'il vous fasse croître pour le salut, puisque vous avez déjà goûté combien le Seigneur est doux. Et vous approchant de lui comme d'une pierre vivante qui, bien que rejetée des hommes, a été néanmoins choisie de Dieu, et est précieuse devant ses yeux, entrez vous-même dans la structure de l'édifice, comme étant des pierres vivantes, pour composer une maison spirituelle et un ordre de saints prêtres, afin d'offrir à Dieu des sacrifices spirituels, qui lui soient agréables par Jésus-Christ. C'est pourquoi il est dit dans un lieu de l'Écriture : Je mets en Sion la principale pierre de l'angle, la pierre choisie et précieuse ; et qui croira en celui qui est figuré par cette pierre, ne sera point confondu *dans son espérance*. C'est donc une pierre précieuse à vous qui croyez ; mais, pour les incrédules, la pierre que les architectes ont rejetée, et qui néanmoins est devenue la tête de l'angle, leur est une pierre contre laquelle ils se heurtent, et une pierre qui les fait tomber, eux qui se

heurtent contre la parole *de l'Évangile*, *la rejetant* par une incrédulité à laquelle ils ont été abandonnés. Mais, quant à vous, vous êtes la race choisie, l'ordre des prêtres-rois, la nation sainte, et le peuple conquis, afin que vous publiiez les grandeurs de celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière ; vous qui autrefois n'étiez point son peuple, mais qui maintenant êtes le peuple de Dieu ; vous qui autrefois n'aviez point obtenu miséricorde, mais qui maintenant avez obtenu miséricorde.

C'ÉTAIT aux Juifs nouvellement convertis que saint Pierre adressait ces paroles. Mais les instructions qu'elles contiennent conviennent à tous les fidèles, et c'est pour qu'ils en profitent que l'Église les leur fait lire. Tous les chrétiens doivent se dépouiller de toute sorte de malice, de dissimulation, d'envie et de médisance. Tous, en vertu de la régénération du baptême qui leur a donné une nouvelle vie spirituelle, doivent ressembler à des enfans nouvellement nés, et désirer ardemment le lait spirituel et pur de la parole de Dieu qui les fasse croître dans la grâce. La religion du Christ est une religion de bonté, parce qu'elle défend non-seulement toute action préjudiciable à autrui, mais même la pensée de chercher à lui nuire. C'est une religion de respect pour le vrai, parce qu'elle condamne le mensonge, et de charité envers tous les hommes, dont elle fait un peuple de frères ; c'est enfin une religion d'indulgence pour l'égarement d'autrui, et de commisération envers les pécheurs, puisque, pécheurs nous-mêmes, et étant pleins d'imperfections, nous avons besoin qu'on use envers nous de la même condescendance. Telles

sont les dispositions dans lesquelles tout chrétien doit être. C'est à nous à examiner si en effet elles se trouvent dans notre cœur, à prier Dieu de les y faire naître, si elles n'y sont point; ou à les y fortifier, si elles sont trop faibles: mais jusqu'à ce que nous les ayons acquises, ne nous flattons pas d'être véritablement chrétiens. Il n'y a point de christianisme sans charité. L'âme chrétienne ne doit connaître ni ressentiment ni aigreur; non que Dieu exige de nous que nous ne sentions point; mais il veut le sacrifice de notre sensibilité, de notre amour-propre, et de toutes celles de nos affections qui ne sont point dans l'ordre de nos devoirs.

Mettons-nous donc dans ces dispositions, afin de pouvoir, suivant le conseil de saint Pierre, nous approcher de Jésus-Christ, comme de la pierre vivante choisie de Dieu, et précieuse devant ses yeux, et afin que nous puissions entrer nous-mêmes dans la structure de l'édifice, comme étant aussi des pierres vivantes pour composer la maison spirituelle, c'est-à-dire pour être de vrais membres vivans de l'Église : car, quoique les pécheurs ne soient pas séparés de l'Église par le péché, ils cessent néanmoins, jusqu'à ce qu'ils soient rentrés en grâce par une conversion sincère et par le sacrement de pénitence, d'appartenir à cet ordre de saints dont parle saint Pierre, et dont les sacrifices sont agréables à Jésus-Christ.

Ceux-là sont encore bien plus loin du salut qui méconnaissent Jésus-Christ, et rejettent, comme l'ont fait les Juifs, la pierre choisie, la pierre de-

venue la tête de l'angle, pierre alors qui, au lieu de leur être de quelque utilité, leur devient un sujet de chute, et vérifie ce que dit de Jésus le grand-prêtre Siméon, qu'il était né pour la chute et le rétablissement de plusieurs d'Israël, et pour servir de but de contradiction (1); non que Jésus n'eût été envoyé pour le salut de tous, mais parce que, les Juifs l'ayant rejeté, il était devenu pour eux comme un écueil et un sujet de perdition, par leur faute.

Ceux, au contraire, qui l'ont écouté sont devenus une race choisie, une nation sainte, un peuple qu'il a conquis pour le ciel. Ils sont destinés à publier ses grandeurs; ils ont obtenu miséricorde. La grâce les élève au-dessus de leur condition en les faisant frères de Jésus-Christ; au-dessus de leur propre nature, en leur donnant des forces qu'ils ne pourraient trouver en eux-mêmes. Elle les associe au grand héritage du ciel et à l'espérance de la gloire future, à laquelle on ne peut parvenir que par la médiation et les mérites du Sauveur.

ÉVANGILE.

Saint Jean. ch. XX, v. 1.

En ce temps-là, le premier jour de la semaine, Marie-Madeleine vint du matin au sépulcre, lorsqu'il faisait encore obscur, et elle vit que la pierre en avait été ôtée. Elle courut donc, et vint trouver Simon-Pierre, et cet autre disciple que Jésus aimait, et leur dit : Ils ont enlevé le Seigneur du sépulcre, et nous ne savons où ils l'ont mis. Pierre sortit aussitôt

(1) Luc, II. 34.

pour aller au sépulcre, et cet autre disciple aussi. Ils coururent l'un et l'autre ensemble ; mais ce disciple devança Pierre, et arriva le premier au sépulcre ; et, s'étant baissé, il vit les linceuls qui étaient à terre ; mais il n'entra point. Simon-Pierre, qui le suivait, arriva peu après, et entra dans le sépulcre, et vit les linceuls qui y étaient, et le suaire qu'on avait mis sur sa tête, qui n'était pas avec les linceuls, mais plié en un lieu à part. Alors cet autre disciple, qui était arrivé le premier au sépulcre, y entra aussi, et il vit, et crut ; car ils ne savaient pas encore ce que l'Écriture enseigne : Qu'il fallait qu'il ressuscitât d'entre les morts.

Dans un des évangiles précédens nous avons vu Madeleine proposée comme un modèle de charité parfaite, et comme l'un des plus beaux exemples de l'amour d'une âme fidèle pour le Sauveur. Dans l'évangile que nous venons d'entendre nous voyons reparaître cette même Madeleine, et, en l'envisageant sous un autre point de vue, nous y trouverons un modèle non moins parfait de la vertu de vigilance. Cette vertu consiste à ne jamais perdre de vue ce qu'on doit faire, à le faire le plus tôt possible, c'est-à-dire sans autre délai que celui qui serait exigé par des circonstances impérieuses, et enfin à le faire de son mieux, et à ne négliger aucun des moyens qui peuvent contribuer à le bien faire.

Nous trouvons tout cela dans la conduite de Madeleine, après la mort du Sauveur, à l'égard des soins que son amour la portait à lui rendre. Le soir du vendredi où le Sauveur mourut, elle ne le quitte qu'après qu'il a été enseveli, et se retire la dernière. Si elle ne paraît point le lendemain,

c'est que la fête ne le permettait pas; et la retraite qu'elle observe ce jour-là est encore une leçon pour nous, en nous faisant entendre que les soins les plus chers doivent pourtant le céder aux devoirs de la religion. Mais le temps de la fête est à peine écoulé qu'elle reprend son pieux projet, et qu'elle en hâte l'accomplissement. Elle arrive au tombeau lorsqu'il fait encore obscur; elle met le même empressement à aller trouver Pierre après qu'elle a trouvé le tombeau vide : elle revient; elle ne quitte point le lieu où l'on a mis Jésus qu'enfin elle ne soit rassurée sur la perte qu'elle croyait avoir faite, qu'elle n'ait vu le Sauveur lui-même; et cette faveur précieuse est accordée à sa vigilance et à sa persévérance.

La vigilance est nécessaire à tous les âges et dans toutes les conditions, et le défaut de vigilance entraîne de graves inconvéniens : il donne lieu à l'indolence, à l'oubli des devoirs, à la perte du temps. Celui qui n'est point vigilant ne songe point à ce qu'il doit faire, et le moment de le faire se passe. Il y songe trop tard, et il n'en trouve plus le temps; il n'y a pas songé assez; et pour n'avoir pas combiné ses mesures à loisir, il fait ou maladroitement ou mal ce qu'il aurait mieux fait s'il eût mieux étudié ce qu'il avait à faire.

La vigilance naît de l'attention, ou plutôt elle n'est elle-même qu'une attention suivie à ce qu'il convient de faire et d'éviter. Je dis une attention suivie, et non pas une attention inerte, c'est-à-dire qui se borne à la pensée, et qui n'agit point,

mais une attention accompagnée de diligence et d'activité. Dire d'un homme qu'il est vigilant, d'une femme ou d'une jeune personne qu'elles sont vigilantes, c'est un des plus beaux éloges qu'on en puisse faire.

Je n'ai parlé jusqu'ici de la vigilance que comme vertu morale; et peu de vertus nous rendent plus estimables : mais quand la vigilance se porte vers les choses de la religion, ce but la sanctifie. Alors elle prend place parmi les vertus chrétiennes, et c'est une des plus nécessaires; car ce n'est qu'en veillant sans cesse sur nous-mêmes que nous pouvons éviter d'offenser Dieu. Les saintes Écritures et les maîtres de la vie spirituelle ne cessent de recommander la vigilance. « Veillez, dit Jésus-Christ, pour ne point entrer en tentation (1); veillez parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure où vous aurez à rendre compte (2); veillez et priez en tout temps, afin que vous puissiez paraître devant le fils de Dieu (3). Veillez, dit saint Pierre, parce que l'ennemi tourne autour de vous comme un lion qui cherche sa proie » (4). Le Sauveur enfin a cru la vigilance si nécessaire, qu'il en a fait le sujet d'une de ses paraboles, et admis au festin de l'époux les cinq vierges vigilantes, tandis que cinq autres vierges imprudentes et peu soigneuses en ont été exclues à cause de leur folie (5) et de leur imprévoyance.

(1) Matth., XXVI. 41.
(2) Marc. XIII. 35.
(3) Luc, XXI. 36.
(4) I. ép. de saint Pierre, V. 8.
(5) Matth., XXV. 1.

POUR

LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE PAQUES,

DIT DE QUASIMODO.

ÉPITRE.

I. ép. de saint Jean, ch. V, v. 4.

Mes très-chers frères, tous ceux qui sont nés de Dieu sont victorieux du monde; et cette victoire par laquelle le monde est vaincu est l'effet de notre foi. Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le fils de Dieu? C'est ce même Jésus-Christ qui est venu avec l'eau et avec le sang; non-seulement avec l'eau, mais avec l'eau et avec le sang. Et c'est l'esprit qui rend témoignage que Jésus-Christ est la vérité; car il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe et le Saint-Esprit; et ces trois sont une même chose. Et il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre, l'esprit, l'eau et le sang; et ces trois sont une même chose. Si nous recevons le témoignage des hommes, celui de Dieu est plus grand. Or, c'est Dieu même qui a rendu témoignage de son fils. Celui qui croit au fils de Dieu a dans soi-même le témoignage de Dieu.

Dans le sens de l'Écriture, le monde est le péché ou tout ce qui y porte, parce que dans le monde on s'occupe peu du salut, et qu'on y rencontre de fréquentes occasions de péché, soit par les mauvais exemples qui n'y sont que trop multipliés, soit par les tentations qui s'y présentent presqu'à chaque pas, soit enfin par les distractions que causent son fracas et le tumulte dans lequel on y vit. C'est pourquoi les maîtres de la vie spirituelle

disent, *fuyez le monde;* ce qui ne veut pas dire, *fuyez la société*, puisque nous sommes obligés d'y vivre, et qu'elle a été établie par Dieu; mais seulement : Garantissez-vous des mauvais exemples ; évitez le péché ; quand vous vivez au milieu du monde, faites-vous une sorte de retraite au milieu de votre cœur, et rentrez-y souvent pour penser à Dieu. C'est pour ceux qui savent user de ce remède souverain un grand sujet de consolation et une grande ressource dans la vie que de savoir se trouver bien avec soi-même.

C'est dans le même sens encore que l'Apôtre dit que ceux qui sont nés de Dieu sont victorieux du monde, c'est-à-dire qu'ils surmontent les passions qui dominent dans les gens du monde, comme l'orgueil, l'avarice, l'envie; et l'Apôtre nous apprend que c'est par la foi qu'on en est victorieux, parce que la foi nous unit à Jésus-Christ, nous pénètre de sa doctrine, nous le fait regarder comme notre divin modèle, et nous donne la force nécessaire pour triompher du monde, c'est-à-dire des tentations et de toutes nos affections vicieuses.

Le premier objet d'instruction que nous offre cette épître est donc de nous prévenir contre les dangers qui menacent notre salut, et de nous donner les moyens de nous en préserver, dont l'un des premiers est la foi et notre attachement à la doctrine du Sauveur.

Une autre chose à remarquer dans cette épître, c'est la manière dont le mystère de la sainte Trinité, ce principal article de la croyance chrétienne,

y est établi. Il y en a trois, dit l'Apôtre, qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe et le Saint-Esprit. Ces trois ne font qu'un. Le Père est la première personne de la sainte Trinité, le Saint-Esprit en est la troisième. Enfin le Verbe en est la seconde. Il reste à prouver par l'Écriture que le Verbe et le Fils sont une même chose; et si à cette preuve on peut encore ajouter celle que le Verbe s'est incarné, on aura la preuve complète que le mystère de la Trinité et de l'Incarnation est établi bien clairement dans les saintes Écritures. Or l'évangile de saint Jean commence par ces mots : « Au commencement était le Verbe, le Verbe était Dieu, et il était en Dieu. » Le Verbe est donc Dieu, et il est en Dieu; ce qui prouve une distinction de personne; et il s'est fait chair, comme il est dit dans le même évangile. Enfin l'Apôtre dit que ces trois n'en font qu'un. Ces passages réunis nous apprennent donc qu'il y a trois personnes en Dieu; le Père, le Verbe ou le Fils, et le Saint-Esprit. Ils nous apprennent deuxièmement que le Verbe s'est fait chair, et en troisième lieu que ces trois ne font qu'un, c'est-à-dire un seul Dieu. Ainsi c'est avec fondement, et appuyés sur l'Écriture sainte, que nous reconnaissons, comme un des premiers articles de notre foi, qu'il y a trois personnes en Dieu qui ne font qu'un seul Dieu, et que la seconde de ces personnes s'est incarnée; ce qui est le mystère de la sainte Trinité et de l'Incarnation.

ÉVANGILE.

Saint Jean, ch. XX, v. 19.

En ce temps-là, sur le soir du même jour, qui était le premier de la semaine, les portes du lieu où les disciples étaient assemblés de peur des Juifs étant fermées, Jésus vint et se tint au milieu d'eux, et leur dit : La paix soit avec vous. Ce qu'ayant dit, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples eurent donc une extrême joie de voir le Seigneur. Il leur dit une seconde fois : La paix soit avec vous. Comme mon père m'a envoyé, je vous envoie aussi de même. Ayant dit ces mots, il souffla sur eux, et leur dit : Recevez le Saint-Esprit. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez ; ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. Mais Thomas, l'un des douze apôtres, appelé Didyme, n'était pas avec eux lorsque Jésus vint. Les autres disciples lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur. Il leur répondit : Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et que je ne mette mon doigt dans le trou des clous, et ma main dans la plaie de son côté, je ne le croirai point. Huit jours après, les disciples étant encore dans le même lieu, et Thomas avec eux, Jésus vint les portes étant fermées, et se tint au milieu d'eux, et leur dit : La paix soit avec vous. Il dit ensuite à Thomas : Portes ici votre doigt, et considérez mes mains, et approchez aussi votre main, et la mettez dans mon côté, et ne soyez pas incrédule, mais fidèle. Thomas répondit et lui dit : Mon Seigneur et mon Dieu. Jésus lui dit : Vous avez cru, Thomas, parce que vous m'avez vu ; heureux ceux qui croient sans avoir vu ! Jésus a fait plusieurs autres miracles à la vue de ses disciples, qui ne sont pas écrits dans ce livre ; mais ceux-ci y sont écrits, afin que vous croyiez que Jésus est le fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom.

Ce ne fut pas légèrement que les disciples crurent à la résurrection du Sauveur, quoique avant

de mourir, il la leur eût prédite. Quand Madeleine annonça aux disciples qu'elle avait vu Jésus, ils traitèrent ce récit de vision ; et on ne voit pas que Pierre et Jean, qui avaient soigneusement visité le sépulcre, où ils n'avaient plus trouvé le corps, mais seulement les linceuls, aient plus ajouté foi à la résurrection que les autres disciples. La Providence sans doute ménageait, dans cette incrédulité des disciples, des moyens d'assurer davantage la certitude d'un point si important de la croyance chrétienne, en permettant qu'ils ne crussent à la résurrection du Sauveur qu'après l'avoir bien vérifiée. C'est cette certitude que Jésus voulut établir par ses différentes apparitions. Il entre dans le lieu où ils sont assemblés ; il y pénètre, quoique les portes soient fermées ; il leur parle. Jésus, qu'ils avaient vu mourir, est donc vivant.

Pour les convaincre davantage, il leur montre ses mains qui ont été percées, et son côté qui avait été ouvert par un coup de lance. Un des apôtres se trouve absent ; les autres lui racontent qu'ils ont vu le Sauveur, et Dieu permet qu'il ne veuille point croire à cette apparition. Jésus revient huit jours après, lorsque Thomas était présent avec les autres disciples. Thomas voit le Sauveur, et lui parle ; et malgré cela il ne veut point croire, à moins qu'il ne touche les plaies. Jésus daigne condescendre à son incrédulité ; il l'invite à introduire ses doigts dans les plaies des mains et des pieds, et sa main dans l'ouverture du côté. Thomas le fait ; et c'est alors que, pleinement con-

vaincu, et ne pouvant plus douter que ce ne soit véritablement son divin maître, il s'écrie : « Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu. » Jésus apparaît encore aux disciples dans d'autres circonstances, et un jour à plus de cinq cents frères. Enfin c'est en présence et à la vue de tous qu'il monte au ciel.

Remarquons néanmoins qu'en se prêtant à lever les doutes d'un de ses apôtres, Jésus ne manque pas de lui reprocher son incrédulité, et de lui en faire sentir les dangers. « Vous avez cru, lui dit-il, parce que vous avez vu. Heureux ceux qui croiront sans avoir vu ! » Non que Dieu exige de l'homme une foi aveugle, mais pour nous faire entendre qu'il n'est pas nécessaire de voir pour croire, et qu'il est, pour déterminer une croyance raisonnable, d'autres motifs que le témoignage de ses propres sens. Rien, par exemple, n'est plus raisonnable que de croire ce que Dieu a révélé ; rien ne serait plus déraisonnable et plus criminel que de s'y refuser. Et quant aux preuves par lesquelles on établit la vérité de la révélation, elles sont telles, que tout esprit sensé doit s'y soumettre.

Malheur à qui élève des doutes sur la vérité de la religion, et ne cherche pas à les faire dissiper ! Dans quelle anxiété ne doit-il pas se trouver, s'il y réfléchit ! Car, si la religion est véritable, quel risque ne court-il point en la regardant comme une fiction humaine ! et en ne la pratiquant point, quelle consolation lui restera-t-il ? A qui s'adressera-t-il dans l'infortune ? Rien n'est plus fait pour soutenir le courage que la croyance d'un Dieu qui ré-

compense et qui punit suivant qu'on mérite l'un ou l'autre; et ôter cette croyance, c'est ôter tout frein aux passions, tout encouragement au bien, tout soulagement au malheur; c'est dégrader l'âme humaine, en ne lui laissant entrevoir dans l'avenir que la destruction et le néant.

POUR LE II[e] DIMANCHE APRÈS PAQUES.

ÉPITRE.

I. ép. de saint Pierre, ch. II, v. 21.

Mes très-chers frères, Jésus-Christ a souffert pour nous, vous laissant un exemple, afin que vous marchiez sur ses pas, lui qui n'avait commis aucun péché, et de la bouche duquel nulle parole trompeuse n'est jamais sortie. Quand on l'a chargé d'injures, il n'a point répondu par des injures; quand on l'a maltraité, il n'a point fait de menaces; mais il a remis sa cause entre les mains de celui qui juge selon la justice. C'est lui qui a porté nos péchés en son corps sur la croix, afin qu'étant morts pour le péché, nous vivions pour la justice. C'est par ses meurtrissures et par ses plaies que vous avez été guéris; car vous étiez comme des brebis égarées; mais maintenant vous êtes retournés au pasteur et à l'évêque de vos âmes.

Cette épître nous avertit que nous devons prendre Jésus-Christ pour exemple, et que notre devoir est de l'imiter autant qu'il est en nous. Il n'avait pas de péché à expier; il était la pureté, la sainteté même; et, pour me servir de l'expression de l'Écriture, aucune parole trompeuse n'était jamais

sortie de sa bouche (1). Néanmoins il a bien voulu s'exposer à toutes les souffrances de la condition humaine, aux injustices, aux outrages des hommes, sans que jamais son infinie douceur en ait été altérée. Si on le chargeait d'injures, si on le menaçait, il ne répondait ni par des injures ni par des menaces. Il rendait des bénédictions pour des malédictions (2). Quand Judas le trahit, il ne lui adresse aucun reproche; au contraire, il se sert à son égard de paroles affectueuses; il l'appelle encore son ami : « Mon ami, lui dit-il, quel dessein vous amène ici ? Êtes-vous venu me trahir par un baiser » (3) ? Quelle douceur ! quelle admirable patience ! Et cette même patience, Jésus la montre pendant toute la durée de sa passion ! Il souffre les insultes, les coups, la dérision, tous les outrages; il ne se plaint point; il sollicite près de son père le pardon de ses ennemis et de ses bourreaux. Quelle religion que celle qui offre un pareil modèle, qui commande et rend possible de tels actes de vertu !

Voilà donc quelle doit être la conduite du véritable chrétien. Il doit souffrir avec patience et résignation non-seulement tous les maux dont la vie humaine est constamment affligée, mais encore ceux qui viennent de l'injustice et de la mauvaise volonté des hommes. Il doit se regarder dans ce monde comme dans un lieu d'épreuve où il faut que la vertu soit passée au creuset et se purifie. Il

(1) I. ép. de saint Pierre, II. 22. (3) Matth., XXVI. 50.
(2) *Ibid.* 23.

doit remercier Dieu de ces épreuves, parce qu'en effet elles lui sont extrêmement utiles. De bonne foi, si Dieu n'avait la bonté de nous rappeler quelquefois à lui par des peines et des afflictions, s'il ne rompait notre orgueil par des humiliations, s'il ne nous arrachait à notre insouciance pour les choses de l'autre vie en semant celle-ci d'épines, songerions-nous à lui? songerions-nous à nous-mêmes? Toujours détournés du véritable but, oubliant nos devoirs pour des plaisirs, notre intérêt éternel pour des soins temporels et de peu de valeur, nous parviendrions au terme vides de vertus et de mérites, et n'ayant à présenter à notre juge, ou que le talent enfoui de l'Évangile (1), ou que le talent dissipé et employé à des usages coupables.

Loin donc de nous plaindre des peines que Dieu nous envoie, il faut l'en remercier. Sa bonté sait les proportionner à nos forces; et si quelquefois elles nous sont insupportables, c'est que l'amour de nous-mêmes nous aveugle; c'est que nous regardons comme à nous des choses qui ne nous appartiennent pas; c'est que nous voulons user des dons de Dieu à notre volonté au lieu de nous soumettre à la sienne. Nous lui disons chaque jour en le priant, *que votre volonté soit faite*, et cependant nous voudrions que ce fût la nôtre qu'il fît. Soyons confians; songeons qu'il connaît nos besoins et notre véritable intérêt mieux que nous, et bientôt nous serons heureux et tranquilles. C'est une

(1) Matth., XXV. 25.

vérité que la foi enseigne, et que l'expérience confirme, qu'on ne peut être heureux que par lui et avec lui.

ÉVANGILE.

Saint Jean, ch. X, v. 11.

En ce temps-là, Jésus dit à quelques-uns d'entre les pharisiens : Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis; mais le mercenaire, et qui n'est point pasteur, à qui les brebis n'appartiennent pas, *ne voit pas sitôt* venir le loup qu'il abandonne ses brebis et s'enfuit; et le loup les ravit et disperse le troupeau. Or, le mercenaire s'enfuit parce qu'il est mercenaire, et qu'il ne se met point en peine des brebis. Je suis le bon pasteur, et je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent comme mon père me connaît et que je connais mon père; et je donne ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie; il faut aussi que je les amène. Elles écouteront ma voix, et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur.

Nous voyons encore ici un exemple de ces récits allégoriques si souvent employés dans les saintes Écritures sous le nom de *paraboles*, pour exposer d'une manière plus frappante, quoique indirecte, certaines vérités, et les mieux graver dans l'esprit par des images sensibles. C'est ainsi que, dans la parabole de l'enfant prodigue (1), l'Évangile nous montre le danger pour un enfant de se croire trop tôt en état de se gouverner soi-même; dans celle du mauvais riche (2), la punition à laquelle doivent s'attendre ceux qui ne font point d'une grande fortune l'usage convenable; dans la parabole des

(1) Luc, XV. 11. (2) *Ibid.* XVI. 20.

dix vierges (1), la nécessité de la vigilance; et dans celle du Samaritain (2), la preuve que la charité n'est pas toujours la vertu de l'état dont on aurait le plus droit de l'attendre.

Dans la parabole de l'évangile d'aujourd'hui, Jésus-Christ cherche à convaincre de la vérité de sa mission les pharisiens qui cherchaient à atténuer l'éclat du miracle de l'aveugle-né. Il leur trace en même temps le caractère d'un bon pasteur, et leur montre en quoi il diffère du mercenaire, c'est-à-dire de celui qui ne garde le troupeau que par intérêt et pour son profit.

Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Si le loup les attaque, il les défend courageusement. Il n'en est pas ainsi du mercenaire; comme son intérêt est pour lui le point le plus important, s'il y a quelque danger à courir, il ne s'y expose point; il s'y dérobe par la fuite, et abandonne le troupeau, qui alors se disperse, ou devient la proie de l'animal carnassier qui le guette.

Il est encore un autre caractère du bon pasteur: c'est qu'il connaît ses brebis, et qu'il en est connu; c'est qu'il les aime, et qu'il en est aimé. Il en est autrement du mercenaire qui se dit pasteur; il ne connaît point le troupeau, il ne l'aime point, et l'intérêt des brebis lui est indifférent.

Il est clair que Jésus-Christ a voulu se peindre sous l'emblème du bon pasteur. Qui en effet mérite ce titre mieux que lui? Jésus-Christ est donc le véritable pasteur de la parabole; l'Eglise est le

(1) Matth. XXV. 1. (2) Luc, X. 33.

troupeau, et les mercenaires sont ces faux pasteurs qui mettent la division dans l'Église, qui y sèment les erreurs, qui y troublent le repos des consciences. Le pasteur doit aimer le troupeau. Jusqu'à quel point Jésus-Christ n'a-t-il pas aimé et n'aime-t-il pas l'Église! Il l'a achetée au prix de son sang; il l'a fondée sur la pierre ferme; il a ouvert pour elle la source salutaire des sacremens; il a promis d'être avec elle jusqu'à la fin des temps; il la préserve de l'erreur; et s'il permet quelquefois qu'elle soit affligée, c'est pour soutenir son zèle et sa vigilance.

Jésus-Christ sans doute a voulu aussi, par cette parabole, apprendre à ceux qu'il prépare au gouvernement des fidèles, et même à tous ceux qui sont chargés de la conduite des autres, soit à titre de parenté, soit à titre de supériorité ou d'instruction, quels sont leurs véritables devoirs. Ils doivent, à l'exemple de Jésus-Christ, préférer à tout autre intérêt l'intérêt de ceux qui leur sont soumis, et surtout leur intérêt spirituel. Ils doivent veiller sur eux avec un soin extrême et une vive tendresse, chercher à bien les connaître pour développer en eux les germes de vertus qui s'y trouvent, ou pour combattre les inclinations vicieuses auxquelles ils pourraient être sujets; et de leur côté, ceux qui sont les objets de leurs soins doivent y répondre par leur soumission et leur docilité.

POUR LE IIIe DIMANCHE APRÈS PAQUES.

ÉPITRE.

I. ép. de saint Pierre, ch. II, v. 11.

Mes très-chers frères, je vous exhorte de vous abstenir, comme étant étrangers et voyageurs en ce monde, des passions charnelles qui combattent contre l'âme. Conduisez-vous parmi les gentils d'une manière pure et sainte, afin qu'au lieu qu'ils médisent de vous, comme si vous étiez des méchans, les bonnes œuvres qu'ils vous verront faire les portent à rendre gloire à Dieu au jour qu'il daignera les visiter de sa grâce. Soyez donc soumis pour l'amour de Dieu à tout homme qui a du pouvoir sur vous, soit au roi, comme au souverain, soit aux gouverneurs, comme à ceux qui sont envoyés de sa part pour punir ceux qui font mal, et pour traiter favorablement ceux qui font bien. Car Dieu veut que, par votre bonne vie, vous fermiez la bouche aux hommes ignorans et insensés, agissant comme des personnes libres, non pour vous servir de votre liberté comme d'un voile qui couvre vos mauvaises actions, mais pour agir en vrais serviteurs de Dieu. Rendez l'honneur à tous ceux à qui il est dû; aimez vos frères, craignez Dieu, honorez le roi. Serviteurs, soyez soumis à vos maîtres avec toute sorte de révérence, non-seulement à ceux qui sont bons et doux, mais à ceux qui sont rudes et fâcheux; car c'est une chose agréable à Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur, que, dans la vue de lui plaire, nous endurions les maux et les peines qu'on nous fait souffrir avec injustice.

On voit dans cette épître toute l'excellence de la religion chrétienne. Il n'est aucune mauvaise action dont elle ne détourne, aucun bien à quoi elle ne porte, aucune vertu qu'elle ne conseille; c'est

surtout au soin important qui doit nous occuper, au soin de notre salut qu'elle nous exhorte. Sans cesse elle nous y ramène. Elle vient aujourd'hui nous apprendre que nous sommes des étrangers et des voyageurs en ce monde; c'est nous dire que nous ne devons pas nous y attacher; mais que, semblables à des voyageurs qui tendent continuellement au terme de leur voyage, et dont tous les pas se dirigent vers ce but, nous devons diriger tous nos pas vers le but de cette vie qui doit passer et être suivie d'une autre vie qui ne finira point. Mais pour cela qu'avons-nous à faire? L'Apôtre nous le dit : nous devons nous abstenir des passions charnelles qui combattent contre l'âme; nous devons nous conduire d'une manière pure et simple, donner à ceux parmi lesquels nous vivons l'exemple des vertus chrétiennes, de la charité surtout, et nous montrer ainsi les véritables imitateurs de Jésus-Christ, notre modèle.

Si on me demande ce que l'Apôtre entend par des passions charnelles, je répondrai que c'est tout ce qui nous porte à rechercher une satisfaction purement temporelle au préjudice de notre salut. C'est par conséquent un amour désordonné de nous-mêmes, qui fait que nous nous regardons comme le centre de tout, que nous croyons que tout doit se rapporter à nous et se plier à nos désirs et à notre volonté. C'est l'ambition qui nous inspire le désir déréglé des grandeurs de ce monde, bien que l'expérience apprenne à ceux qui les possèdent que ce n'est pas là que l'on trouve le bon-

heur. C'est l'envie et la jalousie qui nous fait voir avec peine et regret la prospérité ou le succès des autres; c'est le goût excessif de la dissipation qui nous fait chercher hors de nous et à quelque prix que ce soit des plaisirs et des amusemens qui nous fuient à mesure que nous croyons nous en approcher davantage, et que nous imaginons que nous sommes près d'en jouir; c'est tout ce que la saine raison et la religion condamnent.

Mais ce n'est pas aux vertus religieuses seules que l'Apôtre nous exhorte dans cette épître; c'est encore aux vertus sociales et civiles. Il y recommande la soumission aux puissances établies, aux princes, à ceux qui gouvernent; il veut qu'on leur obéisse, qu'on les regarde comme des envoyés de Dieu sur la terre pour punir les méchans et récompenser les bons; il ordonne, en un mot, d'être fidèle sujet et bon citoyen. En tirant les conséquences qui suivent naturellement de cette doctrine, il sera impossible de n'en pas conclure que l'Apôtre recommande en même temps aux serviteurs d'être soumis et fidèles à leurs maîtres, aux enfans d'être obéissans envers leurs pères et mères, à ceux à l'éducation de qui on travaille d'écouter avec déférence et avec une confiance reconnaissante les personnes que leurs parens ont chargées de les instruire et de les former; car alors ce n'est pas leur propre autorité, mais l'autorité des pères et mères qu'ils exercent. Ainsi manquer à leur égard de docilité, c'est véritablement violer le grand précepte qui ordonne aux enfans une sou-

ne voulut point ajouter foi à ses paroles. A Dieu ne plaise, dit-il, que cela arrive! ce qui le fit traiter par Jésus de tentateur et d'homme qui goûtait peu les choses de Dieu (1). Pierre croyait alors, comme les Juifs charnels, que le règne du Messie serait un règne de plaisir; ce qui fit que Jésus lui répondit : Retirez-vous de moi, Satan, vous m'êtes un sujet de scandale, parce que vous ne goûtez point ce qui vient de Dieu, mais ce qui vient des hommes.

Il paraît donc qu'on peut dire que Jésus-Christ parlait de sa mort et de sa résurrection : « Encore un peu de temps, dit-il, et vous ne me verrez plus »; c'est-à-dire on doit bientôt me faire mourir : je disparaîtrai d'au milieu de vous, parce qu'il faut que je consomme mon sacrifice avant de retourner vers mon père; mais peu de temps après je ressusciterai; je paraîtrai de nouveau parmi vous; vous me verrez; j'achèverai de vous instruire; et ensuite je monterai au ciel en votre présence pour retourner vers mon père. Jésus-Christ pouvait donc dire à ses disciples, dans un sens fort naturel : « Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus; et encore un peu de temps, et vous me reverrez. »

Saint Augustin donne une autre explication de ces mêmes paroles (2). Selon ce père, quand Jésus tenait ces discours à ses disciples, sa vie mortelle était sur le point de finir; et c'est pour cela qu'il leur disait : « Encore un peu de temps, et vous

(1) Matth., XVI. 23. (2) Sur saint Jean, traité 101.

ne me verrez plus. » Mais quand il ajoutait, « Encore un peu de temps, et vous me reverrez », ce n'était pas seulement aux disciples qu'il s'adressait, mais, dans leurs personnes, à toute l'Église qu'ils représentaient. Ces paroles ressemblent à celles-ci qu'il prononça avant son ascension : « Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Jésus-Christ parlait donc de tout le temps qui doit s'écouler jusqu'au jugement dernier et à la résurrection, temps qui peut passer, quel qu'il soit, pour un temps fort court, si on le compare à l'éternité.

Cette explication de saint Augustin se trouve confirmée par les paroles qui terminent l'évangile de ce jour. Alors, dit Jésus-Christ, votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie. Ce qui ne peut s'entendre que de la béatitude éternelle dont jouiront les élus, toute autre joie étant nécessairement passagère et périssable.

POUR LE IV^e^ DIMANCHE APRÈS PAQUES.

ÉPITRE. *

Apot. saint Jacques, ch. I, v. 17.

Mes très-chers frères, toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en-haut, et descend du père des lumières, qui ne

(*) Cette épître, l'une de celles qui sont appelées *canoniques*, parce qu'elles étaient adressées non à une église, ou à une province particulière, mais à toutes les églises, est de saint Jacques *le mineur*, ainsi nommé pour le distinguer de saint Jacques *le majeur* : ce dernier était fils de Zébédée, et frère de saint Jean. Ils n'étaient que de simples

peut recevoir ni de changement, ni d'ombre par aucune révolution. C'est lui qui, par le *mouvement de sa pure volonté*, nous a engendrés par la parole de la vérité, afin que nous fussions comme des prémices de ses créatures. Ainsi, mes chers frères, que chacun de vous soit prompt à écouter, lent à parler, et lent à se mettre en colère : car la colère de l'homme n'accomplit point la justice de Dieu. C'est pourquoi, rejetant de vous toutes les productions impures et superflues du péché, recevez avec douceur et docilité la parole qui a été entée en vous, et qui peut sauver vos âmes.

On voit dans cette épître que Dieu seul est l'auteur de tout bien ; que c'est de lui que nous viennent les bonnes inspirations, les saintes résolutions, le repentir de nos fautes, les fermes propos de nous en corriger, autant que le permet la faiblesse humaine ; que c'est de lui que nous recevons et que c'est à sa grâce que nous devons la patience pour supporter nos maux, et le courage pour vaincre les obstacles qui semblent s'opposer à notre salut. C'est donc à Dieu que nous devons recourir pour obtenir ces grâces ; ou plutôt c'est à lui qu'il nous faut recourir, à tous les momens de notre vie, dans nos angoisses, pour en obtenir du soulagement ; dans nos incertitudes, pour qu'il les fixe ; dans les tentations, pour qu'il nous en délivre ; dans l'adversité, pour qu'il nous donne la

pêcheurs, que Dieu appela lorsqu'ils étaient occupés à raccommoder leurs filets ; tous deux assistèrent à la transfiguration. Saint Jacques prêcha la foi. Hérode Agrippa, pour plaire aux Juifs, le fit mourir à Jérusalem par l'épée. Saint Jacques *le mineur* fut évêque de Jérusalem. Il était fils de Marie, sœur de la Sainte-Vierge, et épouse de Cléophas. On lui avait donné le surnom de *Juste* à cause de son éminente sainteté. Il fut précipité du haut du Temple, et mourut en témoignage de la résurrection du Sauveur.

force de la soutenir ; dans le bonheur même, non-seulement pour lui en témoigner notre reconnaissance, mais encore pour qu'il nous fasse la grâce d'en jouir avec modération et de ne point en mal user ; car souvent le bonheur est plus dangereux pour notre salut que le malheur et les souffrances. On se laisse aveugler par la prospérité ; on oublie qu'elle est fugitive : on s'y livre sans réserve ; et quand elle disparaît, comme on n'est point préparé contre ce choc de la fortune, on devient la proie de vifs et amers regrets. On ne se souvient point assez que c'est Jésus-Christ, c'est-à-dire la vérité même qui a dit : « Bienheureux ceux qui souffrent ». Et qu'est-ce que les souffrances passagères de cette vie en comparaison des biens éternels promis à ceux qui savent supporter avec patience et résignation les maux que Dieu leur envoie ?

Cette épître nous apprend encore que Dieu est la seule chose qui ne change point ; que, tandis que tout passe, tout se détruit, Dieu seul demeure immuable et toujours le même. Enfin l'Apôtre joint d'utiles conseils à ces vérités ; il nous exhorte à être lents à parler, et circonspects dans nos discours, parce qu'en parlant sans réflexion, on s'expose à ne pas parler sagement et à se repentir de sa précipitation. Le prophète-roi, si savant dans la science de Dieu, le priait de mettre une garde à sa bouche, et une porte de *retenue* à ses lèvres, afin que son cœur ne se laissât point

aller à des paroles de malice (1). Si l'homme, selon le cœur de Dieu, croyait avoir besoin de lui demander cette grâce, combien ne nous est-il pas nécessaire de la solliciter, nous si imparfaits, si légers, si peu avancés dans les choses du salut! L'Apôtre veut encore que nous soyons prompts à écouter, c'est-à-dire avides d'entendre les personnes vertueuses et qui sont plus instruites que nous, afin de profiter de leur sagesse et de leur expérience. Ces leçons, bonnes à suivre à tout âge, le sont surtout pour la jeunesse, parce qu'ayant peu vu, et eu peu d'occasions de réfléchir, elle a plus besoin d'être guidée dans sa conduite et dans ses discours. Enfin l'Apôtre nous conseille d'éviter la colère et l'impatience, qui nous empêchent de faire usage de notre raison et nous portent à l'injustice.

En réfléchissant sur ces préceptes si sages, on ne peut s'empêcher d'admirer et d'adorer la bonté de Dieu qui, par ses saintes Écritures, nourrit les fidèles d'une doctrine et d'une morale si pures, si propres à régler leur conduite journalière, et à favoriser de plus en plus leurs progrès dans le chemin de la vertu.

ÉVANGILE.

Saint Jean, ch. XVI, v. 5.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Maintenant je m'en retourne vers celui qui m'a envoyé, et aucun de vous

(1) Ps. CXL. 3 et 4.

ne me demande où je vais; mais, parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse vous a saisi le cœur. Cependant je vous dis la vérité. Il vous est utile que je m'en aille : car si je ne m'en vais point, le consolateur ne viendra point à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. Et lorsqu'il sera venu, il convaincra le monde touchant le péché, touchant la justice, et touchant le jugement. Touchant le péché, parce qu'ils n'ont point cru en moi; touchant la justice, parce que je m'en vais vers mon père, et que vous ne me verrez plus; et touchant le jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé. J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire; mais vous ne pourriez pas les porter présentement. Quand l'esprit de vérité sera venu, il vous fera entrer dans toutes les vérités : car il ne parlera pas de lui-même; mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et vous annoncera les choses à venir. C'est lui qui me glorifiera, parce qu'il prendra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera.

Jésus venait de tenir un long discours aux disciples : il les préparait au grand jour de sa passion ; mais toujours avec ménagement, à cause de leur faiblesse, et sous des ombres mystérieuses. « Je m'en retourne vers celui qui m'a envoyé », leur disait-il. Ces paroles les chagrinaient, et ils n'entrevoyaient qu'avec inquiétude la séparation qui leur était annoncée. Jésus, dans l'évangile d'aujourd'hui, leur en fait sentir la nécessité. Il fallait que tout ce qu'avaient prédit les prophètes s'accomplît. Ainsi Jésus devait souffrir; il devait mourir et ressusciter; il devait, avant d'envoyer son Saint-Esprit, monter au ciel et retourner vers son père. Si Jésus n'eût pas quitté ses disciples, s'il ne fût pas retourné vers son père pour leur envoyer le Saint-Esprit, ils n'eussent pas été confirmés dans

la foi ; ils n'eussent reçu ni les forces pour confesser Jésus-Christ, ni les lumières pour annoncer l'Évangile. Ainsi les disciples, en s'affligeant, ne savaient ce qu'ils faisaient. Ils s'opposaient, et à leur propre avantage, et à tous les avantages qui devaient résulter de leur mission pour le genre humain.

Le tort qu'avaient dans ce moment les disciples, nous l'avons souvent. Survient-il un événement qui nous contrarie, nous nous affligeons sans savoir si c'est mal à propos ou avec raison. Est-ce une perte que nous faisons, ou une séparation que les événemens exigent, que la Providence impose, une douleur souvent excessive s'empare de nous. Savons-nous pourtant, quand Dieu nous ôte un objet qui nous est cher, si ce n'est pas une grâce qu'il lui fait, ou à nous, et si l'événement contraire ne nous causerait pas dans la suite un chagrin encore plus cruel que celui que nous éprouvons? Une expérience fréquente ne montre-t-elle pas que du malheur Dieu sait tirer un bien imprévu? Mais notre vue faible n'aperçoit que le présent. Nos jugemens trop précipités nous induisent en erreur, et souvent nous accusons la Providence quand elle nous sert.

Le parti le plus sûr, le seul parti qui le soit et qui puisse convenir à un chrétien, est donc de s'en rapporter à elle et à la bonté de Dieu, et de recevoir de sa main le bien et le mal comme des grâces que sa miséricorde nous départ selon que nous en avons besoin ; semblable en cela à

une mère tendre qui n'accorde point à ses enfans tout ce qu'ils veulent et croient pouvoir contribuer à leurs plaisirs, non dans l'intention de les affliger, mais parce qu'elle sait que ce qu'ils désirent pourrait leur nuire. Une parfaite conviction de la vérité de ce principe, non moins conforme à la raison qu'à la doctrine évangélique, en même temps qu'elle nous rendra plus résignés et plus parfaits, nous évitera de cuisantes peines, et contribuera puissamment à notre tranquillité.

Cet évangile nous apprend encore que l'esprit de vérité seul peut nous faire entrer dans toutes les vérités. Or, pour nous autres fidèles, c'est à l'Église qu'est confié l'esprit de vérité. C'est elle que nous devons croire; c'est à elle que nous devons recourir dans nos doutes. Tout ce qui est contraire à ce que l'Église nous dit ne peut être suggéré que par l'esprit de mensonge. Nous devons donc regarder l'Église comme la source unique de la vraie doctrine, et nous attacher à elle comme au seul guide qui nous empêchera de nous égarer.

POUR LE V^e^ DIMANCHE APRÈS PAQUES.

ÉPITRE.

Apot. saint Jacques, ch. I, v. 22.

Mes très-chers frères, ayez soin d'observer la parole, et ne vous contentez pas de l'écouter, en vous séduisant vous-mêmes; car celui qui n'est qu'auditeur et non observateur de la parole, est semblable à un homme qui jette les yeux sur son

visage naturel, qu'il voit dans un miroir, et qui, après y avoir jeté les yeux, s'en va, et oublie à l'heure même quel il était. Mais celui qui regarde fixement la loi parfaite, *qui est la loi de liberté*, et qui demeure attentif *à la regarder*, celui-là, n'écoutant pas seulement pour oublier aussitôt, mais faisant ce qu'il écoute, trouvera son bonheur dans son action. Si quelqu'un d'entre vous se croit être religieux, et qu'il ne retienne pas sa langue comme avec un frein, mais que lui-même séduise son cœur, sa religion est vaine et infructueuse. La religion et la piété, pure et sans tache aux yeux de Dieu notre père, consiste à visiter les orphelins et les veuves dans leurs afflictions, et à se conserver pur *de la corruption* du siècle.

Dans l'épître du jour, saint Jacques engage les fidèles à observer la parole, c'est-à-dire les préceptes de la doctrine chrétienne. Il avertit que ce n'est pas assez de les entendre et de les savoir, mais qu'il faut encore les pratiquer. Nous avons donc deux devoirs à remplir. Le premier est de nous instruire, et nous ne pouvons être instruits qu'en portant une parfaite attention aux leçons de ceux qui sont chargés de notre instruction, en repassant avec soin dans notre esprit et en méditant ce que nous avons entendu, en lisant et étudiant les livres qui ont rapport à l'enseignement dont nous sommes l'objet. Et quoique dans l'épître de saint Jacques il ne soit question que de l'instruction religieuse, il est pourtant vrai que le devoir dont il parle s'étend pour le jeune âge à toutes les instructions propres à perfectionner une éducation libérale, qui peut très-bien s'accommoder avec une éducation chrétienne.

Mais, quand nous avons appris quels sont nos

devoirs, nous n'avons pas tout fait; il faut nous appliquer sérieusement à les pratiquer. A quoi en effet nous servirait-il de les connaître, si nous n'en recueillions aucun profit ? Nous serions semblables à ces arbres dont les fleurs sont stériles, et qui n'offrent aucun avantage que celui de réjouir un moment la vue; bien différens de ceux qui, après avoir été chargés de fleurs au printemps, rapportent en automne d'excellens fruits en abondance. Suivons donc le précepte de saint Jacques : instruisons-nous de ce qu'il faut que nous sachions, afin de faire ensuite, et de bien faire ce qu'il faut que nous fassions. Soyons attentifs aux instructions; écoutons-les, non pas pour les oublier aussitôt; mais cherchons à les fixer dans notre esprit, afin que dans le temps elles nous servent à diriger notre conduite, et que nous en recueillions du fruit.

Soyons surtout religieux comme l'apôtre saint Jacques veut qu'on le soit, c'est-à-dire en nous abstenant non-seulement de tout discours qui pourrait blesser le prochain, mais encore de toute parole vaine, et en nous préservant de toute corruption. Joignons à cela les œuvres de charité. Ce sont elles qui donnent la vie à la foi, comme c'est la foi qui les rend méritoires. Pénétrons-nous bien de cette maxime de l'apôtre saint Jacques, éminemment chrétienne, que la religion et la vérité pure consistent à visiter les orphelins et les veuves dans leurs afflictions, et à soulager autant qu'il est en nous les maux et les peines de ceux qui souffrent.

leurs affaires ; quand, en un mot, nous prions Dieu de bénir nos travaux et nos entreprises, toutes ces choses peuvent se demander à Dieu au nom de Jésus-Christ, avec une espérance bien fondée de les obtenir ; mais il ne faut pas croire que ces demandes soient refusées quand elles ne paraissent pas être accordées. Souvent, dit saint Augustin, la grâce demandée est différée pour être accordée plus utilement dans un autre temps (1). Plus souvent elle n'est pas accordée, parce qu'elle n'est pas aussi utile qu'on le croit ; de sorte que véritablement, en la refusant, Dieu nous exauce. Soyons donc confians dans nos demandes à Dieu ; mais laissons-le juge absolu de ce qui doit nous être accordé ou refusé, en nous en rapportant à sa bonté miséricordieuse, et en nous résignant à sa volonté.

POUR LE JOUR DE L'ASCENSION.

ÉPITRE.

Actes, ch. I, v. 1.

J'AI parlé dans mon premier livre, ô Théophile ! de tout ce que Jésus a fait et enseigné depuis le commencement jusqu'au jour qu'il fut élevé dans le ciel, après avoir instruit par le Saint-Esprit les apôtres qu'il avait choisis. Il s'était aussi montré à eux depuis sa passion, et leur avait fait voir, par beaucoup de preuves, qu'il était vivant, leur apparaissant pendant quarante jours, et leur parlant du royaume de Dieu ; et, mangeant avec eux, il leur commanda de ne point partir de Jérusalem, mais d'attendre la promesse du Père, que vous avez, leur dit-il, ouïe de ma bouche ; car Jean a baptisé dans

(1) Saint Augustin, sur saint Jean, traité 102.

l'eau, mais dans peu de jours vous serez baptisés dans le Saint-Esprit. Alors ceux qui se trouvèrent présens lui demandèrent : Seigneur, sera-ce en ce temps que vous rétablirez le royaume d'Israël ? Et il leur répondit : Ce n'est pas à vous de savoir les temps et les momens que le Père a réservés à son souverain pouvoir; mais vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui descendra sur vous, et vous me rendrez témoignage dans Jérusalem, et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. Après qu'il leur eut dit ces paroles, ils le virent s'élever vers le ciel, et il entra dans une nuée qui le déroba à leurs yeux. Et comme ils étaient attentifs à le regarder montant dans le ciel, deux hommes vêtus de blanc se présentèrent soudain à eux, qui leur dirent : Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel? Ce Jésus, qui, en vous quittant, s'est élevé dans le ciel, viendra de la même sorte que vous l'y avez vu monter.

Saint Luc nous apprend dans cette épître que Jésus-Christ s'était souvent montré à ses disciples après sa résurrection. On compte ordinairement sept de ces apparitions; mais, à parler exactement, et en y faisant entrer celles dont les saintes femmes furent favorisées, il y en a dix : la première à Madeleine, lorsque, trouvant le sépulcre vide, elle cherchait avec inquiétude ce qu'était devenu le corps de son divin maître (1); la deuxième aux saintes femmes, après que l'ange leur eut dit que Jésus était ressuscité (2); la troisième à saint Pierre(3); la quatrième aux disciples d'Emmaüs(4); la cinquième à onze disciples assemblés, et aux mêmes, le soir, un jour de sabbat, lorsqu'ils

(1) Jean, XX et suiv.
(2) Matth., XXVIII. 9.
(3) Luc, XXIV. 34.
(4) *Idid.*, 15.

devoir pour nous de mettre à profit les facultés que Dieu nous a accordées, de les faire tourner à l'avantage de la société, et surtout à notre avantage spirituel et à celui du prochain.

ÉVANGILE.

Saint Marc, ch. XVI, v. 14.

En ce temps-là, Jésus apparut aux onze disciples lorsqu'ils étaient à table. Il leur reprocha leur incrédulité et la dureté de leur cœur, de ce qu'ils n'avaient point cru ceux qui l'avaient vu ressuscité, et il leur dit : Allez par tout le monde, prêchez l'Évangile à toutes les créatures. Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé ; et celui qui ne croira point sera condamné. Et ces miracles accompagneront ceux qui auront cru : ils chasseront les démons en mon nom ; ils parleront de nouvelles langues ; ils prendront les serpens avec la main, et s'ils boivent quelque breuvage mortel, ils ne leur fera point de mal ; ils imposeront les mains sur les malades, et les malades seront guéris. Le Seigneur Jésus, après leur avoir ainsi parlé, fut élevé dans le ciel, où il est assis à la droite de Dieu. Et eux, étant partis, prêchèrent partout, le Seigneur coopérant avec eux, confirmant sa parole par les miracles qui l'accompagnaient.

Dans l'évangile de ce jour Jésus reproche aux disciples leur incrédulité. Ils avaient déjà vu plusieurs fois le Sauveur, et quelques-uns doutaient encore, ainsi que nous l'apprend saint Matthieu (1). Il en était même qui allaient plus loin que le doute, comme saint Thomas, lequel déclara nettement aux autres disciples qu'à moins qu'il ne vît lui-même le Sauveur, qu'il ne le touchât et qu'il ne mît le doigt dans ses plaies, il ne croirait pas. Admi-

(1) XXVIII. 17.

46. Les Pélerins d'Emmaus.

47. Ascension.

48. Pentecote.

rons la bonté du Sauveur. Quoique ce doute lui fût injurieux, dans l'apparition qui suivit, il se prête à la faiblesse de Thomas, ou plutôt il a la complaisance de céder à son opiniâtreté (1). A cette circonstance le Sauveur joint un tendre reproche (2). Nous avons déjà fait remarquer, d'après saint Grégoire, l'avantage qui avait résulté de cette faute des disciples, et de l'incrédulité de saint Thomas pour les fidèles des temps à venir. Leur doute, dit ce père, fait l'affermissement de notre foi; et s'ils avaient cru légèrement, peut-être aurions-nous lieu de douter. Croyons donc, ajoute-t-il, et croyons fermement; croyons que Jésus-Christ est ressuscité, et qu'il est monté au ciel; suivons-le dans son ascension glorieuse, c'est-à-dire détachons-nous des objets terrestres pour nous élever vers le ciel, et méprisons des biens périssables, puisque d'autres biens infiniment plus précieux nous sont promis et nous attendent (3).

L'ascension de Jésus-Christ nous assure ces biens. En montant au ciel, il n'a fait que nous y devancer. C'est le sentiment de Saint-Léon (4) : « Il ne s'élève, dit ce père, que pour nous aider à nous élever. » Aussi, en quittant la terre, il n'a pas voulu nous quitter, mais seulement aller nous préparer l'entrée d'une meilleure demeure; et ces vérités si consolantes, il veut qu'elles soient annoncées partout, qu'il n'y ait aucun coin de la terre où elles ne soient publiées, aucun peuple à

(1) Jean, XX. 27.
(2) Voyez l'évangile du dimanche de Quasimodo.
(3) Homélie sur l'Ascension.
(4) Sermon sur l'Ascension.

qui elles demeurent inconnues : « Allez, dit-il, prêcher cet évangile, annoncer cette bonne nouvelle par toute la terre ; dites partout à quelles conditions on peut devenir participant de mon royaume : qu'on croie en moi ; qu'on reçoive le baptême, et on sera sauvé. »

Mais quels moyens aurons-nous de nous faire croire, lui dirent les disciples, lorsqu'il les envoya, et quelle force auront nos paroles ?

« Ne soyez point en peine, répond Jésus. Croyez vous-mêmes, et des miracles attesteront la puissance de celui au nom duquel vous annoncerez ces vérités. Vous chasserez les démons, vous parlerez des langues que vous n'avez point apprises, vous n'aurez rien à craindre des bêtes les plus venimeuses ou des plus subtils poisons. Prononcez seulement mon nom, et vous verrez s'opérer toutes ces merveilles. Imposez les mains aux malades, et vous les guérirez. »

Ce que Jésus-Christ promettait a été exécuté à la lettre. Ces merveilles se sont opérées, et elles ont déterminé la croyance des nations. La propagation de l'Évangile en a été l'effet ; et aujourd'hui cette propagation est devenue elle-même la preuve de la vérité de ces miracles. Car comment s'imaginer que sans ces miracles le monde aurait cru, et que la face de l'univers se fût changée ? Cette propagation ne serait-elle pas le plus grand des miracles, si elle n'avait pas été produite par des moyens surnaturels, et si elle n'était pas due à un pouvoir plus qu'humain ? Admirable économie de

la divine Providence qui, après avoir établi la vérité de la religion par des miracles, assure et maintient la vérité des miracles par l'existence de la religion !

POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION.

ÉPITRE.

I. ép. de saint Pierre, ch. IV, v. 7.

Mes très-chers frères, soyez tempérans et vigilans à prier; mais, avant tout, ayez une ardente charité les uns pour les autres; car la charité couvre beaucoup de péchés. Exercez entre vous l'hospitalité sans murmure. Employez les dons de Dieu pour vous entr'aider les uns les autres, selon qu'il lui a plu vous les départir, comme étant fidèles dispensateurs des différentes grâces de Dieu. Si quelqu'un parle, que ce soit comme Dieu parlant par sa bouche; si quelqu'un sert dans quelque saint ministère, qu'il y serve comme n'agissant que par la vertu que Dieu donne, afin qu'en tout ce que vous faites, Dieu soit glorifié par Jésus-Christ, auquel appartient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles.

La vie chrétienne exclut tous les vices; elle se compose de toutes les vertus. Qui dit *chrétien*, dit bon, juste, sage, serviable, ennemi du mal, parce qu'il déplait à Dieu; ami du bien, parce que Dieu veut le bien, et que par là nous nous rendons agréables à ses yeux. C'est ce que nous fait entendre l'apôtre saint Pierre dans l'épître qui est l'objet de ces réflexions. Il nous recommande d'être tempérans, c'est-à-dire modérés dans nos désirs, maîtres de nos passions, sobres dans le boire et

dans le manger, raisonnables dans le plaisir, mesurés dans toutes nos actions.

Il veut que nous soyons vigilans dans la prière, c'est-à-dire que nous nous recueillions souvent pour penser à Dieu, que nous soyons fervens quand nous le prions, attentifs aux bons mouvemens dont il prévient notre âme, dociles aux saintes inspirations qu'il nous suggère. Mais la chose sur laquelle l'Apôtre insiste le plus, c'est la nécessité de la charité, et d'une charité persévérante, c'est-à-dire de l'amour de Dieu et du prochain, parce que, dit-il, la charité couvre les péchés, ce qui veut dire qu'elle les efface aux yeux de Dieu. Une femme pécheresse se présente à Jésus; elle se jette à ses pieds, elle les baigne de ses larmes, elle les essuie avec ses cheveux, elle les baise, et y répand des parfums. Tout en elle respire l'amour et le repentir. Malgré tous ses péchés, Jésus ne la rebute point; au contraire, il l'accueille avec bienveillance; il déclare que ses fautes lui sont remises. Et pourquoi si promptement? pourquoi sans aucun reproche, sans aucune épreuve? C'est, dit Jésus, parce qu'elle a beaucoup aimé (1). Pouvoir admirable, effet toujours sûr de la charité! C'est ce qui faisait dire à saint Augustin : « Aimez Dieu, et faites ce que vous voudrez. » En effet, quand on aime véritablement Dieu, on peut faire tout ce qu'on veut; car on ne peut vouloir que ce que Dieu veut, que ce qui lui plaît, que ce qu'il ordonne. Ainsi on est fidèle à ses commandemens, on évite le

(1) Luc, VII. 47.

péché parce qu'il lui déplaît; on aime son prochain parce que Dieu a fait de cet amour un précepte; en un mot, on ne s'écarte en rien de ce que Dieu veut. Ne serait-ce point une dérision que de dire: J'aime Dieu, mais je veux l'offenser; j'aime Dieu, mais je préfère ma fantaisie à sa loi? Celui qui aime véritablement n'agit point de cette manière; il est tout entier à l'objet aimé; il mourrait plutôt, que de rien faire qu'il croirait devoir lui être désagréable.

Enfin, dans la même épître, l'Apôtre nous recommande le bon emploi des dons qu'il a plu à Dieu de nous départir: de notre fortune, s'il a bien voulu nous accorder les richesses; de notre crédit, si nous en avons; des talens naturels dont il nous a dotés: tout cela ne nous a pas été donné pour nous seuls; c'est un fonds, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, un fonds commun qu'il nous faut faire valoir, non pas seulement à notre profit, mais au profit des nécessiteux; et qui ne nous a été confié que pour aider nos frères dans leurs besoins, suivant notre pouvoir et nos facultés.

ÉVANGILE.

Saint Jean, ch. XV, v. 26.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples: Lorsque le consolateur, cet esprit de vérité qui procède du Père, que je vous enverrai de la part de mon père, sera venu, il rendra témoignage de moi, et vous en rendrez aussi témoignage, parce que vous êtes dès le commencement avec moi. Je vous ai dit ces choses pour vous préserver des scandales et des chutes. Ils vous chasseront de leurs synagogues; et le temps va venir que

le trône de son persécuteur; trahi par un de ses fils, abandonné par ses sujets, outragé, chassé, il rentre dans sa capitale avec gloire (1). Mais, dira-t-on, pourquoi Dieu nous afflige-t-il? Saint Cyprien répond que c'est parce qu'il n'y a point de victoire où il n'y a pas de combat, parce que ce n'est que dans la tempête que se reconnaît l'habileté du pilote, et dans la mêlée que les braves se font distinguer des lâches. La vertu s'affermit par l'adversité, comme la force des membres s'accroît par l'exercice. Ne nous laissons point vaincre par la mauvaise fortune; résistons-lui, chaque jour la lutte deviendra moins pénible, et la victoire plus facile. Mais commençons par demander la force à Dieu; car sans son aide nous ne pouvons rien.

POUR LE JOUR DE LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Actes, ch. II, v. 1.

Quand les jours de la Pentecôte furent accomplis, les disciples étant tous ensemble dans un même lieu, *et dans un même esprit*, on entendit tout d'un coup un grand bruit, comme d'un vent violent et impétueux qui venait du ciel, et qui remplit toute la maison où ils étaient assis; en même temps ils virent paraître comme des langues de feu qui se partagèrent, et qui s'arrêtèrent sur chacun d'eux. Aussitôt ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler diverses langues, selon que le Saint-Esprit leur mettait les paroles en la bouche. Or, il y avait alors dans Jérusalem des Juifs reli-

(1) II. des Rois, XIX. 15.

gieux et craignant Dieu, de toutes les nations qui sont sous le ciel. Après donc que ce bruit fut répandu, il s'en assembla un grand nombre, qui furent tout épouvantés de ce que chacun d'eux les entendait parler en sa langue; ils en étaient tout hors d'eux-mêmes, et dans cet étonnement ils s'entredisaient : Ces gens-là qui nous parlent, ne sont-ils pas tous Galiléens? Comment donc les entendons-nous parler chacun le langage de notre pays? Parthes, Mèdes, Élamites, ceux d'entre nous qui habitent la Mésopotamie, la Judée, la Cappadoce, le Pont, l'Asie, la Phrygie, la Pamphilie, l'Égypte et la Libye, qui est proche de Cyrène, et ceux qui sont venus de Rome; Juifs ou prosélytes, Crétois et Arabes, nous les entendons tous parler, chacun en notre langue, des merveilles de Dieu.

La Pentecôte (*) était une fête des Juifs, instituée en mémoire de la loi donnée par Dieu au peuple hébreu sur le mont Sinaï, cinquante jours après la sortie d'Égypte. Les pères ont remarqué, et il est en effet bien remarquable, que c'est aussi cinquante jours après la résurrection du Sauveur que le Saint-Esprit est descendu sur les apôtres, que la loi nouvelle a commencé à être promulguée, et qu'aussitôt après elle devait être prêchée et répandue dans l'univers : de là la *Pentecôte* chrétienne.

Mais quels hommes laissait Jésus pour cette grande entreprise? Un petit nombre d'apôtres et de disciples pris dans la classe du peuple, lesquels n'avaient reçu qu'une éducation commune, point fait d'études, qui étaient sans fortune, sans con-

(*) Ce mot *Pentecôte* signifie cinquantaine, parce que la fête se célébrait le cinquantième jour de Pâques. On y offrait les prémices des moissons.

sidération ; sans pouvoir, sans crédit, découragés même dans ce moment par la mort de leur maître, intimidés par les menaces des Juifs, priant, il est vrai, avec ferveur, mais secrètement, les portes fermées, et sans oser se montrer.

Qui croirait que de tels hommes vont changer la face du monde, abolir les coutumes des nations, le culte de leurs dieux, et faire reconnaître par toute la terre un Dieu, mort sur un gibet : si de tels hommes néanmoins sont parvenus à opérer ce changement incroyable, qui pourra ne pas reconnaître la main toute-puissante de Dieu dans cette œuvre surprenante ?

C'est soudainement que des hommes si timides sont changés en des hommes d'un courage héroïque ; que ces hommes ignorans se trouvent en état d'interpréter les Écritures, et de disputer avec les docteurs les plus exercés dans la connaissance de la loi ; et c'est avec éclat que commence leur mission ; éclairés par le Saint-Esprit descendu sur eux le jour même de la solennité, ils sortent de leur retraite ; ils se répandent hardiment parmi les groupes du peuple ; ils annoncent Jésus-Christ crucifié et ressuscité ; et cette multitude d'hommes venus de tous les pays, parlant chacun un idiome différent, les entendent tous parler leur propre langue, et annoncer les merveilles de Jésus.

Cette descente du Saint-Esprit sur les apôtres et les disciples, et ses effets merveilleux ne sont point un avantage qui leur ait été particulier.

Dieu, en instituant un sacrement au moyen duquel nous recevons le Saint-Esprit, a voulu que tous les fidèles pussent participer à la même grâce. Ce sacrement est la confirmation, qui renouvelle sur chacun de nous, quand nous le recevons avec les dispositions convenables, le miracle qui s'est opéré sur les apôtres le jour de la Pentecôte. Si Dieu n'y joint pas aujourd'hui comme autrefois les dons extérieurs, comme celui des langues, le pouvoir de guérir les malades et d'opérer des prodiges, c'est que ces choses nécessaires aux apôtres pour faire reconnaître la divinité de leur mission ne le sont pas aujourd'hui, que la religion est établie. Il suffit donc que nous recevions les dons intérieurs, qui ne sont pas moins précieux; savoir: l'esprit de sagesse et d'intelligence qui nous guide dans les voies du salut, et l'esprit de force qui nous donne le courage de confesser Jésus-Christ; en un mot, la plénitude de la grâce, préférable à tout ce que le monde renferme de trésors.

ÉVANGILE.

Saint Jean, ch. XIV, v. 23.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples: Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. Celui qui ne m'aime point ne garde point mes paroles; et la parole que vous avez entendue n'est point ma parole, mais celle de mon père qui m'a envoyé. Je vous ai dit ceci demeurant encore avec vous; mais le consolateur, qui est le Saint-Esprit, que mon père enverra en mon nom, vous apprendra toutes choses, et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous

ai dit. Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix; je ne vous la donne pas comme le monde la donne. Que votre cœur ne se trouble ni ne s'épouvante point. Vous avez ouï que je vous ai dit : Je m'en vais et je reviens à vous. Si vous m'aimez, vous vous réjouirez de ce que je vous ai dit : Je m'en vais à mon père, parce que mon père est plus grand que moi ; et je vous le dis maintenant, avant que cela arrive, afin que vous le croyez lorsqu'il sera arrivé. Désormais je ne vous parlerai plus guère ; car le prince du monde va venir, et il n'y a rien en moi *qui lui appartienne*. Mais, afin que le monde connaisse que j'aime mon père, c'est pour cela que je fais ce que mon père m'a ordonné.

La parole de Dieu, ce sont les saintes Écritures, que lui-même a dictées à des serviteurs choisis, pour qu'elles fixent notre croyance sur ce qu'il est, et sur le culte que nous lui devons.

La parole de Dieu, ce sont ses commandemens destinés à diriger notre conduite, à régler nos devoirs, non-seulement sous le rapport de la religion, mais encore sous celui du prochain et de la société, laquelle, nous procurant des avantages, a aussi des droits à exercer sur nous.

La parole de Dieu enfin, c'est l'enseignement de l'Église, de laquelle Jésus-Christ a dit : « Celui qui vous écoute, m'écoute (1), et dont il est écrit, que celui qui n'écoute point l'Église soit regardé comme un païen et un publicain (2). »

Ainsi d'abord, aimer Dieu, c'est croire avec une soumission filiale et respectueuse tout ce qu'il lui a plu de révéler; c'est regarder les saintes Écritures comme la source de tout ce qui est vrai, et

(1) Luc, X. 16. (2) Matth., XVIII. 17.

de tout ce qui est bon, parce que Dieu, qui nous les a données, est la vérité et la bonté même; d'où il suit qu'on ne peut pas assurer qu'on aime Dieu quand on n'a pas la foi.

Aimer Dieu, c'est aussi observer ses commandemens; car, dit saint Jean (1): C'est mentir que de dire qu'on aime Dieu et qu'on le connaît, quand on viole ses préceptes. Ainsi celui-là seul aime Dieu et le connaît, qui fait tout ce qu'il ordonne, qui évite tout ce qu'il défend; celui-là aime Dieu, qui aime son prochain comme soi-même, qui lui fait du bien quand il peut, qui le console dans ses peines, qui le soulage dans ses misères. Celui-là aime Dieu, qui remplit fidèlement tous ses devoirs, qui obéit à son prince, qui est respectueux envers ceux qui sont au-dessus de lui, affable avec ses égaux, bon et miséricordieux envers ses inférieurs. En un mot, l'amour de Dieu se compose de toutes les vertus et de toutes les bonnes œuvres.

Puisque, selon l'Apôtre, *aimer Dieu, c'est garder sa parole*, nous dirons encore qu'aimer Dieu, c'est se rendre docile à l'enseignement de l'Église, et révérer ceux qui sont chargés de son gouvernement, parce que c'est elle que Dieu a rendu dépositaire de la vraie doctrine; parce que ce sont eux à qui il a imposé l'obligation de nous instruire, qu'il a constitués pasteurs de son troupeau, et qu'il a établis comme autant de sentinelles pour veiller à notre salut.

Si nous sommes dans ces dispositions, soyons as-

(1) I. ép. de S. Jean, II. 4.

surés que nous aimons Dieu véritablement, et que nous gardons *sa parole*. Nous mériterons alors que Jésus-Christ nous dise, comme il le dit aux apôtres dans l'évangile de ce jour : *Je vous donne ma paix; je vous laisse ma paix*. C'est en effet dans l'accomplissement de tous les devoirs, et ce n'est que là qu'on trouve la véritable paix, celle du cœur et de la conscience; cette paix que rien ne peut troubler, parce que quand on est bien avec Dieu, on est bien avec soi-même, et qu'il n'est pas au pouvoir des hommes de nous ôter la satisfaction qui en résulte. C'est en Dieu seul qu'on peut trouver le véritable repos. Tous les autres biens, ou prétendus tels, affament plus qu'ils ne satisfont. Avons-nous jamais vu un avare qui eût assez d'or; un ambitieux que la fortune ait élevé si haut qu'il n'eût plus rien à désirer; un voluptueux qui n'ait point trouvé de vide au sein de la jouissance, ou pour qui elle n'ait pas été suivie de la satiété? On a beau faire, rien ici-bas ne satisfait l'âme, et sans la crainte et l'amour de Dieu, il n'est sur la terre ni paix ni bonheur.

POUR LE LUNDI DE LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Actes, ch. X, v. 42.

En ces jours-là, Pierre ouvrit la bouche, et dit : Mes frères, le Seigneur nous a commandé de prêcher et de témoigner au peuple que c'est lui qui a été établi de Dieu pour être le juge des vivans et des morts. Tous les prophètes lui rendent ce té-

moignage, que quiconque croira en lui recevra par son nom la rémission de ses péchés. Pierre parlait encore, lorsque le Saint-Esprit descendit sur tous ceux qui écoutaient la parole. Et tous les fidèles circoncis qui étaient venus avec Pierre furent frappés d'étonnement de voir que la grâce du Saint-Esprit se répandait aussi sur les gentils; car ils les entendaient parler diverses langues et glorifier Dieu. Alors Pierre dit: Peut-on refuser l'eau du baptême à ceux qui ont déjà reçu le Saint-Esprit comme nous? Et il commanda qu'on les baptisât au nom du Seigneur Jésus-Christ.

Le discours de saint Pierre rapporté dans cette épître se tint dans la maison de Corneille. Le livre des Actes nous apprend que ce Corneille, capitaine d'une cohorte romaine, était un homme pieux, craignant Dieu, et qui faisait beaucoup d'aumônes, quoiqu'il fût païen; qu'étant à Césarée, et occupé à prier, il eut une vision dans laquelle un ange l'avertissait d'envoyer à Joppé chercher un homme qui s'y trouvait, et qui se nommait Simon-Pierre, lequel lui dirait ce qu'il avait à faire. Pierre, de son côté, avait aussi été prévenu par une inspiration du message qui devait lui être fait. Il se rendit donc à Césarée avec les gens que Corneille lui avait envoyés, et il trouva le centurion assemblé avec toute sa famille. Pierre leur expliqua en peu de mots ce qui s'était passé à Jérusalem et dans la Judée à l'égard de Jésus. Il parla des miracles que Jésus avait faits, des persécutions qu'il avait éprouvées de la part des Juifs, de la mort qu'il avait soufferte, de sa résurrection, de la mission qu'il avait reçue de son père, d'établir et de prêcher une

doctrine plus parfaite, et d'opérer la rémission des péchés. Ce discours fut entendu avec une grande attention, et les Actes rapportent qu'il n'était point fini lorsqu'on vit se renouveler le miracle du jour de la Pentecôte, le Saint-Esprit étant descendu d'une manière visible sur tous les assistans, de sorte qu'ils glorifiaient Dieu en plusieurs langues. C'est alors que Pierre ordonna qu'ils fussent baptisés. Il était besoin de rapporter ce trait des Actes pour bien comprendre le sens de cette épître et pouvoir en tirer des inductions qui contribuassent à nous instruire. Je remarquerai donc :

1° Qu'il n'y a point d'état où l'on ne puisse s'acquitter de ce qu'on doit à Dieu, et par conséquent où l'on ne le doive. Corneille était non-seulement un homme du monde, mais encore un soldat. Cet état, qui ordinairement n'est point accompagné d'une grande régularité de mœurs, ne l'empêche pas de prier, de faire l'aumône, de vaquer à de bonnes œuvres. Son service n'y perd rien; car il faut d'abord remplir les devoirs de son état. Mais il sait qu'en les remplissant, on est aussi obligé de rendre à Dieu le culte qui lui appartient. Si un païen pense et agit ainsi, combien n'ont pas de reproches à se faire ceux qui, étant éclairés des lumières de l'Evangile, tiennent une conduite contraire!

2° La conduite de Corneille nous apprend qu'il ne suffit pas d'être pieux, mais qu'à la piété il faut joindre les bonnes œuvres et la bienfaisance. « Dieu, disent les Actes, avait exaucé ses prières,

et s'était souvenu de ses aumônes. » C'est donc par la charité et la libéralité envers ceux qui ont besoin, chacun selon ses moyens, qu'on se rend agréable à Dieu.

3° Dieu récompense la piété et la charité de Corneille par le plus grand de tous les bienfaits, par la connaissance de la vérité. Mettons-nous donc dans les mêmes dispositions. Aimons Dieu, servons-le, soyons utiles au prochain, et espérons que Dieu nous accordera aussi ce qu'il croira nous être utile.

A ces instructions, qui ont rapport à notre conduite morale et religieuse, l'épître en joint une autre qui regarde notre foi : c'est que nous devons reconnaître en Jésus-Christ non-seulement un sauveur, un médiateur, mais encore un juge établi par Dieu pour juger les vivans et les morts, et rendre à chacun selon ses œuvres.

ÉVANGILE.

Saint Jean, ch. III, v. 5.

En ce temps-là, Jésus dit à Nicodème : En vérité, en vérité, je vous dis que, si un homme ne renaît de l'eau et de l'esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne vous étonnez pas de ce que je vous ai dit, qu'il faut que vous naissiez encore une fois. L'Esprit souffle où il veut, et vous entendez bien sa voix; mais vous ne savez d'où il vient ni où il va; il en est de même de tout homme qui est né de l'esprit. Nicodème lui répondit : Comment cela se peut-il faire ? Jésus lui dit : Quoi ? vous êtes maître en Israël, et vous ignorez ces choses ? En vérité, en vérité, je vous dis que nous ne disons que ce que nous savons bien, et que nous ne rendons témoignage que

de ce que nous avons vu ; et cependant vous ne recevez point notre témoignage ; mais si vous ne me croyez pas lorsque je vous parle des choses de la terre, comment me croirez-vous quand je vous parlerai des choses du ciel ? Aussi personne n'est monté au ciel que celui qui est descendu du ciel ; savoir, le fils de l'homme, qui est dans le ciel. Et comme Moïse dans le désert éleva en haut le serpent d'airain, il faut de même que le fils de l'homme soit élevé en haut, afin qu'aucun de ceux qui croient en lui ne se perde ; mais qu'ils aient tous la vie éternelle. Car Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son fils unique, afin qu'aucun de ceux qui croient en lui ne périsse, mais qu'ils aient tous la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son fils dans le monde pour condamner le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui. Celui qui croit en lui ne sera pas condamné ; mais celui qui ne croit pas est déjà condamné, parce qu'il ne croit pas au nom du fils unique de Dieu. Et le sujet de cette condamnation est que la lumière est venue dans le monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Car quiconque fait le mal hait la lumière, et ne s'approche point de la lumière, de peur qu'elle ne le convainque du mal qu'il fait ; mais celui qui fait ce que la vérité *lui prescrit* s'approche de la lumière, afin que ses œuvres soient découvertes, parce qu'elles ont été faites en Dieu.

Il faut donc renaître, et renaître par l'eau et l'esprit pour entrer dans le royaume du ciel, c'est-à-dire qu'il faut, en se faisant régénérer par les eaux du baptême, prendre une sorte de vie nouvelle, réformer ses mœurs, et régler sa conduite de manière qu'au lieu d'être un homme charnel, esclave de passions grossières, il faut devenir un homme spirituel, maître de lui-même et de ses penchans, ne s'en laissant point dominer, et sachant au contraire se les soumettre et les assu-

jettir aux règles de la raison et de la religion.

Nicodème, tout docteur de la loi qu'il était, ne comprenait point cette doctrine. C'est qu'imbu des idées charnelles et mondaines des Juifs, de ce système de grandeurs temporelles que, d'après quelques passages des saintes Écritures mal interprétés, ils se croyaient promises et attribuaient au règne du Messie, il ne savait pas pénétrer dans le sens spirituel, caractère distinctif des saints livres, mais qui n'a été parfaitement développé que sous la loi de grâce et à l'avénement de Jésus-Christ. Il croyait donc qu'il s'agissait d'une naissance semblable à celle que nous recevons en venant au monde, et c'est ce que prouve sa réponse au Sauveur. « Comment, dit-il, un homme peut-il renaître quand il est vieux? Rentrera-t-il dans le sein de sa mère pour en sortir une seconde fois? » Jésus daigne redresser cette erreur grossière. Il fait entendre à ce docteur, si neuf encore dans les choses du salut, que dans nous il y a deux hommes: l'un, fils d'Adam, pécheur, né dans le péché et dévoué à la mort; l'autre, fils d'Adam, racheté du péché et de la mort par le dévouement du fils de Dieu fait homme, et devenu victime d'expiation: le premier, né selon la chair, et conçu dans le péché; le second, né selon l'esprit par la régénération du baptême, qui, en lavant la tache originelle, en fait un homme nouveau, lequel reconnaît Dieu pour père et que Jésus-Christ veut bien reconnaître pour frère et admettre à partager son héritage. L'Écriture ne dit pas si Nicodème comprit parfai-

tement cette doctrine ; mais il est certain qu'il demeura disciple de Jésus-Christ. On voit que dans le conseil des Juifs il prit le parti du Sauveur contre ceux qui voulaient le faire arrêter (1) ; et qu'après la mort de Jésus, il aida Joseph d'Arimathie à l'ensevelir (2).

Nous avons eu le bonheur de recevoir cette seconde naissance, bien préférable à la première, qui, sans la renaissance spirituelle, ne serait pour nous qu'un affreux malheur, puisque nous serions demeurés dans le péché et dévoués à la malédiction prononcée contre lui. Mais à quoi nous servirait cette renaissance, si nous ne savions point en profiter ? Il ne suffit pas que nous ayons été régénérés par le baptême ; il faut encore, ou que nous conservions l'innocence que nous y avons recouvrée, ou que, si nous venons à la perdre, nous parvenions à la réparer. Dieu ne nous a laissé manquer d'aucun des moyens qui sont nécessaires pour cela. Il nous a non-seulement donné le sacrement du baptême, par lequel nous recouvrons notre innocence originelle, mais encore il a institué d'autres sacremens propres, ou à fortifier la grâce en nous, ou même à nous réconcilier avec lui, si nous retombons dans de nouveaux péchés. Ne négligeons pas ces sources de salut ; regardons Dieu comme le but auquel nous devons tendre continuellement. Tout ce qui est dans ce monde passe ; c'est inutilement qu'on y cherche la félicité et le repos du cœur. Qui jamais a réuni plus de

(1) Jean, VII. 50. (2) *Ibid.* XIX. 39.

règles de la raison et de la religion.
ne, tout docteur de la loi qu'il était, ne
it point cette doctrine. C'est qu'imbu
charnelles et mondaines des Juifs, de ce
le grandeurs temporelles que, d'après
passages des saintes Écritures mal inter-
se croyaient promises et attribuaient
du Messie, il ne savait pas pénétrer dans
pirituel, caractère distinctif des saints
ais qui n'a été parfaitement développé
a loi de grâce et à l'avénement de Jésus-
croyait donc qu'il s'agissait d'une nais-
iblable à celle que nous recevons en ve-
nonde, et c'est ce que prouve sa réponse
ır. « Comment, dit-il, un homme peut-il
uand il est vieux ? Rentrera-t-il dans le
mère pour en sortir une seconde fois ? »
gne redresser cette erreur grossière. Il
dre à ce docteur, si neuf encore dans les
salut, que dans nous il y a deux hommes :
d'Adam, pécheur, né dans le péché et dé-
mort ; l'autre, fils d'Adam, racheté du
de la mort par le dévouement du fils de
homme, et devenu victime d'expiatio :
er, né selon la chair, et conçu dans le pé-
econd, né selon l'esprit par la régénération
ème, qui, en lavant la tache originelle, en
homme nouveau, lequel reconnaît Dieu
re et que Jésus-Christ veut bien reconnaître
et admettre à partager son héritage.
pas si Nicodème comprit parfai-

aux temps apostoliques, et ce sacrement se conférait dès ces temps avec les mêmes cérémonies qu'aujourd'hui. Il est distingué du baptême. On voit que les Samaritains avaient seulement été baptisés. Il devait être administré comme il l'est aujourd'hui, non par de simples prêtres, mais par des évêques. Ce ne sont point ceux qui avaient baptisé les Samaritains qui le leur conférèrent. On envoie Pierre et Jean pour cette cérémonie, c'est-à-dire deux apôtres. L'administration de ce sacrement était donc dès-lors réservée à ceux qui étaient honorés du complément du sacerdoce. Les ministres de ce sacrement, comme aujourd'hui, commençaient par des prières, et ces prières se faisaient pour que ceux sur qui elles étaient faites reçussent l'Esprit saint. A ces prières se joignait, comme aujourd'hui, l'imposition des mains, et alors ceux sur qui les mains avaient été imposées recevaient le Saint-Esprit. Quel respect ne devons-nous pas avoir pour des rites d'une antiquité aussi vénérable? et quelle confiance ne doit pas nous inspirer l'Église qui, à travers tant de siècles, a su les conserver dans une si grande pureté? Voyons donc dans le baptême et la confirmation deux sacremens différens, qui en effet ont été administrés ensemble, mais dont l'un n'est pas l'autre, puisque les Samaritains avaient été baptisés, et n'avaient point encore reçu la confirmation, et parce que les effets en sont différens. Les Samaritains avaient reçu avec le baptême la grâce qui y est attachée, c'est-à-dire cette grâce sanctifiante qui

rend à l'homme sa justice originelle en effaçant en lui la tache du péché d'Adam. Mais ils n'avaient pas reçu le Saint-Esprit, c'est-à-dire cette grâce de force, de lumière et de courage que donne la confirmation. Il fallait, outre le baptême, une autre cérémonie, un autre sacrement pour le leur faire recevoir.

Cette grâce est surtout bien nécessaire dans les temps où la foi est attaquée et l'Église persécutée. Mais il s'en faut beaucoup qu'elle soit inutile dans les temps où l'Église jouit de la tranquillité. Moins nous avons d'ennemis extérieurs, plus nous sommes vivement attaqués par l'ennemi intérieur. C'est alors qu'il redouble d'efforts, et qu'étant nous-mêmes moins sur nos gardes, parce que nous croyons le danger éloigné, nous nous y trouvons exposés avec bien moins de défense.

Mais ce n'est pas seulement dans les temps de persécution que cette grâce nous est nécessaire, c'est encore dans de nombreuses circonstances de la vie. La religion n'est pas toujours persécutée, mais elle est presque toujours attaquée. Elle l'est par ceux qui cherchent à élever des doutes sur les objets de la foi; elle l'est plus particulièrement par ceux qui ne croient pas; elle l'est enfin par ceux qui ridiculisent les choses saintes. Il faut savoir ne point rougir d'être chrétien et d'en remplir les devoirs; il faut savoir témoigner, par son mécontentement ou au moins par son silence, que les discours contre la religion déplaisent, qu'on les improuve, qu'on les empêcherait, si on en avait le pouvoir,

et rien n'est plus propre à inspirer le courage de le faire que cette grâce fortifiante qui est conférée dans le sacrement de confirmation, et qui fait de nous de courageux soldats de Jésus-Christ, toujours prêts à défendre et notre foi et sa doctrine.

ÉVANGILE.

Saint Jean, ch. X, v. 1.

En ce temps-là, Jésus dit aux pharisiens : En vérité, en vérité, je vous le dis : Celui qui n'entre pas par la porte dans la bergerie des brebis, mais qui y monte par un autre endroit, est un voleur et un larron. Mais celui qui entre par la porte est le pasteur des brebis. C'est à celui-là que le portier ouvre, et les brebis entendent sa voix. Il appelle ses propres brebis par leur nom, et il les fait sortir; et lorsqu'il a fait sortir ses propres brebis, il va devant elles, et les brebis le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix; et elles ne suivent pas un étranger, mais le fuient plutôt, parce qu'elles ne connaissent point la voix des étrangers. Jésus leur dit cette parabole; mais ils n'entendirent point de quoi il leur parlait. Jésus donc leur dit encore : En vérité, en vérité, je vous le dis; Je suis la porte des brebis. Tous ceux qui sont venus avant moi sont des voleurs et des larrons, et les brebis ne les ont point écoutés. Je suis la porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé; il entrera, il sortira, et il trouvera des pâturages. Le voleur ne vient que pour voler, pour égorger et pour perdre. Mais pour moi, je suis venu afin que les brebis aient la vie, et qu'elles l'aient abondamment.

La constitution de l'Église exigeait qu'il y eût des pasteurs pour conduire les fidèles, et Jésus en a établis (1). Nous voyons dans l'Évangile qu'il appela, pour les instruire, et pour les faire servir à l'instruction des autres, des apôtres et des disci-

(1) Ep. aux Ephés., IV. 2.

ples, qu'il s'adjoignit dans le ministère. Nous voyons que tous furent appelés par une vocation particulière, et qu'il les chargea du soin d'établir l'Église, en leur donnant les pouvoirs et les dons nécessaires pour remplir cette grande mission. Nous voyons qu'il leur ordonna non-seulement de baptiser, mais encore d'enseigner. Voilà les véritables pasteurs qui sont entrés dans la bergerie par la porte, c'est-à-dire par une voie légitime. Ceux-là donc entrent par la porte que Jésus-Christ a appelés, c'est-à-dire qu'il a prévenus par des grâces intérieures, et par une vocation sainte, laquelle est aisée à distinguer.

Mais d'autres s'ingèrent dans les fonctions ecclésiastiques par une voie bien différente; quelques-uns sont déterminés par l'intérêt, ils regardent le saint ministère comme une profession lucrative; d'autres par l'ambition, ils espèrent parvenir aux grandes places ecclésiastiques. Il en est qui, sans consulter Dieu, ni leurs forces ni leurs talens, s'y ingèrent et y deviennent des objets de scandale, au lieu d'y travailler au salut des âmes. C'est de tous ces ministres indignes que Jésus dit qu'ils ne sont point entrés par la porte, et qu'ils sont des voleurs et des larrons. En effet, au lieu d'entrer dans la bergerie pour le bien du troupeau, ils y sont entrés pour leur propre avantage; au lieu de conduire leurs ouailles dans de gras pâturages, c'est-à-dire dans la voie du salut, ils les égarent. De tels pasteurs ne méritent point d'être écoutés; ils doivent être regardés comme des étrangers. Les

ouailles, loin d'obéir à leur voix, doivent les fuir. Heureusement il n'est pas difficile de distinguer le véritable pasteur du pasteur mercenaire. Le véritable pasteur est d'abord celui qui est uni de communion avec le corps des autres pasteurs, et qui reconnaît l'Église comme la règle de foi. L'Église, ne trompant point et ne pouvant se tromper, ne peut reconnaître comme pasteur véritable que celui qui en effet l'est véritablement. Nous sommes donc sûrs d'obéir au véritable pasteur, quand ce pasteur reconnaît l'Église, et en est reconnu.

Le véritable pasteur est distingué par son amour pour le troupeau. Un faux pasteur peut feindre d'aimer ses ouailles; mais, quand cet amour n'est pas sincère, il se dément bientôt, et l'artifice se découvre. Le véritable pasteur est bon et indulgent, non qu'il n'use de rigueur quand il le faut; mais on voit que cette rigueur n'est que contre le vice, et non pas contre la personne, et que cette sévérité encore est tempérée par de la bonté et de l'indulgence.

Jésus-Christ est le modèle des pasteurs, et l'Église est sa bergerie. Quel pasteur fut jamais meilleur et plus indulgent? Il hait le péché; mais il console le pécheur; il lui tend la main; il l'encourage dans ses efforts pour sortir de cet état de mort; il déclare que c'est pour sauver les pécheurs qu'il est venu.

Jésus est aussi la porte, et c'est lui qui le déclare. Il est la porte du salut, parce qu'on ne peut devenir membre de l'Église que par la foi en Jé-

sus-Christ, parce qu'on ne peut être sauvé que par le mérite de sa passion, parce qu'on ne peut que par lui participer à la gloire de son père.

POUR LE MERCREDI DES QUATRE TEMPS DE LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

p^re *Actes*, ch. II, v. 14.

En ces jours-là, Pierre, se présentant avec les onze *apôtres*, éleva sa voix et dit aux Juifs : O Juifs, et vous tous qui demeurez dans Jérusalem, considérez ce que je vais vous dire, et soyez attentifs à mes paroles : Ces personnes ne sont pas ivres comme vous le pensez, puisqu'il n'est encore que la troisième heure du jour. Mais c'est ce qui a été dit par le prophète Joël. Dans les derniers temps, dit le Seigneur, je répandrai mon esprit sur toute chair. Vos fils et vos filles prophétiseront ; vos jeunes gens auront des visions, et vos vieillards auront des songes. En ces jours-là, je répandrai mon esprit sur mes serviteurs et sur mes servantes, et ils prophétiseront. Je ferai paraître des prodiges dans le ciel, et des signes extraordinaires sur la terre, du sang et du feu, et une vapeur de fumée. Le soleil sera changé en ténèbres, et la lune en sang, avant que le terrible jour du Seigneur arrive ; et pour lors quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé.

Ce discours de Pierre aux Juifs est le premier où la foi en Jésus ressuscité ait été professée publiquement et courageusement proclamée. Quel changement s'était donc fait dans cet apôtre, qui, il n'y avait que quelques semaines, interrogé par une servante et quelques hommes obscurs au su-

jet de son maître, non-seulement n'avait osé l'avouer, mais l'avait renié jusqu'à trois fois, bien qu'auparavant il eût promis avec serment qu'il ne le renoncerait point? Il s'était repenti, il est vrai; mais ce repentir, suffisant pour le justifier, parce que Dieu ne demande de nous que les sentimens du cœur, ne s'était manifesté par aucun acte extérieur qui supposât du courage. Pierre, après son repentir, ne s'était point présenté pour défendre Jésus. Lui et les autres disciples étaient demeurés confondus dans la foule, et les livres saints ne nous apprennent pas qu'aucun d'eux ait rien fait ou dit en faveur du Sauveur pendant la nuit cruelle qui précéda son crucifiement. Troupeau timide, tous s'étaient dispersés et ne se montraient point. Comment se fait-il donc qu'animé d'un courage subit, Pierre ose se présenter devant le peuple, et qu'au milieu de la ville même où Jésus avait été traité si indignement, où le Calvaire pour ainsi dire fumait encore du sang innocent que les Juifs y avaient répandu, il ait la hardiesse de leur reprocher d'avoir crucifié le Juste, de leur annoncer que ce Jésus est le messie dont les prophètes ont parlé, et d'avancer avec assurance qu'il est ressuscité, et qu'il faut croire en lui? Comment se fait-il encore que ces hommes simples et sans étude se trouvent tout d'un coup transformés en des hommes éloquens, savans dans les Écritures, en comprenant le sens, et l'expliquant avec netteté à ceux qui viennent pour les entendre? Il n'y a certes qu'un déplorable aveuglement qui puisse ne pas

apercevoir dans un changement si extraordinaire un effet surnaturel. Les livres saints au reste nous en donnent l'explication. Nous lisons dans saint Luc (1) que, dans sa dernière apparition, le Sauveur ouvrit l'esprit aux disciples, afin qu'ils entendissent le sens des Écritures. Je vais, ajouta-t-il, vous envoyer celui qui a été promis par mon père; mais demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus d'une puissance d'en-haut; et cette puissance, ils venaient d'en être revêtus le jour même en recevant le Saint-Esprit; car c'est le jour même de la Pentecôte que Pierre se présente aux Juifs avec cette hardiesse qui jusque-là n'avait point été dans son caractère. Admirons donc la sagesse divine, non-seulement dans ses dons, mais encore dans sa providence, qui nous ménageait une preuve si éclatante de la vérité de la mission des apôtres. Quelle autre puissance en effet qu'une puissance divine aurait pu transformer en hommes courageux au point d'affronter la mort pour soutenir ce qu'ils avançaient, des hommes faibles et timides? Quelle autre puissance aurait pu faire subitement des hommes éclairés et éloquens, d'hommes sans études, d'une condition obscure, et dépourvus de toute sorte de talens? J'ai insisté sur ce fait, parce que c'est une des principales preuves de la vérité de la religion.

Cette même épître nous offre un autre sujet d'instruction. Si la plus grande partie de ceux qui

(1) Chap. XXIV, 45, 49.

entendirent les apôtres parler plusieurs langues en furent dans l'admiration, d'autres, jugeant avec précipitation et sur des apparences trompeuses, regardèrent comme l'effet de l'ivresse ce qui était celui d'une puissance supérieure. Apprenons de cet exemple que les jugemens précipités sont sujets à l'erreur, et que, surtout quand il s'agit du prochain, on risque bien moins d'interpréter favorablement ce qui au premier coup-d'œil paraît offrir un aperçu du mal qu'à le juger avec sévérité. La charité et notre propre intérêt nous commandent cette indulgence : la charité, car elle est douce, dit saint Pierre (1), et ne pense point au mal, c'est-à-dire qu'elle ne le soupçonne pas; et qu'à plus forte raison, elle ne le suppose point : notre intérêt; car, si nous jugeons légèrement les autres, de quel droit oserons-nous exiger qu'ils ne nous jugent pas légèrement ? « Soyez donc miséricordieux, dit Jésus lui-même (2); ne jugez point, et vous ne serez point jugés; ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés; car on vous mesurera à la même mesure dont vous vous serez servis. »

ÉVANGILE.

Saint Jean, ch. VI, v. 44.

En ce temps-là, Jésus dit à la multitude des Juifs : Personne ne peut venir à moi, si mon père, qui m'a envoyé, ne le tire à lui, et je le ressusciterai au dernier jour. Il est écrit dans les prophètes : Ils seront tous enseignés de Dieu. Tous ceux qui ont ouï la voix du Père, et ont été enseignés de lui, vien-

(1) Ep. aux Corinth., XIII. 5 et 6. (2) Luc, VI. 36, 37.

vent à moi. Ce n'est pas qu'aucun homme ait vu le Père, si ce n'est celui qui est né de Dieu : car c'est celui-là qui a vu le Père. En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle. Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. Mais voici le pain qui est descendu du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point. Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je vous donnerai, c'est ma chair, *que je dois donner* pour la vie du monde.

Personne ne peut donc venir à Jésus-Christ, à moins qu'il ne soit attiré par le Père, qui a envoyé Jésus-Christ. En ce peu de mots se trouvent renfermés les points capitaux de la doctrine de la grâce. L'homme ne peut rien par lui-même, surtout depuis le péché. Si Jésus-Christ n'était venu, et ne fût mort pour nous sauver, nous serions restés dans la mort éternelle. C'est donc par Jésus-Christ que nous sommes sortis de cet état de mort, et c'est le sens de ces autres paroles du même évangile. Celui que mon père aura attiré, je le ressusciterai au dernier jour, c'est-à-dire je lui donnerai la vie éternelle. Être attiré par le Père, c'est recevoir du Père les grâces qui nous sont nécessaires pour notre salut. Dans la religion du Christ tout est et tout doit être surnaturel. Nous croyons au Christ; mais, pour que cette croyance soit la foi qui justifie, il faut qu'elle ne soit pas un pur effet de notre raison, mais un don surnaturel qu'il nous accorde gratuitement, et au moyen duquel nous donnons notre assentiment aux vérités révélées, quoiqu'elles soient au-dessus de notre raison, par le motif que

c'est Dieu, lequel est la vérité même, qui nous les a apprises. Nous espérons les biens qui nous sont promis. Cette espérance non plus n'est point et ne doit pas être une chose naturelle; c'est encore un don qui nous vient de Dieu; c'est lui qui opère en nous cette confiance avec laquelle nous attendons l'effet de ses promesses. Il en est de même de la charité, soit qu'elle ait Dieu pour objet, soit que ce soit le prochain : c'est encore Dieu qui opère en nous cet amour; c'est Dieu qui nous inspire les bonnes pensées, qui détermine en nous par des moyens ineffables, avec sûreté, et pourtant sans que notre liberté en soit gênée, toutes les bonnes actions qui sont méritoires du salut. Sans le concours de sa grâce, nous ne faisons rien, nous ne pouvons rien faire qui puisse nous conduire à la récompense promise. Nous devons donc journellement demander cette grâce à Dieu; il ne la doit point; il l'accorde à qui il veut; mais il est de foi qu'elle ne manque point à ceux qui la demandent convenablement.

Dans ce même évangile se trouve appuyé de l'autorité du Sauveur lui-même tout ce qu'il est nécessaire que nous croyions sur le mystère de la sainte Eucharistie. Jésus y dit formellement qu'il est le pain de vie. Il insiste sur la différence qu'il y a entre ce pain et la manne dont les Israélites ont été nourris dans le désert. Cette manne était bien une figure de l'Eucharistie. Mais quelle différence entre l'une et l'autre! Les Israélites avaient mangé la manne; mais elle ne les avait pas em-

pêchés de mourir ; elle n'était destinée qu'à alimenter leur corps. Le pain au contraire dont parle Jésus n'est point une nourriture terrestre ; il est descendu du ciel : et cette expression doit se prendre à la lettre, puisque ce pain est Jésus lui-même, descendu véritablement du ciel, quant à sa personne divine, pour venir habiter la terre, en prenant la nature et la forme d'un homme. Ceux qui mangent de ce pain ne meurent point ; c'est-à-dire ne perdent point, et voient au contraire s'augmenter en eux la vie spirituelle, puisque ce pain procure à ceux qui le mangent, avec les dispositions convenables, une augmentation de grâces. Celui qui mange ce pain doit vivre éternellement, puisque, vivant dans la grâce, il mourra chrétiennement, et passera de cette vie dans une autre où il jouira d'une béatitude éternelle. Enfin ce pain est la véritable chair de Jésus-Christ, puisque c'est la même chair que Jésus-Christ a donnée pour la vie du monde, c'est-à-dire la même chair qui a été immolée au sacrifice de la croix. Il résulte de là que le pain eucharistique, dont il est évidemment question dans ce passage, contient réellement et véritablement le corps et le sang de notre Seigneur Jésus-Christ ; ce qui est précisément le dogme enseigné par l'Église catholique.

POUR LE JEUDI DE LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Actes, ch. VIII, v. 5.

En ces jours-là, Philippe, étant venu dans la ville de Samarie, leur prêchait Jésus-Christ; et le peuple était attentif et écoutait avec une même ardeur ses discours, voyant les miracles qu'il faisait; car les esprits impurs sortaient des corps de plusieurs possédés en jetant de grands cris. Et beaucoup de paralytiques et de boiteux furent aussi guéris; ce qui remplit la ville d'une grande joie.

Philippe était un des sept premiers diacres choisis par les apôtres, pour faire aux fidèles les distributions d'usage; car, dans ces premiers temps de l'Église, tout était commun entre les chrétiens, et on distribuait à chacun selon ses besoins; mais il est à remarquer que ce n'était pas seulement de ces distributions que les diacres étaient chargés, et que dès-lors le diaconat était un ordre sacré au-dessous du sacerdoce, lequel se conférait par l'imposition des mains (1), et qui donnait le pouvoir d'instruire particulièrement ceux qu'on préparait au baptême. En effet, nous avons vu ce même Philippe envoyé à un des premiers officiers de Candace, reine d'Ethiopie, pour l'instruire et le baptiser (2), et il remplit les mêmes fonctions à l'égard des Samaritains. J'ai cru devoir faire cette

(1) Actes, VI. 6. (2) Actes, VIII. 26, 40.

remarque à cause de l'erreur de quelques communions chrétiennes séparées de l'église romaine, qui ont retranché le diaconat du nombre des ordres sacrés.

Le peuple, disent les Actes des apôtres, était attentif, et écoutait avec une même ardeur les discours de Philippe, voyant les miracles qu'il faisait. Ce texte nous offre la matière de deux observations; l'une qu'on ne peut écouter avec trop d'attention, et rechercher avec trop d'ardeur des instructions aussi importantes que celles qui tendent à nous assurer le bonheur d'une autre vie, et à régler nos mœurs et nos habitudes dans celle-ci; car il ne faut pas regarder les maximes évangéliques seulement comme des moyens de salut, mais aussi comme des règles de conduite qui nous seraient encore utiles, quoique dénuées alors de leur principal fondement, et qui le seraient à la société, dans la supposition impossible et absurde qu'il n'y aurait pas d'autre vie. Qu'enseigne en effet le christianisme? Qu'il faut être bon, humain, charitable; qu'il faut remplir ses devoirs envers ses parens, envers les autres hommes, envers son prince, envers sa patrie; qu'il faut savoir modérer sa colère, réprimer ses passions. Or, je le demande, toutes ces vertus ne rendent-elles pas plus estimables, plus heureux même ceux qui les possèdent? On serait donc intéressé à les acquérir, quand il n'y aurait point d'autre vie; mais que doit-ce être quand il est impossible de douter que l'âme survive au corps, et que des peines ou des récom-

penses nous attendent suivant que nous aurons négligé ou pratiqué ces vertus ?

L'autre observation est que la mission des apôtres était accompagnée de miracles nécessaires alors pour prouver qu'elle venait de Dieu. En effet, nul homme n'a droit d'exiger des autres hommes qu'il croie à une doctrine, à moins qu'il ne montre que c'est par l'autorité de Dieu qu'il l'annonce, et on ne peut douter de cette autorité quand la prédication est appuyée de miracles, c'est-à-dire d'œuvres qui ne peuvent être faites que par la puissance divine, et qui sont contre l'ordre accoutumé de la nature. Si le miracle est bien avoué, il est hors de doute qu'il est l'œuvre de Dieu, et que la doctrine prêchée ne peut être fausse, parce que Dieu ne prêterait pas le concours de sa puissance à l'erreur.

Mais ces miracles ne sont nécessaires que jusqu'à ce que la doctrine soit établie. Quand elle se trouve revêtue des autorités suffisantes pour qu'on ne puisse pas douter qu'elle n'émane que de Dieu, il n'est plus besoin de miracles. Dieu n'en fait pas inutilement : il fournit à l'homme les moyens convenables pour l'éclairer ; et, s'il en est de naturels qui suffisent, il n'en emploie point d'extraordinaires. Cela nous explique pourquoi il y a eu des miracles lors de l'établissement de la religion chrétienne, et pourquoi il n'y en a plus, ou au moins pourquoi ils sont devenus très-rares ? Car le bras de Dieu n'est point raccourci, et il est des circonstances où l'on ne peut nier qu'il en ait

fait. La bonté et la sagesse de Dieu se manifestent également, et par leur grand nombre lorsqu'il en fallait, et par leur cessation quand il n'en faut plus.

Il est aussi parlé dans cette épître d'un Simon, sur lequel il est bon de dire un mot pour le faire connaître. Il exerçait l'art de la magie avec quelque succès. Frappé des choses merveilleuses qu'il voyait les apôtres opérer, et surtout de ce qu'ils donnaient, par l'imposition des mains, le Saint-Esprit, qui se manifestait quelquefois d'une manière visible, il se fit baptiser, et offrit à Pierre de l'argent pour obtenir de lui le même pouvoir; mais cette offre fut rejetée avec indignation. Ce même Simon voulut par la suite passer pour le Christ: étant à Rome, il promit au peuple qu'il s'éleverait dans les airs. Il parvint en effet, sans doute à l'aide du démon, à s'élever à une certaine hauteur; mais saint Pierre et saint Paul s'étant mis en prières, Simon tomba, et se cassa les jambes. On prétend que de désespoir il se précipita ensuite d'une fenêtre, et se tua. Eusèbe et les plus anciens auteurs ecclésiastiques rapportent ce fait (1).

ÉVANGILE.

Saint Luc, ch. IX, v. 1.

En ce temps-là, Jésus, ayant appelé ses douze apôtres, leur donna puissance et autorité sur tous les démons, et le pouvoir de guérir les maladies. Puis il les envoya prêcher le royaume de Dieu et rendre la santé aux malades. Et il leur dit: Ne préparez rien pour le chemin, ni bâton, ni sac, ni pain, ni

(1) Fleury, Hist. eccl., liv. II, c. 23.

argent, et n'ayez point deux habits. En quelque maison que vous soyez entrés, demeurez-y et n'en sortez point. Lorsqu'il se trouvera des personnes qui ne voudront pas vous recevoir, sortant de leur ville, secouez même la poussière de vos pieds, afin que ce soit un témoignage contre eux. Étant donc partis, ils alloient de village en village, annonçant l'Évangile, et guérissant partout les malades.

C'est une chose bien admirable que la manière dont le christianisme s'est établi, quand on songe à la petitesse de ses commencemens, à la faiblesse des moyens employés, au caractère des premiers ouvriers, et qu'on voit néanmoins cette religion s'être répandue dans tout l'univers et chez les peuples les plus éclairés. Il faut être frappé d'un étrange aveuglement pour ne pas rendre hommage à la main puissante par laquelle a été élevée cette œuvre plus qu'humaine. Un homme paraît dans la Judée, et, bien qu'il soit issu de la race des rois, une longue suite d'années a réduit sa famille à un état obscur. A l'âge de trente ans il sort de sa retraite; il se produit en public. Des choses merveilleuses y signalent son entrée; il rend la vue aux aveugles, la voix aux muets; il fait marcher les boiteux; il annonce qu'il est envoyé par son père pour sauver les pécheurs. Partout il fait du bien, non par son crédit, non par ses richesses, mais par le seul pouvoir de la parole, et rien n'est plus pur que la doctrine qu'il prêche. Tel est Jésus qui vient pour changer le monde.

Mais quels auxiliaires s'adjoint-il pour amener à une heureuse fin une si grande entreprise? Des

hommes sans nom, sans lettres, sans autorité parmi le peuple, sans pouvoir; quelques pêcheurs de profession, ou d'autres gens d'une condition aussi peu élevée.

Il les envoie et les fait participer à la puissance qu'il a manifestée lui-même. En annonçant la doctrine de leur maître, ils commandent aux mauvais esprits; ils guérissent les malades; ils s'entourent de merveilles. Ne voit-on pas en cela l'accomplissement de ce que dit l'Apôtre? « Que Dieu a choisi ceux qui étaient sans science dans le monde pour confondre les sages, et qu'il s'est servi des faibles pour confondre les puissans » (1).

Et comment encore Jésus envoie-t-il ses disciples, si dénués d'ailleurs des choses propres à séduire les hommes?... Il les envoie sans aucune ressource humaine. « Ne portez rien dans le chemin, dit-il, ni bâton, ni sac, ni argent. » Ils n'ont rien à promettre, rien à donner; ils n'ont absolument aucun des moyens par lesquels le peuple se laisse gagner. La vérité seule et une religion sainte et pure, voilà tout ce qu'ils ont à offrir. Cependant on les écoute; ils persuadent. Dieu bénit l'œuvre; elle succède. A quoi attribuer cette réussite, sinon à la puissance de Dieu qui voulait l'établissement de la religion, et qui opérait par les mains de ces hommes, qui d'ailleurs paraissaient si peu recommandables, des guérisons miraculeuses et d'autres choses merveilleuses? Plus l'instrument était faible, semble-t-il, plus alors le pouvoir divin éclatait.

(1) I. ép. aux Corinth., I. 27, 28.

Quelle différence entre la manière dont le christianisme s'est établi, et celle par laquelle quelques autres religions se sont répandues. Leurs apôtres employèrent la force des armes pour y contraindre les peuples, et plus encore la séduction des passions, en offrant aux nouveaux prosélytes tout ce qui pouvait flatter leurs sens.

Je remarquerai dans le même évangile un trait qui caractérise bien la religion chrétienne comme religion de douceur, de paix et de tolérance. « Lorsqu'il se trouvera des personnes qui ne voudront point vous recevoir, y est-il dit, sortant de la ville, secouez même la poussière de vos pieds, afin que ce soit un témoignage contre eux, c'est-à-dire, *laissez* à Dieu à les juger et à les punir. Le christianisme n'est donc point une religion de contrainte. La persuasion et l'exemple sont les moyens que Dieu a mis dans la main de ceux qu'il a chargés de l'annoncer. Sa grâce divine fait le reste. Cette doctrine est conforme à celle de saint Paul. » J'ai planté, dit-il, Apollo (1) a arrosé; mais c'est Dieu qui donne l'accroissement (2), c'est-à-dire, nous autres ministres, nous annonçons la parole évangélique; mais c'est Dieu qui rend les cœurs dociles. Qu'avons-nous donc à faire, soit que nous soyons ministres, soit que nous ne soyons que fidèles? Ce que nous avons à faire peut se réduire à ce peu de mots : Soyons religieux; remplissons nos devoirs chacun dans notre état. Si les autres ne sont point

(1) Apollo était un Juif converti d'Alexandrie, qui prêchait Jésus-Christ avec beaucoup de zèle.

(2) I. ép. aux Corinth., III. 6.

religieux, plaignons-les; prions qu'ils le deviennent, et laissons Dieu faire le reste; car c'est lui dont il est dit qu'il atteint le but avec force, et qu'il dispose tout avec douceur (1).

POUR LE VENDREDI DE LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Joël, chap. II, v. 23.

Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Fille de Sion, tressaillez d'allégresse, réjouissez-vous dans le Seigneur votre Dieu, parce qu'il vous a donné un maître de la justice, et qu'il fera descendre sur vous les premières et les dernières pluies, comme il a fait au commencement. Vos greniers seront remplis de blé, et vos pressoirs regorgeront de vin et d'huile. Je vous rendrai les années qui ont été mangées par la sauterelle, par le hanneton, par la nielle et par la chenille, qui ont été les instrumens de ma grande puissance que j'ai exercée contre vous. Vous vous nourrirez de tous ces biens, et vous en serez rassasiés, et vous louerez le nom du Seigneur votre Dieu qui a fait des œuvres merveilleuses parmi vous, et mon peuple ne tombera jamais plus dans la confusion. Vous comprendrez alors que c'est moi qui suis au milieu d'Israël, que c'est moi qui suis votre Seigneur et votre Dieu, et qu'il n'y en a point d'autre que moi, et mon peuple ne tombera jamais plus dans la confusion.

Dans le chapitre de Joël, duquel cette épître est tirée, le prophète annonce au peuple juif de grands maux à cause des péchés dont il s'est rendu coupable; il lui montre la guerre et la famine rava-

(1) Sagesse, VIII. 1.

geant le pays qu'il habitait ; ses campagnes devenues un désert affreux, l'ennemi s'approchant avec un bruit semblable à celui de chariots armés, ou d'un feu qui brûle de la paille sèche, la terre épouvantée, les cieux ébranlés, le soleil et la lune obscurcis, l'éclat des étoiles éclipsé, le Seigneur enfin criant à son peuple, au milieu de tous ces désastres, de se convertir, d'avoir recours à lui, parce qu'il est bon et compatissant, parce qu'il est patient et riche en miséricorde, parce qu'il oublie les fautes des hommes, quand ils se repentent du fond du cœur.

Les fléaux dont Dieu afflige les hommes ; la guerre, les maladies contagieuses, l'inclémence des saisons, l'infertilité de la terre et la famine qui les suit, sont donc, dans les principes des saintes Écritures, une vengeance que Dieu tire des peuples qui l'oublient, et des punitions par lesquelles il cherche à les ramener à lui, à les rappeler à une conduite plus sage, à des sentimens plus religieux. Dieu est alors un juge qui menace, qui tonne, qui prononce ses arrêts et punit le crime ; mais qui en même temps se montre plus encore *père* que *juge*, qui ne châtie ses enfans que parce que les châtimens sont nécessaires pour les faire rentrer en eux-mêmes, qui leur envoie des calamités, parce que, sans elles, ils persisteraient dans l'oubli de leur créateur, qui se laisse fléchir dès qu'on retourne à lui, qui rend à sa créature au centuple les biens dont il l'avait privée, y ajoutant encore des grâces nouvelles.

C'est donc un principe établi dans les saints livres, et à l'appui duquel viennent de nombreux exemples, que Dieu nous est propice quand nous le servons, qu'il nous traite avec sévérité lorsque nous l'abandonnons, qu'il nous écoute favorablement quand, après l'avoir abandonné, nous retournons à lui. Telle est la doctrine établie dans le chapitre II de la prophétie de Joël, et telle est, en général, la morale des saintes Écritures.

Mais, outre le sens naturel que nous venons d'exposer, les pères ont découvert dans cette prophétie un sens mystique et figuratif d'événemens qui devaient avoir lieu lors de l'arrivée du Sauveur. Ils croient que ce *maître de la justice* dont il est question dans le passage de Joël n'est autre que le Messie, le Désiré des nations, tant de fois annoncé par les prophètes. Il fera descendre les premières et dernières pluies, ou, suivant le texte, la pluie du matin et celle du soir, c'est-à-dire les premières et dernières grâces, souvent comparées à la rosée ou à une pluie féconde; grâces que nous recevons le matin, ou quand nous sommes régénérés par les eaux du baptême; grâces que nous recevons encore le soir, c'est-à-dire à nos derniers momens, pour lesquels l'Église nous ménage des sacremens qui ne sont pas moins salutaires.

ÉVANGILE.

Saint Luc, ch. V, v. 17.

En ce temps-là, comme un jour Jésus enseignait étant assis, et que des pharisiens et des docteurs de la loi, qui

étaient venus de tous les villages de la Galilée, du pays de Judée et de la ville de Jérusalem, étaient assis *près de lui*, la vertu du Seigneur agissait par la guérison des malades, et quelques personnes portant sur un lit un homme qui était paralytique, cherchaient *le moyen* de le faire entrer *dans la maison*, et de le présenter devant lui. Mais, ne trouvant point par où le faire entrer, à cause de la foule du peuple, ils montèrent sur le haut de la maison, d'où ils le descendirent par les tuiles avec le lit où il était, et *le mirent* au milieu de la place devant Jésus, lequel, voyant leur foi, dit au malade : Mon ami, vos péchés vous sont remis. Alors les docteurs de la loi et les pharisiens dirent en eux-mêmes : Qui est celui-ci qui blasphème de la sorte ? Qui peut remettre les péchés que Dieu seul ? Mais Jésus, connaissant leurs pensées, leur dit : A quoi pensez-vous dans vos cœurs ? Lequel est le plus aisé, ou de dire : Vos péchés vous sont remis, ou de dire : Levez-vous, et marchez ? Or, afin que vous sachiez que le *fils* de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés, levez-vous, je vous le commande, dit-il au paralytique ; emportez votre lit, et vous en allez en votre maison. Il se leva au même instant en leur présence, et, emportant le lit où il était couché, il s'en retourna en sa maison, rendant gloire à Dieu. Ils furent tous remplis d'un extrême étonnement, et ils rendaient gloire à Dieu ; et, dans la frayeur dont ils étaient saisis, ils disaient : Nous avons vu aujourd'hui des choses prodigieuses.

La conduite de ceux qui mènent le paralytique à Jésus pour le faire participer aux guérisons nombreuses qu'opère le Seigneur est pour le pécheur un exemple de ce qu'il doit faire lorsqu'il est affligé d'une maladie bien plus dangereuse que celles du corps, c'est-à-dire lorsque son âme est souillée de la tache du péché. Ces hommes trouvent une si grande foule, qu'ils ne peuvent entrer dans la maison.

Après de vains efforts, que font-ils ? ils montent leur malade sur le toit, ils percent la couverture de la maison, et descendent le paralytique par l'ouverture qu'ils ont faite. Il est présenté à Jésus, et bientôt après il est guéri. Si les obstacles qu'ils avaient rencontrés les eussent découragés, le paralytique serait demeuré sans guérison : il en arrive autant dans toutes les entreprises ; c'est le courage et la persévérance qui les amènent à une fin heureuse. Quiconque se rebute aux premières difficultés peut être assuré que rien ne lui réussira, ni dans les choses du salut, ni même dans celles des choses de ce monde, dont la religion et la raison nous permettent de nous occuper ; mais, à l'égard de ces dernières, le risque n'est pas grand, puisqu'il ne s'agit que d'un intérêt temporel et périssable, au lieu qu'en ce qui concerne le salut, on ne peut rien négliger sans compromettre son bonheur éternel.

Cette même conduite des amis du paralytique est un modèle de la charité à l'égard du prochain. La charité est active ; rien ne l'arrête. S'ils se présente des empêchemens, elle les surmonte. Aussi ingénieuse que courageuse, elle sait trouver des moyens où ils paraissent manquer à ceux qui aiment moins ardemment ; elle en invente, elle ne cesse d'en chercher qu'après s'en être procurés. Ce que firent ces amis du paralytique pour lui faire recouvrer la santé et l'usage de ses membres, faisons-le pour les personnes qui nous sont chères : si par malheur il en est qui s'écartent de la

voie du salut, ne soyons ni moins généreux, ni moins persévérans que ne le furent les amis du paralytique ; ramenons aux pieds du Sauveur ces âmes malades ; employons tous les moyens qui sont en notre pouvoir, l'exemple, le raisonnement, une douce contrainte, s'il le faut ; en un mot, tout ce que peut avouer une charité pure et éclairée.

Quant à ce qui nous regarde personnellement, si nous avons eu le malheur de pécher, faisons ensorte que notre guérison ne souffre aucun délai; présentons-nous sur-le-champ à ceux qui peuvent nous guérir. Le délai a ses dangers, et si nous recherchons les bonnes grâces des grands de la terre, à bien plus forte raison devons-nous souhaiter de rentrer en grâce avec Dieu.

Je trouve dans cet évangile une circonstance qui me paraît digne de remarque, et que je ne dois pas manquer de faire observer : c'est que ce n'est pas seulement devant la multitude, ordinairement composée d'ignorans, que Jésus fait ses miracles ; nous voyons que des docteurs et des pharisiens, qui se piquaient de bien connaître la loi et les prophéties, étaient présens à la guérison du paralytique, et à beaucoup d'autres prodiges, opérés par le Sauveur. Dieu a voulu qu'ils en fussent témoins; il a permis qu'ils les vissent même, avec un esprit de haine et d'envie, qui les leur eût fait contester, s'il y eût eu un moyen d'élever sur eux le moindre doute. Ils n'aimaient pas Jésus ; ils cherchaient à le décréditer parmi le peuple. Que font-ils pour cela ?

Disent-ils qu'il n'est point vrai que Jésus opère des guérisons miraculeuses ? Non, ils sont obligés d'en convenir. Que font-ils donc ? tantôt ils disent que le Sauveur blasphème, parce qu'en guérissant il remet aussi les péchés. D'autres fois ils ne veulent pas reconnaître que ces miracles viennent de Dieu : ne pouvant néanmoins nier que ce ne soit des choses surnaturelles, et au-dessus de la puissance de l'homme, ils les attribuent au démon. Ainsi l'iniquité se ment à elle-même (1) et se dévoile par ses contradictions. Ils veulent donc que ce soit l'auteur du mal qui fasse le bien, qu'une pure et sainte doctrine soit prêchée par un esprit impur, et que le démon détruise lui-même sa puissance. Quelle contradiction !

POUR LE SAMEDI DE LA PENTECÔTE.

ÉPITRE.

Saint Paul aux Rom., ch. V, v. 5.

Mes frères, étant justifiés par la foi, ayons la paix avec Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur, qui nous a donné entrée par la foi à cette grâce en laquelle nous demeurons tous fermes, et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire des enfans de Dieu; et non-seulement *dans cette espérance*, mais nous nous glorifions encore dans les afflictions, sachant que l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance. Or, cette espérance n'est point trompeuse, parce que l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné.

(1) Ps. XXVI. 12.

Nous ne pouvons aspirer à la paix avec Dieu qu'après avoir été justifiés par la foi ; c'est-à-dire que d'abord nous devons croire en Jésus-Christ, parce qu'il est le principe et la source de toute justification, et que, s'il ne s'était fait homme et ne fût pas mort pour nous, notre espérance serait vaine.

La paix dont il est ici question, c'est-à-dire la paix avec Dieu est un si grand bien, que les apôtres n'adressent aucun écrit aux fidèles sans la leur souhaiter, sans leur recommander de la conserver soigneusement, sans la joindre dans le même souhait avec la grâce divine, parce que l'une ne va pas sans l'autre; car on ne peut être en grâce avec Dieu sans avoir la paix, et on ne peut jouir d'une paix véritable, d'une paix assise sur de solides fondemens, sans être en grâce avec Dieu. On est en paix avec Dieu quand on lui rend tout ce qui lui est dû, quand on observe ses commandemens, quand on reçoit avec reconnaissance le bien qu'il nous fait, quand on se soumet avec résignation aux afflictions qu'il nous envoie, quand on fuit le mal, quand on fait tout le bien qu'on peut faire selon son état et ses facultés, quand on remplit tout ses devoirs, soit religieux, soit domestiques, soit civils ; car Dieu veut non-seulement qu'on l'aime, qu'on l'honore, qu'on ne néglige rien de qui est de son service ; il veut encore qu'au sein des familles le père et la mère aiment et soignent leurs enfans ; que les enfans honorent leurs parens et leur obéissent ; qu'il y ait entre les

maîtres et ceux qui les servent un échange continuel de bons soins et de bons offices de la part des uns, de soumission et de services de la part des autres, et que, dans les relations sociales, on travaille à l'envi au bien commun, en concourant de tout son pouvoir aux vues de ceux qui gouvernent.

Dieu exige donc de nous tout cela pour que nous soyons en paix avec lui, et ne croyons pas que ce soit pour lui qu'il l'exige. Quoi que fasse une faible créature, elle ne peut ni rien ajouter à la gloire de Dieu, ni en rien diminuer. C'est donc pour nous-même que ces devoirs nous sont imposés, pour notre propre intérêt dans ce monde où nous ne pouvons être heureux qu'autant que l'ordre y règne, et pour notre intérêt encore dans une autre vie, où nous ne pouvons espérer de parvenir à la récompense promise qu'en évitant le mal et en faisant le bien. C'est parce que Dieu nous aime, et, pour me servir de l'expression de saint Jean (1), parce qu'il nous a aimés le premier, qu'il exige ces choses de nous. Avoir la paix avec Dieu est donc le plus grand de tous les biens; c'est un bien, dit saint Paul, qui surpasse tout ce que l'on peut comprendre.

En effet, de la paix avec Dieu dérivent deux autres paix sur lesquelles, comme sur deux bases solides, s'appuie l'édifice de tout notre bonheur. Ces deux paix, desquelles nous avons déjà parlé (*),

(1) I. ép. de saint Jean, IV. 10.

(*) Voy. l'évangile pour le mardi de Pâques.

sent la paix avec les autres hommes et la paix avec soi-même. On a la paix avec les autres hommes quand on est en paix avec Dieu, parce qu'alors, fidèle au grand précepte de la charité, loin de blesser personne, on se rend utile aux autres autant qu'on peut. Ce n'est pas que, même par cette conduite, on parvienne toujours à satisfaire ceux qu'on oblige et à obtenir leurs suffrages. Mais cette injustice de leur part ne trouble nullement le repos de celui qui veut le bien, et qui le fait avec des intentions pures. Pourquoi se chagrinerait-il de leur mauvais vouloir? Faut-il cesser d'être bon parce que les autres sont méchans? faut-il se ravaler jusqu'à eux et se mettre à leur niveau? Il était réservé à la religion chrétienne d'élever l'homme à ce haut point de vertu, de lui faire aimer même ceux qui leur font du mal, et c'est Jésus-Christ qui a dit le premier (1) : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient. Quelle philosophie atteignit jamais à ce haut point de sublimité?

Mais quels avantages pour nous-mêmes ne découlent-ils pas de cette doctrine! Songeons de quel repos, de quelle douce tranquillité doit jouir celui qui peut se rendre témoignage de n'avoir nui à personne, d'avoir au contraire fait tout le bien qui dépendait de lui; comparons cet état à celui du méchant, de l'homme injuste, quand il descend au fond de son cœur. Une mauvaise conscience,

(1) Luc, VI. 27.

dit un ancien (1), est un poids insupportable ; et cet ancien n'était pas éclairé des lumières de l'Évangile. Quel fardeau doit donc être pour un chrétien une telle conscience ! Concluons de là que la paix avec Dieu est le premier et le plus grand de tous les biens, et ne négligeons rien pour acquérir un si précieux trésor.

ÉVANGILE.

Saint Luc, ch. IV, v. 31.

En ce temps-là, Jésus descendit à Capharnaüm, qui est une ville de Galilée, où il les enseignait les jours du sabbat. Et sa manière d'instruire les remplissait d'étonnement, parce que sa parole était accompagnée de puissance et d'autorité. Il y avait dans la synagogue un homme possédé d'un démon impur, qui jeta un grand cri en disant : Laissez-nous. Qu'y a-t-il de commun entre vous et nous, Jésus de Nazareth ? Êtes-vous venu pour nous perdre ? Je sais qui vous êtes : Vous êtes le saint de Dieu. Mais Jésus, lui parlant avec menaces, lui dit : Tais-toi, et sors de cet homme. Et le diable, l'ayant jeté par terre devant tout le monde, sortit de lui sans lui avoir fait aucun mal. Alors tous furent frappés d'étonnement ; ils se parlaient l'un à l'autre en disant : Qu'est-ce donc que ceci ? Il commande avec autorité et avec puissance aux esprits impurs, et ils sortent aussitôt ? Et sa réputation se répandit de tous côtés dans le pays d'alentour. Jésus, étant sorti de la synagogue, entra dans la maison de Simon, dont la belle-mère avait une grosse fièvre. Ils le prièrent pour elle ; et, étant debout auprès de la malade, il commanda à la fièvre de la quitter, et la fièvre la quitta ; et s'étant levée aussitôt, elle les servait. Sur le soir, le soleil étant couché, tous ceux qui avaient des malades *affligés* de diverses maladies les lui amenaient ; et, imposant les mains sur chacun d'eux, il les guérissait. Les démons sortaient du corps de plusieurs, criant,

(1) Cicer. de Nat. deor. lib. III.

en disant : Vous êtes le fils de Dieu ; mais il les menaçait, et les empêchait de dire qu'ils sussent qu'il était le Christ. Lorsqu'il fut jour, il sortit dehors, et s'en alla en un lieu désert, et tout le peuple vint le chercher jusqu'où il était ; et comme ils s'efforçaient de le retenir, ne voulant point qu'il les quittât, il leur dit : Il faut que je prêche aussi aux autres villes l'évangile du royaume de Dieu ; car c'est pour cela que j'ai été envoyé. Et il prêchait dans les synagogues de la Galilée.

Jésus était venu pour sauver les hommes, et sa mort devait les racheter ; mais il fallait que les hommes concourussent à leur salut, c'est-à-dire qu'ils crussent au Sauveur, et qu'ils embrassassent sa doctrine. Il fallait donc aussi qu'avant de consommer l'œuvre de la rédemption par ses souffrances et sa mort, il fît connaître cette doctrine et la vérité de sa mission. C'est à cette grande entreprise que Jésus s'applique aussitôt après son baptême. Jean l'y proclame celui qui doit venir (1), et qui avait été annoncé par les prophètes. Cette proclamation est accompagnée d'un miracle. Le Saint-Esprit descend visiblement sur le Sauveur, et une voix du ciel déclare qu'il est le fils de Dieu bien-aimé, et dans lequel Dieu a mis toute sa complaisance (2). C'est le premier témoignage rendu à la mission de Jésus.

Dès-lors, accompagné de quelques disciples qu'il choisit, il parcourt la Judée, entre dans les synagogues pour y prêcher et instruire. Il n'est pas toujours écouté ; mais la mauvaise volonté de

(1) Jean, I. 26, 27. (2) Matth. III. 17.

ceux qui refusent de l'entendre ne le rebute point; il porte à d'autres le bienfait de la parole. Ceux de Nazareth, après avoir admiré ses discours pleins l'onction et de grâce, dans l'interprétation des Écritures (1), se rappelant que ce même Sauveur a vécu parmi eux dans une condition obscure, changent soudain de sentiment à son égard, et le font sortir de leur ville. Il se dérobe à leur emportement, et vient reprendre à Capharnaüm le cours de ses instructions. Sa parole, dit l'évangéliste, y était accompagnée de puissance et d'autorité, c'est-à-dire qu'il y confirmait la vérité de sa doctrine par des merveilles qui ne pouvaient laisser aucun doute ni sur elle ni sur lui; il commandait aux esprits impurs, et ils lui obéissaient; ils étaient même forcés de reconnaître en lui le Saint de Dieu (2), et de rendre hommage à sa mission divine; car quelquefois un pouvoir surnaturel force l'esprit du mensonge à servir d'organe à la vérité. Il était impossible que le bruit de ces prodiges ne se répandît pas au loin. Aussi l'Écriture remarque que la réputation du Sauveur s'étendait de tous côtés dans les pays d'alentour; d'autant plus que ces choses se passaient dans les synagogues en présence des docteurs et des peuples assemblés. Voilà donc Jésus appuyant ses prédications et les vérités qu'il annonçait d'un autre témoignage auquel il est impossible de se refuser, du pouvoir par lequel il opère des choses au-dessus des forces humaines. Il faut qu'il soit ce qu'il se dit

(1) Luc, IV. 22, 29. (2) *Ibid.* 34.

être, c'est-à-dire le fils de Dieu, puisqu'une voix céleste l'a proclamé tel, et que d'un autre côté Dieu rend témoignage à sa parole, en permettant qu'elle soit appuyée d'œuvres qui ne peuvent émaner que de sa toute puissance. Ainsi la divinité de Jésus-Christ et la vérité de sa doctrine ne peuvent plus être l'objet d'aucune difficulté.

Ces miracles opérés publiquement sont suivis d'un autre qui, pour être fait dans l'intérieur d'une maison, et avoir moins d'éclat, n'en est pas moins confondant. Jésus entre dans le logis de Simon, cet apôtre dont il changea le nom, et à qui il donna celui de Pierre. La belle-mère de Simon était attaquée d'une grosse fièvre et retenue dans son lit. Ceux qui étaient présens prièrent Jésus de la guérir. Il s'approche d'elle, et ordonne à la fièvre de cesser; la maladie obéit, et cette femme recouvre soudain assez de force pour se lever et servir à table Jésus, qui s'y était assis pour prendre son repas.

Quoique ces œuvres merveilleuses ne s'opèrent plus d'une manière visible, parce que cela n'est plus nécessaire, et que les vérités de la religion sont revêtues d'assez de motifs de crédibilité pour que notre foi soit raisonnable, on serait dans l'erreur si on imaginait que la main de Dieu a cessé d'agir dans le même sens. Les esprits impurs ne sont plus chassés ostensiblement; mais le baptême délivre celui qui le reçoit de l'empire du démon; mais la pénitence lave les souillures du péché, et tous les sacremens ont une efficace qui n'opère

pas moins, et moins utilement que ne le faisait la parole de Dieu. Si nous ne voyons pas de malades guéris aussi soudainement que le fût la belle-mère de Simon, ne sommes-nous pas quelquefois témoins de cures où il est difficile de ne pas reconnaître le doigt de Dieu, agissant plus puissamment que les moyens naturels. Ah! si l'action de Dieu échappe à notre vue dans la plupart des momens de la vie, c'est que nous n'y faisons pas attention; nous la verrions presque partout, si nous étions animés de plus de piété et de plus de foi.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Pages.

Pour le dimanche de la Sexagésime..... 141
Pour le dimanche de la Quinquagésime..... 149
Pour le Ier dimanche de Carême..... 156
Pour le IIe dimanche de Carême..... 163
Pour le IIIe dimanche de Carême..... 169
Pour le IVe dimanche de Carême..... 176
Pour le dimanche de la Passion..... 185
Pour le dimanche des Rameaux..... 191
Sur la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ,
Ire partie..... 197
IIe partie..... 207
IIIe partie..... 219
Pour le jour de Pâques..... 228
Pour le lundi de Pâques..... 233
Pour le mardi de Pâques..... 241
Pour le mercredi de Pâques..... 248
Pour le jeudi de Pâques..... 255
Pour le vendredi de Pâques..... 262
Pour le samedi de Pâques..... 268
Pour le Ier dimanche dans l'octave de Pâques, dit de
Quasimodo..... 275
Pour le IIe dimanche après Pâques..... 281
Pour le IIIe dimanche après Pâques..... 287
Pour le IVe dimanche après Pâques..... 293
Pour le Ve dimanche après Pâques..... 299
Pour le jour de l'Ascension..... 304
Pour le dimanche dans l'octave de l'Ascension..... 311
Pour le jour de la Pentecôte..... 316
Pour le lundi de la Pentecôte..... 322
Pour le mardi de la Pentecôte..... 329
Pour le mercredi de la Pentecôte (les Quatre-temps). 335
Pour le jeudi de la Pentecôte..... 342
Pour le vendredi de la Pentecôte..... 349
Pour le samedi de la Pentecôte..... 355

FIN DE LA TABLE DE LA PREMIÈRE PARTIE.